



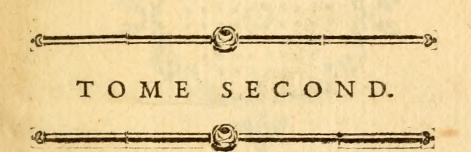



3-7

ŒUVRES

DE

M. BOILEAU DESPRÉAUX.

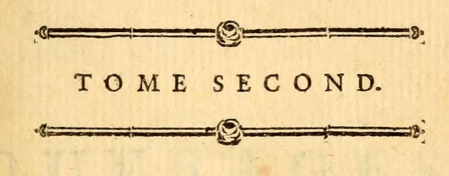


TOME SECOND.

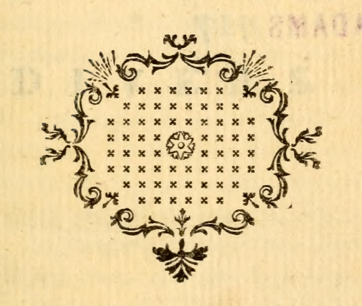
ŒUVRES

DE

M. BOILEAU DESPRÉAUX.

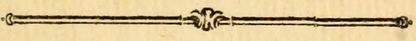


TOME SECOND.



A PARIS,

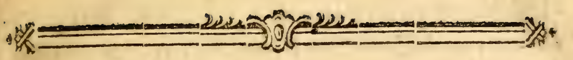
Chez
- La Veuve SAVOYE, rue Saint-Jacques, à l'Espérance.
- La Veuve DURAND, rue des Noyers, au coin de la rue Saint-Jacques, au Griffon.
- SAILLANT, rue Saint-Jean de Beauvais.
- DESAINT, rue du Foin, la premiere porte cochere à droite en entrant par la rue Saint-Jacques.



M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

OUVRAGES
DIVERS.



DISCOURS

SUR

LE DIALOGUE SUIVANT.

LE Dialogue qu'on donne ici au public, a été composé à l'occaſion de cette prodigieuſe multitude de romans, qui parurent vers le milieu du ſiecle précédent, & dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urfé, homme de fort grande qualité dans le Lionnois, & très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avoit compoſés pour ſes maîtreſſes, & raſſembler en un corps pluſieurs aventures amoureuſes qui lui étoient arrivées, s'aviſa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du tems de nos premiers Rois, une troupe de bergers & de bergeres, qui habitoient ſur les bords de la riviere du Lignon, & qui aſſez accommodés des biens de la fortune, ne laiſſoient pas néanmoins, par un ſimple amuſement, & pour leur ſeul plaiſir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces bergers & toutes ces bergeres, étant d'un fort grand loiſir, l'amour, comme on le peut penſer, & comme il le raconte lui-même, ne tarda gueres à les y venir troubler, & produiſit quantité d'événemens conſidérables. D'Urfé y fit arriver toutes ſes aventures: parmi leſquelles il en mêla beaucoup d'autres, & en-

châssa les vers dont j'ai parlé, qui tout méchans qu'ils étoient, ne laisserent pas d'être soufferts, & de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il soutint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fictions très-ingénieuses, de caracteres aussi finement imaginés qu'agréablement variés & bien suivis. Il composa ainsi un roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis; bien que la morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'amour & la mollesse; & allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. (1) *Il en fit quatre volumes, qu'il intitula* ASTRÉE, (2) *du nom de la plus belle de ses bergeres; & sur ces entrefaites étant mort, Baro son ami, &* (3) *selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses mémoires, un cinquieme tome, qui en formoit la conclusion, & qui ne fut gueres moins bien reçu que les quatre autres volumes. Le grand succès de ce roman échauffa si bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix & de douze volumes; & ce fut quelque-tems comme une espece de débordement sur le Parnasse.*

(1) *Il en fit quatre volumes.*] Le premier parut en 1610. Le second fut publié dix ans après; le troisieme, quatre ou cinq ans après le second. La quatrieme partie étoit achevée, lorsque l'Auteur mourut en 1625.

(2) *Du nom de la plus belle de ses bergeres.*] C'étoit Diane de Château-Morand, qui fut mariée au frere aîné de M. d'Urfé, & ensuite à lui-même. Voyez les Eclaircissemens de M. Patru sur l'histoire de l'Astrée, & la douzieme Dissertation de M. Huet, ancien Evêque d'Avranches.

(3) *Selon quelques-uns son domestique.*] Baltazar Baro avoit été son secrétaire, selon l'Auteur de l'Histoire de l'Académie Françoise. Il publia la cinquieme partie de l'Astrée en 1627.

On vantoit ſur-tout ceux de Gomberville, de la Calprenede, de Deſmarais & de Scudéri. Mais ces imitateurs, s'efforçant mal-à-propos d'enchérir ſur l'original, & prétendant ennoblir ſes caracteres, tomberent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre, comme lui, pour leurs héros, des bergers occupés du ſeul ſoin de gagner le cœur de leurs maitreſſes, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non-ſeulement des princes & des rois, mais les plus fameux capitaines de l'antiquité, qu'ils peignirent pleins du même eſprit que ces bergers; ayant à leur exemple fait une eſpece de vœu de ne parler jamais, & de n'entendre jamais parler que d'amour. De ſorte qu'au lieu que d'Urfé dans ſon Aſtrée, de bergers très-frivoles, avoit fait des héros de roman conſidérables, ces Auteurs, au contraire, des héros les plus conſidérables de l'hiſtoire, firent des bergers très-frivoles, & quelquefois même des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers. Leurs ouvrages néanmoins ne laiſſerent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs, & eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirerent le plus d'applaudiſſemens, ce furent le Cyrus & la Clélie de Mademoiſelle de Scudéri, ſœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non-ſeulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la pouſſa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de repréſenter, comme elle devoit, dans la perſonne de Cyrus, un Roi promis par les Prophetes, tel qu'il eſt exprimé dans la Bible, ou comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu; ou enfin tel qu'il eſt figuré dans Xénophon, qui a fait auſſi-

bien qu'elle, un roman de la vie de ce Prince; au lieu, dis-je, d'en faire un modele de toute perfection, elle en composa un Artamene plus fou que tous (1) *les Céladons & tous les Sylvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir, & filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans son autre roman, intitulé* Clélie, *où elle représente tous les héros de la République Romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mutius Scevolas, les Clélies, les Lucreces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamene; ne s'occupant qu'à tracer* (2) *des cartes géographiques d'amour, qu'à se proposer les uns aux autres des questions & des énigmes galantes; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroît le plus opposé au caractere & à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le tems que tous ces romans, tant ceux de Mademoiselle de Scudéri, que ceux de la Calprenede & de tous les autres, faisoient le plus d'éclat, je les lus, ainsi que les lisoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, & je les regardois comme des chefs-d'œuvres de notre langue. Mais enfin mes années étant accrues, & la raison m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces ouvrages. Si bien que l'esprit satirique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'eusse fait contre ces romans un dialogue à la maniere de Lucien, où j'attaquois non-seulement leur peu de solidité, mais*

(1) *Les Céladons & les Sylvandres.*] Bergers du roman de l'Astrée.

(2) *Des cartes géographiques d'amour.*] La carte du pays de Tendre, dans la premiere partie du roman de Clélie.

leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ des personnes de très-médiocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mademoiselle de Scudéri étoit alors vivante, je me contentai de composer ce dialogue dans ma tête; & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, & de ne point le laisser voir sur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connue, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ces romans, avoit encore plus de probité & d'honneur que d'esprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort (1) l'a rayée du nombre des humains, *elle, & tous les autres compositeurs de romans, je crois qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au public mon dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus nécessaire, qu'en ma jeunesse l'ayant récité plusieurs fois dans des compagnies, où il se trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces personnes en ont retenu plusieurs lambeaux, dont elles ont ensuite composé un ouvrage qu'on a distribué sous le nom de* Dialogue de M. Despréaux, *& qui a été imprimé plusieurs fois dans les pays étrangers. Mais*

(1) *L'a rayé du nombre des humains.*] Vers 34 de l'Epître VII. de notre Auteur :

La Parque l'eut rayé du nombre, &c.

Mademoiselle Madeleine de Scudéri mourut à Paris, le 2 Juin 1701, âgée de quatre-vingt-quinze ans.

enfin le voici donné de ma main. Je ne ſais s'il s'attirera les mêmes applaudiſſemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le récitant, je donnois à tous les perſonnages que j'y introduiſois, le ton qui leur convenoit, ces romans étant alors lus de tout le monde, on concevoit aiſément la fineſſe des railleries qui y ſont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, & qu'on ne les lit preſque plus, je doute que mon dialogue faſſe le même effet. Ce que je ſâis cependant, à n'en point douter, c'eſt que tous les gens d'eſprit & de véritable vertu me rendront juſtice, & reconnoîtront ſans peine que ſous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui ſoit dans la vérité & dans la vraiſemblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole ouvrage qui ſoit encore ſorti de ma plume.





LES HEROS DE ROMAN, DIALOGUE (1) A LA MANIERE DE LUCIEN.



MINOS,

Sortant du lieu où il rend la justice, proche le Palais de Pluton.

MAUDIT soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un savetier en passant le fleuve, & jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colere, Minos.

MINOS.

Ah ! c'est vous, roi des enfers. Qui vous amene ?

(1) Ce Dialogue fut composé à la fin de l'année 1664, & en 1665.

PLUTON.

Je viens ici pour vous en inſtruire. Mais auparavant peut-on ſavoir quel eſt cet avocat qui vous a ſi doctement ennuyé ce matin ? Eſt-ce que Huot & Martinet ſont morts ?

MINOS.

Non, grace au Ciel : mais c'eſt un jeune mort qui a été ſans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des ſottiſes, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les Anciens ; & quoiqu'il les fît parler de la plus mauvaiſe grace du monde, il leur a donné à tous, en les citant, de la galanterie, de la gentilleſſe, & de la bonne grace. » (1) Platon dit » galamment dans ſon Timée. Séneque eſt joli dans » ſon Traité des bienfaits. Eſope a bonne grace dans » un de ſes apologues. «

PLUTON.

Vous me peignez-là un maître impertinent. Mais pourquoi le laiſſiez-vous parler ſi long-tems ? Que ne lui impoſiez-vous ſilence ?

MINOS.

Silence, lui ? C'eſt bien un homme qu'on puiſſe faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire ſemblant vingt fois de me vouloir lever de mon ſiége ; j'ai eu beau lui crier : Avocat, concluez, de grace : concluez, Avocat. Il a été juſqu'au bout, & a tenu lui ſeul toute l'audience. Pour moi, je ne vis jamais une telle fureur de parler ; & ſi ce déſordre-là continue, je crois que je ſerai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il eſt vrai que les morts n'ont jamais été ſi ſots qu'aujourd'hui. Il n'eſt pas venu ici depuis long-tems une ombre qui eût le ſens commun ; & ſans parler des

---

(1) *Platon dit galamment*, &c.] Maniere de parler de ce tems-là, fort commune dans le barreau.

gens du Palais, je ne vois rien de si impertinent que ceux qu'ils nomment gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils appellent galanterie : & quand nous leur témoignons, Proserpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de bourgeois, & disent que nous ne sommes pas galans. On m'a assuré même que cette pestilente galanterie avoit infecté tous les pays infernaux & même les champs Elisées ; de sorte que les héros, & sur-tout les héroïnes qui les habitent, sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grace à certains auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des amoureux transis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer, que les Cyrus & les Alexandres soient devenus tout-à-coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrsis & des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fît venir ici aujourd'hui des champs Elisées, & de toutes les autres régions de l'enfer, les plus célebres d'entre ces héros ; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand sallon, où vous voyez que sont postés mes gardes. Mais où est Rhadamanthe ?

MINOS.

Qui ? Rhadamanthe, il est allé dans le Tartare pour y voir entrer (1) un Lieutenant-Criminel, nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été, tant qu'il a vécu, aussi célebre par sa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par son excessive avarice.

PLUTON.

N'est-ce pas celui qui pensa se faire tuer une seconde

---

(1) *Un Lieutenant-Criminel.*] Le Lieutenant-Criminel Tardieu, & sa femme, avoient été assassinés à Paris, la même année que ce Dialogue fut commencé, en 1664. Voyez la Satire X, depuis le vers 253, avec les remarques.

fois, pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en paſſant le fleuve ?

MINOS.

C'eſt celui-là même. Avez-vous vu ſa femme ? C'étoit une choſe à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de ſatin.

PLUTON.

Comment, de ſatin ? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire, c'eſt une épargne. Car tout cet accoûtrement n'étoit autre choſe que trois theſes couſues enſemble, dont on avoit fait préſent à ſon mari en l'autre monde. O la vilaine ombre ! Je crains qu'elle n'empeſte tout l'enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattues de ſes larcins. Elle vola avant-hier la quenouille de Clothon, & c'eſt elle qui avoit dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un ſavetier qu'elle attendoit au paſſage. De quoi vous êtes-vous aviſé, de charger les enfers d'une ſi dangereuſe créature ?

PLUTON.

Il falloit bien qu'elle ſuivît ſon mari. Il n'auroit pas été bien damné ſans elle. Mais à propos de Rhadamanthe. Le voici lui-même, ſi je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paroît tout effrayé.

RHADAMANTHE.

Puiſſant Roi des enfers, je viens vous avertir qu'il faut ſonger tout de bon à vous défendre, vous & votre royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le tartare. Tous les criminels, réſolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là-bas Prométhée avec ſon vautour ſur le poing. Tantale eſt ivre comme une ſoupe ; Ixion a violé une furie ; & Siſyphe, aſſis ſur ſon rocher, exhorte tous ſes voiſins à ſecouer le joug de votre domination.

MINOS.

O les ſcélérats ! Il y a long-tems que je prévoyois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien, Minos. Je ſais bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on fortifie les avenues. Qu'on redouble la garde de mes furies. Qu'on arme toutes les milices de l'enfer. Qu'on lâche Cerbere. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous faſſe venir l'artillerie de mon frere Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos Héros, s'ils ſont en état de nous aider. J'ai été bien inſpiré de les mander aujourd'hui. Mais quel eſt cet homme qui vient à nous, avec ſon bâton & ſa beſace? Ha! c'eſt ce fou de Diogene. Que viens-tu chercher ici?

DIOGENE.

J'ai appris la néceſſité de vos affaires; & comme votre fidele ſujet je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DIOGENE.

Ne penſez pas vous mocquer. Je ne ſerai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi! Nos Héros ne viennent-ils pas?

DIOGENE.

Oui, je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je crois que ce ſont eux. Eſt-ce que vous avez envie de donner le bal?

PLUTON.

Pourquoi le bal?

DIOGENE.

C'eſt qu'ils ſont en fort bon équipage pour danſer. Ils ſont jolis, ma foi; je n'ai jamais rien vu de ſi dameret ni de ſi galant.

PLUTON.

Tout beau, Diogene. Tu te mêles toujours de railler. Je n'aime point les ſatiriques. Et puis ce ſont des Héros, pour leſquels on doit avoir du reſpect.

DIOGENE.

Vous en allez juger vous-même tout-à-l'heure: Car je les vois déja qui paroissent. Approchez, fameux Héros, & vous aussi, Héroïnes encore plus fameuses, autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tais-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ses confidens. Mais avant tout, Minos, passons, vous & moi dans ce sallon que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, & où j'ai ordonné qu'on mît nos siéges, avec une balustrade qui nous sépare du reste de l'assemblée. Entrons. Bon. Voilà tout disposé ainsi que je le souhaitois. Suis-nous, Diogene: j'ai besoin de toi pour nous dire le nom des Héros qui vont arriver. Car de la maniere dont je vois que tu as fait connoissance avec eux, personne ne me peut rendre ce service que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tiens-toi donc ici près de moi. Vous, gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui seront entrés, qu'on les fasse passer dans les longues & ténébreuses galleries qui sont adossées à ce sallon, & qu'on leur dise d'y aller attendre mes ordres. Asseyons-nous. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé sur son écuyer?

DIOGENE.

C'est le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi, ce grand Roi qui transféra l'empire des Medes aux Perses, qui a tant gagné de batailles? De son tems les hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais personne n'y en a tant envoyé.

DIOGENE.

Au moins, ne l'allez pas appeller Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi ?

DIOGENE.

Ce n'eſt plus ſon nom. Il s'appelle maintenant Artamene.

PLUTON.

Artamene ! Et où a-t-il pêché ce nom-là ? Je ne me ſouviens point de l'avoir jamais lu.

DIOGENE.

Je vois bien que vous ne ſavez pas ſon hiſtoire.

PLUTON.

Qui, moi ? Je ſais auſſi-bien mon Hérodote qu'un autre.

DIOGENE.

Oui. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traverſé l'Aſie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perſe, & ravagé enfin plus de la moitié du monde.

PLUTON.

Belle demande ! C'eſt que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la terre lui fût ſoumiſe.

DIOGENE.

Point du tout. C'eſt qu'il vouloit délivrer ſa Princeſſe qui avoit été enlevée.

PLUTON.

Quelle Princeſſe ?

DIOGENE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane ?

DIOGENE.

Oui. Et ſavez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aille chercher ?

DIOGENE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une beauté qui a paſſé par bien des mains.

DIOGENE.

Cela eſt vrai. Mais tous ſes raviſſeurs étoient les ſcélérats du monde les plus vertueux. Aſſurément ils n'ont pas oſé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laiſſons-là ce fou de Diogene. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne ſait où il eſt.

CYRUS.

Eh ! divine Princeſſe !

PLUTON.

Quoi ?

CYRUS.

Ah ! injuſte Mandane !

PLUTON.

Plaît-il ?

CYRUS.

(1) Tu me flattes, trop complaiſant Féraulas. Es-tu ſi peu ſage que de penſer que Mandane, l'illuſtre Mandane puiſſe jamais tourner les yeux ſur l'infortuné Artamene ? Aimons-là toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une inſenſible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oui, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oui, Artamene, il faut ſervir une inſenſible. Oui, fils de Cambyſe, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

PLUTON.

Il eſt fou. Je crois que Diogene a dit vrai.

---

(1) *Tu me flattes, trop complaiſant Féraulas,* &c.] Affectation du ſtyle de Cyrus imitée.

DIOGENE.

Vous voyez bien que vous ne ſaviez pas ſon hiſtoire. Mais faites approcher ſon écuyer Féraulas ; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il ſait par cœur tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſprit de ſon maître, & a tenu un regiſtre exact de toutes les paroles que ſon maître a dites en lui-même depuis qu'il eſt au monde, avec un rouleau de ſes lettres qu'il a toujours dans ſa poche. A la vérité, vous êtes en danger de bâiller un peu. Car ces narrations ne ſont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh, j'ai bien le tems de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante perſonne.

PLUTON.

Quel langage ? A-t-on jamais parlé de la ſorte ? Mais dites-moi, vous, trop pleurant Artamene, eſt-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

CYRUS.

Eh de grace, généreux Pluton, ſouffrez que j'aille entendre l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à ces deux illuſtres malheureux. Cependant voici le fidéle Féraulas que je vous laiſſe, qui vous inſtruira poſitivement de l'hiſtoire de ma vie, & de l'impoſſibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point être inſtruit, moi. Qu'on me chaſſe ce grand pleureur.

CYRUS.

Eh de grace !

PLUTON.

Si tu ne ſors. . . . .

CYRUS.

En effet. . . . .

PLUTON.

Si tu ne t'en vas. . . . .

CYRUS.

En mon particulier.

PLUTON.

Si tu ne te retires..... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vu tant pleurer !

DIOGENE.

Vraiment il n'eſt pas au bout, puiſqu'il n'en eſt qu'à l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Hé bien, qu'il rempliſſe, s'il veut, cent volumes de ſes folies. J'ai d'autres affaires préſentement qu'à l'entendre. Mais quelle eſt cette femme que je vois qui arrive ?

DIOGENE.

Ne reconnoiſſez-vous pas Tomyris ?

PLUTON.

Quoi ? Cette Reine ſauvage des Maſſagetes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaiſſeau de ſang humain. Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'eſt-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

(1) *Que l'on cherche par-tout mes tablettes perdues ;*
Mais que ſans les ouvrir elles me ſoient rendues.

DIOGENE.

Des tablettes ! Je ne les ai pas au moins. Ce n'eſt pas un meuble pour moi que des tablettes ; & l'on prend aſſez de ſoin de retenir mes bons mots, ſans que j'aie beſoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON.

Je penſe qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt viſité tous les coins & les recoins de cette ſalle. Qu'y

---

(1) *Que l'on cherche par-tout*, &c.] C'eſt par ces deux vers que Tomyris débute dans la Tragédie de M. Quinaut, intitulée : *La mort de Cyrus*, Act. I, Sc. V.

avoit-il donc de ſi précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

TOMYRIS.

Un madrigal, que j'ai fait ce matin, pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! quelle eſt doucereuſe !

DIOGENE.

Je ſuis bien fâché que ſes tablettes ſoient perdues. Je ſerois curieux de voir un madrigal Maſſagete.

PLUTON.

Mais qui eſt donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

DIOGENE.

C'eſt ce même Cyrus qui vient de ſortir tout-à-l'heure.

PLUTON.

Bon ! auroit-elle fait égorger l'objet de ſa paſſion ?

DIOGENE.

Egorgé ! C'eſt une erreur dont on a été abuſé ſeulement durant vingt-cinq ſiecles ; & cela par la faute du gazetier de Scythie, qui répandit mal-à-propos la nouvelle de ſa mort ſur un faux bruit. On en eſt détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON.

Vraiment je le crois encore. Cependant, ſoit que le gazetier de Scythie ſe ſoit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans les galleries chercher, ſi elle veut, ſon charmant ennemi, & qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vraiſemblablement elle a perdues par ſa négligence, & que sûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle eſt cette voix robuſte que j'entends là-bas qui fredonne un air ?

DIOGENE.

C'eſt ce grand borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un Echo qu'il a trouvé, une chanſon qu'il a faite pour Clélie.

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il creve de rire ?

MINOS.

Et qui ne riroit ! Horatius Coclès chantant à l'Echo !

PLUTON.

Il est vrai que la chose est assez nouvelle. Cela est à voir. Qu'on le fasse entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela sa chanson, que Minos vraisemblablement sera bien-aise d'entendre de plus près.

MINOS.

Assurément.

HORATIUS COCLÈS,

chantant la reprise de la chanson qu'il chante dans Clélie.

Et Phénisse même publie,
Qu'il n'est rien de si beau que Clélie.

DIOGENE.

Je pense connoître l'air. C'est sur le chant de (1) *Toinon la belle jardiniere.*

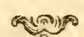
HORATIUS COCLÈS.

Et Phénisse même publie,
Qu'il n'est rien de si beau que Clélie.

---

(1) *Toinon la belle jardiniere.*] Chanson du Savoyard, alors à la mode ; en voïci les paroles :

Toinon la belle jardiniere
N'arrose jamais son jardin
De cette belle eau coutumiere,
Dont on arrose le jasmin,
Non pas même de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.



Enfin elle n'en fut maîtresse,
Et a fait son jardin si beau,
Tous les neuf mois, par son adresse
Qu'il y venoit du fruit nouveau.
Ce n'étoit pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelque autre chose.

PLUTON.

Quelle eſt donc cette Phéniſſe ?

DIOGENE.

C'eſt une dame des plus galantes & des plus ſpirituelles de la ville de Capoue, mais qui a une trop grande opinion de ſa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de ſa façon, & dont il a composé auſſi le chant, en lui faiſant avouer à elle-même, que tout cede en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'euſſe jamais cru que cet illuſtre Romain fût ſi excellent muſicien, & ſi habile faiſeur d'impromptu. Cependant je vois bien par celui-ci qu'il eſt maître paſſé.

PLUTON.

Et moi, je vois bien que pour s'amuſer à de ſemblables petiteſſes, il faut qu'il ait entiérement perdu le ſens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois ſi déterminé ſoldat, & qui avez défendu vous ſeul un pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous aviſé de vous faire berger après votre mort ? & qui eſt le fou ou la folle qui vous ont appris à chanter ?

HORATIUS COCLÈS.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

MINOS.

Il ſe ravit dans ſon chant.

PLUTON.

Oh ! qu'il s'en aille dans mes galeries chercher, s'il veut, un nouvel écho : qu'on l'emmene.

HORATIUS COCLÈS,
s'en allant & toujours chantant.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou ! le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable ?

DIOGENE.

Vous allez avoir bien de la satisfaction. Car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames Romaines, cette Clélie, qui passa le Tibre à la nage, pour se dérober du camp de Porsenna, & dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogene ?

DIOGENE.

Ecoutez ce qu'elle va dire.

CLÉLIE.

Est-il vrai, sage Roi des enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton ?

PLUTON.

Ah ! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels dans le tartare ont pris les armes, & que nous avons envoyé chercher les Héros dans les champs Elisées & ailleurs pour nous secourir.

CLÉLIE.

Mais, de grace, Seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le royaume de Tendre ? Car je serois au désespoir, s'ils étoient seulement postés dans le village de Petits-soins. N'ont-ils point pris Billets-doux, ou Billets-galans ?

PLUTON.

De quel pays parle-t-elle-là ? Je ne me souviens point de l'avoir vu dans la carte.

DIOGENE.

Il est vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne

voyez-vous pas que c'eſt du pays de galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON.

C'eſt un pays que je ne connois point.

CLÉLIE.

En effet, l'illuſtre Diogene raiſonne tout-à-fait juſte. Car il y a trois ſortes de Tendre ; Tendre ſur eſtime, Tendre ſur inclination, & Tendre ſur reconnoiſſance. Lorſque l'on veut arriver à Tendre ſur eſtime, il faut aller d'abord au village de Petits-ſoins, &c. . . .

PLUTON.

Je vois bien, la belle fille, que vous ſavez parfaitement la géographie du royaume de Tendre, & qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne ſais ſi ces trois villages & ces trois fleuves menent à Tendre, mais qu'il me paroît que c'eſt le grand chemin des Petites-Maiſons.

MINOS.

Ce ne ſeroit pas trop mal fait, non, d'ajouter ce village-là dans la carte de Tendre. Je crois que ce ſont ces terres inconnues dont on y veut parler.

PLUTON.

Mais vous, tendre mignone, vous êtes donc auſſi amoureuſe, à ce que je vois ?

CLÉLIE.

Oui, Seigneur, je vous concede que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amitié véritable : auſſi faut-il avouer que cet admirable fils du Roi de Cluſium a en toute ſa perſonne je ne ſais quoi de ſi extraordinaire & de ſi peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une paſſion tout-à-fait raiſonnable. Car enfin. . . .

PLUTON.

Car enfin, car enfin..... je vous dis moi, que j'ai pour toutes les folles une averſion inexplicable; & que quand le fils du roi de Cluſium auroit un charme imaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaiſir de vous en aller, vous & votre galant, au diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des amoureux! Perſonne ne s'en ſauvera; & un de ces jours, nous verrons Lucrece galante.

DIOGENE.

Vous en allez avoir le plaiſir tout-à-l'heure. Car voici Lucrece en perſonne.

PLUTON.

Ce que j'en diſois n'eſt que pour rire. A Dieu ne plaiſe que j'aie une ſi baſſe penſée de la plus vertueuſe perſonne du monde.

DIOGENE.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

PLUTON,

Je vois bien, Diogene, que tu ne connois pas Lucrece. Je voudrois que tu l'euſſes vue la premiere fois qu'elle entra ici toute ſanglante & toute échévelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, & la colere étoit encore peinte ſur ſon viſage, malgré les pâleurs de la mort. Jamais perſonne n'a porté la chaſteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle penſe de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrece; mais expliquez-vous clairement. Croyez-vous qu'on doive aimer?

LUCRECE,

tenant des tablettes à la main.

Faut-il abſolument ſur cela vous rendre une réponſe exacte & déciſive?

PLUTON.

Oui.

LUCRECE.

Ténez, la voilà clairement énoncée dans ces tablettes. Lisez.

PLUTON *lisant.*

Toujours. l'on. si. Mais. aimoit. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. seroit. n'est. Qu'il.

Que veut dire ce galimathias ?

LUCRECE.

Je vous assure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

PLUTON.

Je vois bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peste de la folle. Où a-t-on jamais parlé comme cela ! *Point. si. d'éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Œdipe pour m'expliquer cette énigme ?

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui est fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui est-il ?

DIOGENE.

C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi ! cet austere Romain, qui fit mourir ses enfans pour avoir conspiré contre leur patrie ? Lui, expliquer des énigmes ? Tu es bien fou, Diogene.

DIOGENE.

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austere personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre & passionné, qui fait de fort jolis vers, & les billets du monde les plus galans.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'énigme fussent écrites, pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarraſſe point. Il y a long-tems que ces paroles ſont écrites ſur les tablettes de Brutus. Des héros comme lui ſont toujours fournis de tablettes.

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui ſont ſur vos tablettes ?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les ſont-ce pas-là.

Toujours. l'on. ſi. Mais. &c.

PLUTON.

Ce les ſont-là elles-mêmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles ſuivantes, non-ſeulement vous feront voir que j'ai d'abord conçu la fineſſe des paroles embrouillées de Lucrece, mais elles contiennent la réponſe préciſe que j'y ai faite.

Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.

PLUTON.

Je ne ſais ſi ces paroles ſe répondent juſte les unes aux autres. Mais je ſais bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne ſuis pas d'humeur à faire le moindre effort d'eſprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je vois bien que c'eſt à moi de vous expliquer tout ce myſtere. Le myſtere eſt que ce ſont des paroles tranſpoſées. Lucrece, qui eſt amoureuſe & aimée de Brutus, lui dit ces mots tranſpoſés :

Qu'il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on aimoit toujours !
Mais hélas ! il n'eſt point d'éternelles amours.

Et Brutus, pour la raſſurer, lui dit en d'autres termes tranſpoſés :

Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours :
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

PLUTON.

Voilà une grosse finesse. Il s'ensuit de-là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les dictionnaires. Il n'y a que les paroles qui sont transposées. Mais est-il possible que les personnes du mérite de Brutus & de Lucrece en soient venus à cet excès d'extravagance, de composer de semblables bagatelles ?

DIOGENE.

C'est pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'esprit.

PLUTON.

Et c'est par ces bagatelles, moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse. Pour moi, je ne sais tantôt plus où j'en suis. Lucrece amoureuse ! Lucrece coquette ! Et Brutus son galant ! Je ne désespere pas un de ces jours de voir Diogene lui-même galant.

DIOGENE.

Pourquoi non ! Pythagore l'étoit bien.

PLUTON.

Pythagore étoit galant ?

DIOGENE.

Oui, & ce fut de Théano sa fille, formée par lui à la galanterie, ainsi que le raconte le généreux Herminius dans l'histoire de la vie de Brutus, ce fut, dis-je, de Théano, que cet illustre Romain, apprit ce beau symbole, qu'on a oublié d'ajouter aux autres symboles de Pythagore : » Que c'est à pousser de beaux sentimens pour une maîtresse, & à faire l'amour, que se perfectionne le grand philosophe. «

PLUTON.

J'entends. Ce fut de Théano qu'il sut que c'est la folie qui fait la perfecton de la sagesse. O l'admirable précepte ! Mais laissons-là Théano. Quelle est cette précieuse renforcée que je vois qui vient à nous ?

DIOGENE.

(1) C'eſt Sapho, cette fameuſe Lesbienne, qui a inventé les vers Saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte ſi belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il eſt vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande oppoſition du blanc & du noir de ſes yeux, comme elle le dit elle-même dans l'hiſtoire de ſa vie.

PLUTON.

Elle ſe donne-là un biſarre agrément, & Cerbere, ſelon elle, doit donc paſſer pour beau, puiſqu'il a dans les yeux la même oppoſition.

DIOGENE.

Je crois qu'elle vient à vous. Elle a ſûrement quelque queſtion à vous faire.

SAPHO.

Je vous ſupplie, ſage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous penſez de l'amitié, & ſi vous croyez qu'elle ſoit capable de tendreſſe auſſi-bien que l'amour. Car ce fut le ſujet d'une généreuſe converſation que nous eumes l'autre jour avec le ſage Démocede & l'agréable Phaon. De grace oubliez donc pour quelque-tems le ſoin de votre perſonne & de votre état; & au lieu de cela, ſongez à me bien définir ce que c'eſt que cœur tendre, tendreſſe d'amitié, tendreſſe d'amour, tendreſſe d'inclination, & tendreſſe de paſſion.

---

(1) *C'eſt Sapho, cette fameuſe Lesbienne*, &c.] Mademoiſelle de Scuderi paroît ici ſous la figure de *Sapho*, nom qui lui avoit été donné par les Poëtes qui vivoient de ſon tems.

MINOS.

Oh ! celle-ci eſt la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente. C'eſt bien le tems de réſoudre des queſtions d'amour, que le jour d'une révolte.

DIOGENE.

Vous avez pourtant autorité pour le faire : & tous ſes jours, les héros que vous venez de voir, ſur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'employer le tems à encourager les ſoldats, & à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'hiſtoire de Timarete ou de Berelise, dont la plus haute aventure eſt quelquefois un billet perdu, ou un bracelet égaré.

PLUTON.

Hé bien ! s'ils ſont fous, je ne veux pas leur reſſembler, & principalement à cette précieuſe ridicule.

SAPHO.

Eh ! de grace, Seigneur, défaites-vous de cét air groſſier & provincial de l'enfer, & ſongez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capoue. A vous dire le vrai, pour décider un point auſſi important que celui que je vous propoſe, je ſouhaiterois fort que toutes nos généreuſes amies & nos illuſtres amis fuſſent ici. Mais en leur abſence, le ſage Minos repréſentera le diſcret Phaon, & l'enjoué Diogene le galant Eſope.

PLUTON.

Attends, attends, je m'en vais te faire venir ici une perſonne avec qui lier converſation. Qu'on m'appelle Tiſiphone.

SAPHO.

Qui ? Tiſiphone ? Je la connois, & vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous en faſſe voir le portrait que j'ai déja compoſé par précaution, dans le deſſein

où je ſuis de l'inſérer dans quelqu'une des hiſtoires, que nous autres faiſeurs & faiſeuſes de romans, ſommes obligés de raconter à chaque livre de notre roman.

PLUTON.

Le portrait d'une furie ! Voilà un étrange projet.

DIOGENE.

Il n'eſt pas ſi étrange que vous penſez. En effet, cette même Sapho, que vous voyez, a peint dans ſes ouvrages beaucoup de ſes généreuſes amies, qui ne ſurpaſſent gueres en beauté Tiſiphone, & qui néanmoins, à la faveur des mots galans & des façons de parler élégantes & précieuſes qu'elle jette dans leurs peintures, ne laiſſent pas de paſſer pour de dignes héroïnes de roman.

MINOS.

Je ne ſais ſi c'eſt curioſité ou folie : mais je vous avoue que je meurs d'envie de voir un ſi biſarre portrait.

PLUTON.

Hé bien donc, qu'elle vous le montre, j'y conſens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroyable des Euménides, agréable & gracieuſe.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas une affaire pour elle, & elle a déja fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuſe Arricidie. Ecoutons donc. Car je la vois qui tire le portrait de ſa poche.

SAPHO *liſant.*

(1) L'illuſtre fille dont j'ai à vous entretenir, a en toute ſa perſonne je ne ſais quoi de ſi furieuſement extraordinaire, & de ſi terriblement merveilleux, que je ne ſuis pas médiocrement embarraſſée, quand je ſonge à vous en tracer le portrait.

---

(1) *L'illuſtre fille dont j'ai à vous entretenir*, &c.] Portrait de Mademoiſelle de Scuderi elle-même.

MINOS.

Voilà les adverbes *furieusement* & *terriblement*, qui sont, à mon avis, bien placés, & tout-à-fait en leur lieu.

SAPHO *continue de lire.*

Tisiphone a naturellement la taille fort haute, & passant de beaucoup la mesure des personnes de son sexe; mais pourtant si dégagée, si libre, & si bien proportionnée en toutes ses parties, que son énormité même lui sied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans, & bordés d'un certain vermillon, qui en releve prodigieusement l'éclat. Ses cheveux sont naturellement bouclés & annelés; & l'on peut dire que ce sont autant de serpens qui s'entortillent les uns dans les autres, & se jouent nonchalamment autour de son visage. Son teint n'a point cette couleur fade & blanchâtre des femmes de Scythie; mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble, que donne le soleil aux Africaines, qu'il favorise de plus près de ses regards. Son sein est composé de deux demi-globes, brûlés par le bout, comme ceux des Amazonnes, & qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de sa gorge, se vont négligemment & languissamment perdre sous ses deux bras. Tout le reste de son corps est presque composé de la même sorte. Sa démarche est extrêmement noble & fiere. Quand il faut se hâter, elle vole plutôt qu'elle ne marche, & je doute qu'Atalante la pût devancer à la course. Au reste, cette vertueuse fille est naturellement ennemie du vice, sur-tout des grands crimes, qu'elle poursuit par-tout un flambeau à la main, & qu'elle ne laisse jamais en repos; secondée en cela par ses deux illustres sœurs, Alecto & Mégere, qui n'en sont pas moins ennemies qu'elle; & l'on peut dire de toutes ces trois sœurs, que c'est une morale vivante.

DIOGENE.

Hé bien, n'est-ce pas-là un portrait merveilleux!

PLUTON.

Sans doute, & la laideur y eſt peinte dans toute ſa perfection, pour ne pas dire dans toute ſa beauté. Mais c'eſt aſſez écouter cette extravagante. Continuons la revue de nos héros; & ſans nous plus donner la peine, comme nous avons fait juſqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puiſque les voilà tous reconnus véritablement inſenſés; contentons-nous de les voir paſſer devant cette baluſtrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes galeries, afin que je ſois sûr qu'ils y ſont. Car je défends d'en laiſſer ſortir aucun, que je n'aye préciſément déterminé ce que je veux qu'on en faſſe. Qu'on les laiſſe donc entrer, & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien, Diogene. Tous ces héros ſont-ils connus dans l'hiſtoire?

DIOGENE.

Non; il y en a beaucoup de chimériques, mêlés parmi eux.

PLUTON.

Des héros chimériques! & ſont-ce des héros?

DIOGENE.

Comment, ſi ce ſont des heros! Ce ſont eux qui ont toujours le haut bout dans les livres, & qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaiſir quelques-uns.

DIOGENE.

Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcamene, Mélinte, Britomare, Merindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces héros-là ont-ils fait vœu comme les autres, de ne jamais s'entretenir que d'amour?

DIOGENE.

Cela ſeroit beau qu'ils ne l'euſſent pas fait. Et de quel droit ſe diroient-ils héros, s'ils n'étoient point amoureux? N'eſt-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque?

PLUTON.

Quel eſt ce grand innocent, qui va des derniers, & qui a la molleſſe peinte ſur le viſage ? Comment t'appelles-tu ?

ASTRATE.

(1) Je m'appelle Aſtrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici ?

ASTRATE.

Je veux voir la reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une reine, que je garde ici dans une boëte, & que je la montre à tous ceux qui la veulent voir ? Qu'es-tu, toi ? As-tu jamais été ?

ASTRATE.

Oui-da, j'ai été, & il y a un hiſtorien latin qui dit de moi en propres termes, *Aſtratus vixit*, Aſtrate a vécu.

PLUTON.

Eſt-ce-là tout ce qu'on trouve de toi dans l'hiſtoire ?

ASTRATE.

Oui ; & c'eſt ſur ce bel argument qu'on a compoſé une tragédie intitulée du nom d'ASTRATE, où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les ſpectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement juſqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une reine, dont je ſuis paſſionnément épris.

PLUTON.

Ho bien, vas-t-en dans ces galeries voir ſi cette reine y eſt. Mais quel eſt ce grand mal bâti de Romain

---

(1) *Je m'appelle Aſtrate.*] Dans le tems que l'Auteur fit ce Dialogue, on jouoit à l'hôtel de Bourgogne, l'Aſtrate de M. Quinaut, & l'Oſtorius de l'Abbé de Pure.

qui vient après ce chaud amoureux ? Peut-on ſavoir ſon nom ?

OSTORIUS.

Mon nom eſt Oſtorius.

PLUTON.

Je ne me ſouviens point d'avoir jamais nulle part lu ce nom-là dans l'hiſtoire.

OSTORIUS.

Il y eſt pourtant. L'abbé de Pure aſſure qu'il l'y a lu.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garant. Mais, dis-moi, appuyé de l'abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le monde ? T'y a-t-on jamais vu ?

OSTORIUS.

Oui-da ; & à la faveur d'une piece de théâtre, que cet abbé a faite de moi, on m'a vu à l'Hôtel de Bourgogne.

PLUTON.

Combien de fois ?

OSTORIUS.

Eh, une fois.

PLUTON.

Retourne-t-y-en.

OSTORIUS.

Les comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux ? Allons déloge d'ici au plus vite, & vas te confiner dans mes galeries. Voici encore une héroïne, qui ne ſe hâte pas trop, ce me ſemble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît ſi lourde de ſa perſonne, & ſi péſamment armée, que je vois bien que c'eſt la difficulté de marcher, plutôt que la répugnance à m'obéir, qui l'empêche d'aller plus vîte. Qui eſt-elle ?

DIOGENE.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orléans ?

PLUTON.

C'eſt donc-là cette vaillante fille qui délivra la France du joug des Anglois.

DIOGENE.

C'eſt elle-même.

PLUTON.

Je lui trouve la phyſionomie bien plate, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGENE.

Elle touſſe, & s'approche de la baluſtrade. Ecoutons. C'eſt aſſurément une harangue qu'elle vous vient faire; & une harangue en vers. Car elle ne parle plus qu'en vers.

PLUTON.

A-t-elle du talent pour la poëſie?

DIOGENE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

(1) *O grand Prince, que grand dès cette heure j'appelle,*
Il eſt vrai, le reſpect ſert de bride à mon zele:
Mais ton illuſtre aſpect me redouble le cœur,
Et me le redoublant, me redouble la peur.
A ton illuſtre aſpect mon cœur ſe ſollicite,
Et grimpant contre mont la dure terre quitte.
O que n'ai-je le ton déſormais aſſez fort
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort!
Pour toi puiſſé-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe,
Que le coup briſât l'os; & fit pleuvoir le ſang.
De la temple, du dos, de l'épaule & du flanc.

---

(1) *O grand Prince, que grand*, &c.] Vers extraits du poëme de la Pucelle.

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler ?

DIOGENE.

Belle demande : Françoise.

PLUTON.

Quoi ! c'est du François qu'elle a dit ! Je croyois que ce fût du bas-Breton, ou de l'Allemand. Qui lui a appris cet étrange François-là !

DIOGENE.

(1) C'est un poëte, chez qui elle a été en pension quarante ans durant.

PLUTON.

Voilà un poëte qui l'a bien mal élevée.

DIOGENE.

Ce n'est pas manque d'avoir été bien payé, & d'avoir exactement touché ses pensions.

PLUTON.

Voilà de l'argent bien mal employé. Hé, Pucelle d'Orléans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne songiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, & qui n'aviez d'objet que la gloire ?

LA PUCELLE.

La gloire ?

Un seul endroit y mene, & de ce seul endroit
Droite & roide....

PLUTON.

Ah ! Elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite & roide est la côte, & le sentier étroit.

PLUTON.

Quels vers, juste ciel ! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

---

(1) *C'est un poëte.*] Chapelain.

LA PUCELLE.

De fléches toutefois aucune ne l'atteint ;
Ou pourtant l'atteignant, de son sang ne se teint.

PLUTON.

Encore. J'avoue que de toutes les héroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroît de beaucoup la plus insupportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendresse. Tout en elle n'est que dureté & que sécheresse, & elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inspirer l'amour.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inspiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle ! inspirer de l'amour au cœur de Dunois.

DIOGENE.

Oui assurément.

Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la terre,
Grand cœur, qui dans lui seul deux grands amours enserre.

Mais il faut sçavoir quel amour. Dunois s'en explique ainsi lui-même, en un endroit du poëme fait pour cette merveilleuse fille.

Pour ces célestes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du respect, je n'ai que de l'estime,
Je n'en souhaite rien ; & si j'en suis amant,
D'un amour sans désir, je l'aime seulement.
Et soit. Consumons-nous d'une flamme si belle.
Brûlons en holocauste aux yeux de la Pucelle.

Ne voilà-t-il pas une passion bien exprimée, & le mot d'holocauste n'est-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois ?

PLUTON.

Sans doute, & cette vertueuse guerriere peut innocemment, avec de tels vers, aller tout de ce pas, si elle veut, inspirer un pareil amour à tous les Héros qui sont dans ces galeries. Je ne crains pas que cela leur amollisse l'ame. Mais du reste qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses vers, & je ne suis pas résolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun héros, ce me semble. Mais non, je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derriere cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde sortît. Le connois-tu, Diogene ?

DIOGENE.

(1) C'est Pharamond, le premier roi des François.

PLUTON.

Que dit-il ? il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le savez bien, divine Rosemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connoître ; & que c'est sur le seul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins si éperduement épris de vous.

PLUTON.

Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maîtresse.

DIOGENE.

Assurément il ne l'avoit point vue.

PLUTON.

Quoi ! il est devenu amoureux d'elle sur son portrait ?

DIOGENE.

Il n'avoit pas même vu son portrait.

---

(1) *C'est Pharamond, le premier roi*, &c.] Critique de Pharamond, roman de la Calprenede.

PLUTON.

Si ce n'eſt-là une vraie folie, je ne ſais pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus floriſſant royaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos ſucceſſeurs le Roi qui y régne aujourd'hui? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarraſſer l'eſprit de la princeſſe Roſemonde?

PHARAMOND.

Il eſt vrai, Seigneur. Mais l'amour....

PLUTON.

Ho! l'amour! l'amour! Vas exagérer, ſi tu veux, les injuſtices de l'amour dans mes galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon ſceptre tout au travers du viſage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui caſſe la tête.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'eſt Mercure?

PLUTON.

Ah! Mercure, je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point auſſi me parler d'amour?

MERCURE.

Vous ſavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité eſt que je l'ai fait quelquefois pour mon pere Jupiter, & qu'en ſa faveur autrefois j'endormis ſi bien le bon Argus, qu'il ne s'eſt jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'eſt qu'à peine l'artillerie que je vous amene a paru, que vos ennemis ſe ſont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été roi plus paiſible de l'enfer, que vous l'êtes.

PLUTON.

Divin meſſager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le Dieu de l'éloquence, comment vous avez ſouffert, qu'il ſe ſoit gliſſé dans l'un

& dans l'autre monde une si impertinente maniere de parler que celle qui régne aujourd'hui, sur-tout en ces livres qu'on appelle romans ; & comment vous avez permis que les plus grands héros de l'antiquité parlassent ce langage ?

MERCURE.

Hélas ! Apollon & moi, nous sommes des Dieux qu'on n'invoque presque plus, & la plûpart des écrivains d'aujourd'hui ne connoissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste, je viens vous avertir qu'on vous a joué une piece.

PLUTON.

Une piece à moi ! Comment ?

MERCURE.

Vous croyez que les vrais Héros sont venus ici ?

PLUTON.

Assurément, je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puisque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon palais.

MERCURE.

Vous sortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'est une troupe de faquins, ou plutôt de fantômes chimériques, qui n'étant que de fades copies de beaucoup de personnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands héros de l'antiquité, mais dont la vie a été fort courte, & qui errent maintenant sur les bords du Cocyte & du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractere de héros ? Tout ce qui les soutient aux yeux des hommes, c'est un certain oripeau & un faux clinquant de paroles, dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils sont. J'ai même amené des champs Elisées, en venant ici, un François pour les reconnoître quand ils seront dépouillés. Car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

PLUTON.

J'y consens si bien, que je veux que sur le champ la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de tems, Gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes galeries par les portes dérobées, & qu'on les amene tous dans la grande place. Pour nous, allons nous mettre sur le balcon de cette fenêtre basse, d'où nous pourrons les contempler & leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos siéges. Mercure, mettez-vous à ma droite; & vous, Minos, à ma gauche; & que Diogene se tienne derriere nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y sont-ils tous?

UN GARDE.

On n'en a laissé aucun dans les galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fideles exécuteurs de mes volontés, spectres, larves, démons, furies, milices infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus héros, & qu'on me les dépouille.

CYRUS.

Quoi, vous ferez dépouiller un conquérant comme moi?

PLUTON.

Hé, de grace, généreux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLÈS.

Quoi! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porsenna? Vous ne le considérez pas plus qu'un coupeur de bourses.

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi! un galant aussi tendre & aussi passionné que moi, vous le ferez maltraiter,

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la reine. Ah ! les voilà dépouillés.

MERCURE.

Où eſt le François que j'ai amené ?

LE FRANÇOIS.

Me voilà, Seigneur. Que ſouhaitez-vous ?

MERCURE.

Tiens, regarde bien tous ces gens-là ; les connois-tu ?

LE FRANÇOIS.

Si je les connois ? Hé, ce ſont tous des bourgeois de mon quartier. Bon jour, Madame Lucrece. Bon jour, M. Brutus. Bon jour, Mademoiſelle Clélie. Bon jour, M. Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes bourgeois de toutes pieces. Allons, qu'on ne les épargne point ; & qu'après qu'ils auront été abondamment fuſtigés, on me les conduiſe tous ſans différer droit aux bords du fleuve de Léthé. Puis, lorſqu'ils y ſeront arrivés, qu'on me les jette tous, la tête la premiere, dans l'endroit du fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs lettres galantes, leurs vers paſſionnés, avec tous les nombreux volumes, ou pour mieux dire, les monceaux de ridicule papier, où ſont écrites leurs hiſtoires. Marchez donc, faquins, autrefois ſi grands héros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier acte de la comédie que vous avez jouée ſi peu de tems.

CHŒUR DE HÉROS,

s'en allant chargés d'écourgées.

Ah ! la Calprenede ! Ah ! Scudéri !

PLUTON.

Hé, que ne les tiens-je ! que ne les tiens-je ! Ce n'eſt pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même juſtice ſe

faſſe ſur tous leurs pareils dans les autres provinces de mon royaume.

MINOS.

Je me charge avec plaiſir de cette commiſſion.

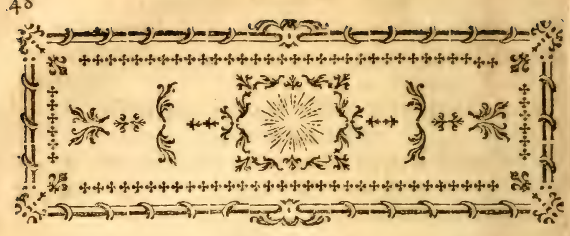
MERCURE.

Mais voici les véritables héros qui arrivent, & qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduiſe ?

PLUTON.

Je ſerai ravi de les voir. Mais je ſuis ſi fatigué des ſottiſes, que m'ont dites tous ces impertinens uſurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un ſomme.





(1) ARREST

BURLESQUE,

Donné en la Grand-Chambre du Parnaſſe, en faveur des Maîtres-ès-Arts, Médecins & Profeſſeurs de l'Univerſité (2) de Stagire, au Pays des chimeres, pour le maintien de la doctrine d'Ariſtote.

VEU par la Cour la requête préſentée par les Régens, Maîtres-ès-Arts, Docteurs & Profeſſeurs de

(1) L'Univerſité de Paris voulut préſenter Requête au Parlement, pour empêcher qu'on enſeignât la philoſophie de Deſcartes. On en parla même à M. le premier Préſident de Lamoignon, qui dit un jour à M. Deſpréaux, en s'entretenant familiérement avec lui, qu'il ne pourroit ſe diſpenſer de donner un Arrêt conforme à la Requête de l'Univerſité. Sur cela, M. Deſpréaux imagina cet Arrêt burleſque, & le compoſa avec le ſecours de M. Bernier & de M. Racine, qui fournirent chacun leurs penſées M. Donguois, neveu de l'Auteur, & Greffier de la Grand'Chambre, y eut auſſi beaucoup de part, ſur-tout pour le ſtyle & les termes de pratique qu'il entendoit mieux qu'eux. Quelque tems après, M. Donguois donnant à ſigner à M. le premier Préſident ſes expéditions qu'il avoit laiſſé amaſſer exprès pendant deux jours, y joignit l'Arrêt burleſque, pour tâcher de ſurprendre ce Magiſtrat, & le lui faire ſigner avec les autres. Mais ce Magiſtrat s'en apperçut ; & comme il étoit extrêmement doux & familier avec ceux qu'il aimoit, il fit ſemblant

l'Univerſité

l'Université, tant en leurs noms, que comme tuteurs & défenseurs de la doctrine de Maître, *en blanc*, Aristote, ancien professeur-royal en grec dans le college de Lycée, & précepteur du feu roi de querelleuse mémoire, Alexandre dit le Grand, acquéreur de l'Asie, l'Europe, l'Afrique & autres lieux; Contenant que depuis quelques années, une inconnue nommée la Raison, auroit entrepris d'entrer par force dans les écoles de ladite Université, & pour cet effet, à l'aide de certains Quidams factieux, prenant les surnoms de Gassendistes, Cartésiens, Mallebranchistes & Pourchotistes, gens sans aveu, se seroit mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien & paisible possesseur desdites écoles, contre lequel, elle & ses consors auroient déja publié plusieurs livres, traités, dissertations & raisonnemens diffamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant elle l'examen de sa doctrine; ce qui seroit directement opposé aux Loix, Us & Coutumes de ladite Université, où ledit Aristote auroit toujours été reconnu pour juge sans appel & non comptable de ses opinions. Que même sans l'aveu d'icelui, elle auroit changé & innové plusieurs choses en & audedans de la nature, ayant ôté au cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, que ce philosophe lui avoit accordée libéralement & de son bon

---

de le jetter au nez de M. Donguois, en lui disant: *A d'autres. Voilà un tour de Despréaux.* Il le lut avec grand plaisir: il en rit plusieurs fois avec l'Auteur: & il convenoit que cet Arrêt burlesque l'avoit empêché d'en donner un sérieux, qui auroit apprêté à rire à tout le monde.

La Requête de l'Université ne parut point. Bernier en fit une autre sur le modele de l'Arret: mais notre Auteur n'en faisoit pas grand cas. On la peut voir imprimée dans la Menagiana, T. IV, pag 171 de l'édition de 1715.

(1) *De Stagire.*] Ville de Macédoine sur la mer Egée, & patrie d'Aristote.

gré, & laquelle elle auroit cédée & transportée au cerveau. Et ensuite, par une procédure nulle & de toute nullité, auroit attribué audit cœur la charge de recevoir le chyle, appartenante ci-devant au foie; comme aussi de faire voiturer le sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer & circuler impunément par les veines & artères, n'ayant autre droit ni titre pour faire lesdites vexations que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans lesdites écoles. Auroit aussi attenté ladite Raison, par une entreprise inouie, de déloger le feu de la plus haute région du Ciel, & prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonobstant les certificats dudit philosophe, & les visites & descentes faites par lui sur les lieux. Plus, par un attentat & voie de fait énorme contre la faculté de Médecine, se seroit ingérée de guérir, & auroit réellement & de fait guéri quantité de fievres intermittentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, & même continues, avec vin pur, poudre, écorce de quinquina, & autres drogues inconnues audit Aristote, & à Hippocrate son devancier, & ce sans saignée, purgation ni évacuation précédentes; ce qui est non-seulement irrégulier, mais tortionnaire & abusif; ladite Raison n'ayant jamais été admise ni aggrégée au corps de ladite faculté, & ne pouvant par conséquent consulter avec les docteurs d'icelle, ni être consultée par eux, comme elle ne l'a en effet jamais été. Nonobstant quoi, & malgré les plaintes & oppositions réitérées des sieurs (1) Blondel, Courtois, Denyau, & autres défenseurs de la

(1) *Blondel, Courtois, Denyau.*] Médecins de la Faculté de Paris. *Blondel* a écrit que la vertu du quinquina venoit des pactes que les Américains ont faits avec le diable. *Courtois* aimoit fort la saignée. *Denyau* nioit la circulation du sang.

bonne doctrine, elle n'auroit pas laiſſé de ſe ſervir toujours deſdites drogues, ayant eu la hardieſſe de les employer ſur les Médecins même de ladite faculté, dont pluſieurs, au grand ſcandale des regles, ont été guéris par leſdits remedes. Ce qui eſt d'un exemple très-dangereux, & ne peut avoir été fait que par mauvaiſes voies, ſortiléges & pactes avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffamer & de bannir des écoles de philoſophie, les formalités, matérialités, entités, identités, virtualités, éccéités, pétréités, policarpéités, & autres êtres imaginaires, tous enfans & ayant cauſe de défunt Maître Jean Scot leur pere. Ce qui porteroit un préjudice notable, & cauſeroit la totale ſubverſion de la philoſophie ſcolaſtique, dont elles font tout le myſtere, & qui tire d'elles toute ſa ſubſtance, s'il n'y étoit par la Cour pourvu. Vû les libelles intitulés : Phyſique de Rohaut, Logique de Port-Royal, Traités du Quinquina, même l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres pieces attachées à ladite requête ſignée, CHICANEAU, Procureur de ladite Univerſité.

OUI le rapport du Conſeiller-Commis.

TOUT CONSIDÉRÉ,

LA COUR ayant égard à ladite requête, a maintenu & gardé, maintient & garde ledit Ariſtote en la pleine & parfaite poſſeſſion & jouiſſance deſdites écoles. Ordonne qu'il ſera toujours ſuivi & enſeigné par les Régens, docteurs, Maîtres-ès-Arts & Profeſſeurs de ladite Univerſité, ſans que pour ce ils ſoient obligés de le lire, ni de ſavoir ſa langue & ſes ſentimens. Et ſur le fond de ſa doctrine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au cœur de continuer d'être le principe des nerfs, & à toutes perſonnes, de quelque condition & profeſſion qu'elles ſoient, de le croire tel, nonobſtant

toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au chyle d'aller droit au foie ſans plus paſſer au cœur, & au foie de le recevoir. Fait défenſes au ſang d'être plus vagabond, errer, ni circuler dans le corps, ſous peine d'être entiérement livré & abandonné à la Faculté de Médecine. Défend à la Raiſon & à ſes adhérans, de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fievres tierces, doubles-tierces, quartes, triple-quartes ni continues par mauvais moyens & voies de ſortiléges, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina & autres drogues non éprouvées ni connues des Anciens. Et en cas de guériſons irréguliéres par icelles drogues, permet aux Médecins de ladite faculté, de rendre, ſuivant leur méthode ordinaire, la fievre aux malades, avec caſſe, ſéné, ſirops, juleps, & autres remedes propres à ce, & de remettre leſdits malades en tel & ſemblable état qu'ils étoient auparavant, pour être enſuite traités ſelon les regles; & s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde, ſuffiſamment purgés & évacués. Remet les entités, identités, virtualités, éccéités, & autres pareilles formules Scotiſtes, en leur bonne fame & renommée. A donné acte aux ſieurs Blondel, Courtois & Denyau de leur oppoſition au bon ſens. A réintégré le feu dans la plus haute région du ciel, ſuivant & conformément aux deſcentes faites ſur les lieux. Enjoint à tous Régens, Maîtres-ès-Arts & Profeſſeurs, d'enſeigner comme ils ont accoutumé, & de ſe ſervir pour raiſon de ce, de tels raiſonnemens qu'ils aviſeront bon être; & aux Répétiteurs, Hibernois, & autres leurs ſuppôts, de leur prêter main-forte, & de courir ſus aux contrevenans, à peine d'être privés du droit de diſputer ſur les prolégomenes de la logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y ſoit contrevenu, a banni à perpétuité la Raiſon des écoles de ladite Univerſité; lui fait défenſes d'y entrer, troubler, ni in-

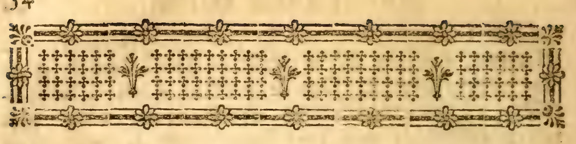
quiéter ledit Ariſtote en la poſſeſſion & jouiſſance d'icelles, à peine d'être déclarée Janſéniſte & amie des nouveautés. Et ſera le préſent Arrêt lu & publié (1) aux Mathurins de Stagire, à la premiere aſſemblée qui ſera faite pour la proceſſion du Recteur, & affiché aux portes de tous les colleges du Parnaſſe, & par-tout où beſoin ſera. Fait ce trente-huitiéme jour d'Août, onze mil ſix cens ſoixante & quinze.

Collationné avec paraphe.

---

(1) *Aux Mathurins de Stagire.*] Quand le Recteur de l'Univerſité de Paris faiſoit ſes proceſſions, l'Univerſité s'aſſembloit aux Mathurins : elle s'aſſemble aujourd'hui au college de Louis le Grand.





DISCOURS

SUR

LA SATIRE (1).

QUAND je donnai la premiere fois mes ſatires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impreſſion de mon livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſavois que la nation des Poëtes, & ſur-tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu aiſément, & que ces eſprits avides de louanges, ne digéreroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Auſſi oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait ſemés de ma perſonne, j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances au déplaiſir d'un auteur irrité, qui ſe voyoit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un poëte, je veux dire, par ſes ouvrages.

Mais j'avoue que j'ai été un peu ſurpris du chagrin biſarre de certains lecteurs, qui au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient être ſpectateurs indifférens, ont mieux aimé prendre parti & s'affliger avec les ridicules, que de ſe réjouir avec les honnêtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai

(1) Ce Diſcours parut la premiere fois en 1668, avec la Satire IX.

composé ma neuvieme satire, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'Etat, ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & sans exemples, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, & leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confreres les satiriques, j'ai été un poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la satire, quelle liberté, ou plutôt, quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages ? Ce n'étoient point seulement des poëtes & des auteurs qu'il attaquoit : c'étoient des gens de la premiere qualité de Rome, c'étoient des personnes consulaires. Cependant Scipion & Lélius ne jugerent pas ce poëte, tout déterminé rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié : & vraisemblablement dans les occasions, ils ne lui refuserent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Térence. Ils ne s'aviserent point de prendre le parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit joués dans ses satires ; & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les ridicules de la république.

Num Lælius, aut qui
Duxit ab oppressâ meritum Carthagine nomen ;
Ingenio offensi, aut læso doluêre Metello,
Famosisque Lupo cooperto versibus ?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits, ni grands, & souvent des nobles & des patriciens, il descendoit jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim

On me dira que Lucilius vivoit dans une république, où ces ſortes de libertés peuvent être permiſes. Voyons donc Horace, qui vivoit ſous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t-il point dans ſes ſatires ? & Fabius le grand cauſeur, & Tigellius le fantaſque, & Naſidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſuppoſés. O la belle réponſe ! comme ſi ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs : comme ſi l'on ne ſavoit pas que Fabius étoit un chevalier Romain, qui avoit compoſé un livre de Droit : que Tigellius fut en ſon tems un muſicien chéri d'Auguſte : que Naſidienus Rufus étoit un ridicule célebre dans Rome : que Caſſius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchés de l'Italie. Certainement, il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'ayent pas fort lu les Anciens, & ne ſoient pas fort inſtruits des affaires de la cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeller les gens par leur nom : il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus, Préteur de Fondi :

Fundos Aufidius Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

» Nous abandonnâmes, *dit-il*, avec joie le bourg » de Fondi, dont étoit Préteur un certain Aufidius » Luſcus : mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de la » folie de ce Préteur, auparavant Commis, qui faiſoit le ſénateur & l'homme de qualité. « Peut-on déſigner un homme plus préciſément, & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire

reconnoître ? On me dira peut-être qu'Aufidius étoit mort alors : mais Horace parle-là d'un voyage fait depuis peu. Et puis, comment mes cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.

» Pendant, *dit Horace*, que ce poëte enflé d'Alpi- » nus, égorge Memnon dans ſon poëme, & s'em- » bourbe dans la deſcription du Rhin, je me joue en » ces Satires. « Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace ſe jouoit en ces ſatires ; & ſi Alpinus en cet endroit eſt un nom ſuppoſé, l'auteur du poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le regne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous ſous un regne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualités communes avec Auguſte, ſoit moins dégoûté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le regne de Néron. Il ne raille pas ſimplement les ouvrages des poëtes de ſon tems : il attaque les vers de Néron même. Car enfin tout le monde ſait, & toute la Cour de Néron le ſavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis, &c.* dont Perſe fait une raillerie ſi amere dans ſa premiere ſatire, étoient des vers de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il étoit, ait fait punir Perſe ; & ce tyran, ennemi de la raiſon, & amoureux, comme on ſait, de ſes ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes vers, & ne crut pas que l'Empereur en cette occaſion dût prendre les intérêts du poëte.

Pour Juvenal, qui fleuriſſoit ſous Trajan, il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiecle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes

ſatires ſur ceux du regne précédent : mais à l'égard des auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiecle. A peine eſt-il entré en matiere, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les écrivains de ſon tems. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Théſéïde* de Godrus, & l'*Oreſte* de celui-ci, & le *Téléphe* de cet autre, & tous les poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs vers au mois d'Août, *& Auguſto recitantes menſe poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coutume parmi tous les ſatiriques, & ſouffert dans tous les ſiecles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes, Regnier, qui eſt preſque notre ſeul poëte ſatirique, a été véritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célebre joueur, qui *aſſignoit ſes créanciers ſur ſept & quatorze ;* & du ſieur de Provins, *qui avoit changé ſon balandran en manteau court ;* & du Couſin, *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la réparer ?* & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes cenſeurs ? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la république des lettres tous les poëtes ſatiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une églogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul vers deux poëtes de ſon tems en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi :

dit un berger ſatirique dans cette églogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mævius en cet endroit ſont des noms ſuppoſés, puiſque ce ſeroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui aſſure poſitivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes cenſeurs de Catulle, de Martial & de tous les poëtes

de l'antiquité, qui n'en ont pas uſé avec plus de diſcrétion que Virgile ? Que penſeront-ils de Voiture, qui n'a point fait conſcience de rire aux dépens du célebre Neuf-Germain, quoiqu'également recommandable par l'antiquité de ſa barbe, & par la nouveauté de ſa poëſie ? Le banniront-ils du Parnaſſe, lui & tous les poëtes de l'antiquité, pour établir la ſûreté des ſots & des ridicules ? Si cela eſt, je me conſolerai aiſément de mon exil. Il y aura du plaiſir d'être relégué en ſi bonne compagnie. Raillerie à part, ces Meſſieurs veulent-ils être plus ſages que Scipion & Lélius, plus délicats qu'Auguſte, plus cruels que Néron ? Mais eux qui ſont ſi rigoureux envers les critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans auteurs ? Je vois bien ce qui les afflige ; ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré ſérieuſement des ouvrages que mes Satires expoſent à la riſée de tout le monde, & de ſe voir condamnés à oublier dans leur vieilleſſe, ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvre de l'art. Je les plains ſans doute : mais quel remede ? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au ſens commun ? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues ſur le papier ? Et au lieu (1) qu'en certains pays on condamnoit les méchans poëtes à

(1) *En certains pays.*] A Lyon, dans un Temple célebre, que les ſoixante nations des Gaules firent bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguſte, au confluent du Rhône & de la Saône, dans l'endroit où eſt à préſent l'Abbaye d'Ainai. L'Empereur Caligula y inſtitua des jeux, & y fonda des Prix pour les diſputes d'Eloquence & de Poëſie, qui s'y faiſoient en langue Grecque & en langue Latine ; mais il établit auſſi des peines contre ceux qui ne réuſſiroient pas en ces ſortes de diſputes. Les vaincus étoient obligés de donner des prix aux vainqueurs, & de compoſer des diſcours à leur louange. Mais ceux dont les diſcours avoient été trouvés les plus mauvais, étoient contraints de les effacer avec

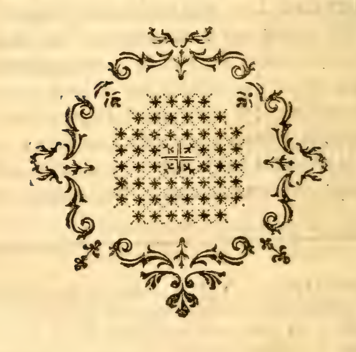
effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils déſormais un aſile inviolable, où toutes les ſottiſes auront droit de bourgeoiſie, où l'on n'oſera toucher ſans profanation. J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet ; mais comme j'ai déja traité de cette matiere dans ma neuvieme ſatire, il eſt bon d'y renvoyer le lecteur.

---

la langue, ou avec une éponge : pour éviter d'être battus de verges, où d'être plongés dans le Rhône. *Suetone, vie de Caligula*, 20.

C'eſt à ces ſortes de peines que Juvenal a fait alluſion dans ſa premiere Satire.

> *Palleat, ut nudis preſſit qui calcibus anguem,*
> *Aut Lugdunenſem rhetor dicturus ad aram.*





REMERCIMENT

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE (1).

MESSIEURS,

L'HONNEUR que je reçois aujourd'hui eſt quelque choſe pour moi de ſi grand, de ſi extraordinaire, de ſi peu attendu, & tant de ſortes de raiſons ſembloient devoir pour jamais m'en exclurre, que dans le moment même où je vous en fais mes remercimens, je ne ſais encore ce que je dois croire. Eſt-il poſſible, eſt-il bien vrai, que vous m'ayez en effet jugé digne d'être admis dans cette illuſtre compagnie, dont le fameux établiſſement ne fait gueres moins d'honneur à la mé-

(1) M. Deſpréaux prononça ce Diſcours le 2 Juillet 1684, jour auquel il fut reçu à l'Académie Françoiſe. Il s'étoit déja agi de l'admettre dans cette compagnie à la mort de M. Colbert; mais s'étant trouvé alors en concurrence avec le célebre M. de la Fontaine, quelques Académiciens que M. Deſpréaux avoit nommés dans ſes Satires, firent en ſorte que la pluralité des ſuffrages fut pour M. de la Fontaine. Le Roi, quoique perſuadé du mérite de ce dernier, ne fut pas content qu'on l'eût préféré à M. Deſpréaux, qu'il conſidéroit particuliérement; & Sa Majeſté différa ſon agrément, pour cette nomination, juſqu'à l'année ſuivante, que M. Deſpréaux fut nommé pour ſuccéder à M. de Bezons, Conſeiller d'Etat. Le Roi, en approuvant ce choix, confirma alors celui qu'on avoit fait de M. de la Fontaine.

moire du Cardinal de Richelieu, que tant de choses merveilleuses qui ont été exécutées sous son ministere ? Et que penseroit ce grand homme ? Que penseroit (1) ce sage Chancelier qui a possédé après lui la dignité de votre protecteur, & après lequel vous avez jugé ne pouvoir choisir d'autre Protecteur que le Roi même ? Que penseroient-ils, dis-je, s'ils me voyoient aujourd'hui entrer dans ce corps si célebre, l'objet de leurs soins & de leur estime, & où, par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenues, personne ne doit être reçu qu'il ne soit d'un mérite sans reproche, d'un esprit hors du commun, en un mot semblable à vous ? Mais à qui est-ce encore que je succede dans la place que vous m'y donnez ? N'est-ce pas à un homme (2) également considérable, & par ses grands emplois, & par sa profonde capacité dans les affaires ; qui tenoit une des premieres places dans le conseil, & qui en tant d'importantes occasions a été honoré de la plus étroite confiance de son Prince ; à un Magistrat non moins sage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion ?

Je sais bien, MESSIEURS, & personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des hommes propres à remplir les places vacantes de votre savante assemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité : que la politesse, le savoir, la connoissance des belles-lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens, & que vous ne croyez point remplacer indignement un magistrat du premier ordre, un ministre de la plus haute élévation, en lui substituant un poëte célebre, un écrivain illustre par ses ouvrages, & qui

---

(1) *Ce sage Chancelier.*] M. Séguier. Après sa mort arrivée en 1672, le Roi voulut bien se déclarer protecteur de l'Académie Françoise, à laquelle il permit de tenir ses assemblées au Louvre.

(2) *N'est-ce pas à un homme*, &c.] M. de Bezons, (Claude Bazin) Conseiller d'Etat.

n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon mérite lui donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité même d'homme de lettres, que puis-je vous offrir qui ſoit digne de la grace dont vous m'honorez? Seroit-ce un foible recueil de poëſies, qu'une témérité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens, ont fait valoir, plutôt que la beauté des penſées, ni la richeſſe des expreſſions? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chefs-d'œuvre que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les Thucydides, les Xénophons, les Tacites, & tous ces autres célebres héros de la ſavante antiquité? Non, MESSIEURS, vous connoiſſez trop bien la juſte valeur des choſes, pour payer d'un ſi grand prix des ouvrages auſſi médiocres que les miens, & pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi léger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de mérite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a pu inſpirer ſi heureuſement pour moi en cette rencontre? Je commence à l'entrevoir; & j'oſe me flatter que je ne vous ferai point ſouffrir en la publiant. La bonté qu'a eue le plus grand Prince du monde, en voulant bien que je m'employaſſe (1) avec un de vos plus illuſtres écrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles; cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entiérement déterminés en ma faveur. Oui, MESSIEURS, quelque juſte ſujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre Académie, vous n'avez pas cru qu'il fût de votre équité de ſouffrir qu'un homme deſtiné à parler de ſi grandes choſes, fût privé de l'utilité de vos le-

---

(1) *Avec un de vos plus illuſtres écrivains.*] M. Racine avoit été reçu à l'Académie en 1673. Il fut nommé, en 1677, avec M. Deſpréaux, pour écrire l'hiſtoire du Roi.

çons, ni instruit en d'autre école qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir que lorsqu'il s'agit de votre auguste protecteur, quelqu'autre considération qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zele ne vous laisse plus voir que le seul intérêt de sa gloire.

Permettez pourtant que je vous désabuse, si vous vous êtes persuadés que ce grand Prince en m'accordant cette grace, ait cru rencontrer en moi un écrivain capable de soutenir en quelque sorte, par la beauté du style & par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à des plumes comme les vôtres, qu'il appartient de faire de tels chefs-d'œuvre, & il n'a jamais conçu de moi une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'écrivains célebres qui s'apprêtent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus sublime, un homme sans fard, & accusé plutôt de sincérité que de flatterie, contribuât de son travail & de ses conseils à bien mettre en jour & dans toute la naïveté du style le plus simple, la vérité de ses actions, qui étant si peu vraisemblables d'elles-mêmes, ont bien plus besoin d'être fidélement écrites que fortement exprimées.

En effet, MESSIEURS, lorsque des orateurs & des poëtes, ou des historiens même aussi entreprenans quelquefois que les poëtes & les orateurs, viendront à déployer sur une matiere si heureuse toutes les hardiesses de leur art, toute la force de leurs expressions: Quand ils diront de LOUIS LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux capitaine de l'antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits que les autres n'en ont lu; qu'il a pris plus de villes que les autres Rois n'ont souhaité d'en prendre: Quand ils assureront qu'il n'y a point de Potentat sur la terre, quelque ambitieux qu'il puisse être, qui dans les vœux

ſecrets qu'il fait au Ciel, oſe lui demander autant de proſpérité & de gloire, que le Ciel en a accordé libéralement à ce Prince : Quand ils écriront que ſa conduite eſt maîtreſſe des événemens, que la Fortune n'oſeroit contredire ſes deſſeins : Quand ils le peindront à la tête de ſes armées, marchant à pas de géant au travers des fleuves & des montagnes, foudroyant les remparts, briſant les rocs, terraſſant tout ce qui s'oppoſe à ſa rencontre ; ces expreſſions paroîtront ſans doute grandes, riches, nobles, accommodées au ſujet : mais en les admirant, on ne ſe croira point obligé d'y ajouter foi, & la vérité ſous ces ornemens pompeux pourra aiſément être déſavouée ou méconnue.

Mais lorſque des écrivains ſans artifice, ſe contentant de rapporter fidélement les choſes, & avec toute la ſimplicité de témoins qui dépoſent, plutôt même que d'hiſtoriens qui racontent, expoſeront bien tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis la fameuſe paix des Pirenées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ſes états l'ordre, les loix, la diſcipline : Quand ils compteront bien toutes les provinces que dans les guerres ſuivantes il a ajoutées à ſon royaume, toutes les villes qu'il a conquiſes, tous les avantages qu'il a eus, toutes les victoires qu'il a remportées ſur ſes ennemis : l'Eſpagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui ſeul, une guerre toujours féconde en proſpérités, une paix encore plus glorieuſe : Quand, dis-je, des plumes ſinceres & plus ſoigneuſes de dire vrai que de ſe faire admirer, articuleront bien tous ces faits diſpoſés dans l'ordre des tems, & accompagnés de leurs véritables circonſtances ; qui eſt-ce qui en pourra diſconvenir, je ne dis pas de nos voiſins, je ne dis pas de nos alliés, je dis de nos ennemis mêmes ? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puiſſances diminuées, leurs états reſſerrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs fureurs, leurs invectives même ne les en convaincront-ils pas malgré eux ?

Pourront-ils nier que l'année où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix, qu'il leur offroit pour le bien de la chrétienté, il a tout-à-coup, & lorsqu'ils le publioient entiérement épuisé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait sortir comme de terre dans les Pays-Bas, deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait subsister abondamment malgré la disette des fourrages & la sécheresse de la saison? Pourront-ils nier que tandis qu'avec une de ses armées il faisoit assiéger Luxembourg, lui-même avec l'autre, tenant toujours les villes du Hainaut & du Brabant comme bloquées, par cette conduite toute merveilleuse, ou plutôt par une espece d'enchantement, semblable à celui de (1) cette tête si célebre dans les fables, dont l'aspect convertissoit les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette place si importante, où ils avoient mis leur derniere ressource: que par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, (2) cet opiniâtre ennemi de sa gloire, cet industrieux Artisan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis si long-tems à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-même dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir, lié de tous côtés, & réduit pour toute vengeance à semer des libelles, à pousser des cris & des injures? Nos ennemis, je le répete, pourront-ils nier toutes ces choses? Pourront-ils ne pas avouer, qu'au même tems que ces merveilles s'exécutoient dans les Pays-Bas, notre armée navale sur la mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, fait sentir à Gênes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences & de ses perfidies; ensévelissoit sous les

---

(1) *Cette tête si célebre.*] La tête de Méduse.

(2) *Cet opiniâtre ennemi de sa gloire.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Nassau, depuis Roi d'Angleterre.

ruines de ſes palais & de ſes maiſons, cette ſuperbe ville, plus aiſée à détruire qu'à humilier ? Non, ſans doute, nos ennemis n'oſeroient démentir des vérités ſi reconnues, ſur-tout lorſqu'ils les verront écrites avec cet air ſimple & naïf, & dans ce caractere de ſincérité & de vraiſemblance, qu'au défaut des autres choſes je ne déſeſpere pas abſolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'hiſtoire.

Mais comme cette ſimplicité même, toute ennemie qu'elle eſt de l'oſtentation & du faſte, a pourtant ſon art, ſa méthode & ſes agrémens; où pourrois-je mieux puiſer cet art & ces agrémens, que dans la ſource même de toutes les délicateſſes; dans cette Académie qui tient depuis ſi long-tems en ſa poſſeſſion tous les tréſors, toutes les richeſſes de notre langue ? C'eſt donc, MESSIEURS, ce que j'eſpere aujourd'hui trouver parmi vous. C'eſt ce que j'y viens étudier, c'eſt ce que j'y viens apprendre. Heureux ! ſi par mon aſſiduité à vous cultiver, par mon adreſſe à vous faire parler ſur ces matieres, je puis vous engager à ne rien cacher de vos connoiſſances & de vos ſecrets. Plus heureux encore ! ſi par mes reſpects & par mes ſinceres ſoumiſſions, je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoiſſance que j'aurai toute ma vie, de l'honneur ineſperé que vous m'avez fait.





DISCOURS
SUR
LE STYLE
DES INSCRIPTIONS.

M. Charpentier de l'Académie Françoise ayant composé des Inscriptions pleines d'emphase, qui furent mises par ordre du Roi au bas des tableaux des victoires de ce Prince, peints dans la grande galerie de Versailles par M. le Brun; M. de Louvois, qui succéda à M. Colbert dans la charge de Sur-Intendant des bâtimens, fit entendre à Sa Majesté, que ces Inscriptions déplaisoient fort à tout le monde; & pour mieux lui montrer que c'étoit avec raison, me pria de faire sur cela un mot d'écrit qu'il pût montrer au Roi. Ce que je fis aussi-tôt. Sa Majesté lut cet écrit avec plaisir, & l'approuva: de sorte que la saison l'appellant à Fontainebleau, il ordonna qu'en son absence on ôtât ces pompeuses déclamations de M. Charpentier, & qu'on y mît les Inscriptions simples qui y sont, que nous composâmes presque sur le champ, M. Racine & moi, & qui furent approuvées de tout le monde. C'est cet écrit, fait à la priere de M. de Louvois, que je donne ici au public.

LES Inscriptions doivent être simples, courtes & familieres. La pompe, ni la multitude des paroles n'y valent rien, & ne sont point propres au style grave,

qui est le vrai style des Inscriptions. Il est absurde de faire une déclamation autour d'une médaille, ou au bas d'un tableau, sur-tout lorsqu'il s'agit d'actions comme celles du Roi, qui étant d'elles-mêmes toutes grandes & toutes merveilleuses n'ont pas besoin d'être exagérées.

Il suffit d'énoncer simplement les choses pour les faire admirer. *Le passage du Rhin* dit beaucoup plus que *le merveilleux passage du Rhin*. L'épithete de *merveilleux* en cet endroit, bien loin d'augmenter l'action, la diminue, & sent son déclamateur qui veut grossir de petites choses. C'est à l'inscription à dire, *voilà le passage du Rhin*, & celui qui lit, saura bien dire sans elle, *Le passage du Rhin est une des plus merveilleuses actions qui ayent jamais été faites dans la guerre.* Il le dira même d'autant plus volontiers, que l'inscription ne l'aura pas dit avant lui; les hommes naturellement ne pouvant souffrir qu'on prévienne leur jugement, ni qu'on leur impose la nécessité d'admirer ce qu'ils admireront assez d'eux-mêmes.

D'ailleurs, comme les tableaux de la galerie de Versailles sont des especes d'emblêmes héroïques des actions du Roi, il ne faut dans les regles que mettre au bas du tableau le fait historique qui a donné occasion à l'emblême. Le tableau doit dire le reste, & s'expliquer tout seul. Ainsi, par exemple, lorsqu'on aura mis au bas du premier tableau, *Le Roi prend lui-même la conduite de son royaume, & se donne tout entier aux affaires*, 1661. Il sera aisé de concevoir le dessein du tableau, où l'on voit le Roi fort jeune, qui s'éveille au milieu d'une foule de plaisirs dont il est environné, & qui tenant de la main un timon, s'apprête à suivre la gloire qui l'appelle, &c.

Au reste, cette simplicité d'inscriptions est extrêmement du goût des Anciens, comme on le peut voir dans les médailles, où ils se contentoient souvent de mettre pour toute explication la date de l'action qui est figurée, ou le consulat sous lequel elle a été faite,

ou tout au plus deux mots, qui apprennent le ſujet de la médaille.

Il eſt vrai que la langue latine dans cette ſimplicité a une nobleſſe & une énergie, (1) qu'il eſt difficile d'attraper en notre langue. Mais ſi l'on n'y peut atteindre, il faut s'efforcer d'en approcher, & tout du moins ne pas charger nos inſcriptions d'un verbiage & d'une enflure de paroles, qui étant fort mauvaiſe partout ailleurs, devient ſur-tout inſupportable en ces endroits.

Ajoutez à tout cela, que ces tableaux étant dans l'appartement du Roi, & ayant été faits par ſon ordre, c'eſt en quelque ſorte le Roi lui-même qui parle à ceux qui viennent voir ſa gloire. C'eſt pour ces raiſons qu'on a cherché une grande ſimplicité dans les nouvelles inſcriptions, où l'on ne met proprement que le titre & la date, & où l'on a ſur-tout évité le faſte & l'oſtentation.

---

(1) *Qu'il eſt difficile d'attrapper en notre langue.*] La raiſon de cela eſt bien expliquée dans une lettre de l'Auteur, du 15 Mai 1705.... » Je n'aurai pas grande peine à me déterminer là-deſſus, puiſque je me ſuis entierement déclaré pour la langue Latine, qui eſt extrêmement propre, à mon avis, pour les Inſcriptions, à cauſe de ſes ablatifs abſolus : au lieu que la langue françoiſe, en pareilles occaſions, traîne & languit par ſes gérondifs incommodes & par ſes verbes auxiliaires, où elle eſt indiſpenſablement aſſujettie, & qui ſont toujours les mêmes. » Ajoutez qu'ayant beſoin pour plaire, d'être ſoutenue, elle n'admet point cette ſimplicité majeſtueuſe du Latin ; & pour peu qu'on l'orne, on donne dans un certain Phébus, qui la rend ſotte & fade. En effet, Monſieur, voyez, par exemple, quelle comparaiſon il y auroit entre ces mots qui me viennent au bout de ma plume : *Regiâ Familiâ urbem inviſente*, & ceux-ci : *La Royale Famille étant venue voir la ville.* Avec tout cela naénmoins peut-être que je me rendrai volontiers ſur cela à l'avis, &c. »





LETTRES.

DISSERTATION
SUR
LA JOCONDE (1),
A
MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR,

VOTRE gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami ſoutient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne. Mais cela ne m'a point du tout ſurpris :

(1) Il parut, en 1663, deux traductions en vers françois de la Joconde, l'une deſquelles étoit du célebre la Fontaine, & l'autre du ſieur Bouillon, très-méchant poëte. Il y eut une gageure conſidérable ſur la préférence de ces deux ouvrages, entre M. l'Abbé le Vayer & M. de Saint-Gilles. Moliere étoit leur ami commun, ils le prirent pour juge : mais il refuſa de dire ſon ſentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à Saint-Gilles, qui avoit parié pour la Joconde du ſieur Bouillon. M. Deſpréaux, jeune alors, décida le différend par cette Diſſertation en forme de lettre, qu'il adreſſa à M. l'Abbé le Vayer.

ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus méchans ouvrages ont trouvé de ſinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raiſon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'eſt pas que vous n'ayez ouï parler du goût biſarre (1) de cet Empereur, qui préféra les écrits d'un je ne ſais quel Poëte aux ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes enſemble, pendant près de vingt ſiecles, euſſent eu le ſens commun.

Le ſentiment de votre ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de Monſieur Bouillon, il me ſemble voir Marſiſe dans l'Arioſte, (puiſqu'Arioſte il y a,) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers, que cette vieille qu'il a en croupe, eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher, & quelque mauvais paſſe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux ouvrages dont vous êtes en diſpute, puiſqu'il n'y a point de comparaiſon entre un conte plaiſant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction ſeche & triſte. Voilà en effet, la proportion qui eſt entre ces deux ouvrages. Monſieur de la Fontaine a pris à la vérité ſon ſujet d'Arioſte; mais en même-tems il s'eſt rendu maître de ſa matiere : ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homere; Térence, Ménandre; & le Taſſe, Virgile. Au contraire, on peut

(1) *De cet Empereur.*] Caligula. Voyez Suetone.

dire de Monſieur Bouillon, que c'eſt un valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre. C'eſt un traducteur maigre & décharné : les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit deviennent ſeches entre ſes mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penſer de ces deux pieces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoutiens que non-ſeulement la nouvelle de Monſieur de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire, ſans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'eſt pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'appuyer de quelques raiſons.

Premiérement, je ne vois pas par quelle licence poëtique Arioſte a pu, dans un poëme héroïque & ſérieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'hiſtoire de Joconde. » Je ſais bien (1), *dit un poëte, grand critique*, qu'il » y a beaucoup de choſes permiſes aux poëtes & aux » peintres ; qu'ils peuvent quelquefois donner car» riere à leur imagination, & qu'il ne faut pas tou» jours les reſſerrer dans la raiſon étroite & rigoureu» ſe. Bien loin de leur vouloir ravir ce privilége, je » le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. » Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis » pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer » dans un même corps mille eſpeces différentes, auſſi

(1) *Dit un poëte.*] Horace, Art poëtique, vers 9. & ſuiv.

——— *Pictoribus atque poëtis,*
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas, &c.

» confuſes que les rêveries d'un malade ; de mêler » enſemble des choſes incompatibles ; d'accoupler les » oiſeaux avec les ſerpens, les tigres avec les agneaux.« Comme vous voyez, Monſieur, ce poëte avoit fait le procès à Arioſte, plus de mille ans avant qu'Arioſte eût écrit. En effet, ce corps compoſé de mille eſpeces différentes, n'eſt-ce pas proprement l'image du poëme de Roland le furieux ? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce poëme ? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres ? Et ſans chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſérieux que l'hiſtoire de Joconde & d'Aſtolphe ? Les aventures de Buſcon & de Lazarille, ont-elles quelque choſe de plus extravagant ? Sans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'hiſtoire de Peau-d'Ane, ou les contes de ma Mere l'Oye ? car l'hiſtoire de Joconde n'eſt gueres d'un autre rang. Que ſi Homere a été blâmé dans ſon Odyſſée (qui eſt pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Arioſte) ſi, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'hiſtoire des compagnons d'Uliſſe changés en pourceaux, comme étant indigne de la majeſté de ſon ſujet ; que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque ? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçu, le bon ſens ne doit plus avoir de juriſdiction ſur les ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'art ni de regles ? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette hiſtoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le ſérieux avec lequel Arioſte écrit un conte ſi bouffon. Vous diriez que non-ſeulement c'eſt une hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-héroïque,

qu'il va raconter, & certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re de' Longobardi, quello
A cui laſcio il fratel monaco il regno,
Fù ne la giavanezza ſua ſi bello,
Che mai poch' ultri giunſero à quel ſegno.
N'havria à fatica un tal fatto a pennello
Appelle, Zeuſi, o ſe v' è alcun più degno.

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plutôt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace :

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon ; & comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtyle bas, auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux, à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprès pour rendre la choſe plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer de telle maniere, que vous faſſiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la choſe que vous lui contez. Car alors il aime lui-même à ſe décevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un auteur qui ſe joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi véritable, qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon, & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien poëte comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : » Il poſſédoit, dit ce poëte, une » terre à la campagne, qui n'étoit pas plus grande

» qu'une épître de Lacédémonien. » Y a-t-il rien, (1) ajoute un ancien rhéteur, de plus absurde que cette pensée ? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, comme celle du Brochet & de la Carpe; dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration, & par la maniere plaisante dont il dit toutes choses ? C'est ce que M. de la Fontaine a observé dans sa nouvelle; il a cru que dans un conte, comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes : mais il les donne pour telles; par-tout il rit & il joue; & si le lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne vas pas comme Arioste, les appuyer par des raisons forcées & plus absurdes encore que la chose même : mais il s'en sauve en riant & en se jouant du lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.

Ainsi lorsque Joconde, par exemple, trouve sa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire déplaisir à sa femme.

Ma, da l'amor che porta al suo dispetto,
A l'ingrata moglier, li fu interdetto.

---

(1) *Ajoute un ancien rhéteur.*] Longin, traité du Sublime, chap. XXXI.

Voilà, ſans mentir, un amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raiſon, non-ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa femme, ſon valet, & ſoi-même, puiſqu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, ſi les hommes les plus ſages & les plus modérés, ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes dans la douleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excès pour des ſujets fort légers : que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalouſie auſſi-bien fondée que la ſienne ? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris ? Monſieur de la Fontaine a bien vu l'abſurdité qui s'enſuivoit de-là ; il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romaneſque & extravagant ; cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes aventures amoureuſes. Il l'a donc repréſenté ſeulement comme un homme perſuadé au fonds de la vertu & de l'honnêteté de ſa femme. Ainſi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien, par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe M. de la Fontaine, n'en rien témoigner, puiſqu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'est point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raisons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste, a quelque chose de tragique, qui ne vaut rien dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrettement les plaisirs de sa femme, comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine, n'a rien que de plaisant & d'agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos comédies.

Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de la cour. Il n'est pas vraisemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela ? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le Saint-Sacrement, ou sur l'*Agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le Saint-Sacrement n'est-il pas-là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert ; & de pareilles sottises ne se souffrent point en latin ni en françois. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de-là ? Où est-ce que Joconde trouve si vîte une hostie sacrée pour faire jurer le Roi ?

Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légérement à un simple gentilhomme, par un serment si exécrable. Avouons que Monsieur de la Fontaine s'est bien plus sagement tiré de ce pas, par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Césars, qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque : & peut-on en sortir plus agréablement qu'il ne fait par ces vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme ; & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pu. Et on peut dire de lui ce que Quintilien dit de Démosthenes : *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse* : qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas : car quelquefois de la plus haute gravité de son style, il tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du reliquaire que Joconde reçut en parlant de sa femme ? Cette raillerie contre la religion n'est-elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur lubricité ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit à Cornetto.

Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma, è gito era à Cornetto.

Si M. de la Fontaine avoit mis une semblable sottise dans toute sa piece, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eut eues d'ailleurs ? Mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il est, au goût de Térence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, & ce que j'estime sur-tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens reconnoissent, & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particuliérement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'est ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; content, je n'en sais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement, que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid : mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoue sa narration, & occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ses églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans.

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait M. de la Fontaine, à propos de la déſolation que fait paroître la femme de Joconde, quand ſon mari eſt prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez cru que la dame
Une heure après eût rendu l'ame.
Moi qui ſais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne ſerviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces ſortes de beautés ſont de celles qu'il faut ſentir, & qui ne ſe prouvent point. C'eſt ce je ne ſais quoi qui nous charme, & ſans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'eſt un je ne ſais quoi; & ſi votre ami eſt aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair: & c'eſt auſſi pourquoi vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce ſeroit combattre des fantômes qui s'évanouiſſent d'eux-mêmes; & je n'ai pas entrepris de diſſiper toutes les chimeres qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embarraſſer. La premiere regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve le moyen de coucher avec la commune maîtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux galants. Cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle ſe paſſe dans une hôtellerie où Aſtolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain; ce qui eſt une raiſon

ſuffiſante pour obliger ce valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe être, pour jouïr de ſa maîtreſſe; parce que s'il laiſſe échaper cette occaſion, il ne la pourra plus retrouver : au lieu que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce myſtere arrive chez un hôte où Aſtolfe & Joconde font un aſſez long ſéjour. Ainſi ce valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vraiſemblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert.

A cela je réponds, que ſi ce valet a recours à celle-ci, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repréſenté par M. de la Fontaine, & tel qu'il devoit l'être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de haſarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête-homme. Il y auroit quelque choſe à dire ſi M. de la Fontaine nous l'avoit préſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop à un muletier. Je ſoutiens en ſecond lieu,que la même raiſon qui dans Arioſte empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté ; cette même raiſon, dis-je, a pu ſubſiſter pluſieurs jours; & qu'ainſi étant continuellement obſervés l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres valets de l'hôtellerie, il n'eſt pas dans leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me diriez-vous, M. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela ? Je ſoutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de

retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puiſque cela s'enſuit néceſſairement. De même, lorſque dans la nouvelle de M. de la Fontaine, la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Aſtolfe & Joconde lui avoient promis; il s'enſuit de-là infailliblement, qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande ſans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun riſque.

Qu'étoit-il donc beſoin que M. de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le tems qui eſt ſi cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. de la Fontaine après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte. Mais qui ne voit au contraire, que par-là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend ſa fille à beaux deniers comptans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plutôt d'horrible ? Ajoûtez que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, Aſtolfe & Joconde ſont trompés bien plus plaiſamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans Arioſte, c'eſt une infame qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne ſauroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vraiſemblable, vous a-t-on dit, que quand Aſtolfe & Joconde prennent réſolution de courir enſemble le pays, le Roi, dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition; & il ſemble qu'Arioſte ait mieux réuſſi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire; & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple gentilhomme faſſe à un Roi une propoſition ſi étrange, que celle d'abandonner ſon

royaume, & d'aller expofer fa perfonne en des pays éloignés, puifque même la feule penfée en eft coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'efprit d'un Roi qui fe voit fenfiblement outragé en fon honneur, & qui ne fauroit plus voir fa femme qu'avec chagrin, d'abandonner fa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut caufer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monfieur, voilà vos doutes affez bien réfolus. Ce n'eft pas pourtant que de-là je veuille inférer que M. de la Fontaine ait fauvé toutes les abfurdités qui font dans l'hiftoire de Joconde : il y auroit eu de l'abfurdité à lui-même d'y penfer. Ce feroit vouloir extravaguer fagement, puifqu'en effet toute cette hiftoire n'eft autre chofe qu'une extravagance affez ingénieufe, continuée depuis un bout jufqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eft feulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eft écarté de l'Ariofte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins, il faut avouer que c'eft à Ariofte qu'il doit fa principale invention. Ce n'eft pas que les chofes qu'il a ajoutées de lui-même, ne puffent entrer en parallele avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'hiftoire de Joconde. Telle eft l'invention du livre blanc que nos deux aventuriers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne feroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me femble bien auffi agréable que tout le refte du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaifante conteftation qui s'émeut entre Aftolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune maîtreffe, qui n'étoit pourtant que les reftes d'un valet. Mais, Monfieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, fi vous voulez, à Ariofte toute la gloire de l'invention, ne lui dénions pas le prix qui lui eft juftement dû pour l'élégance, la netteté & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de chofes en fi peu de mots ; ne rabaiffons point malicieufement, en fa-

veur de notre nation, le plus ingénieux auteur des derniers ſiecles. Mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits; & quelque harmonie de vers dont il nous frappe l'oreille, confeſſons que M. de la Fontaine ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractere de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la piece de Monſieur Bouillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'analyſe exacte d'une chanſon du Pont-neuf, par les régles de la poëtique d'Ariſtote. Jamais ſtyle ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtyle ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veuille faire paſſer ici l'ouvrage de M. de la Fontaine pour un ouvrage ſans défauts, je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer; & où ne s'en rencontre-t-il point? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Horat. Art poët.

Il n'en eſt pas de même de M. Bouillon: c'eſt un auteur ſec & aride; toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit: & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens; mais s'il vous ſemble que

j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner ſeulement une page.

Aſtolfe, Roi de Lombardie,
A qui ſon frere plein de vie,
Laiſſa l'empire glorieux,
Pour ſe faire religieux,
Nâquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue période ? N'eſt-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une narration en vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une oraiſon ?

A qui ſon frere plein de vie.

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. M. Bouillon l'a ajoûté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'empire glorieux.

Ne ſemble-t-il pas que ſelon M. Bouillon il y a un empire particulier des glorieux, comme il y a un empire des Ottomans & des Romains ; & qu'il a dit l'*empire glorieux*, comme un autre diroit l'*empire Ottoman ?* Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là eſt une cheville, & une cheville groſſiere & ridicule.

Pour ſe faire religieux.

Cette maniere de parler eſt baſſe, & nullement poëtique.

Nâquit d'une forme ſi belle.

Pourquoi *Nâquit ?* N'y a-t-il pas des gens qui naiſſent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la ſuite du tems ? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent ſort laids au monde, & que l'âge enſuite embellit ?

Que Zeuxis & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Apelle* étoit un grand peintre ; mais qui a jamais dit le *grand Apelle ?* Cette épithete de *grand* tout ſimple, ne ſe donne jamais qu'à des conquérans & à nos ſaints. On peut bien appeller Cicéron *grand* orateur ; mais il ſeroit ridicule de dire le *grand* Cicéron ; & cela auroit quelque choſe d'enflé & de puérile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer ſans épithete, tandis qu'Apelle eſt le *grand Apelle ?* Sans mentir, il eſt bien malheureux que la meſure du vers ne l'ait pas permis, car il auroit été au moins le *brave* Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Il a voulu ici exprimer la penſée de l'Arioſte, que quand Zeuxis & Apelle auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolfe. Mais qu'il y a mal réuſſi ! & que cette façon de parler eſt groſſiere ! *N'ont jamais rien fait de ſi beau de leur pinceau.*

Mais ſi la graee ſans pareille.

Sans pareille eſt là une cheville ; & le poëte n'a pas pu dire cela d'Aſtolfe, puiſqu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'eſt à ſavoir, Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que donne
Le royal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat ? il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de ſon ſang.*

Dans les Italiques provinces.

Cette maniere de parler ſent le poëme épique, où même elle ne feroit pas fort bonne ; & ne vaut rien du tout dans un conte, où les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient au-deſſus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, *élevoient au-deſſus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de ſon corps.

De ſon corps, eſt dit baſſement pour rimer. Il falloit dire *de ſa beauté.*

Si jamais il avoit vu naître.

Naître eſt maintenant auſſi peu néceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers ?

Sire, je crois que le ſoleil
Ne voit rien qui vous ſoit pareil,
Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'eſt terriblement embarraſſé dans ces termes de *pareil* & de *ſans pareil.* Il a dit là-bas que la beauté d'Aſtolfe n'a point de pareille : ici il dit que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans pareille : de-là il conclut que la beauté ſans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais ſauf l'honneur de l'Arioſte que M. Bouillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent; puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un courtiſan aille de but-en-blanc dire à un Roi, qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiecle : *J'ai un frere plus beau que vous.* M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce courtiſan prit cette occaſion de louer la beauté de ſon frere, ſans l'élever néanmoins au-deſſus de celle du Roi. Comme vous voyez Monſieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre ſur l'enclume.

Mais en voilà aſſez, & quelque réſolution que j'aye priſe d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moi-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que ſeroit-ce, bon Dieu ! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongruités, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par-tout ? Que dirions-nous *de ces murailles dont les ouvertures baillent ? De ces erremens qu'Aſtolfe & Joconde ſuivent dans les pays flamands ? Suivre des erremens ?* Juſte ciel ! quelle langue eſt-ce-là, Sans mentir, je ſuis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pu être mis en parallele avec un tel auteur : mais je ſuis encore plus honteux pour votre

ami. Je le trouve bien hardi, ſans doute, d'oſer ainſi haſarder cent piſtoles ſur la foi de ſon jugement. S'il n'a point de meilleure caution, & qu'il faſſe ſouvent de ſemblables gageures, il eſt au haſard de ſe ruiner. Voilà, Monſieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques, de ces gens, dis-je, qui ſous l'ombre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger ſouverainement de toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, approuvent, condamnent tout au haſard. J'ai peur que votre ami ne ſoit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait de la piece de M. Bouillon; je lui pardonne même d'avoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de cet ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il ſe perſuade que tout le monde confirmera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que trois des plus galans hommes de France, aillent de gaieté de cœur ſe perdre d'eſtime dans l'eſprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent piſtoles? & depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugement auſſi abſurde que celui qu'il attend d'eux? Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que je vous entretiens, & ma lettre pourroit enfin paſſer pour une diſſertation préméditée. Que voulez-vous? C'eſt que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent piſtoles de votre ami. J'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.



A MONSEIGNEUR LE DUC DE VIVONNE, SUR SON ENTRÉE DANS LE FARE DE MESSINE.

LETTRE II.

MONSEIGNEUR,

Savez-vous bien qu'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaiſant, c'eſt de lui dire : Je veux que vous le ſoyez ? Depuis que vous m'avez défendu le ſérieux, je ne me ſuis jamais ſenti ſi grave, & je ne parle plus que par ſentences. Et d'ailleurs, votre derniere action a quelque choſe de ſi grand, qu'en vérité je me ferois conſcience de vous en écrire autrement qu'en ſtyle héroïque. Cependant je ne ſaurois me réſoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainſi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un ſérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaiſanterie. Enfin, mon Apollon m'a ſecouru ce matin ; & dans le tems que j'y penſois le moins, m'a fait trouver ſous mon chevet deux lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuſer agréablement. Elles ſont datées des Champs Elyſées. L'une eſt de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du récit de votre dernier combat, vous écrivent de l'autre monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aisément à son style; qui ne sauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elysées, le 2 Juin 1675.

Le bruit de vos actions ressuscite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente ans, & condamnés à un sommeil éternel. Il fait parler le silence même. La belle, l'éclatante, la glorieuse conquête que vous avez faite sur les ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la mere nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte, qui vous fermoit les avenues de son port, n'ont fait que saluer votre entrée. Sa résistance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à sa vue le Sud & le Nord de vous obéir. Sans châtier la mer, comme Xerxès, vous l'avez rendue disciplinable. Vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Espagnol humble : après cela, que ne peut-on point dire de vous? Non, la nature, je dis la nature encore jeune, & du tems qu'elle produisoit les Alexandres & les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le régne de LOUIS *quatorzieme. Elle a donné aux François, sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans votre siecle, en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevu l'idée dans les romans & dans les poëmes héroïques.* (1) *N'en déplaise à*

(1) *N'en déplaise à un de nos poëtes.*] Voiture dans l'Epître en vers à Monseigneur le Prince, a dit :

Au-delà des bords du Cocyte
Il n'est plus parlé de mérite.

n de vos poëtes, il n'a pas raison d'écrire qu'au-delà du 'ocyte le mérite n'est plus connu. Le vôtre, Monseigneur, *est vanté ici d'une commune voix des deux côtés 'u Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séour même de l'oubli. Il trouve des partisans zélés dans e pays de l'indifférence. Il met l'Achéron dans les intérêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'ombre 'armi nous, si prévenue des principes du Portique, si 'ndurcie dans l'école de Zénon, si fortifiée contre la joie & contre la douleur, qui n'entende vos louanges avec 'laisir, qui ne batte des mains, qui ne crie miracle au 'noment que l'on vous nomme, & qui ne soit prête de 'ire avec votre Malherbe :*

A la fin, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Pour moi, Monseigneur, *qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos, je m'occupe tout entier de votre idée, dans les longues heures de notre loisir; je crie continuellement, le grand personnage! & si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumiere, que pour jouir de la souveraine félicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche, avec combien de respect je suis de toute l'étendue de mon ame,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, BALZAC.

Je ne sais, Monseigneur, si ces violentes exagérations vous plairont, & si vous ne trouverez point que le style de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre monde. Quoi qu'il en soit, jamais, à mon avis, il n'a prodigué ses hyperboles plus à propos. C'est à vous d'en juger. Mais auparavant lisez, je vous prie, la lettre de Voiture.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elyſées le 2 Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des Vivans, & ne ſoyons pas trop portés à rire, je ne ſaurois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choſes que vous faites au-deſſus de notre tête : ſérieuſement, votre dernier combat fait un bruit de diable aux enfers. Il s'eſt fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître votre gloire dans un pays où l'on ne connoît point le ſoleil. Il eſt venu ici un bon nombre d'Eſpagnols, qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne ſais pas pourquoi on veut faire paſſer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce ſont, je vous aſſure, de fort bonnes gens; & le Roi, depuis quelque tems, nous les envoie ici fort humbles & fort honnêtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, *vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la mer Méditerranée, il ſemble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il eſt, dans toute ſon étendue, un ſeul corſaire en ſûreté; & pour peu que cela dure, je ne vois pas de quoi vous voulez que Tunis & Alger ſubſiſtent. Nous avons les Céſars, les Pompées & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez aſſez attrapé leur air dans votre maniere de combattre. Sur-tout, Céſar vous trouve très-Céſar. Il n'y a pas juſqu'aux Alarics, aux Genſérics, aux Théodorics, & à tous autres conquérans en* ics, *qui ne parlent fort bien de votre action : & dans le Tartare même, je ne ſais ſi ce lieu vous eſt connu, il n'y a point de diable,* MONSEIGNEUR, *qui ne confeſſe ingénuement, qu'à la tête d'une armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. C'eſt une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins à voir le bien que vous avez fait à Meſſine, j'eſtime pour moi que vous tenez plus de l'ange que du diable, hors que les anges ont*

a taille un peu plus légere que vous, (1) *& n'ont point e bras en écharpe. Raillerie à part, l'enfer est extrêmement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite, c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime assez en ce pays ici, pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi*, MONSEIGNEUR, *je l'ai déja dit en l'autre monde :* (2) C'est fort peu de chose qu'un demi-Dieu quand il est mort. *Il n'est rien tel que d'être vivant. Et pour moi qui sais maintenant par expérience ce que c'est que de ne plus être, je fais ici la meilleure contenance que je puis. Mais, à ne vous rien céler, je meurs d'envie de retourner au monde, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déja envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les rassembler : mais je n'ai jamais pu ravoir mon cœur, que j'avois laissé en partant* (3) *à ces sept maîtresses que je servois, comme vous savez, si fidélement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous l'ayez, on m'a assuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour lesquels je donnerois volontiers le panégyrique de Pline, & deux de mes meilleures lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plutôt. Car, en vérité, vous ne sauriez croire quelle incommodité c'est que de n'avoir pas tout son esprit, sur-tout lorsqu'on*

---

(1) *Et n'ont point le bras en écharpe*] Dans l'action qui suivit le fameux passage du Rhin, M. de Vivonne reçut une grande blessure à l'épaule gauche, & demeura estropié du bras, qu'il a toujours porté en écharpe.

(2) *C'est fort peu de chose qu'un demi-Dieu*, &c.] Voiture dans la même Épître à M. le Prince.

(3) *A ces sept maîtresses*, &c.] Voyez l'histoire de l'Académie Françoise & la pompe funebre de Voiture.

écrit à un homme comme vous. C'eſt ce qui fait que mon ſtyle eſt aujourd'hui tout changé. Sans cela vous me verriez encore rire, comme autrefois, (1) *avec mon compere le Brochet, & je ne ſerois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous diſant que je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, VOITURE.

Voilà les deux lettres telles que je les ai reçues. Je vous les envoie écrites de ma main; parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, ſi je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce ſoit ici un pur jeu d'eſprit, & une imitation du ſtyle de ces deux écrivains. Vous ſavez bien que Balzac & Voiture ſont deux hommes inimitables. Quand il ſeroit vrai pourtant, que j'aurois eu recours à cette invention, pour vous divertir, aurois-je ſi grand tort? Et ne devroit-on pas au contraire m'eſtimer, d'avoir trouvé cette adreſſe pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais ſouffertes autrement? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec quelle ſincérité & quel reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

---

(1) *Avec mon compere le Brochet.*] Voyez la lettre 143 de Voiture.



A MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,
A MESSINE.
LETTRE III (1).

MONSEIGNEUR,

Sans une maladie très-violente qui m'a tourmenté pendant quatre mois, & qui m'a mis très-long-tems lans un état moins glorieux à la vérité, mais presque iussi périlleux que celui où vous êtes tous les jours, vous ne vous plaindriez pas de ma pareſſe.

Avant ce tems-là je me ſuis donné l'honneur de vous écrire pluſieurs fois ; & ſi vous n'avez pas reçu mes lettres, c'eſt la faute des courriers, & non pas la nienne. Quoi qu'il en ſoit, me voilà guéri, je ſuis en ẹtat de réparer mes fautes, ſi j'en ai commis quelques-ines ; & j'eſpere que cette lettre-ci prendra une route plus ûre que les autres. Mais, dites-moi, MONSEIGNEUR, ur quel ton faut-il maintenant vous parler ? Je ſavois iſſez bien autrefois de quel air il falloit écrire à MONSEIGNEUR DE VIVONNE, GÉNÉRAL DES GALERES DE FRANCE : mais oſeroit-on ſe familiariſer de même ivec le libérateur de Meſſine, le vainqueur de Ruyter, e deſtructeur de la flotte Eſpagnole ? Seriez-vous le premier héros qu'une extrême proſpérité ne pût enor-

(1) Cette lettre a été imprimée pour la premiere fois dans l'é-ition de M. Broſſette en 1717. L'original eſt ſans date. L'Auteur 'y en voulut point mettre, parce que la lettre devoit demeurer ong-tems en chemin. Elle fut écrite en l'année 1676.

gueillir ? Etes-vous encore ce même grand Seigneur qui venoit ſouper chez un miſérable poëte, & y porteriez-vous ſans honte vos nouveaux lauriers au ſecond & au troiſieme étage ? Non, non, MONSEIGNEUR, je n'oſerois plus me flatter de cet honneur. Ce ſeroit aſſez pour moi que vous fuſſiez de retour à Paris ; & je me tiendrois trop heureux de pouvoir groſſir les pelotons de peuple qui s'amaſſeroient dans les rues pour vous voir paſſer. Mais je n'oſerois pas même eſpérer cette joie. Vous vous êtes ſi fort habitué à gagner des batailles, que vous ne voulez plus faire d'autre métier. Il n'y a pas moyen de vous tirer de la Sicile. Cela accommode fort toute la France, mais cela ne m'accommode point du tout. Quelque belles que ſoient vos victoires, je n'en ſaurois être content, puiſqu'elles vous rendent d'autant plus néceſſaire au pays où vous êtes ; & qu'en avançant vos conquêtes, elles reculent votre retour. Tout paſſionné que je ſuis pour votre gloire, je chéris encore plus votre perſonne, & j'aimerois encore mieux vous entendre parler ici de Chapelain & de Quinault, que d'entendre la Renommée parler ſi avantageuſement de vous. Et puis, MONSEIGNEUR, combien penſez-vous que votre protection m'eſt néceſſaire en ce pays, dans les démêlés que j'ai inceſſamment ſur le Parnaſſe ? Il faut que je vous en conte un, pour vous faire voir que je ne mens pas. Vous ſaurez donc, MONSEIGNEUR, qu'il y a un médecin à Paris, nommé M. P.... très-grand ennemi de la ſanté & du bon ſens, mais en récompenſe, fort grand ami de M. Quinault. Un mouvement de pitié pour ſon pays, ou plutôt le peu de gain qu'il faiſoit dans ſon métier, lui en a fait à la fin embraſſer un autre. Il a lû Vitruve, il a fréquenté (1) M. le Vau & M. Ratabon,

(1) *M. le Vau & M. Ratabon.*] Deux fameux architectes. M. le Vau avoit été architecte du Roi, & M. Ratabon qui avoit été Sur-Intendant des bâtimens de Sa Majeſté, vendit cette charge à M. Colbert en 1664.

& s'est enfin jetté dans l'architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais bâtimens, qu'étant médecin il avoit ruiné de bonnes santés. Ce nouvel architecte, qui veut se mêler aussi de poësie, m'a pris en haine sur le peu d'estime que je faisois des ouvrages de son cher Quinault. Sur cela il s'est déchaîné contre moi dans le monde : je l'ai souffert quelque tems avec assez de modération : mais enfin la bile satirique n'a pu se contenir, si bien que dans le quatrieme Chant de ma Poëtique, à quelque-tems de-là, j'ai inséré la métamorphose d'un médecin en architecte. Vous l'y avez peut-être vue, elle finit ainsi :

Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais la regle & l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte ;
De méchant médecin devient bon architecte.

Il n'avoit pourtant pas sujet de s'offenser, puisque je parle d'un médecin de Florence : & que d'ailleurs il n'est pas le premier médecin, qui dans Paris ait quitté sa robe pour la truelle. Ajoûtez, que si en qualité de médecin il avoit raison de se fâcher, vous m'avouerez qu'en qualité d'architecte il me devoit des remercimens. Il ne me remercia pas pourtant. Au contraire, comme il a un frere chez M. Colbert, & qu'il est lui-même employé dans les bâtimens du Roi, il cria fort hautement contre ma hardiesse : jusques-là que mes amis eurent peur que cela ne me fît une affaire auprès de cet illustre ministre. Je me rendis donc à leurs remontrances ; & pour raccommoder toutes choses, je fis une réparation sincere au médecin, par l'épigramme que vous allez voir :

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célebre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile.

Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ;
Lubin, ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

Cependant regardez, MONSEIGNEUR, comme les esprits des hommes sont faits : cette réparation bien, loin d'appaiser l'architecte, l'irrita encore davantage. Il gronda, il se plaignit, il me menaça de me faire ôter ma pension. A tout cela, je répondis que je craignois ses remedes, & non pas ses menaces. Le dénouement de l'affaire est que j'ai touché ma pension, que l'architecte s'est brouillé auprès de M. Colbert, & que si Dieu ne regarde en pitié son peuple, notre homme va se rejetter dans la médecine. Mais, MONSEIGNEUR, je vous entretiens-là d'étranges bagatelles. Il est tems, ce me semble, de vous dire que je suis avec toute sorte de zele & de respect,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.



REPONSE A LA LETTRE QUE SON Excellence M. le Comte d'Ericeyra m'a écrite de Lisbonne, en m'envoyant la traduction de mon Art Poëtique, faite par lui en vers Portugais.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

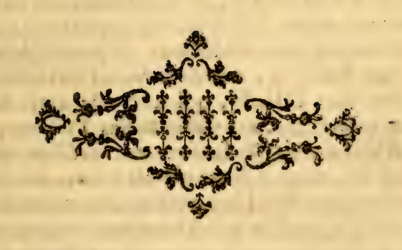
Bien que mes ouvrages ayent fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçu une trop haute opinion de moi-même ; & si les louanges qu'on m'a données m'ont flatté assez agréablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avoue que la traduction que votre Excellence a bien daigné faire de mon Art Poëtique, & les éloges dont elle l'a accompagnée en me l'envoyant, m'ont donné un véritable orgueil. Il ne m'a pas été possible de me croire un homme ordinaire en me voyant si extraordinairement honoré ; & il m'a paru que d'avoir un traducteur de votre capacité, de votre élévation, étoit pour moi un titre de mérite, qui me distinguoit de tous les écrivains de notre siecle. Je n'ai qu'une connoissance très-imparfaite de votre langue, & je n'en ai fait aucune étude particuliere. J'ai pourtant assez bien entendu votre traduction pour m'y admirer moi-même, & pour me trouver beaucoup plus habile écrivain en Portugais qu'en François. En effet, vous enrichissez toutes mes pensées en les exprimant. Tout ce que vous maniez se change en or ; les cailloux même, s'il faut ainsi parler, deviennent des pierres précieuses entre vos mains. Jugez après cela si vous devez exiger de moi, que je vous marque les endroits où vous pouvez vous être un peu écarté de mon sens. Quand à la place de mes pensées,

vous m'auriez, ſans y prendre garde, prêté quelques-unes des vôtres, bien loin de m'employer à les faire ôter, je ſongerois à profiter de votre mépriſe, & je les adopterois ſur le champ pour me faire honneur. Mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout eſt également juſte, exact, fidele dans votre traduction; & bien que vous m'y ayez fort embelli, je ne laiſſe pas de m'y reconnoître par-tout. Ne dites donc plus, MONSIEUR, que vous craignez de ne m'avoir pas aſſez bien entendu. Dites-moi plutôt comment vous avez fait pour m'entendre ſi bien, & pour appercevoir dans mon ouvrage juſqu'à des fineſſes que je croyois ne pouvoir être ſenties que par des gens nés en France & nourris à la Cour de LOUIS LE GRAND. Je vois bien que vous n'êtes étranger en aucun pays, & que par l'étendue de vos connoiſſances vous êtes de toutes les cours & de toutes les nations. La lettre & les vers françois, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en ſont un bon témoignage. On n'y voit rien d'étranger que votre nom, & il n'y a point en France d'homme de bon goût, qui ne voulût les avoir faits. Je les ai montrés à pluſieurs de nos meilleurs écrivains. Il n'y en pas un qui n'en ait été extrêmement frappé, & qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçu de vous de pareilles louanges, il vous auroit déja récrit des volumes de proſe & de vers. Que penſerez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une ſimple lettre de compliment? Ne m'accuſerez-vous point d'être ou méconnoiſſant ou groſſier? Non, MONSIEUR, je ne ſuis ni l'un ni l'autre; mais je ne fais pas des vers, ni même de la proſe quand je veux. Apollon eſt pour moi un Dieu bizarre, qui ne me donne pas, comme à vous, audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les momens favorables. J'aurai ſoin d'en profiter dès que je les trouverai: & il y a bien du malheur ſi je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je puis vous dire par avance, c'eſt qu'à la premiere édition de mes ouvrages, je ne manquerai pas

d'y insérer votre traduction, & que je ne perdrai aucune occasion de faire savoir à toute la terre, que c'est des extrémités de notre continent, & d'aussi loin que les colonnes d'Hercule, que me sont venues les louanges dont je m'applaudis davantage, & l'ouvrage dont je me sens le plus honoré. Je suis avec un très-grand respect,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Très-humble & très-obéissant serviteur, DESPRÉAUX.



A MONSIEUR PERRAULT, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

LETTRE V (1).

MONSIEUR,

Puiſque le Public a été inſtruit de notre démêlé, il eſt bon de lui apprendre auſſi notre réconciliation, & de ne lui pas laiſſer ignorer qu'il en a été de notre querelle ſur le Parnaſſe, comme des duels d'autrefois, que la prudence du Roi a ſi ſagement réprimés, où après s'être battu à outrance, & s'être quelquefois cruellement bleſſé l'un l'autre, on s'embraſſoit & on devenoit ſincérement amis. Notre duel grammatical s'eſt même terminé encore plus noblement, & je puis dire, ſi j'oſe vous citer Homere, que nous avons fait comme Ajax & Hector dans l'Iliade, qui auſſi-tôt après leur long combat en préſence des Grecs & des Troyens, ſe comblent d'honnêtetés & ſe font des préſens. En effet, MONSIEUR, notre diſpute n'étoit pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos ouvrages, & que j'ai eu ſoin qu'on vous portât les miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux héros du poëme, qui vous plaît ſi peu, qu'en nous faiſant ces civilités nous ſommes démeurés, comme eux, chacun dans notre même parti & dans nos mêmes ſentimens; c'eſt-à-dire, vous toujours bien réſolu de ne point trop eſti-

(1) Cette lettre fut faite en l'année 1700, & inſerée dans l'édition que l'Auteur donna l'année ſuivante. C'eſt proprement une Diſſertation, où il fixe le véritable point de la controverſe ſur les Anciens & les Modernes.

mer Homere ni Virgile, & moi toujours leur passionné admirateur. Voilà de quoi il est bon que le Public soit informé : & c'étoit pour commencer à le lui faire entendre, que peu de tems après notre réconciliation, je composai une épigramme qui a couru, & que vraisemblablement vous avez vue. La voici :

Tout le trouble poëtique
A Paris s'en va cesser :
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despréaux l'Homérique,
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du parterre.

Vous pouvez reconnoître, MONSIEUR, par ces vers, où j'ai exprimé sincérement ma pensée, la différence que j'ai toujours faite de vous & de ce poëte de théâtre, dont j'ai mis le nom en œuvre pour égayer la fin de mon épigramme. Aussi étoit-ce l'homme du monde qui vous ressembloit le moins.

Mais maintenant que nous voilà bien remis, & qu'il ne reste plus entre nous aucun levain d'animosité ni d'aigreur, oserois-je, comme votre ami, vous demander ce qui a pu depuis si long-tems vous irriter, & vous porter à écrire contre tous les plus célebres écrivains de l'antiquité. Est-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faisoit parmi nous des bons auteurs modernes ? Mais où avez-vous vu qu'on les méprisât ? Dans quel siecle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons livres naissans, que dans le nôtre ? Quels éloges n'y a-t-on

point donnés aux ouvrages de M. Descartes, de M. Arnauld, de M. Nicole, & de tant d'autres admirables philosophes & théologiens, que la France a produits depuis soixante ans, & qui sont en si grand nombre, qu'on pourroit faire un petit volume de la seule liste de leurs écrits. Mais pour ne nous arrêter ici qu'aux seuls auteurs qui nous touchent, vous & moi, de plus près, je veux dire aux poëtes, quelle gloire ne s'y sont point acquis les Malherbes, les Racans, les Mainards? Avec quels battemens de mains n'y a-t-on point reçu les ouvrages de Voiture, de Sarrazin & de la Fontaine? Quels honneurs n'a-t-on point, pour ainsi dire, rendus à M. Corneille & à M. Racine? Et qui est-ce qui n'a point admiré les comédies de Moliere? Vous-même, MONSIEUR, pouvez-vous vous plaindre qu'on n'y ait pas rendu justice à votre dialogue de l'amour & de l'amitié, à votre épître sur M. de la Quintinie, & à tant d'autres excellentes pieces de votre façon. On n'y a pas véritablement fort estimé nos poëmes héroïques: mais a-t-on eu tort, & ne confessez-vous pas vous-même en quelque endroit de vos paralleles, que le meilleur de ces poëmes est si dur & si forcé, qu'il n'est pas possible de le lire?

Quel est donc le motif qui vous a tant fait crier contre les Anciens? Est-ce la peur qu'on ne se gâtât en les imitant? Mais pouvez-vous nier que ce ne soit au contraire à cette imitation-là même, que nos plus grands poëtes sont redevables du succès de leurs écrits? Pouvez-vous nier que ce ne soit dans Tite-Live, dans Dion Cassius, dans Plutarque, dans Lucain & dans Séneque, que M. Corneille a pris ses plus beaux traits, a puisé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de tragédie inconnu à Aristote? Car c'est sur ce pied, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ses plus belles pieces de théâtre, où se mettant au-dessus des régles de ce philosophe, il n'a point songé, comme les poëtes de l'ancienne tragédie, à émouvoir la pitié & la terreur; mais à exciter

dans l'âme des spectateurs par la sublimité des pensées, & par la beauté des sentimens, une certaine admiration, dont plusieurs personnes, & les jeunes gens surtout, s'accommodent souvent beaucoup mieux que des véritables passions tragiques. Enfin, MONSIEUR, pour finir cette période un peu longue, & pour ne me point écarter de mon sujet, pouvez-vous ne pas convenir que ce sont Sophocle & Euripide qui ont formé M. Racine? Pouvez-vous ne pas avouer que c'est dans Plaute & dans Térence que Moliere a appris les plus grandes finesses de son art?

D'où a donc pu venir votre chaleur contre les Anciens? Je commence, si je ne m'abuse, à l'appercevoir. Vous avez vraisemblablement rencontré, il y a long-tems, dans le monde, quelques-uns de ces faux savans, tels que le président de vos dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, & qui n'ayant d'ailleurs, ni jugement, ni esprit, ni goût, n'estiment les Anciens, que parce qu'ils sont anciens; ne pensent pas que la raison puisse parler une autre langue, que la grecque ou la latine, & condamnent d'abord tout ouvrage en langue vulgaire, sur ce fondement seul, qu'il est en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'antiquité vous ont révolté contre tout ce que l'antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pu vous résoudre d'être du sentiment de gens si déraisonnables dans la chose même où ils avoient raison. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos paralleles. Vous vous êtes persuadé qu'avec l'esprit que vous avez, & que ces gens-là n'ont point, avec quelques argumens spécieux, vous déconcerteriez aisément la vaine habileté de ces foibles antagonistes; & vous y avez si bien réussi, que si je me fusse mis de la partie, le champ de bataille, s'il faut ainsi parler, vous demeuroit: ces faux savans n'ayant pu, & les vrais savans, par une hauteur un peu trop affectée, n'ayant pas daigné vous répondre. Permettez-moi cependant de vous faire ressouvenir, que ce n'est point

à l'approbation des faux ni des vrais ſavans, que les grands écrivains de l'antiquité doivent leur gloire, mais à la conſtante & unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les ſiecles d'hommes ſenſés & délicats, entre leſquels on compte plus d'un Alexandre & plus d'un Céſar. Permettez-moi de vous repréſenter, qu'aujourd'hui même encore, ce ne ſont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Pararédus, les Ménagius, ni, pour me ſervir des termes de Moliere, les ſavans en *Us*, qui goutent davantage Homere, Horace, Cicéron, Virgile. Ceux que j'ai toujours vus le plus frappés de la lecture des écrits de ces grands perſonnages, ce ſont des eſprits du premier ordre, ce ſont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit néceſſairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerois peut-être par les noms illuſtres que je mettrois ſur le papier; & vous y trouveriez non-ſeulement des Lamoignons, des Dagueſſeaux, (1) des Troiſvilles, mais des Condés, des Contis, & des Turennes.

Ne pourroit-on point donc, MONSIEUR, auſſi galant homme que vous l'êtes, vous réunir de ſentimens avec tant de ſi galans hommes? Oui, ſans doute, on le peut; & nous ne ſommes pas même, vous & moi, ſi éloignés d'opinion que vous penſez. En effet, qu'eſt-ce que vous avez voulu établir par tant de poë-

---

(1) *Des Troiſvilles.*] Henri-Joſeph de Peyre, Comte de Troiſville, qui ſe prononce *Tréville*, ayant quitté la profeſſion des armes en 1667, vécut enſuite dans la retraite, & s'y appliqua uniquement à l'étude & à la dévotion. Il fit de grands progrès dans l'une & dans l'autre, ſur-tout par une étude continuelle des Peres Grecs, qu'il préféroit aux Latins. C'étoit un eſprit ſi juſte & ſi exact, qu'il *parloit* toujours *comme un livre*. Auſſi diſoit-on que cette eſpece de proverbe ſembloit avoir été faite pour lui. Il avoit eu l'honneur d'être élevé près de la perſonne du Roi. Il mourut à Paris au mois d'Août 1708, âgé de ſoixante-ſix ans, & fut enterré à ſaint Nicolas du Chardonnet ſa paroiſſe.

mes, de dialogues & de diſſertations ſur les Anciens & ſur les Modernes ? Je ne ſais ſi j'ai bien pris votre penſée : mais la voici, ce me ſemble. Votre deſſein eſt de montrer que pour la connoiſſance, ſur-tout des beaux arts, & pour le mérite des belles-lettres, notre ſiecle, ou pour mieux parler, le ſiecle de LOUIS LE GRAND, eſt non-ſeulement comparable, mais ſupérieur à tous les plus fameux ſiecles de l'antiquité, & même au ſiecle d'Auguſte. Vous allez donc être étonné, quand je vous dirai que je ſuis ſur cela entiérement de votre avis, & que même ſi mes infirmités & mes emplois m'en laiſſoient le loiſir, je m'offrirois volontiers de prouver, comme vous, cette propoſition la plume à la main. A la vérité, j'emploierois beaucoup d'autres raiſons que les vôtres, car chacun a ſa maniere de raiſonner, & je prendrois des précautions & des meſures que vous n'avez point priſes.

Je n'oppoſerois donc pas, comme vous avez fait, notre nation & notre ſiecle ſeuls, à toutes les autres nations & à tous les autres ſiecles joints enſemble. L'entrepriſe, à mon ſens, n'eſt pas ſoutenable. J'examinerois chaque nation & chaque ſiecle l'un après l'autre ; & après avoir mûrement peſé en quoi ils ſont au-deſſus de nous, & en quoi nous les ſurpaſſons, je ſuis fort trompé, ſi je ne prouvois invinciblement, que l'avantage eſt de notre côté. Ainſi, quand je viendrois au ſiecle d'Auguſte, je commencerois par avouer ſincérement que nous n'avons point de poëtes héroïques, ni d'orateurs que nous puiſſions comparer aux Virgiles & aux Cicérons. Je conviendrois que nos plus habiles hiſtoriens ſont petits devant les Tites-Lives & les Salluſtes. Je paſſerois condamnation ſur la ſatire & ſur l'élégie ; quoiqu'il y ait des ſatires de Regnier admirables, & des élégies de Voiture, de Sarrazin, de la Comteſſe de la Suze, d'un agrément infini. Mais en même-tems je ferois voir que pour la tragédie nous ſommes beaucoup ſupérieurs aux latins, qui ne ſauroient oppoſer à tant d'excellentes pieces tragiques,

que nous avons en notre langue, que quelques déclamations plus pompeuses que raisonnables d'un prétendu Sénéque, & un peu de bruit qu'ont fait en leurs tems le Thyeste de Varius, & la Médée d'Ovide. Je ferois voir que bien loin qu'ils ayent eu dans ce siecle-là des poëtes comiques, meilleurs que les nôtres, ils n'en ont pas eu un seul dont le nom ait mérité qu'on s'en souvînt, les Plautes, les Cécilius & les Térences étant morts dans le siecle précédent. Je montrerois que si pour l'ode nous n'avons point d'auteurs si parfaits qu'Horace, qui est leur seul poëte lyrique, nous en avons néanmoins un assez grand nombre, qui ne lui sont gueres inférieurs en délicatesse de langue & en justesse d'expression, & dont tous les ouvrages, mis ensemble, ne feroient peut-être pas dans la balance un poids de mérite moins considérable, que les cinq livres d'odes qui nous restent de ce grand poëte. Je montrerois qu'il y a des genres de poësies, où non-seulement les latins ne nous ont point surpassés, mais qu'ils n'ont pas même connus : comme, par exemple, ces poëmes en prose que nous appellons *Romans*, & dont nous avons chez nous des modeles, qu'on ne sauroit trop estimer, à la morale près qui est fort vicieuse, & qui en rend la lecture dangereuse aux jeunes personnes. Je soutiendrois hardiment qu'à prendre le siecle d'Auguste dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire, depuis Cicéron jusqu'à Corneille-Tacite, on ne sauroit pas trouver parmi les latins un seul philosophe qu'on puisse mettre, pour la physique, en parallele avec Descartes, ni même avec Gassendi. Je prouverois que pour le grand savoir & la multiplicité de connoissances, leurs Varrons & leurs Plines, qui sont leurs plus doctes écrivains, paroîtroient de médiocres savans devant nos Bignons, nos Scaligers, nos Saumaises, nos peres Sirmonds, & nos peres Pétaux. Je triompherois avec vous du peu d'étendue de leurs lumieres sur l'astronomie, sur la géographie, & sur la navigation. Je les défierois de me citer, à l'exception du seul Vitruve,

qui eſt même plutôt un bon docteur d'architecture, qu'un excellent architecte ; je les défierois, dis-je, de me nommer un ſeul habile architecte, un ſeul habile ſculpteur, un ſeul habile peintre latin : ceux qui ont fait du bruit à Rome dans tous ces arts, étant des grecs d'Europe & d'Aſie, qui venoient pratiquer chez les latins, des arts que les latins, pour ainſi dire, ne connoiſſoient point : au lieu que toute la terre aujourd'hui eſt pleine de la réputation & des ouvrages de nos Pouſſins, de nos Lebruns, de nos Girardons & de nos Manſards. Je pourrois ajoûter encore à cela beaucoup d'autres choſes : mais ce que j'ai dit, eſt ſuffiſant, je crois, pour vous faire entendre comment je me tirerois d'affaire à l'égard du ſiecle d'Auguſte. Que ſi de la comparaiſon des gens de lettres & des illuſtres artiſans, il falloit paſſer à celle des héros & des grands Princes, peut-être en ſortirois-je avec encore plus de ſuccès. Je ſuis bien sûr au moins, que je ne ſerois pas fort embarraſſé à montrer que l'Auguſte des Latins ne l'emporte pas ſur l'Auguſte des François. Par tout ce que je viens de dire, vous voyez, Monsieur, qu'à proprement parler, nous ne ſommes point d'avis différent ſur l'eſtime qu'on doit faire de notre nation & de notre ſiecle : mais que nous ſommes différemment du même avis. Auſſi n'eſt-ce point votre ſentiment que j'ai attaqué dans vos paralleles, mais la maniere hautaine & mépriſante dont votre Abbé & votre Chevalier y traitent des écrivains, pour qui, même en les blâmant, on ne ſauroit, à mon avis, marquer trop d'eſtime, de reſpect & d'admiration. Il ne reſte donc plus maintenant, pour aſſurer notre accord, & pour étouffer en nous toute ſemence de diſpute, que de nous guérir l'un & l'autre ; vous, d'un penchant un peu trop fort à rabaiſſer les bons écrivains de l'antiquité ; & moi, d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchans, & même les médiocres auteurs de notre ſiecle. C'eſt à quoi nous devons ſérieuſement nous appliquer. Mais quand nous n'en pourrions venir à bout,

je vous réponds que de mon côté cela ne troublera point notre réconciliation ; & que pourvu que vous ne me forciez point à lire le Clovis, ni la Pucelle, je vous laisserai tout à votre aise critiquer l'Iliade & l'Enéide, me contentant de les admirer, sans vous demander pour elles cette espece de culte tendant à l'adoration, que vous vous plaignez en quelqu'un de vos poëmes, qu'on veut exiger de vous, & que Stace semble en effet avoir eu pour l'Enéide, quand il se dit à lui-même :

Nec tu divinam Æneida tenta :
Sed longè sequere, & vestigia semper adora.

Voilà, MONSIEUR, ce que je suis bien-aise que le Public sache : & c'est pour l'en instruire à fond, que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette lettre, que j'aurai soin de faire imprimer dans la nouvelle édition qu'on fait en grand & en petit de mes ouvrages. J'aurois bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle édition quelques railleries un peu fortes, qui me sont échappées dans mes réflexions sur Longin : mais il m'a paru que cela seroit inutile, à cause des deux éditions qui l'ont précédée, auxquelles on ne manqueroit pas de recourir, aussi-bien qu'aux fausses éditions qu'on en pourra faire dans les pays étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra soin de mettre les choses en l'état qu'elles étoient d'abord. J'ai cru donc que le meilleur moyen d'en corriger la petite malignité, c'étoit de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais sentimens pour vous. J'espere que vous serez content de mon procédé, & que vous ne vous choquerez pas même de la liberté que je me suis donnée de faire imprimer dans cette derniere édition, la lettre que l'illustre M. Arnauld vous a écrite au sujet de ma dixieme satire.

Car outre que cette lettre a déja été rendue publique dans deux recueils des ouvrages de ce grand homme,

je vous prie, MONSIEUR, de faire réflexion que dans la préface de votre apologie des femmes, contre laquelle cet ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas seulement des fautes de raisonnement & de grammaire, mais que vous m'accusez d'avoir dit des mots sales, d'avoir glissé beaucoup d'impuretés, & d'avoir fait des médisances. Je vous supplie, dis-je, de considérer que ces reproches regardant l'honneur, ce seroit en quelque sorte reconnoître qu'ils sont vrais, que de les passer sous silence. Qu'ainsi je ne pouvois pas honnêtement me dispenser de m'en disculper moi-même dans ma nouvelle édition, ou d'y insérer une lettre qui m'en disculpe si honorablement. Ajoûtez que cette lettre est écrite avec tant d'honnêteté & d'égards, pour celui même contre qui elle est écrite, qu'un honnête homme, à mon avis, ne sauroit s'en offenser. J'ose donc me flatter, je le répete, que vous la verrez sans chagrin, & que, comme j'avoue franchement que le dépit de me voir critiqué dans vos dialogues m'a fait dire des choses qu'il seroit mieux de n'avoir point dites, vous confesserez aussi que le déplaisir d'être attaqué dans ma dixieme satire, vous y a fait voir des médisances & des saletés qui n'y sont point. Du reste, je vous prie de croire que je vous estime comme je dois, & que je ne vous regarde pas simplement comme un très-bel esprit, mais comme un des hommes de France qui a le plus de probité & d'honneur. Je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.



A MONSIEUR LE VERRIER.

LETTRE VI.

N'Etes-vous plus fâché, MONSIEUR, du peu de complaisance que j'eus hier pour vous ? Non, sans doute, vous ne l'êtes plus ; & je suis persuadé, qu'à l'heure qu'il est, vous goûtez toutes mes raisons. Supposé pourtant que votre colere dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez vous à midi & demi, vous prouver le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'est point obligé de préférer son plaisir à sa santé, ni de demeurer à souper, même avec la meilleure compagnie du monde, quand il sent que cela le pourroit incommoder, & quand il a pour s'en excuser, soixante & six raisons aussi bonnes & aussi valables que celles que *la vieillesse avec ses doigts pesans m'a jettées sur la tête.* Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces vers d'Horace à Mécénas.

Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mecenas, veniam.

En cas donc que vous vouliez que j'acheve ma démonstration, mandez-moi.

Si validus, si lætus eris, si denique posces.

Autrement, ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer que d'y être mal reçu. Au reste, j'ai soigneusement relu votre plainte contre les Tuileries, & j'y ai trouvé des vers si bien tournés, que franchement en les lisant je n'ai pu me défendre d'un moment de jalousie poëtique contre vous : de sorte qu'en la remaniant, j'ai plutôt songé à

'ous furpaffer qu'à vous réformer. C'eft cette jaloufie
qui m'a fait mettre la piece en l'état où vous l'allez
roir. Prenez la peine de la lire.

'LAINTE CONTRE LES TUILERIES.

Agréables jardins, où les Zéphirs & Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore;
Lieux charmans, qui pouvez dans vos fombres ré-
duits,
Des plus triftes amans adoucir les ennuis:
Ceffez de rappeller dans mon ame infenfée
De mon premier bonheur la gloire enfin paffée.
Ce fut, je m'en fouviens, dans cet antique bois
Que Philis m'apparut pour la premiere fois:
C'eft ici que fouvent, diffipant mes alarmes,
Elle arrêtoit d'un mot mes foupirs & mes larmes;
Et que me regardant d'un œil fi gracieux,
Elle m'offroit le ciel ouvert dans fes beaux yeux.
Aujourd'hui cependant, injuftes que vous êtes,
Je fais qu'à mes rivaux vous prêtez vos retraites,
Et qu'avec elle affis fur vos tapis de fleurs,
Ils triomphent contens de mes vaines douleurs.
Allez, jardins dreffés par une main fatale,
Triftes enfans de l'art du malheureux Dédale,
Vos bois, jadis pour moi fi charmans & fi beaux,
Ne font plus qu'un défert, refuge de corbeaux,
Qu'un féjour infernal, où cent mille viperes
Tous les jours en naiffant affaffinent leurs meres.

Je ne fais, MONSIEUR, fi dans tout cela vous re-
connoîtrez votre ouvrage, & fi vous vous accommode-
rez des nouvelles penfées que je vous prête. Quoi qu'il

en ſoit, faites-en tel uſage que vous jugerez à propos. Car pour moi, je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacherai pas même que j'ai une eſpece de confuſion d'avoir par une molle complaiſance pour vous, employé quelques heures à un ouvrage de cette nature, & d'être moi-même tombé dans le ridicule dont j'accuſe les autres, & dont je me ſuis ſi bien moqué par ces vers de la ſatire à mon eſprit.

Faudra-t-il de ſens froid, & ſans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de ſoleil & d'aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?

Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je ne retomberai plus dans une pareille foibleſſe, & que c'eſt à ces vers d'amourettes, bien plus juſtement qu'à ceux de ma pénultieme épître, qu'aujourd'hui je dis très-ſérieuſement,

Adieu, mes vers, adieu pour la derniere fois.

Du reſte, je ſuis parfaitement votre, &c.



A MONSIEUR RACINE.

LETTRE VII (1).

Je crois que vous serez bien-aise d'être instruit de ce qui s'est passé dans la visite que nous avons, suivant votre conseil, rendue ce matin, mon frere le docteur de Sorbonne & moi, au révérend Pere de la Chaise. Nous sommes arrivés chez lui sur les neuf heures, & si-tôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçus avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment sur l'état de ma santé, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que (2) mon incommodité n'augmentoit point. Ensuite il a fait apporter des chaises, s'est mis tout proche de moi (3), afin que je le pusse mieux entendre, & aussi-tôt entrant en matiere, m'a dit que vous lui aviez lu un ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choses, mais que la matiere que j'y traitois, étoit une matiere fort délicate, & qui demandoit beaucoup de savoir. Qu'il avoit autrefois enseigné la théologie, & qu'ainsi il devoit être instruit de cette matiere à fond. Qu'il falloit faire une grande différence de l'amour affectif d'avec l'amour effectif. Que ce dernier étoit absolument nécessaire, & entroit dans l'attrition; au lieu que l'amour affectif venoit de la contrition parfaite, & qu'ainsi

---

(1) Cette lettre a été écrite en 1697. M. Racine étoit à la Cour, en qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi.

(2) *Mes incommodités.*] Un asthme, ou une difficulté de respirer, à laquelle M. Despréaux à été sujet presque toute sa vie.

(3) *Afin que je pusse mieux entendre.*] M. Despréaux avoit peine à entendre, sur-tout à l'oreille gauche. C'est ce qui l'obligeoit de prier ceux qui alloient le voir, de se mettre à sa droite, même quand cette place n'étoit pas la plus honorable par la situation où l'on se trouvoit.

il justifioit par lui-même le pécheur ; mais que l'amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'absolution du prêtre. Enfin il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles auteurs scholastiques ont écrit sur ce sujet, sans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'amour de Dieu, absolument parlant n'est point nécessaire pour la justification du pécheur. Mon frere applaudissoit à chaque mot qu'il disoit, paroissant être enchanté de sa doctrine, & encore plus de sa maniere de l'énoncer. Pour moi, je suis demeuré dans le silence. Enfin, lorsqu'il a cessé de parler, je lui ai dit que j'avois été fort surpris, qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un ouvrage contre les Jésuites, ajoûtant que ce seroit une chose bien étrange, si soutenir qu'on doit aimer Dieu, s'appelloit écrire contre les Jésuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux écrivains, qui soutenoient, en termes beaucoup plus forts que ceux de mon épître, que pour être justifié, il faut indispensablement aimer Dieu. Qu'enfin j'avois si peu songé à écrire contre les Jésuites, que les premiers à qui j'avois lu mon ouvrage, c'étoit six Jésuites des plus célebres, qui m'avoient tous dit qu'un chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentimens sur l'amour de Dieu, que ceux que j'énonçois dans mes vers. J'ai ajoûté ensuite, que depuis peu j'avois eu l'honneur de reciter mon ouvrage à Monseigneur l'Archevêque de Paris, & à Monseigneur l'Evêque de Meaux, qui en avoient tous deux paru, pour ainsi dire, transportés. Qu'avec tout cela néanmoins, si sa révérence croyoit mon ouvrage périlleux, je venois présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instrusît de mes fautes. Enfin, je lui ai fait le même compliment que je fis à Monseigneur l'Archevêque, lorsque j'eus l'honneur de le lui réciter, qui étoit que je ne venois pas pour être loué, mais pour être jugé : que je le priois donc de me prêter une vive attention, & de

trouver bon même que je lui répétasse beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma proposition ; & je lui ai lu mon épître très-posément, jettant au reste dans ma lecture toute la force & tout l'agrément que j'ai pu. J'oubliois de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité qui l'a assez agréablement surpris, c'est à savoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon ouvrage, que mettre en vers la doctrine qu'il venoit de nous débiter, & j'ai assuré que j'étois persuadé que lui-même n'en disconviendroit pas. Mais pour revenir au récit de ma piece, croiriez-vous, MONSIEUR, que la chose est arrivée comme je l'avois prophétisé ; qu'à la réserve de deux petits scrupules qu'il vous a dit, & qu'il nous a répété, qui lui étoient venus au sujet de ma hardiesse à traiter en vers une matiere si délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier : » PULCHRÈ, BENÈ, RECTÈ, Cela » est vrai. Cela est indubitable. Voilà qui est merveil- » leux. Il faut lire cela au Roi. Répétez-moi encore » cet endroit. Est-ce là ce que M. Racine m'a lu ? « Il a été sur-tout extrêmement frappé de ces vers que vous lui aviez passés, & que je lui ai récités avec toute l'énergie dont je suis capable.

Cependant on ne voit que docteurs, même austeres,
Qui les semant par-tout s'en vont pieusement
De toute piété sapper le fondement, &c.

Il est vrai que je me suis heureusement avisé d'insérer dans mon épître huit vers que vous n'avez point approuvés, & que mon frere trouve très-à-propos de rétablir. Les voici. C'est ensuite de ce vers :

Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi,
Qui fait exactement ce que ma loi commande ;
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.

Faites-le donc ; & sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelque vains dégoûts
Qu'en sa faveur souvent la plus sainte ame éprouve.
Marchez, courez à lui : qui le cherche le trouve ;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit vers. Mais je ne saurois vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la prosopopée de la fin. En un mot, j'ai si bien échauffé le révérend Pere, que sans une visite que, dans ce tems-là (1) Monsieur son frere lui est venu rendre, il ne nous laissoit point partir, que je ne lui eusse récité aussi les deux nouvelles épîtres de ma façon, que vous avez lues au Roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir, qu'à la charge que nous l'irions voir (2) à sa maison de campagne, & il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous pourrions l'y trouver seul. Vous voyez donc, MONSIEUR, que si je ne suis pas bon poëte, il faut que je sois bon récitateur. Après avoir quitté le Pere de la Chaise, nous avons été voir le Pere Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'épître. Je ne vous dirai point les louanges excessives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, & m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit Théologien avec qui j'eus une prise devant lui chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce Théologien étoit le dernier des hommes.

---

(1) *Monsieur son frere.*] Le Comte de la Chaise, capitaine de la porte du Roi.

(2) *A sa maison de campagne.*] A Mont-Louis, maison à une demi-lieue de Paris, qui appartenoit aux Jésuites de la rue Saint-Antoine. Le révérend pere de la Chaise, qui l'avoit fort embellie, y passoit ordinairement toutes les semaines deux ou trois jours.

Que si sa Société avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet ouvrage étoit fait contre les Jesuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la copie que vous avez mise entre les mains de Madame de .... afin que je lui en donne une autre, où l'ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur, & suis tout à vous.



A MONSIEUR DE MAUCROIX.

LETTRE VIII.

Les choses hors de vraisemblance, qu'on m'a dites de M. de la Fontaine, sont à-peu-près celles que vous avez devinées, je veux dire, que ce sont ces haires, ces cilices & ces disciplines, dont on m'a assuré qu'il affligeoit fréquemment son corps, & qui m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de son caractere que ces mortifications. Mais quoi! La grace de Dieu ne se borne pas à des changemens ordinaires, & c'est quelquefois de véritables métamorphoses qu'elle fait. Elle ne paroît pas s'être répandue de la même sorte sur le pauvre M. Cassandre, qui est mort tel qu'il a vécu, c'est à savoir très-misantrope, & non-seulement haïssant les hommes, mais ayant même assez de peine à se réconcilier avec Dieu, à qui, disoit-il, si le rapport qu'on m'a fait est véritable, il n'avoit nulle obligation. Qui eût cru que de ces deux hommes, c'étoit M. de la Fontaine (1) qui étoit le vase de l'élection! Voilà, MONSIEUR, de quoi augmenter les réflexions

(1) Ceux qui ont connu particuliérement M. de la Fontaine assurent qu'il pensa sérieusement à se convertir dans les dernier tems de sa vie. L'abyme immense de l'avenir, dans lequel i étoit près d'entrer, lui causoit de tems en tems de telles frayeurs que ses amis crurent qu'il en perdroit la tête. Il se sentoit déchir de cruels remords d'avoir prêté sa plume à tant de poësies licen tieuses. Son dessein étoit de faire une réparation publique d scandale qu'il avoit causé: & la veille de sa mort, il répét plusieurs fois que si le Seigneur vouloit bien lui prolonger l vie de quelques jours, il se feroit traîner dans un tombereau par les rues de Paris, afin que le monde sût combien il avoi en horreur les vers trop libres qu'il avoit eu le malheur de com poser.

ſages & chrétiennes que vous me faites dans votre lettre, & qui me paroiſſent partir d'un cœur ſincérement perſuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos ouvrages, j'ai déja commencé à conférer le dialogue des orateurs avec le latin. Ce que j'en ai vu me paroît extrêmement bien. La langue y eſt parfaitement écrite. Il n'y a rien de gêné,& tout y paroît libre & original. Il y a pourtant des endroits, où je ne conviens pas du ſens que vous avez ſuivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du crayon, & vous y trouverez ces marques quand on vous les renverra. Si j'ai le tems, je vous expliquerai mes objections; car je doute ſans cela que vous les puiſſiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paroît plus de conſéquence que les autres. C'eſt à la page 6 de votre manuſcrit, où vous traduiſez, *Minimum inter tot ac tanta locum obtinent imagines, ac tituli & ſtatuæ, quæ neque ipſa tamen negliguntur.* » Au prix de ces talens ſi eſtimables, qu'eſt-ce que » la nobleſſe & la naiſſance, qui pourtant ne ſont pas » mépriſées. « Il ne s'agit point à mon ſens dans cet endroit de la nobleſſe ni de la naiſſance, mais des images, des inſcriptions, & des Statues qu'on faiſoit faire ſouvent à l'honneur des orateurs, & qu'on leur envoyoit chez eux. Juvénal parle d'un avocat de ſon tems, qui prenoit beaucoup plus d'argent que les autres, à cauſe qu'il en avoit une équeſtre. Sans rapporter ici toutes les preuves que je vous pourrois alléguer, Maternus lui-même, dans votre dialogue, fait entendre clairement la même choſe, lorſqu'il dit que » ces » ſtatues & ces images ſe ſont emparées malgré lui de » ſa maiſon.« *ÆRA, & imagines quæ etiam me nolente in domum meam irruperunt.* Excuſez, MONSIEUR, la liberté que je prends de vous dire ſincérement mon avis. Mais ce ſeroit dommage qu'un auſſi bel ouvrage que le vôtre eût de ces taches où les ſavans s'arrêtent, & qui pourroient donner occaſion de le ravaler. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon ſentiment.

Je suis bien aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre, dans tout ce que je vous ai dit de nos auteurs, & je suis persuadé aussi-bien que vous, que M. Godeau est un poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun, & qu'il n'a rien qui remue, ni qui échauffe, en un mot, qu'il n'a point cette force de style & cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages, & qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la postérité : mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déja mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siecle. La vérité est pourtant, & c'étoit le sentiment de notre cher ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand poëte. Mais il corrige ce défaut par son esprit & par son travail. Car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paroît assez par le petit nombre de pieces qu'il a faites. Notre langue veut être extrêmement travaillée. Racan avoit plus de génie que lui ; mais il est plus négligé, & songe à le copier. Il excelle sur-tout, à mon avis, à dire les petites choses, & c'est en quoi il ressemble mieux aux Anciens, que j'admire sur-tout par cet endroit. Plus les choses sont seches & mal-aisées à dire en vers, plus elles frappent quand elles sont dites noblement, & avec cette élégance qui fait proprement la poësie. Je me souviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois, que les deux vers de mes ouvrages qu'il estimoit davantage, c'étoient ceux où je loue le Roi d'avoir établi la manufacture des points de France, à la place des points de Venise. Les voici. C'est dans la premiere épître à Sa Majesté.

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.

Virgile & Horace ſont divins en cela, auſſi-bien qu'Homere. C'eſt tout le contraire de nos poëtes, qui ne diſent que des choſes vagues, que d'autres ont déja dites avant eux, & dont les expreſſions ſont trouvées. Quand ils ſortent de-là ils ne ſauroient plus s'exprimer & ils tombent dans une ſécheresſe, qui eſt encore pire que leurs larcins. Pour moi, je ne ſais pas ſi j'y ai réuſſi : mais quand je fais des vers, je ſonge toujours à dire ce qui ne s'eſt point encore dit en notre langue. C'eſt ce que j'ai principalement affecté (1) dans une nouvelle épître, que j'ai faite à propos de toutes les critiques qu'on a imprimées contre ma derniere ſatire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je ſuis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. Je dis de quel pere & de quelle mere je ſuis né. J'y marque les degrés de ma fortune, comment j'ai été à la Cour, comment j'en ſuis ſorti, les incommodités qui me ſont ſurvenues, les ouvrages que j'ai faits. Ce ſont bien de petites choſes dites en aſſez peu de mots. Elle n'a pas encore vu le jour, & je ne l'ai pas même encore écrite. Mais il me paroît que tous ceux à qui je l'ai récitée, en ſont auſſi frappés que d'aucun autre de mes ouvrages. Croiriez-vous, Monſieur, qu'un des endroits où ils ſe récrient le plus, c'eſt un endroit qui ne dit autre choſe, ſinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-ſept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique. Cela eſt dit en quatre vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez ſi vous les approuvez.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenue
A jetté ſur ma tête avec ſes doigts peſans
Onze luſtres complets ſurchargés de deux ans.

---

(1) *Dans une nouvelle Epître.*] L'Epître X. à ſes vers.

Il me ſemble que la perruque eſt aſſez heureuſement frondée dans ces quatre vers. Mais, Monſieur, à propos des petites choſes qu'on doit dire en vers, il me paroît qu'en voilà beaucoup que je dis en proſe, & que le plaiſir que j'ai à vous parler de moi, me fait aſſez mal-à-propos oublier à voûs parler de vous. J'eſpere que vous excuſerez un poëte nouvellement délivré d'un ouvrage. Il n'eſt pas poſſible qu'il s'empêche d'en parler, ſoit à droit, ſoit à tort.

Je reviens (1) aux pieces que vous m'avez miſes entre les mains. Il n'y en a pas une qui ne ſoit très-digne d'être imprimée. Je n'ai point vû les traductions des traités de la Vieilleſſe & de l'Amitié, qu'a faites, auſſi-bien que vous, le dévot dont vous vous plaignez; tout ce que je ſais, c'eſt qu'il a eu la hardieſſe, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confeſſions de ſaint Auguſtin, après Meſſieurs de Port-Royal; & qu'étant autrefois leur humble & rampant écolier; il s'eſt tout-à-coup voulu ériger en maître. Il a fait une préface au-devant de ſa traduction des Sermons de ſaint Auguſtin, qui, quoiqu'aſſez bien écrite, eſt un chef-d'œuvre d'impertinence & de mauvais ſens. M. Arnauld, un peu avant que de mourir, a fait

---

(1) *Aux pieces que vous m'avez miſes entre les mains.*] C'étoient *la Vieilleſſe*, *l'Amitié* & *la premiere Tuſculane* de Cicéron, avec le Dialogue *de Cauſis corruptæ eloquentiæ*. M. de Maucroix voulut faire un volume de ces quatre traductions, & il les avoit données aux Réviſeurs ordinaires pour avoir l'approbation & le privilege. M. Dubois de l'Académie Françoiſe, qui de ſon côté avoit traduit les Traités *de la Vieilleſſe* & *de l'Amitié*, obtint des Réviſeurs qu'ils garderoient près d'un an le Manuſcrit de M. de Maucroix: & pendant ce tems-là il fit imprimer le ſien. M. de Maucroix, après avoir bien grondé dans ſa province contre la lenteur des Réviſeurs de Paris, apprit enfin le tour que M. Dubois lui avoit joué. C'eſt à ce ſujet que M. Deſpréaux lui dit ici, *le dévot dont vous vous plaignez*. Sa colere alla juſqu'à ne vouloir publier enſuite aucune de ces traductions. On n'a imprimé après ſa mort que celle du Dialogue *de Cauſis*, &c.

contre cette préface une dissertation qui est imprimée. Je ne sais si on vous l'a envoyée ; mais je suis sûr que, si vous l'avez lue, vous convenez avec moi qu'il ne s'est rien fait en notre langue de plus beau ni de plus fort sur les matieres de rhétorique. C'est ainsi que toute la Cour & toute la ville en ont jugé, & jamais ouvrage n'a été mieux réfuté que la préface du dévot. Tout le monde voudroit qu'il fût en vie, pour voir ce qu'il diroit en se voyant si bien foudroyé. Cette dissertation est le pénultieme ouvrage de M. Arnauld, & j'ai l'honneur que c'est par mes louanges que ce grand personnage a fini, puisque la lettre qu'il a écrite sur mon sujet à M. Perrault est son dernier écrit. Vous savez sans doute ce que c'est que cette lettre qui me fait un si grand honneur, & M. le Verrier en a une copie qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, supposé qu'il ne vous l'ait pas déja envoyée. Il est surprenant qu'un homme dans l'extrême vieillesse, ait conservé toute cette vigueur d'esprit & de mémoire, qui paroît dans ces deux écrits, qu'il n'a fait pourtant que dicter : la foiblesse de sa vue ne lui permettant plus d'écrire lui-même.

Il me semble, Monsieur, que voilà une longue lettre. Mais quoi ? le loisir que je me suis trouvé aujourd'hui à Auteuil, m'a comme transporté à Reims, où je me suis imaginé que je vous entretenois dans votre jardin, & que je vous revoyois encore, comme autrefois, avec tous ces chers amis que nous avons perdus, & qui ont disparu, *velut somnium surgentis.* Je n'espere plus de m'y revoir. Mais vous, Monsieur, est-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris, & n'avez-vous point quelque curiosité de voir ma solitude d'Auteuil ? Que j'aurois de plaisir à vous y embrasser, & à déposer entre vos mains le chagrin que me donne tous les jours le mauvais goût de la plupart de nos Académiciens, gens assez comparables aux Hurons & aux Topinamboux, comme vous savez bien que je l'ai avancé dans mon épigramme, *Clio vint l'autre*

jour, &c. J'ai ſupprimé cette épigramme, & ne l'ai point miſe dans mes ouvrages, parce qu'au bout du compte je ſuis de l'Académie, & qu'il n'eſt pas honnête de diffamer un corps dont on eſt. Je n'ai même jamais montré à perſonne une badinerie que je fis enſuite pour m'excuſer de cette épigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir; mais c'eſt à la charge que vous me garderez le ſecret, & que ni vous ne la retiendrez par cœur, ni ne la montrerez à perſonne.

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux cenſeurs, je l'avoue,
Qui de l'antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loue;
Et l'Académie entre nous,
Souffrant chez ſoi de ſi grands fous;
Me ſemble un peu Topinamboux.

C'eſt une folie, comme vous voyez : mais je vous la donne pour telle. Adieu, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur, & ſuis entiérement à vous.

DESPRÉAUX.



LETTRE DE MONSIEUR ARNAULD, DOCTEUR DE SORBONNE, A M P**. au ſujet de ma dixieme Satire.

LETTRE IX (1).

Vous pouvez être ſurpris, Monsieur, de ce que j'ai tant différé à vous faire réponſe, ayant à vous remercier de votre préſent, & de la maniere honnête dont vous me faites ſouvenir de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, vous & Meſſieurs vos freres, depuis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai pu lire votre lettre ſans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis enſuite de la préface de votre apologie des femmes, me jetta dans un grand embarras, & me fit trouver cette réponſe plus difficile que je ne penſois. En voici la raiſon.

Tout le monde ſait que M. Deſpréaux eſt de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des témoignages d'eſtime & d'amitié en toutes ſortes de tems. Un de mes amis m'avoit envoyé ſa derniere ſatire. Je témoignai à cet ami la ſatisfaction que j'en avois eue, & lui marquai en particulier, que ce que j'en eſtimois le plus, par rapport à la morale, c'étoit la maniere ſi

(1) Cette lettre fut écrite au mois de Mai 1694, peu de tems avant la mort de M. Arnauld; & c'eſt ſon dernier ouvrage. Il l'envoya à un de ſes amis à Paris, afin qu'il la fît lire à M. Deſpréaux; & cet ami en garda une copie, avant que de la rendre à M. Perrault.

ingénieuse & si vive dont il avoit représenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes personnes les opéra & les romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes amis, je ne lui dissimulai pas que j'aurois souhaité qu'il n'y eût point parlé (1) de l'auteur de Saint-Paulin. Cela a été écrit avant que j'eusse rien su de l'apologie des femmes, que je n'ai reçue qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embrasser l'état du mariage par des motifs honnêtes & chrétiens ; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les vers.

Mais ayant rencontré dans la préface diverses choses que je ne pouvois approuver sans blesser ma conscience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin, je me suis déterminé à vous marquer à vous-même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'espérance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agisse à votre égard avec cette naïve & cordiale sincérité que les chrétiens doivent pratiquer envers leurs amis.

La premiere chose que je n'ai pu approuver, c'est que vous ayiez attribué à votre adversaire cette proposition générale : » Que l'on ne peut manquer en suivant l'exemple des Anciens ; « & que vous ayiez conclu, » que parce qu'Horace & Juvénal ont déclamé contre les femmes d'une maniere scandaleuse, il avoit pensé qu'il étoit en droit de faire la même chose. « Vous l'accusez donc d'avoir déclamé contre les femmes, d'une maniere scandaleuse, & en des termes qui blessent la pudeur, & de s'être cru en droit

---

(1) *De l'auteur de Saint-Paulin.*] Dans la premiere édition de la Satire X. l'auteur avoit mis quatorze vers contre M. Perrault, auteur du Poëme de Saint-Paulin. Mais ces vers ont été retranchés dans les éditions suivantes.

de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvénal. Mais bien loin de cela, il déclare positivement le contraire. Car après avoir dit dans sa préface, » qu'il n'appré» hende pas que les femmes s'offensent de sa satire, il ajoute, » qu'une chose au moins, dont il est certain » qu'elles le loueront, c'est d'avoir trouvé moyen, » dans une matiere aussi délicate que celle qu'il y » traitoit, de ne pas laisser échapper un seul mot qui » pût blesser le moins du monde la pudeur. « C'est ce que vous-même, MONSIEUR, avez rapporté de lui dans votre préface, & ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles : » Quelle erreur ! Est-ce que *des* » *héros à voix luxurieuse*, des *morales lubriques*, des » *rendez-vous chez la Cornu*, & *les plaisirs de l'enfer* » *qu'on goûte en paradis*, peuvent se présenter à l'es» prit, sans y faire des images dont la pudeur est of» fensée ? «

Je vous avoue, MONSIEUR, que j'ai été extrêmement surpris de vous voir soutenir une accusation de cette nature contre l'auteur de la satire, avec si peu de fondement. Car il n'est point vrai que les termes que vous rapportez, soient des termes deshonnêtes, & qui blessent la pudeur ; & la raison que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offensée de tous les termes qui peuvent présenter à notre esprit certaines choses dans la matiere de la pureté, vous l'auriez bien offensée vous-même, quand vous avez dit : » Que les anciens poëtes ensei» gnoient divers moyens pour se passer du mariage, » qui sont des crimes parmi les chrétiens ; & des crimes » abominables. « Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* présentent à l'esprit. Ce n'est donc point par-là qu'on doit juger si un mot est deshonnête ou non.

On peut voir sur cela une lettre de Cicéron à Papirius Pœtus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam*, *tu potiùs libertatem loquendi.* Car c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas, *Amo verecundiam ; vel po-*

tius libertatem loquendi, qui eſt une faute viſible qui ſe trouve preſque dans toutes les éditions de Cicéron. Il y traite fort au long cette queſtion, ſur laquelle les philoſophes étoient partagés : s'il y a des paroles qu'on doive regarder comme malhonnêtes, & dont la modeſtie ne permette pas que l'on ſe ſerve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eût : il rapporte leurs raiſons. Ils diſoient que l'obſcénité, pour parler ainſi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choſes : Qu'elle n'étoit point dans les mots, puiſque pluſieurs mots étant équivoques, & ayant diverſes ſignifications, ils ne paſſent point pour deshonnêtes, ſelon une de leurs ſignifications, dont il apporte pluſieurs exemples : Qu'elle n'étoit point auſſi dans les choſes ; parce que la même choſe pouvant être ſignifiée par pluſieurs façons de parler, il y en avoit quelques-unes, dont les perſonnes les plus modeſtes ne faiſoient point de difficulté de ſe ſervir ? Comme, dit-il, perſonne ne ſe bleſſoit d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam is per vim violat* : au lieu que ſi on ſe fût ſervi d'un autre mot que Ciceron laiſſe ſous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *Nemo*, dit-il, *tuliſſet*, perſonne ne l'auroit pu ſouffrir.

Il eſt donc conſtant, ſelon tous les philoſophes, & les Stoïciens mêmes, que les hommes ſont convenus, que la même choſe étant exprimée par de certains termes, elle ne bleſſeroit pas la pudeur ; & qu'étant exprimée par d'autres, elle la bleſſeroit. Car les Stoïciens mêmes demeuroient d'accord de cette ſorte de convention : mais la croyant déraiſonnable, ils ſoutenoient qu'on n'étoit point obligé de la ſuivre. Ce qui leur faiſoit dire, *nihil eſſe obſcœnum, nec in verbo, nec in re* ; & que le Sage appelloit chaque choſe par ſon nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens eſt inſoutenable, & qu'elle eſt contraire à ſaint Paul, qui met entre les vices, *Turpiloquium*, les mots ſâles, il faut néceſſairement reconnoître que la même choſe peut

être exprimée par de certains termes qui feroient fort deshonnêtes ; mais qu'elle peut aussi être exprimée par de certains termes qui ne le sont point du tout au jugement de toutes les personnes raisonnables. Que si on veut en savoir la raison, que Cicéron n'a point donnée, on peut voir ce qui en a été écrit dans l'*Art de penser*, premiere partie, chapitre 13.

Mais sans nous arrêter à cette raison, il est certain que dans toutes les langues policées, car je ne sais pas s'il en est de même des langues sauvages, il y a de certains termes que l'usage a voulu qui fussent regardés comme deshonnêtes, & dont on ne pourroit se servir sans blesser la pudeur ; & qu'il y en a d'autres qui signifiant la même chose ou les mêmes actions, mais d'une maniere moins grossiere, &, pour ainsi dire, plus voilée, n'étoient point censés deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainsi. Car si certaines choses qui font rougir, quand on les exprime trop grossiérement, ne pouvoient être signifiées par d'autres termes dont la pudeur n'est point offensée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pu parler, quelque nécessité qu'on en eût, pour en donner de l'horreur & pour les faire éviter.

Cela étant donc certain, comment n'avez-vous point vu que les termes que vous avez repris, ne passeront jamais pour deshonnêtes ? Les premiers sont *les voix luxurieuses*, & *la morale lubrique de l'opéra*. Ce que l'on peut dire de ces mots *luxurieux* & *lubrique*, est qu'ils sont un peu vieux : ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent bien trouver place dans une satire. Mais il est inouï qu'ils ayent jamais été pris pour des mots deshonnêtes & qui blessent la pudeur. Si cela étoit, auroit-on laissé le mot *luxurieux* dans les commandemens de Dieu que l'on apprend aux enfans ? *Les rendez-vous chez la Cornu*, sont assurément de vilaines choses pour les personnes qui les donnent. C'est aussi dans cette vue que l'Auteur de la satire en a parlé, pour les faire détester. Mais quelle raison auroit-on

de vouloir que cette expreſſion ſoit malhonnête. Eſt-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par ſon propre nom ? C'eſt au contraire ce qu'on n'auroit pu faire ſans bleſſer un peu la pudeur. Il en eſt de même *des plaiſirs de l'enfer goûtés en paradis*. Et je ne vois pas que ce que vous en dites ſoit bien fondé. *C'eſt*, dites-vous, *une expreſſion fort obſcure*. Un peu d'obſcurité ne ſied pas mal dans ces matieres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'eſprit ne développent ſans peine. Il ne faut que lire ce qui precéde dans la ſatire, qui eſt la fin de la fauſſe dévote :

Voilà le digne fruit des ſoins de ſon docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétiſme ;
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinoſiſme,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en paradis les plaiſirs de l'enfer.

N'eſt-il pas louable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pu, pour donner de l'horreur d'un ſi déteſtable abus, dont on a vu depuis peu de ſi terribles exemples ? On voit aſſez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, eſt le crime d'un directeur hypocrite, qui aidé du démon fait goûter des plaiſirs criminels, dignes de l'enfer, à une malheureuſe qu'il auroit feint de conduire en paradis. » Mais, dites-vous, » l'on ne peut creuſer cette penſée, que l'i» magination ne ſe saliſſe effroyablement. « Si creuſer une penſée de cette nature, c'eſt s'en former dans l'imagination une image sâle, quoiqu'on n'en eût donné aucun ſujet, tant pis pour ceux qui, comme vous dites, creuſeroient celle-ci. Car ces ſortes de penſées revêtues de termes honnêtes, comme elles le ſont dans la ſatire, ne préſentent rien proprement à l'imagination, mais ſeulement à l'eſprit, afin d'inſpirer de

l'averſion pour la choſe dont on parle. Ce qui, bien loin de porter au vice, eſt un puiſſant moyen d'en détourner. Il n'eſt donc pas vrai qu'on ne puiſſe lire cet endroit de la ſatire, ſans que l'imagination en ſoit ſalie, à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par une habitude vicieuſe d'imaginer ce que l'on doit ſeulement connoître pour le fuir, ſelon cette belle parole de Tertullien, ſi ma mémoire ne me trompe : *Spiritualia nequitiæ non amicâ conſcientiâ, ſed inimicâ ſcientiâ novimus.*

Cela me fait ſouvenir de la ſcrupuleuſe pudeur du pere Bouhours, qui s'eſt aviſé de condamner tous les traducteurs du Nouveau Teſtament pour avoir traduit, *Abraham genuit Iſaac ; Abraham engendra Iſaac ;* parce, dit-il, que ce mot *engendra*, ſalit l'imagination. Comme ſi le mot latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les perſonnes ſages & modeſtes ne font point de ces ſortes de réflexions qui banniroient de notre langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir*, *d'uſer du mariage*, *de conſommer le mariage*, & pluſieurs autres. Et ce ſeroit en vain que les Hébreux loueroient la chaſteté de la langue ſainte dans ces façons de parler, *Adam connut ſa femme, & elle enfanta Caïn.* Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuſer ce mot, *connoître ſa femme*, que l'imagination n'en ſoit ſalie ? Saint Paul a-t-il eu cette crainte, quand il a parlé en ces termes de la fornication, dans la premiere épître aux Corinthiens, chapitre VI. *Ne ſavez-vous pas*, dit-il, *que vos corps ſont les membres de Jeſus-Chriſt ? Arracherai-je donc à Jeſus-Chriſt ſes propres membres pour en faire les membres d'une proſtituée ? A Dieu ne plaiſe. Ne ſavez-vous pas que celui qui ſe joint à une proſtituée devient un même corps avec elle ? Car ceux qui étoient deux ne ſont plus qu'une même chair, dit l'Ecriture : mais celui qui demeure attaché au Seigneur, eſt un même eſprit avec lui. Fuyez la Fornication.* Qui peut douter que ces paroles ne préſentent à l'eſprit des cho-

ſes qui feroient rougir, ſi elles étoient exprimées en certains termes que l'honnêteté ne ſouffre point? Mais outre que les termes dont l'Apôtre ſe ſert, ſont d'une nature à ne point bleſſer la pudeur, l'idée qu'on en peut prendre, eſt accompagnée d'une idée d'exécration, qui non-ſeulement empêche que la pudeur n'en ſoit offenſée, mais qui fait de plus que les chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les fideles. Mais veut-on ſavoir ce qui peut être un ſujet de ſcandale aux foibles? C'eſt quand un faux délicat leur fait appréhender une ſaleté d'imagination, où perſonne avant lui n'en avoit trouvé. Car il eſt cauſe par-là qu'ils penſent à quoi ils n'auroient point penſé, ſi on les avoit laiſſés dans leur ſimplicité. Vous voyez donc, MONSIEUR, que vous n'avez pas eu ſujet de reprocher à votre adverſaire qu'il avoit eu tort de ſe vanter, » qu'il ne lui étoit pas » échappé un ſeul mot, qui pût bleſſer le moins du » monde la pudeur. «

La ſeconde choſe qui m'a fait beaucoup de peine, MONSIEUR, c'eſt que vous blâmiez dans votre préface les endroits de la ſatire, qui m'avoient paru les plus beaux, les plus édifians, & les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs & à l'honnêteté publique. J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai été charmé, je vous l'avoue, de ces vers de la page ſixieme.

L'épouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir regle tous ſes déſirs.
Mais qui peut t'aſſurer qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence?
Par toi-même bientôt conduite à l'opéra,
De quel air penſes-tu que ta ſainte verra

D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse;
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands;
Saura d'eux qu'à l'amour, comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même:
Qu'on ne sauroit trop-tôt se laisser enflammer,
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique?
Mais de quels mouvemens dans son cœur excités
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités?

On trouvera quelque chose de semblable dans un livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par l'autorité des payens mêmes, combien c'est une chose pernicieuse de faire un Dieu de l'amour, & d'inspirer aux jeunes personnes qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer. Permettez-moi, MONSIEUR, de rapporter ici ce qui est dit dans ce livre, qui est assez rare: » Peut-on avoir un peu de zele pour le salut des ames, » qu'on ne déplore le mal que font dans l'esprit d'une » infinité de personnes, les romans, les comédies & » les opéra? Ce n'est pas qu'on n'ait soin présentement de n'y rien mettre qui soit grossiérement deshonnête: mais c'est qu'on s'y étudie à faire paroître » l'amour comme la chose du monde la plus charmante » & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour » donner une grande pente à cette malheureuse passion. Ce qui fait si souvent de si grandes plaies, » qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guérir. Les payens mêmes ont reconnu combien cela » pouvoit causer de desordres dans les mœurs. Car Cicéron ayant rapporté les vers d'une comédie, où il

» eſt dit que l'amour eſt le plus grand des Dieux ; [ce qui ne ſe dit que trop dans celles de ce tems-ci] » il s'écrie avec raiſon : O la belle réformatrice des » mœurs que la poëſie, qui nous fait une divinité de » l'amour, qui eſt une ſource de tant de folies & de » déréglemens honteux ! Mais il n'eſt pas étonnant de » lire de telles choſes dans une comédie : puiſque nous » n'en aurions aucune, ſi nous n'approuvions ces des- » ordres. *De comœdia loquor, quæ, ſi hæc flagitia non* » *approbaremus, nulla eſſet omnino.* «

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'Auteur de la ſatire, & en quoi il eſt le plus louable, c'eſt d'avoir repréſenté avec tant d'eſprit & de force, le ravage que peuvent faire dans les bonnes mœurs les vers de l'opéra, qui roulent tous ſur l'amour, chantés ſur des airs, qu'il a eu grande raiſon d'appeller *luxurieux*, puiſqu'on ne ſauroit s'en imaginer de plus propres à enflammer les paſſions, & à faire entrer dans les cœurs *la morale lubrique* des vers. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt que le poiſon de ces chanſons laſcives ne ſe termine pas au lieu où ſe jouent ces pieces, mais ſe répand par toute la France, où une infinité de gens s'appliquent à les apprendre par cœur, & ſe font un plaiſir de les chanter par-tout où ils ſe trouvent.

Cependant, MONSIEUR, bien loin de reconnoître le ſervice que l'Auteur de la ſatire a rendu par-là au public, vous voudriez faire croire que c'eſt pour donner un coup de dent à M. Quinault, auteur de ces vers de l'opéra, qu'il en a parlé ſi mal : & c'eſt dans cet endroit-là même, que vous avez cru avoir trouvé des mots deshonnêtes dont la pudeur eſt offenſée.

Ce qui m'a auſſi beaucoup plu dans la ſatire, c'eſt ce qu'il dit contre les mauvais effets de la lecture des romans. Trouvez bon, MONSIEUR, que je le rapporte encore ici.

Suppoſons toutefois, qu'encor fidele & pure,
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure ;

Bientôt dans ce grand monde où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice,
Elle pourra marcher ſans que le pied lui gliſſe;
Que toujours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes ſéducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes amans ſous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis;
Puis bientôt en grande eau ſur le fleuve de Tendre,
Naviger à ſouhait, tout dire & tout entendre.
Et ne préſume pas que Venus ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman.
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toujours attire une autre chûte:
L'honneur eſt comme un iſle eſcarpée & ſans bords;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors.

Peut-on mieux repréſenter le mal que ſont capables [d]e faire les romans les plus eſtimés; & par quels degrés [i]nſenſibles ils peuvent mener les jeunes gens qui s'en [l]aiſſent empoiſonner, bien loin au-delà des termes du [r]oman, & juſqu'aux derniers déſordres? Mais parce [q]u'on y a nommé la Clélie, il n'y a preſque rien dont [v]ous faſſiez un plus grand crime à l'Auteur de la ſatire. » Combien, dites-vous, a-t-on été indigné de voir » continuer ſon acharnement ſur la Clélie? L'eſtime » qu'on a toujours faite de cet ouvrage, & l'extrême » vénération qu'on a toujours eue (1) pour l'illuſtre

(1) *Pour l'illuſtre perſonne qui l'a compoſé.*] Mademoiſelle [d]e Scudéri.

» personne qui l'a composé, ont fait soulever tout » le monde contre une attaque si souvent & si inutilement répétée. Il paroît bien que le vrai mérite est » bien plutôt une raison pour avoir place dans ses satires, qu'une raison d'en être exempt. «

Il ne s'agit point, MONSIEUR, du mérite de la personne qui a composé la Clélie, ni de l'estime qu'on a faite de cet ouvrage. Il en a pu mériter pour l'esprit, pour la politesse, pour l'agrément des inventions, pour les caracteres bien suivis, & pour les autres choses qui rendent agréable à tant de personnes la lecture des romans. Que ce soit, si vous voulez, le plus beau de tous les romans : mais enfin c'est un roman ; c'est tout dire. Le caractere de ces pieces est de rouler sur l'amour, & d'en donner des leçons d'une maniere ingénieuse, & qui soit d'autant mieux reçue, qu'on en écarte plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop grossiérement contraire à la pureté. C'est par-là qu'on va insensiblement jusqu'au bord du précipice, s'imaginant qu'on n'y tombera pas, quoiqu'on y soit déja à demi tombé par le plaisir qu'on a pris à se remplir l'esprit & le cœur de la doucereuse morale qui s'enseigne au pays de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu'il vous plaira, que cet ouvrage est en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits, dont je suis très-bien informé. Le premier est que feue Madame la princesse de Conti & Madame de Longueville ayant sû que M. Despréaux avoit fait (1) une piece en prose contre les romans, où la Clélie n'étoit pas épargnée ; comme ces princesses connoissoient mieux que personne, combien ces lectures sont dangereuses, elles lui firent dire qu'elles seroient bien-aises de la voir. Il la leur récita ; & elles en furent tellement satisfaites, qu'elles témoignerent souhaiter beaucoup qu'elle fût

(1) *Une piece en prose contre les romans.*] C'est le dialogue qui est dans ce volume.

imprimée. Mais il s'en excusa, pour ne pas s'attirer sur les bras de nouveaux ennemis.

L'autre fait est, qu'un Abbé de grand mérite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumiere, se résolut de lire la Clélie, pour en juger avec connoissance de cause; & le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux princesses. Plus on estime l'illustre personne à qui on attribue cet ouvrage, plus on est porté à croire qu'elle n'est pas, à cette heure, d'un autre sentiment que ces Princesses, & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois, lorsqu'elle étoit moins éclairée. Tous les amis de (1) M. de Gomberville, qui avoit beaucoup de mérite, & qui a été un des premiers Académiciens, savent que ça été sa disposition à l'égard de son Polexandre, & qu'il eut voulu, si cela eût été possible, l'avoir effacé de ses larmes. Supposé que Dieu ait fait la même grace à la personne, que l'on dit auteur de la Clélie, c'est lui faire peu d'honneur, que de la représenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puisse souffrir qu'on y reprenne ce que les régles de la piété chrétienne y font trouver de répréhensible.

Enfin, MONSIEUR, j'ai fort estimé, je vous l'avoue, ce qui est dit dans la Satire contre un misérable Directeur, qui feroit passer sa dévote du Quiétisme au vrai Molinozisme. Et nous avons déja vu que c'est un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous supplie, MONSIEUR, de faire sur cela de sérieuses réflexions.

Vous dites à l'entrée de votre préface, que » dans » cette dispute entre vous & M. Despréaux, il s'agit » non-seulement de la défense de la vérité, mais en-

---

(1) *M. de Gomberville*] Martin le Roi, sieur de Gomberville de l'Académie Françoise. Outre son Polexandre, il a comcomposé encore deux autres romans, *la Cythérée*, & *la jeune Alçiane*.

» core des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique. «
Permettez-moi, MONSIEUR, de vous demander si vous n'avez point sujet de craindre que ceux qui compareront ces trois endroits de la satire avec ceux que vous y opposez, ne soient portés à juger que c'est plutôt de son côté que du vôtre, qu'est la défense des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique. Car ils voyent du côté de la satire, 1°. Une très-juste & très-chrétienne condamnation des vers de l'opéra, soutenus par les airs efféminés de Lulli. 2°. Les pernicieux effets des romans, représentés avec une force capable de porter les peres & les meres, qui ont quelque crainte de Dieu, à ne les pas laisser entre les mains de leurs enfans. 3°. Le paradis, le démon & l'enfer, mis en œuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choses saintes. Voilà, diront-ils, comme la satire de M. Despréaux est contraire aux bonnes mœurs & à l'honnêteté publique.

Ils verront d'autre part dans votre préface, 1°. Ces mêmes vers de l'opéra, jugés si bons, ou au moins si innocens, qu'il y a, selon vous, MONSIEUR, sujet de croire qu'il n'ont été blâmés par M. Despréaux, que pour donner un coup de dent à M. Quinault qui en est l'auteur. 2°. Un si grand zele pour la défense de la Clélie, qu'il n'y a gueres de choses que vous blâmiez plus fortement dans l'Auteur de la satire, que de n'avoir pas eu pour cet ouvrage assez de respect & de vénération. 3°. Un injuste reproche que vous lui faites d'avoir offensé la pudeur, pour avoir eu soin de bien faire sentir l'énormité du crime d'un faux directeur. En vérité, MONSIEUR, je ne sais si vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit sur cela vous pût être favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre M. Despréaux, paroît appuyé sur un fondement bien foible. Vous prétendez que sa satire est contraire aux bonnes mœurs, & vous n'en donnez pour preuve que deux endroits. Le premier est ce qu'il dit, en badinant avec son ami,

Quelle joie, &c.
De voir autour de soi croître dans sa maison
De petits citoyens, dont on croit être pere?

L'autre est dans la page suivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques femmes fideles.
Sans doute, & dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites sur le premier : » Qu'il fait entendre » par-là qu'un homme n'est gueres fin ni gueres instruit » des choses du monde, quand il croit que ses enfans » sont ses enfans ? « Et vous dites sur le second : » Qu'il fait aussi entendre, que selon son calcul & le » raisonnement qui en résulte, nous sommes presque » tous des enfans illégitimes. «

Plus une accusation est atroce, plus on doit éviter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or c'en est une assurément fort atroce, d'imputer à l'Auteur de la satire, d'avoir fait entendre » qu'un » homme n'est gueres fin, quand il croit que les en» fans de sa femme sont ses enfans, & qu'il n'y a que » trois femmes de bien dans une ville, où il y en a » plus de deux cens mille. « Cependant, MONSIEUR, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accusations, que les deux endroits que j'ai rapportés. Mais il vous étoit aisé de remarquer que l'Auteur de la satire a clairement fait entendre, qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, & sur-tout dans le dernier. Car il n'entre dans le sérieux, qu'à l'endroit où il fait parler Alcipe en faveur du mariage, qui commence par ces vers :

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit, &c.

Et finit par ceux-ci qui contiennent une vérité que les païens n'ont point connue, & que saint Paul nous a enseignée : *Qui se non continet, nubat; meliùs est nubere, quàm uri.*

L'hyménée est un joug; & c'est ce qui m'en plaît.
L'homme en ses passions toujours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette & le mords & la bride;
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner;
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Que répond le poëte à cela ? Le contredit-il ? Le réfute-t-il ? Il l'approuve au contraire en ces termes :

Ha, bon! voilà parler en docte Janséniste,
Alcippe : & sur ce point si savamment touché,
Desmâres dans St Roch n'auroit pas mieux prêché.

Et c'est ensuite qu'il témoigne qu'il va parler sérieusement & sans raillerie.

Mais c'est trop t'insulter; quittons la raillerie;
Parlons sans hyperbole & sans plaisanterie.

Peut-on plus expressément marquer que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois femmes fidelles dans Paris n'étoit que pour rire : des hyperboles si outrées ne se disent qu'en badinant. Et vous-même, MONSIEUR, voudriez-vous qu'on vous crût, quand vous dites, » Que pour deux ou trois femmes dont le crime » est avéré, on ne doit pas les condamner toutes. «

De bonne-foi, croyez-vous qu'il n'y en ait gueres davantage dans Paris, qui soient diffamées par leur mauvaise vie ? Mais une preuve évidente, que l'Auteur de la satire n'a pas cru qu'il y eût si peu de femmes fidelles

fidelles, c'eſt que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui ayent pour leur caractere l'infidélité ; ſi ce n'eſt que dans celui de la fauſſe dévote, il dit ſeulement que ſon directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui eſt de ces termes, *dont on croit être pere ;* il n'eſt pas vrai qu'ils faſſent entendre » qu'un » mari n'eſt gueres fin ni gueres inſtruit des choſes du » monde, quand il croit que ſes enfans ſont ſes en- » fans. « Car outre que l'Auteur parle-là en badinant, ils ne diſent au fond que ce qui eſt marqué par cette regle de Droit : *Pater eſt quem nuptiæ demonſtrant ;* c'eſt-à-dire, que le mari doit être regardé comme le pere des enfans nés dans ſon mariage, quoique cela ne ſoit pas toujours vrai. Mais cela fait-il qu'un mari doive croire, à moins que de paſſer pour peu fin, & pour peu inſtruit des choſes du monde, qu'il n'eſt pas le pere des enfans de ſa femme ? C'eſt tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'eſt pas, ſans faire un jugement téméraire très-criminel contre ſon épouſe.

Cependant, MONSIEUR, comme c'eſt de ces deux endroits, que vous avez pris ſujet de faire paſſer la ſatire de M. Deſpréaux pour une déclamation contre le mariage, & qui bleſſoit l'honnêteté & les bonnes mœurs, jugez ſi vous l'avez pu faire ſans bleſſer vous-même la juſtice & la charité.

Je trouve dans votre préface deux endroits très-propres à juſtifier la ſatire, quoique ce ſoit en la blâmant. L'un eſt ce que vous dites en la page cinquieme, » que tout homme qui compoſe une ſatire, doit avoir » pour but d'inſpirer une bonne morale ; & qu'on ne » peut, ſans faire tort à M. Deſpréaux, préſumer » qu'il n'a pas eu ce deſſein. « L'autre eſt la réponſe que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la préface de ſa ſatire, » que les femmes ne ſeront pas plus » choquées des prédications qu'il leur fait dans cette » ſatire contre leurs défauts, que des ſatires que les

» prédicateurs font tous les jours en chaire contre ces
» mêmes défauts. «

Vous avouez qu'on peut comparer les ſatires avec les prédications, & qu'il eſt de la nature de toutes les deux de combattre les vices : mais que ce ne doit être qu'en général, ſans nommer les perſonnes. Or M. Deſpréaux n'a point nommé les perſonnes, en qui les vices qu'il décrit, ſe rencontroient ; & on ne peut nier que les vices qu'il a combattus, ne ſoient de véritables vices. On le peut donc louer avec raiſon d'avoir travaillé à inſpirer une bonne morale ; puiſque c'en eſt une partie, de donner de l'horreur des vices, & d'en faire voir le ridicule. Ce qui ſouvent eſt plus capable que les diſcours ſérieux, d'en détourner pluſieurs perſonnes, ſelon cette parole d'un Ancien,

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

Et ce ſeroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'eſt point contenté dans ſon quatrieme portrait, de combattre l'avarice en général, l'ayant appliquée à deux perſonnes connues. Car ne les ayant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne sût déja. Or comme ce ſeroit porter trop loin cette prétendue regle de ne point nommer les perſonnes, que de vouloir qu'il fût interdit aux prédicateurs de ſe ſervir quelquefois d'hiſtoires connues de tout le monde, pour porter plús efficacement leurs auditeurs à fuir de certains vices ; ce ſeroit auſſi en abuſer que d'étendre cette interdiction juſques aux auteurs de ſatires.

Ce n'eſt point auſſi comme vous le prenez. Vous prétendez que M. Deſpréaux a encore nommé les perſonnes dans cette derniere ſatire, & d'une maniere qui a déplu aux plus enclins à la médiſance. Et toute la preuve que vous en donnez, eſt qu'il a fait revenir ſur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & pluſieurs autres : » Ce qui eſt, dites-vous, la choſe

» du monde la plus ennuyeuse & la plus dégoûtante. «
Pardonnez-moi si je vous dis, que vous ne prouvez point du tout par-là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agissoit de savoir, si M. Despréaux n'avoit point contribué à inspirer une bonne morale, en blâmant dans sa satire les mêmes défauts que les prédicateurs blâment dans leurs sermons. Vous aviez répondu que pour inspirer une bonne morale, soit par les satires, soit par les sermons, on doit combattre les vices en général, sans nommer les personnes. Il falloit donc montrer, que l'Auteur de la satire avoit nommé les femmes, dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne sont pas des noms de femmes, mais de poëtes. Ils ne sont donc pas propres à montrer que M. Despréaux, combattant différens vices des femmes, ce que vous avouez lui avoir été permis, se soit rendu coupable de médisance, en nommant des femmes particulieres, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc M. Despréaux justifié, selon vous-même, sur le sujet des femmes, qui est le capital de sa satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il est coupable de médisance à l'égard des poëtes. C'est ce que je vous avoue ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a cru jusques ici, qu'un auteur pouvoit écrire contre un autre auteur, remarquant les défauts qu'il croyoit avoir trouvé dans ses ouvrages, sans passer pour médisant, pourvu qu'il agisse de bonne-foi, sans lui imposer, & sans le chicaner, lors, sur-tout, qu'il ne reprend que de véritables défauts.

Quand, par exemple, le pere Goulu, Général des Feuillans, publia, il y a plus de soixante ans, deux volumes contre les lettres de M. de Balzac, qui faisoient grand bruit dans le monde; le public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac, les autres pour le Feuillant: mais personne ne s'avisa de l'accuser de médisance. Et on ne fit point non plus ce re-

proche à Javerſac, qui avoit écrit contre l'un & contre l'autre. Les guerres entre les auteurs paſſent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la critique de ce qui regarde la littérature, la grammaire, la poëſie, l'éloquence; & que l'on n'y mêle point de calomnies & d'injures perſonnelles. Or que fait autre choſe M. Deſpréaux à l'égard de tous les poëtes qu'il a nommés dans ſes ſatires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras & autres, ſinon d'en dire ſon jugement, & d'avertir le public que ce ne ſont pas des modeles à imiter? ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, & qui peut contribuer même à la gloire de la nation, à qui les ouvrages d'eſprit ſont honneur, quand ils ſont bien faits; comme, au contraire, ç'a été un deshonneur à la France d'avoir fait tant d'eſtime des pitoyables poëſies de Ronſard.

Celui dont M. Deſpréaux a le plus parlé, c'eſt M. Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit? Il en rend lui-même compte au public dans ſa neuvieme ſatire.

Il a tort, dira l'un, pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! Ah! c'eſt un ſi bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il ſe tue à rimer, que n'écrit-il en proſe?
Voilà ce que l'on dit, & que dis-je autre choſe?
En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtyle affreux
Diſtillé ſur ſa vie un venin dangereux?
Ma muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sait de l'homme d'honneur diſtinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on priſe ſa candeur, & ſa civilité;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere;
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.

Mais que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
Comme roi des auteurs qu'on l'éleve à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

Cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas douter que ce ne soit être médisant, que de taxer de médisance celui qui n'en seroit pas coupable. Or si on prétendoit que M. Despréaux s'en fût rendu coupable, en disant que M. Chapelain, quoique d'ailleurs honnête, civil & officieux, n'étoit pas un fort bon poëte, il lui seroit bien aisé de confondre ceux qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces vers de ce grand poëte sur la belle Agnès.

On voit hors des deux bouts de ses deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

Enfin, Monsieur, je ne comprends pas comment vous n'avez point appréhendé qu'on ne vous appliquât ce que vous dites de M. Despréaux dans vos vers : » Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ses satires » ce qu'il lui plaît ; & que la raison a beau lui crier » sans cesse, que l'équité naturelle nous défend de faire » à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous soit » fait à nous-mêmes ; cette voix ne l'émeut point. « Car si vous le trouvez blâmable d'avoir fait passer la Pucelle & le Jonas pour de méchans poëmes, pourquoi ne le feriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de son ode pindarique, qui paroît avoir été si estimée, que (1) trois des meilleurs poëtes latins de ce tems ont

(1) *Trois des meilleurs poëtes latins.*] Messieurs Rollin, Lenglet & de Saint-Remi.

bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une ode latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas, sans doute, contre la défense que Dieu en fait, avoir deux poids & deux mesures. Je vous supplie, MONSIEUR, de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du respect pour le jugement du public; & quand il s'est déclaré hautement pour un auteur, ou pour un ouvrage, on ne peut gueres le combattre de front, & le contredire ouvertement, qu'on ne s'expose à en être maltraité. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en sont un grand exemple; & on ne peut rien voir de plus heureusement exprimé que ce qu'en dit votre adversaire.

En vain contre le Cid un ministre se ligue:
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Jugez par-là, MONSIEUR, de ce que vous devez espérer du mépris que vous tâchez d'inspirer pour les ouvrages de M. Despréaux dans votre préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçu dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les provinces, & même dans tous les pays étrangers où l'on entend le François. Il n'est pas moins certain que tous les bons connoisseurs trouvent le même esprit, le même art, & les mêmes agrémens dans ses autres pieces que dans ses satires. Je ne sais donc, MONSIEUR, comment vous vous êtes pu promettre qu'on ne seroit point choqué de vous en voir parler d'une maniere si opposée au jugement du public? Avez-vous cru, que supposant sans raison que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque poëte, doit être pris pour médisance, on applaudiroit à ce que vous dites, » Que ce ne sont

» que ses médisances qui ont fait rechercher ses ouvrages avec tant d'empressement. Qu'il va toujours terre à terre, comme un corbeau, qui va de charogne en charogne. Que tant qu'il ne fera que des satires, comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvénal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choses qu'il y aura mises. Que Chapelain, Quinault, Cassagne, & les autres qu'il y aura nommés, prétendront aussi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve, viendra de la célébrité de leurs noms, qu'on se plaît d'y voir tournés en ridicule. Que la malignité du cœur humain, qui aime tant la médisance & la calomnie, parce qu'elles élevent secrétement celui qui lit, au-dessus de ceux qu'elles rabaissent, dira toujours que c'est elle qui fait trouver tant de plaisir dans les ouvrages de M. Despréaux, &c. «

Vous reconnoissez donc, MONSIEUR, que tant de gens qui lisent les ouvrages de M. Despréaux, les lisent avec grand plaisir. Comment n'avez-vous donc pas vu, que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaisir est la malignité du cœur humain, qui aime la médisance & la calomnie, c'est attribuer cette méchante disposition à tout ce qu'il y a de gens d'esprit à la Cour & à Paris.

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne seront pas moins choqués du peu de cas que vous faites de leur jugement, lorsque vous prétendez que M. Despréaux a si peu réussi, quand il a voulu traiter des sujets d'un autre genre que ceux de la satire, qu'il pourroit y avoir de la malice à lui conseiller de travailler à d'autres ouvrages.

Il y a d'autres choses dans votre préface, que je voudrois que vous n'eussiez point écrites : mais celles-là suffisent pour m'acquiter de la promesse que je vous ai faite d'abord de vous parler avec la sincérité d'un ami chrétien, qui est sensiblement touché de voir cette division entre deux personnes qui sont toutes deux pro-

fession de l'aimer. Que ne donnerois-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation plus heureusement que les gens d'honneur, que vous m'apprenez n'y avoir pas réussi ? Mais mon éloignement ne m'en laisse gueres le moyen. Tout ce que je puis faire, MONSIEUR, est de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un & à l'autre cet esprit de charité & de paix, qui est la marque la plus assurée des vrais chrétiens. Il est bien difficile que dans ces contestations on ne commette de part & d'autre des fautes, dont on est obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moyen le plus efficace que nous avons de l'obtenir, c'est de pratiquer ce que l'Apôtre nous recommande, *de nous supporter les uns les autres, chacun remettant à son frere le sujet de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui, & nous entre-pardonnant, comme le Seigneur nous a pardonné.* On ne trouve point d'obstacle à entrer dans des sentimens d'union & de paix, lorsqu'on est dans cette disposition. Car l'amour-propre ne regne point où regne la charité ; il n'y a que l'amour-propre qui nous rende pénible la connoissance de nos fautes, quand la raison nous les fait appercevoir. Que chacun de vous s'applique cela à soi-même, & vous serez bien-tôt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon cœur, & suis très-sincérement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

A. ARNAULD.



REMERCIMENT A MONSIEUR ARNAULD, SUR LA LETTRE A MONSIEUR PERRAULT,

Où il prend la défenſe de M. Deſpréaux.

LETTRE X.

Je ne ſaurois, Monsieur, aſſez vous témoigner ma reconnoiſſance de la bonté que vous avez eue de vouloir bien permettre qu'on me montrât la lettre que vous avez écrite à M. Perrault ſur ma derniere ſatire. Je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait un ſi grand plaiſir ; & quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne ſaurois plus lui en vouloir du mal, puiſqu'elles m'ont attiré une ſi honorable apologie. Jamais cauſe ne fut ſi bien défendue que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre lettre : mais ce qui m'y a touché davantage, c'eſt cette confiance ſi bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez ſincérement votre ami. N'en doutez point, Monsieur, je le ſuis ; & c'eſt une qualité dont je me glorifie tous les jours en préſence de tous vos plus grands ennemis. Il y a des Jéſuites qui me font l'honneur de m'eſtimer, & que j'eſtime & honore auſſi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma ſolitude d'Auteuil, & ils y ſéjournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis : mais la premiere convention que je fais avec eux, c'eſt qu'il me ſera permis dans nos entretiens de vous louer à outrance. J'abuſe ſouvent de cette permiſſion, & l'écho des mu-

railles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La vérité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord de la grandeur de votre génie, & de l'étendue de vos connoissances. Mais je leur soutiens moi, que ce sont-là vos moindres qualités ; & que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est la droiture de votre esprit, la candeur de votre ame, & la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris. Car je ne démords point sur cet article, non plus que sur celui des lettres au Provincial, que, sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait ouvrage de prose, qui soit en notre langue. Nous en venons quelquefois à des paroles assez aigres. A la fin néanmoins tout se tourne en plaisanterie : *Ridendo dicere verum quid vetat ?* Ou quand je les vois trop fâchés, je me jette sur les louanges du R. P. de la Chaise, que je révere de bonne-foi, & à qui j'ai en effet tout récemment encore une très-grande obligation, puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la chanoinie de la Sainte-Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de Sa Majesté, pour mon frere le Doyen de Sens. Mais, MONSIEUR, pour revenir à votre lettre, je ne sais pas pourquoi les amis de M. Perrault refusent de la lui montrer. Jamais ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux, & à lui inspirer l'esprit de paix & d'humilité, dont il a besoin aussi bien que moi. Une preuve de ce que je dis, c'est qu'à mon égard, à peine en ai-je eu fait la lecture, que frappé des salutaires leçons que vous nous y faites à l'un & à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendroit qu'à lui que nous ne fussions bons amis : que s'il vouloit demeurer en paix sur mon sujet, je m'engagerois à ne plus rien écrire dont il pût se choquer ; & lui ai même fait entendre que je le laisserois tout à son aise faire, s'il vouloit, un monde renversé du Parnasse, en y plaçant les Chapelains & les Cotins, au-dessus des Horaces & des Virgiles. Ce sont

les paroles que M. Racine & M. l'Abbé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi, avant toutes choſes, pour ſes ouvrages une eſtime & une admiration, que franchement je ne lui ſaurois promettre ſans trahir la raiſon & ma conſcience. Ainſi nous voilà plus brouillés que jamais, au grand contentement des rieurs qui étoient déja fort affligés du bruit qui couroit de notre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous faſſe beaucoup de peine. Mais pour vous montrer que ce n'eſt pas de moi que la rupture eſt venue, c'eſt qu'en quelque lieu que vous ſoyez, je vous déclare, MONSIEUR, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous ſouhaitez que je faſſe pour parvenir à un accord, & je l'exécuterai ponctuellement ; ſachant bien que vous ne me preſcrirez rien que de juſte & de raiſonnable. Je ne mets qu'une condition au traité que je ferai. Cette condition eſt que votre lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point, en la ſupprimant, du plus grand honneur que j'aie reçu en ma vie. Obtenez cela de vous & de lui, & je lui donne ſur tout le reſte carte-blanche. Car pour ce qui regarde l'eſtime qu'il veut que je faſſe de ſes écrits, je vous prie, MONSIEUR, d'examiner vous-même ce que je puis faire là-deſſus. Voici une liſte des principaux ouvrages qu'on veut que j'admire. Je ſuis fort trompé ſi vous en avez jamais lu aucun.

Le conte de Peau-d'Aſne, & l'hiſtoire de la Femme au nez de boudin, mis en vers par M. Perrault de l'Académie Françoiſe.

La métamorphoſe d'Orante en miroir.

L'Amour Godenot.

Le labyrinthe de Verſailles, ou les maximes d'amour & de galanteries, tirées des fables d'Eſope.

Elégie à Iris.

La procession de Sainte-Genevieve.

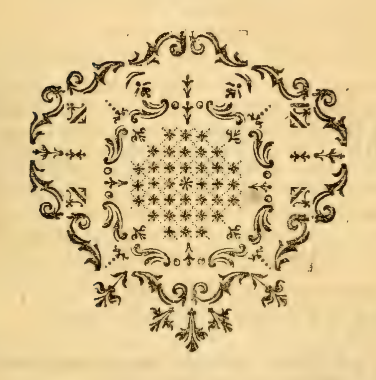
Paralleles des Anciens & des Modernes, où l'on voit la poësie portée à son plus haut point de perfection dans les opera de M. Quinault.

Saint-Paulin, poëme héroïque.

Réflexions sur Pindare, où l'on enseigne l'art de ne point entendre ce grand poëte.

Je ris, MONSIEUR, en vous écrivant cette liste, & je crois que vous aurez de la peine à vous empêcher aussi de rire en la lisant. Cependant je vous supplie de croire que l'offre que je vous fais est très-sérieuse, & que je tiendrai exactement ma parole. Mais soit que l'accommodement se fasse ou non, je vous répons, puisque vous prenez si grand intérêt à la mémoire de feu M. Perrault le médecin, qu'à la premiere édition qui paroîtra de mon livre, il y aura dans la préface un article exprès en faveur de ce médecin, qui sûrement n'a point fait la façade du Louvre, ni l'Observatoire, ni l'arc de triomphe, comme on le prouvera dans peu démonstrativement : mais qui au fond étoit un homme de beaucoup de mérite, grand physicien, & ce que j'estime encore plus que tout cela, qui avoit l'honneur d'être votre ami. Je doute même, quelque mine que je fasse du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre M. Perrault l'Académicien, puisque cela n'est plus nécessaire. En effet, pour ce qui est de ses écrits contre les Anciens, beaucoup de mes amis sont persuadés que je n'ai déja que trop employé de papier dans mes Réflexions sur Longin, à réfuter des ouvrages si pleins d'ignorance & si indignes d'être réfutés. Et pour ce qui regarde ses critiques sur mes mœurs & sur mes ouvrages, le seul bruit, ajoutent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui, est suffisant pour me mettre à couvert de ses invectives. J'avoue qu'ils ont

raiſon. La vérité eſt pourtant, que pour rendre ma gloire complette, il faudroit que votre lettre fût publiée. Que ne ferois-je point pour en obtenir de vous le conſentement ? Faut-il ſe dédire de tout ce que j'ai écrit contre M. Perrault ? Faut-il ſe mettre à genoux devant lui ? Faut-il lire tout Saint-Paulin ? Vous n'avez qu'à dire : rien ne me ſera difficile. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.



ÉPIGRAMME LVII (1).

Contre les Sieurs Boyer & de la Chapelle.

J'APPROUVE que chez vous, Messieurs, on examine
Qui, du pompeux Corneille, ou du tendre Racine,
Excita dans Paris plus d'applaudissement.
Mais je voudrois qu'on cherchât tout d'un tems,
La question n'est pas moins belle,
Qui du fade (2) Boyer ou du sec la Chapelle
Excita plus de sifflement.

(1 Cette épigramme est sûrement de M. Boileau, quoiqu'elle ne se trouve dans aucune édition de ses œuvres. Peut-être ne l'a-t-il jamais fait imprimer par quelque raison de ménagement pour M. de la Chapelle. Celui-ci s'appelloit Jean de la Chapelle : il est l'auteur des amours de Catulle & de Tibulle, & de quarante-huit lettres d'un Suisse à un François, sur les intérêts des Princes & Nations de l'Europe.

(2) *Boyer.*] Il est connu dans les œuvres de M. Boileau par les vers 34 & 35 du quatrieme Chant du Lutrin.

Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur,
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur.

L'épigramme & les deux vers se servent de commentaire, & l'on y reconnoît le même génie & le même style.



ÉPITAPHE (1)

DE MONSIEUR RACINE.

D. O. M.

HIC jacet nobilis vir JOANNES RACINE, *Franciæ thesauris præfectus, Regi a secretis atque à cubiculo, necnon unus è quadraginta Gallicanæ Academiæ viris; qui postquam tragœdiarum argumenta diù cùm ingenti hominum admiratione tractasset, musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus. Cùm eum vitæ negotiorumque rationes*

A LA GLOIRE (2)
DE DIEU,
très-bon & très-grand.

CI gist Messire JEAN RACINE, Trésorier de France, Secrétaire du Roi, Gentilhomme de la Chambre, & l'un des quarante de l'Académie Françoise. Il s'appliqua long-tems à composer des tragédies, qui firent l'admiration de tout le monde. Mais enfin il quitta ces sujets profanes, pour ne plus employer son esprit & sa plume qu'à louer celui, qui seul mérite nos louanges. Les engagemens de son état & la situation de ses affaires le tinrent at-

(1) Cette épitaphe, où M. Despréaux a si bien observé les regles de cette noble & élégante simplicité qu'il a établies dans son Discours sur les Inscriptions, parut imprimée en latin pour la premiere fois (avec des fautes) en 1703, dans le Nécrologe de l'Abbaye de Notre-Dame de Port-Royal des Champs.

(2) On a tout lieu de croire que M. Despréaux est lui-même auteur de cette traduction. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Religieuses de Port-Royal la tenoient de sa main.

taché à la Cour. Mais au milieu du commerce des hommes il ſut remplir tous les devoirs de la piété & de la religion chrétienne. Le Roi Louis le Grand le choiſit lui, & un de ſes intimes amis (1), pour écrire l'hiſtoire & les événemens admirables de ſon regne. Pendant qu'il travailloit à cet ouvrage, il tomba dans une longue & grande maladie, qui le retira de ce lieu de miſeres, pour l'établir dans un ſéjour plus heureux, la cinquante-neuvieme année de ſon âge. Quoiqu'il eût eu autrefois des frayeurs horribles de la mort, il l'enviſagea alors avec beaucoup de tranquillité; & il mourut, non abattu par la crainte, mais ſoutenu par une ferme eſpérance & une grande confiance en Dieu. Tous ſes amis, entre leſquels il comptoit pluſieurs grands Seigneurs, furent extrêmement ſenſibles à la perte de ce grand homme. Le Roi même témoigna le regret qu'il en avoit. Sa grande modeſtie & ſon affection ſinguliere envers

multis nominibus Aulæ tenerent addictum, tamen in frequenti hominum conſortio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A Chriſtianiſſimo Rege Ludovico Magno ſelectus unà cum familiari ipſius amico fuerat, qui res eo regnante præclarè ac mirabiliter geſtas perſcriberet. Huic intentus operi, repentè in gravem atque diuturnum morbum implicitus eſt, tandem ab hâc ſede miſeriarum in melius domicilium tranſlatus anno ætatis ſuæ quinquageſimo-nono. Qui mortem longiori intervallo remotam valdè horruerat, ejuſdem præſentis aſpectum placidâ fronte ſuſtinuit, obiitque ſpe magis & piâ in Deum fiduciâ erectus, quàm fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, è quibus nonnulli inter regni primores eminebant, acerbiſſimo dolore perculit. Manavit etiam ad ipſum Regem tanti viri deſiderium. Fecit modeſtia ejus ſingularis & præcipua in

(1) Cet ami eſt M. Deſpréaux lui même.

hanc Portus-Regii domum benevolentia, ut in isto cœmeterio piè magis quàm magnificè sepeliri vellet, adeóque testamento cavit, ut corpus suum juxta piorum hominum, qui hîc jacent, corpora humaretur.

Tu verò quicumque es, quem in hanc domum pietas adducit, tuæ ipsius mortalitatis ad hunc aspectum recordare, & clarissimam tanti viri memoriam precibus potiùs quàm elogiis prosequere.

cette maiſon de Port-Royal lui firent choiſir une ſépulture pauvre, mais ſainte, dans ce cimetiere, & il ordonna par ſon teſtament qu'on enterrât ſon corps auprès des gens de bien qui y repoſent (1).

Qui que vous ſoyez, qui venez ici par un motif de piété, ſouvenez-vous, en voyant le lieu de ſa ſépulture, que vous êtes mortel, & penſez plutôt à prier Dieu pour cet homme illuſtre, qu'à lui donner des éloges.

---

(1) M. Racine par ſon Codicile du 16 Octobre 1698, avoit demandé d'être enterré à Port-Royal des Champs, dans le cimetiere des domeſtiques, aux pieds du célebre M. Hamon, qui avoit autrefois pris ſoin de ſes études dans cette retraite. Il fut enterré le 23 Avril 1699, deux jours après ſa mort, non au-deſſous de M. Hamon, mais au-deſſus, parce qu'il ne ſe trouva point de place au-deſſous.



TRAITÉ DU SUBLIME,

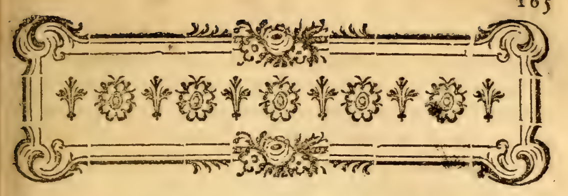
OU

DU MERVEILLEUX

DANS LE DISCOURS,

TRADUIT DU GREC DE LONGIN;

Avec les Remarques de Monſieur Deſpréaux, & de Meſſieurs Tollius, Dacier & Boivin.



PRÉFACE.

Ce petit Traité, dont je donne la traduction au public, est une piece échappée du naufrage de plusieurs autres livres que Longin avoit composés. Encore n'est-elle pas venue à nous toute entiere. Car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits défectueux; & un livre à part, qui étoit comme une suite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il est, il nous en reste encore assez, pour nous faire concevoir une fort grande idée de son auteur, & pour nous donner un véritable regret de la perte de ses autres ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. Suidas en compte jusqu'à neuf, dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'étoient tous ouvrages de critique. Et certainement, on ne sauroit assez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chefs-d'œuvre de bon sens, d'érudition & d'éloquence. Je dis d'éloquence, parce que Longin ne s'est pas contenté, comme Aristote & Hermogene, de nous donner des préceptes tout secs & dépouillés d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à Cécilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en style bas. En traitant des beautés de l'élocution, il a employé toutes les finesses de l'élocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne; & en parlant du Sublime, il est lui-même très-sublime. Cependant il fait cela si à propos, & avec tant d'art qu'on ne sauroit l'accuser en pas aucun endroit de sortir du style didactique.

C'est ce qui a donné à son livre cette haute réputation qu'il s'est acquise parmi les Savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux restes de l'antiquité, sur les matieres de rhétorique. Casaubon (1) *l'appelle un* Livre d'or, *voulant marquer par là, le poids de ce petit Ouvrage, qui, malgré sa petitesse, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.*

Aussi jamais homme de son tems même, n'a été plus estimé que Longin. Le Philosophe Porphyre, qui avoit été son disciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, son jugment étoit la regle du bon sens, ses décisions en matiere d'ouvrages, passoient pour des arrêts souverains, & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius, dans la vie des Sophistes, passe encore plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin, il se laisse emporter à des hyperboles extravagantes, & ne sauroit se résoudre à parler en style raisonnable, d'un mérite aussi extraordinaire que celui de cet auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un critique habile, ce fut un ministre d'Etat considérable; & il suffit, pour faire son éloge, de dire qu'il fut considéré de Zénobie, cette fameuse reine des Palmyréniens, qui osa bien se déclarer reine de l'Orient, après la mort de son mari Odénat. Elle avoit appellé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'instruire dans la langue greque. Mais de son maître en grec, elle en fit à la fin un de ses principaux ministres. Ce fut lui qui encouragea cette reine à soutenir la qualité de reine de l'Orient, qui lui rehaussa le cœur dans l'adversité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle écrivit à Aurélian, quand cet empereur la somma de se rendre. Il en coûta la vie à notre auteur : mais sa mort fut également glorieuse pour lui, & honteuse pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Com-

(1) Exercit. 1. adv. Baronium. *Dionysius Longinus, cujus extat aureolus, περὶ Ὕψους libellus.*

me cette mort est un des plus fameux incidens de l'histoire de ce tems-là, le lecteur ne sera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiscus en a écrit. Cet auteur raconte que l'armée de Zénobie & de ses alliés ayant été mise en fuite près de la ville d'Emesse, Aurélian alla mettre le siege devant Palmyre, où cette princesse s'étoit rétirée. Il trouva plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vraisemblablement de la résolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du siége, il essaya de l'avoir par composition. Il écrivit donc une lettre à Zénobie, dans laquelle, il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourvu qu'elle se rendît dans un certain tems. Zénobie, ajoûte Vopiscus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'état de ses affaires ne lui permettoit. Elle croyoit par là donner de la terreur à Aurélian. Voici sa réponse.

ZÉNOBIE, REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURELIAN. Personne jusques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains, comme si tu ne savois pas que Cléopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarrazins arment pour nous. Les Arméniens se sont déclarés en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces seront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre. *Cette lettre, ajoûte Vopiscus, donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut prise peu de jours après, & Zénobie arrêtée comme elle s'enfuyoit chez les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurélian ne voulut pas deshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il réserva donc Zénobie pour le triomphe, & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de leurs con-*

ſeils. Entre ceux-là, continue cet hiſtorien, le philoſophe Longin fut extrêmement regretté. Il avoit été appellé auprès de cette princeſſe pour lui enſeigner le grec. Aurélian le fit mourir pour avoir écrit la lettre précédente. Car bien qu'elle fût écrite en langue Syriaque, on le ſoupçonnoit d'en être l'auteur. L'hiſtorien Zoſime témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accuſa. Zénobie, *dit-il*, ſe voyant arrêtée, rejetta toute ſa faute ſur ſes miniſtres, qui avoient, dit-elle, abuſé de la foibleſſe de ſon eſprit. Elle nomma entr'autres Longin, celui dont nous avons pluſieurs écrits ſi utiles. Aurélian ordonna qu'on l'envoyât au ſupplice. Ce grand perſonnage, *pourſuit Zoſime*, ſouffrit la mort avec une conſtance admirable, juſques à conſoler en mourant, ceux que ſon malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par-là, on peut voir que Longin n'étoit pas ſeulement un habile rhéteur, comme Quintilien & comme Hermogene; mais un philoſophe digne d'être mis en parallele avec les Socrates & avec les Catons. Son livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractere d'honnête-homme y paroît par-tout; & ſes ſentimens ont je ne ſais quoi qui marque non-ſeulement un eſprit ſublime, mais une ame fort élevée au-deſſus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à débrouiller un ſi excellent ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu juſqu'ici que d'un très-petit nombre de ſavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en latin, à la ſollicitation de Manuce : mais il n'acheva pas cet ouvrage; ſoit parce que les difficultés l'en rebuterent, ou que la mort le ſurprit auparavant. Gabriel (1) *de Petra, à quelque tems de-là, fut plus courageux; & c'eſt à lui qu'on doit la traduction latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres : mais*

---

(1) *Gabriel de Petra.*] Profeſſeur en Grec à Lauſanne : il vivoit en 1615.

elles

elles sont si informes & si grossieres, que (1) ce seroit faire trop d'honneur à leurs auteurs que de les nommer. Et même celle de Pétra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas fort achevée. Car outre que souvent il parle grec en latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si savant homme d'ignorance, ni établir ma réputation sur les ruines de la sienne. Je sais ce que c'est que de débrouiller le premier un auteur; & j'avoue d'ailleurs, que son ouvrage m'a beaucoup servi, aussi bien que les petites (2) notes de Langbaine & de (3) M. le Fevre. Mais je suis bien aise d'excuser, par les fautes de la traduction latine, celles qui pourront m'être échappées dans la françoise. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultés. Il est aisé à un traducteur latin de se tirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins soupçonner d'être intelligibles. En effet, le lecteur, qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend plutôt à soi-même, qu'à l'ignorance du traducteur. Il n'en est pas ainsi des traductions en langue vulgaire. Tout ce que le lecteur n'entend point, s'appelle un galimathias, dont le traducteur tout seul est responsable. On

---

(1) *Ce seroit faire trop d'honneur à leurs auteurs.*] Dominicus Pizimentius & Petrus Paganus.

(2) *Notes de Langbaine.*] Gerard Langbaine, Anglois, a traduit en latin le Traité du Sublime de Longin, avec des notes fort estimées. Cet ouvrage fut imprimé à Oxford, en 1638. Et ces mêmes notes ont été inserées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle édition que Jacques Tollius a donnée de cet excellent critique à Utrecht, en 1694. Langbaine mourut en 1657.

(3) *M. le Fevre.*] Tannegui le Fevre, Professeur à Saumur, pere de l'illustre & savante Madame Dacier. Il donna son édition de Longin en 1663.

lui impute jusques aux fautes de son auteur; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, sans néanmoins qu'il ose s'en écarter.

Quelque petit donc que soit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre présent au public, si je lui en avois donné une bonne traduction en notre langue. Je n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me sois efforcé de ne me point écarter, en pas un endroit, des régles de la véritable traduction, je me suis pourtant donné un honnête liberté, sur-tout dans les passages qu'il rapporte. J'ai songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin; mais de donner au public un traité du Sublime, qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il se trouvera peut-être des gens qui non-seulement n'approuveront pas ma traduction, mais qui n'épargneront pas même l'original. Je m'attends bien qu'il y en aura plusieurs qui déclineront la jurisdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plupart des juges de notre siecle. Ces hommes accoutumés aux débauches, & aux excès des poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un auteur se soit élevé, s'ils ne l'ont entiérement perdu de vue : ces petits esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappés des hardiesses judicieuses des Homeres, des Platons & des Démosthenes. Ils chercheront souvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être se moqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois sur des passages, qui bien que très-sublimes, ne laissent pas d'être simples & naturels, & qui saisissent plutôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque assurance pourtant que ces Messieurs ayent de la netteté de leurs lumieres, je les prie de considérer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un apprentif, que je leur offre, mais le chef-d'œuvre d'un des plus

ſavans critiques de l'antiquité. Que s'il ne voient pas la beauté de ces paſſages, cela peut auſſi-tôt venir de la foibleſſe de leur vue, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conſeille d'en accuſer la traduction, puiſqu'il n'eſt que trop vrai que je n'ai ni atteint, ni pu atteindre à la perfection de ces excellens originaux; & je leur déclare par avance, que s'il y a quelques défauts, ils ne ſauroient venir que de moi.

Il ne reſte plus, pour finir cette préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cécilius, qui avoit preſque employé tout ſon livre à montrer ce que c'eſt que Sublime; il n'a pas cru devoir rebattre une choſe qui n'avoit été déja que trop diſcutée par un autre. Il faut donc ſavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les orateurs appellent le ſtyle ſublime: mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui frappe dans le diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, tranſporte. Le ſtyle ſublime veut toujours de grands mots; mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut être dans le ſtyle ſublime, & n'être pourtant pas ſublime; c'eſt-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de ſurprenant. Par exemple. Le ſouverain arbitre de la nature d'une ſeule parole forma la lumiere. *Voilà qui eſt dans le ſtyle ſublime: cela n'eſt pas néanmoins ſublime: parce qu'il n'y a rien-là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aiſément trouver. Mais,* Dieu dit: que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit; *ce tour extraordinaire d'expreſſion, qui marque ſi bien l'obéiſſance de la créature aux ordres du Créateur,* (1) *eſt véritablement ſublime, & a quelque choſe de*

(1) *Eſt véritablement ſublime.*] Voyez ci-après la reflexion X. de M. Deſpréaux ſur ce paſſage de Longin.

divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'extraordinaire, le surprenant, & comme je l'ai traduit, le merveilleux dans le discours.

(1) *J'ai rapporté ces paroles de la Genese, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge* (2) *par Longin même, qui, au milieu des ténebres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais, que dirons-nous* (3) *d'un des plus savans hommes de notre siecle, qui, éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit; qui a osé, dis-je, avancer* (4) *dans un livre qu'il a fait pour démontrer la religion chrétienne, que Longin s'étoit trompé lorsqu'il avoit cru que ces paroles étoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que* (5) *des personnes, non moins considérables par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genese, n'ont pas été de l'avis de ce savant homme; &* (6) *dans leur préface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit*

---

(1) *J'ai rapporté ces paroles de la Genese*, &c.] Toute cette section fut ajoutée par l'Auteur à sa préface, dans l'édition de 1683, qui fut la troisieme de ce *Traité du Sublime.*

(2) *Par Longin même.*] Chapitre VII.

(3) *D'un des plus savans hommes.*] M. Huet, alors sous-précepteur de Monseigneur le Dauphin, & ensuite Evêque d'Avranches.

(4) *Dans un livre qu'il a fait*, &c.] *Demonstratio Evangelica, Propos.* 4. *cap.* 2. *num.* 53. *pag.* 54. Ce livre fut imprimé en 1678, *in-folio.*

(5) *Des personnes non moins considérables*, &c.] Messieurs de Port-Royal, & sur-tout M. le Maître de Saci.

(6) *Dans leur préface.*] Seconde partie, § 3. où il est traité de la simplicité sublime de l'Ecriture Sainte. On y cite avec éloge M. Despréaux.

Saint qui a dicté ce livre, ont allégué le passage de Longin, pour montrer combien les chrétiens doivent être persuadés d'une vérité si claire, & qu'un païen même a sentie par les seules lumieres de la raison.

(1) *Au reste, dans le tems qu'on travailloit à cette derniere édition de mon livre, M. Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes très-savantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusqu'ici aux interprêtes. J'en ai suivi quelques-unes. Mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'être trompé, il est bon d'en faire les lecteurs juges. C'est dans cette vue que* (2) *je les ai mises à la suite de mes remarques; M. Dacier n'étant pas seulement un homme de très-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand savoir. Il a été disciple du célebre M. le Fevre, pere de cette savante fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacréon en François; & qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle & Euripide en la même langue.*

(3) *J'ai laissé dans toutes mes autres éditions cette*

---

(1) *Dans le tems qu'on travailloit*, &c.] L'Auteur ajouta cette autre section à cette préface, dans la même édition de 1683.

(2) *Je les ai mises à la suite de mes remarques.*] M. Despréaux avoit fait imprimer ses remarques, celles de M. Dacier & celles de M. Boivin, séparément & à la suite de sa traduction. Dans cette nouvelle édition, l'on a mis les unes & les autres sous le texte. On y a joint les remarques françoises de M. Tollius, qui a donné au public une édition de Longin, avec une traduction latine, enrichie de notes très-savantes. Il avoit inséré dans son édition la traduction françoise de M. Despréaux.

(3) *J'ai laissé dans toutes mes autres éditions*, &c.] Ceci, jusqu'à la fin de la préface, fut ajouté par l'Auteur dans l'édition de 1701.

préface, telle qu'elle étoit lorſque je la fis imprimer pour la premiere fois, il y a plus de vingt ans, & je n'y ai rien ajouté. Mais aujourd'hui, comme j'en revoyois les épreuves, & que je les allois renvoyer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne ſeroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au paſſage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'eſt préſenté aſſez heureuſement à ma mémoire. Il eſt tiré de l'Horace de M. Corneille. Dans cette tragédie, dont les trois premiers actes ſont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illuſtre écrivain, une femme qui avoit été préſente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop tôt, & n'en avoit pas vu la fin, vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ſes fils ont été tués, & que le troiſieme ne ſe voyant plus en état de réſiſter, s'eſt enfui. Alors, ce vieux Romain, poſſédé de l'amour de ſa patrie, ſans s'amuſer à pleurer la perte de ſes deux fils, morts ſi glorieuſement, ne s'afflige que de la fuite honteuſe du dernier, qui a, dit-il, par une ſi lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace. Et leur ſœur, qui étoit là préſente, lui ayant dit : Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? *Il répond bruſquement :* Qu'il mourût. *Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur héroïque qui eſt renfermée dans ce mot,* Qu'il mourût, *qui eſt d'autant plus ſublime, qu'il eſt ſimple & naturel, & que par-là on voit que c'eſt du fond du cœur que parle ce vieux héros, & dans les tranſports d'une colere vraiment romaine. De fait, la choſe auroit beaucoup perdu de ſa force, ſi, au lieu de* Qu'il mourût, *il avoit dit :* Qu'il ſuivît l'exemple de ſes deux freres, *ou* Qu'il ſacrifiât ſa vie à l'intérêt & à la gloire de ſon pays. *Ainſi, c'eſt la ſimplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce ſont-là de ces choſes que Longin appelle*

ſublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vêcu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit ſa bouche au commencement de (1) la mort de Pompée, *pour exagérer les vaines circonſtances d'une déroute qu'il n'a point vue.*

---

(1) *La mort de Pompée.*] Autre tragédie de M. Corneille.





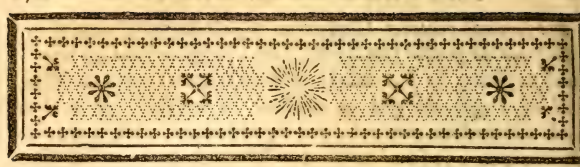
PRÉFACE
DE
MONSIEUR DACIER (1).

DE tous les auteurs Grecs, il n'y en a point de plus difficile à traduire que les Rhéteurs, sur-tout quand on débrouille le premier leurs ouvrages. Cela n'a pas empêché que M. Despréaux, en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayions en notre langue. Il a non-seulement pris la naïveté & la simplicité du style didactique de cet excellent auteur; il en a même si bien attrapé le Sublime, qu'il fait valoir aussi heureusement que lui, toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il emploie en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rhéteur avec soin, je fis quelques découvertes, en le relisant sur la traduction; & je trouvai de nouveaux sens dont les interprêtes ne s'étoient point avisés. Je me crus obligé de les communiquer à M. Despréaux. J'allai donc chez lui, quoique je n'eusse pas l'avantage de le connoître. Il ne reçut pas mes critiques en auteur, mais en galant homme; il convint de quelques endroits; nous disputâmes long-tems sur d'autres: mais dans ces endroits mêmes dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laissa pas de faire quelque estime de mes remarques; & il me témoigna que si je voulois, il les feroit imprimer avec les siennes dans

(1) Cette préface & les remarques de M. Dacier, parurent pour la premiere fois, dans l'édition de M. Despréaux, faite en 1683.

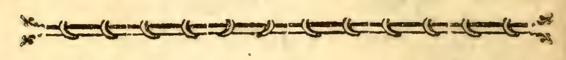
une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'hui. Mais de peur de grossir son livre, j'ai abrégé le plus qu'il m'a été possible, & j'ai tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit ici que de trouver la vérité ; & comme M. Despréaux consent, que si j'ai raison, l'on suive mes remarques, je serai ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin, on laisse mes remarques pour s'attacher à sa traduction, que je prendrois moi-même pour modele, si j'avois entrepris de traduire un ancien Rhéteur.





TRAITÉ DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de LONGIN (*).



CHAPITRE PREMIER (**).

Servant de préface à l'ouvrage.

Vous ſavez bien, (1) mon cher Terentianus, que lorſque nous lûmes enſemble le petit Traité que

(*) Le Roi a dans ſa Bibliotheque un manuſcrit [N. 3083.] de ſept à huit cents ans, où le Traité du Sublime de Longin, ſe trouve à la ſuite des Problêmes d'Ariſtote. Il me ſeroit aiſé de prouver que cet exemplaire eſt original par rapport à tous ceux qui nous reſtent aujourd'hui. Mais je n'entre point préſentement dans un détail que je réſerve pour une remarque particuliere ſur le Chapitre VII. J'avertis ſeulement ceux qui voudront ſe donner la peine de lire les notes ſuivantes, qu'elles ſont pour la

(2) Cécilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que (3) la baſſeſſe de ſon ſtyle répondoit aſſez mal à la dignité de ſon ſujet ; que les principaux points de

---

plupart appuyées ſur l'ancien manuſcrit. Il fournit lui ſeul un grand nombre de leçons, que Voſſius a autrefois recueillies, & que Tollius a publiées. Il ne me reſte à remarquer qu'un petit nombre de choſes, auxquelles il me ſemble qu'on n'a pas encore fait attention.

(**) Le partage des Chapitres n'eſt point de Longin. Les chiffres, qui en font la diſtinction, ont été ajoutés d'une main récente dans l'ancien manuſcrit. A l'égard des argumens ou ſommaires, il n'y en a qu'un très-petit nombre, qui même ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les imprimés. Après cela il ne faut pas s'étonner ſi les imprimés ne s'accordent pas entre eux, en ce qui regarde la diviſion & les argumens des Chapitres. BOIVIN.

(1) *Mon cher Terentianus.*] Le grec porte, *mon cher Poſtumius Terentianus ;* mais j'ai retranché *Poſtumius :* le nom de *Terentianus* n'étant déja que trop long. Au reſte, on ne ſait pas trop bien qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que c'étoit un latin, comme ſon nom le fait aſſez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre X. BOILEAU.

(2) *Cécilius.*] C'étoit un rhéteur Sicilien. Il vivoit ſous Auguſte, & étoit contemporain de Denys d'Halicarnaſſe, avec qui il fut lié même d'une amitié aſſez étroite. BOILEAU.

(3) *La baſſeſſe de ſon ſtyle.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ταπεινότερον Je ne me ſouviens point d'avoir jamais vu ce mot employé dans les ſens que lui veut donner M. Dacier ; & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toujours à mon avis, revenir au ſens le plus naturel, qui eſt celui que je lui ai donné. Car pour ce qui eſt des paroles qui ſuivent τῆς ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire, *que ſon ſtyle eſt par-tout inférieur à ſon ſujet :* y ayant beaucoup d'exemples en grec de ces adjectifs mis pour l'adverbe. BOILEAU.

Ibid. *La baſſeſſe de ſon ſtyle répondoit aſſez mal à la dignité de ſon ſujet.*] C'eſt le ſens que tous les interprêtes ont donné à ce paſſage ; mais comme le Sublime n'eſt point néceſſaire à un rhéteur pour nous donner des regles de cet art, il me ſemble que Longin n'a pu parler ici de cette prétendue baſſeſſe du ſtyle de Cécilius. Il lui reproche ſeulement deux choſes ; la premiere, que ſon livre eſt beaucoup plus petit que ſon ſujet ; que ce livre ne contient pas toute ſa matiere : & la ſeconde, qu'il n'en a pas

cette matiere, n'y étoient pas touchés, & qu'en un mot, cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La premiere est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fonds la principale, consiste à montrer comment, & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cécilius s'est fort attaché à l'une des deux choses : car il

---

même touché les principaux points. Συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas signifier, à mon avis, *le style de ce livre est trop bas :* mais *ce livre est plus petit que son sujet*, ou *trop petit pour tout son sujet.* Le seul mot ὅλης le détermine entiérement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce même sens. Longin en disant, que Cécilius n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après lui sur le même sujet. DACIER.

Ibid. *La bassesse de son style.*] Encore que M. Dacier ait ici très-bien compris le sens de notre Auteur, néanmoins je ne trouve pas toute la netteté nécessaire dans sa traduction. J'aimerois mieux traduire ces paroles ainsi : » Vous vous souvenez, » mon cher Térentianus, que quand nous lûmes ensemble le » petit traité, que Cécilius a fait du Sublime, nous le trouvâmes » trop maigre à l'égard de toute sa matiere, & que nous jugeâ» mes que les principaux points n'y étoient pas même touchés. « Mais comme c'est une témérité à un étranger de corriger les François naturels, & principalement les hommes illustres par leur grand génie & par leur érudition, je me contenterai de renvoyer le lecteur a ma traduction latine. TOLLIUS.

Ibid. *La bassesse de son style.*] Longin se sert par-tout du mot ταπεινὸς, dans le sens que lui donne M. Despréaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajax, οὐ γὰρ ζῆν εὔχεται· ἦν γὰρ τὸ αἴτημα τοῦ ἥρωος ταπεινότερον : *Il ne demande pas la vie ; un héros n'étoit pas capable de cette bassesse ;* est fort semblable pour la construction à ce qu'il dit ici, τὸ συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως. Voyez aussi les Chapitres II, VI, XXVII, XXIX, XXXII, XXXIV, &c. BOIVIN.

s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'étoit un point fort ignoré : mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sais pourquoi, comme une chose absolument inutile. Après tout, cet auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à louer pour son travail, & (1) pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du Sublime, voyons pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait, sur cette matiere, quelque observation raisonnable, (2) & dont les orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

---

(1) *Pour le dessein qu'il a eu de bien faire.*] Il faut prendre ici le mot d'ἐπίνοια comme il est pris en beaucoup d'endroits pour une simple pensée. » Cécilius n'est pas tant à blâmer pour » ses défauts, qu'à louer pour la pensée qu'il a eue : pour le » dessein qu'il a eu de bien faire. « Il se prend aussi quelquefois pour *invention*; mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de rhétorique : c'est de la raison & du bon sens dont il est besoin. BOILEAU.

Ibid. *Pour le dessein qu'il a eu de bien faire.*] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & σπουδή. M. Despréaux ne s'est attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit, que » Cécilius n'est peut-être pas tant à blâmer pour ses défauts, » qu'il est à louer pour son invention & pour le dessein qu'il a » eu de bien faire. « ἐπίνοια signifie *dessein*, *invention*, & par ce seul mot, Longin a voulu nous apprendre que Cécilius étoit le premier qui eût entrepris d'écrire du Sublime. DACIER.

Ibid. *Pour le dessein.*] C'est une chose étonnante que M. Dacier ait touché justement les mêmes lieux que j'avois marqués dans mon exemplaire. Car ce mot d'Ἐπίνοια m'avoit aussi donné dans la vue : c'est pourquoi je l'ai interprêté, *cogitationemque*, me servant d'une transposition, qui fait la cadence plus délicate. Car il est plus doux à l'oreille de dire, *curam cogitationemque susceperit*, que *cogitationem curamque susceperit*. Ἐπίνοια donc signifie ici le dessein, non pas de bien faire, mais de traiter du Sublime. TOLLIUS.

(2) *Et dont les orateurs.*] Le grec porte, ἀνδράσι πολιτικοῖς ;

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon ouvrage, que vous m'en direz votre ſentiment avec cette ſincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car un Sage (Pythagore) dit fort bien : ſi nous avons quelque voie pour nous rendre ſemblables aux Dieux, c'eſt de *faire du bien*, & de *dire la vérité*.

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'écris, c'eſt-à-dire à un homme (1) inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arrêterai point ſur beaucoup de choſes qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime eſt en effet ce qui forme l'excellence & la ſouveraine perfection du diſcours : que c'eſt par lui que les grands poëtes & les écrivains les plus fameux ont remporté le prix, (2) & rempli toute la poſtérité du bruit de leur gloire.

---

viris politicis, c'eſt-à-dire les orateurs, en tant qu'ils ſont oppoſés aux déclamateurs, & à ceux qui font des diſcours de ſimple oſtentation. Ceux qui ont lu Hermogene, ſavent ce que c'eſt que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un ſtyle d'uſage, & propre aux affaires ; à la différence du ſtyle des déclamateurs, qui n'eſt qu'un ſtyle d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par *viros politicos*, entend ceux qui mettent en pratique *ſermonem politicum*. BOILEAU.

(1) *Inſtruit du toutes les belles connoiſſances.*] Je n'ai point exprimé φίλτατον, parce qu'il me ſemble tout-à-fait inutile en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] J'ai changé dans le grec le mot φίλτατον en φίλτατε, *mon cher ami.* TOLLIUS.

(2) *Et remplit toute la poſtérité du bruit de leur gloire.*] Gérard Langbaine, qui a fait de petites notes très-ſavantes ſur Longin, prétend qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον εὐκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον εὐκλείαις. Ainſi dans ſon ſens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au-delà de leurs ſiecles.* Mais il ſe trompe, περιέβαλον veut dire, *ont embraſſé, ont rempli toute la poſtérité de l'éten-*

Car il ne perſuade pas proprement, mais il ravit, il tranſporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la perſuaſion, que pour l'ordinaire elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du Sublime. (1) Il donne au diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute. Il ne ſuffit pas d'un endroit ou deux dans un ouvrage, pour vous faire remarquer la fineſſe de l'*Invention*, la beauté de l'*Economie*, & de la *Diſpoſition*; c'eſt avec peine que cette juſteſſe ſe fait remarquer par

---

due de leur gloire. Et quand on voudroit même entendre ce paſſage à ſa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction puiſque περιέσσαλον ſignifie quelquefois ὑπερέσσαλον. comme on le voit dans ce vers d'Homere, Il. 23. v. 296. Ἴσε γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπποι. TOLLIUS.

[1] *Il donne au diſcours une certaine vigueur noble*, &c.] Je ne ſais pas pourquoi M. le Fevre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien ſans mettre παντῶς au lieu de παντὸς, *Surmonte tous ceux qui l'écoutent : Se met au-deſſus de tous ceux qui l'écoutent.* BOILEAU.

Ibid. *Il donne au diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enleve l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les Interprêtes ont traduit de même : mais je crois qu'ils ſe ſont fort éloignés de la penſée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout ſuivi la figure qu'il emploie ſi heureuſement. Τὰ ὑπερφυᾶ προσφέροντα βίαν, eſt ce que Horace diroit, *adhibere vim* : au lieu de παντὸς, il faut lire πάντως, avec un omega, comme M. le Fevre l'a remarqué. Πάντως ἐπάνω τοῦ ἀκροωμένου καθίσαται eſt une métaphore priſe du manége, & pareille à celle dont Anacréon s'eſt ſervi, σὺ δ' οὐκ ἀΐεις οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne ſais point que tu es le maître de mon cœur.* Longin dit donc, *Il n'en eſt pas ainſi du Sublime ; par un effort auquel on ne peut réſiſter, il ſe rend entiérement maître de l'auditeur.*

toute la ſuite même du diſcours. Mais (1) quand le Sublime vient à éclater où il faut, il renverſe tout comme un foudre, & préſente d'abord toutes les forces de l'orateur ramaſſées enſemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de ſemblable, ſeroit fort inutile pour vous, qui ſavez ces choſes par expérience, & qui m'en feriez, au beſoin, à moi-même des leçons.



CHAPITRE II.

S'il y a un art particulier du Sublime, & des trois vices qui lui ſont oppoſés.

Il faut voir d'abord s'il y a un art particulier du Sublime. Car il ſe trouve des gens qui s'imaginent que c'eſt une erreur de le vouloir réduire en art, & d'en donner des préceptes. Le Sublime, diſent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le ſeul art, pour y parvenir, c'eſt d'y être né. Et même à ce qu'ils prétendent, il y a des ouvrages que la nature doit produire toute ſeule. La contrainte des préceptes ne fait que les affoiblir, & leur donne une certaine ſéchereſſe qui les rend maigres & décharnés. Mais je ſoutiens, qu'à bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et, à dire vrai, quoique la nature ne ſe montre jamais plus libre que dans les diſcours ſublimes & pathé-

(1) *Quand le Sublime vient d'éclater.*] Notre langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ἐξενεχθὲν, qui eſt emprunté de la tempête, & qui donne une idée merveilleuſe, à peu près comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes.* Longin a voulu donner ici une image de la foudre, que l'on voit plutôt tomber que partir. DACIER.

tiques, il est pourtant aisé de reconnoître qu'elle ne se laisse pas conduire au hasard, & qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'art & des régles. J'avoue que dans toutes nos productions il la faut toujours supposer comme la base, le principe & le premier fondement. Mais aussi est-il certain que notre esprit a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquérir la parfaite habitude du Sublime. (1) Car comme les vaisseaux sont en

---

(1) *Car comme les vaisseaux*, &c.] Il faut suppléer au grec, ou sous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge, καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ πλοῖα, &c. & expliquer ἀνερμάτιστα, dans le sens de M. le Fevre & de Suidas, des vaisseaux qui flottent manque de sable & de gravier dans le fond, qui les soutienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, auxquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens. BOILEAU.

Ibid. *Car comme les vaisseaux.*] Je suis d'accord ici avec M. Despréaux, qu'il y manque le mot de πλοῖα, ou, si on aime mieux le mot σκάφη, qu'on rencontre dans la même comparaison dans Théodoret, orat. VII, *de Providentia:* Ἐπειδὴ γὰρ ἡ φύσις πρὸς τὸ χεῖρον ἐξώκειλε, καὶ ὁ νοῦς τοῖς πάθεσι περικλυσθεὶς, ὑποβρύχιός τε γινόμενος, εἴοντι σκάφος ἀνερμάτιστον, ἀτάκτως φέρεσθαι τὸ σῶμα κατέλιπεν, ἀναγκαίας ἐδεήθημεν νόμων, καθάπερ τινὸς ἀλκύρας ἱστώσης τὸ σκάφος, καὶ τὴν ἐπιπροσαφορὰν κωλυούσης, καὶ συγχωρούσης, ἀναδῦναι τὸν κυβερνήτην, καὶ τῶν οἰάκων ἐπιλαβέσθαι. TOLLIUS.

Ibid. *Car comme les vaisseaux.*] Les conjonctions ὡς & οὕτω, usitées dans les comparaisons, le mot ἀνερμάτιστα, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interprêtes, qu'il y avoit une comparaison en cet endroit. M. Despréaux a bien senti qu'elle étoit défectueuse. » Il faut, *dit-il*, suppléer au » grec, ou sous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de » charge... Autrement il n'y a point de sens. « Pour moi, je crois qu'il ne faut point chercher ici de comparaison, la conjonction οὕτω, qui en étoit, pour ainsi dire, le caractère, ne se trouve ni dans l'ancien manuscrit, ni dans l'édition de Robortellus.

danger de périr, lorſqu'on les abandonne à leur ſeule légéreté, & qu'on ne ſait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir; il en eſt ainſi du Sublime, ſi on l'abandonne à la ſeule impétuoſité d'une nature ignorante & téméraire. Notre eſprit aſſez ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'éperon. [Démoſthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie, c'eſt *d'être heureux :* mais qu'il y en a encore un autre qui n'eſt pas moindre,

---

L'autre conjonction qui eſt ὡς, ne ſignifie pas *comme*, en cet endroit, mais *que*. Cela poſé, le raiſonnement de Longin eſt très-clair, ſi on veut ſe donner la peine de le ſuivre. En voici toute la ſuite : » Quelques-uns s'imaginent que c'eſt une erreur » de croire que le Sublime puiſſe être réduit en art. Mais je ſou- » tiens que l'on ſera convaincu du contraire, ſi on conſidére que » la nature, quelque liberté qu'elle ſe donne ordinairement » dans les paſſions & dans les grands mouvemens, ne marche pas » tout-à-fait au haſard : que dans toutes nos productions il la » faut ſuppoſer comme la baſe, le principe & le premier fonde- » ment : mais que notre eſprit à beſoin d'une méthode pour lui » enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu ; » & qu'enfin « [c'eſt ici qu'il y a dans le grec, καὶ ὡς pour καὶ ὅτι, dont Longin s'eſt ſervi plus haut, & qu'il n'a pas voulu répéter] » le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre » grandeur, eſt gliſſant & dangereux, lorſqu'il n'eſt pas ſou- » tenu & affermi par des régles de l'art, & qu'on l'abandonne » à l'impétuoſité d'une nature ignorante. « On ſe paſſe très- bien de la comparaiſon qui ne ſervoit qu'à embrouiller la phraſe. Il faut ſeulement ſous-entendre, εἰ ἐπισκέψαιτό τις, qui eſt ſix ou ſept lignes plus haut, & faire ainſi la conſtruction : καὶ (εἰ ἐπισκέψαιτό τις) ὡς ἐπικινδυνότερα, & ſi on conſidére *que le Grand*, &c. Ἠπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν τὰ μεγάλα, eſt préciſément la même choſe que, τὰ μεγάλα ἐπισφαλῆ δι' αὐτὸ τὸ μέγεθος, qu'on lit dans le Chapitre XXVII, & que M. Deſpréaux a traduit ainſi : » Le Grand, de ſoi-même, & par » ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. « Ἀνερμάτιστα & ἀστήρικτα, ſont des termes métaphoriques, qui dans le ſens propre conviennent à de grands bâtimens ; mais qui pris figuré- ment, peuvent très-bien s'appliquer à tout ce qui eſt grand, même aux ouvrages d'eſprit. BOIVIN.

& ſans lequel ce premier ne ſauroit ſubſiſter, qui eſt de *ſavoir ſe conduire avec prudence.* (1) Nous en pouvons dire autant à l'égard du diſcours. (2) La nature eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire pour arriver au Grand. Cependant, ſi l'art ne prend ſoin de la conduire, c'eſt une aveugle qui ne ſait où elle va. (3) *****

---

(1) *Nous en pouvons dire autant*, &c.] J'ai ſuppléé la reddition de la comparaiſon qui manque en cet endroit dans l'original. BOILEAU.

(2) *La nature eſt ce.*] Je traduirai ici ce qu'il y a de plus dur dans l'original de mon manuſcrit : » Que la nature tienne pour » arriver au Grand la place du bonheur ; & l'art, celle de la » prudence. Mais ce qu'on doit conſidérer ici ſur toutes choſes, » c'eſt que cette connoiſſance même, qu'il y a dans l'éloquence » quelque choſe qu'on doit à la bonté de la nature, ne nous » vient que de l'art même qui nous l'indique. C'eſt pourquoi je » ne doute pas que quand celui qui nous blâme de ce que nous » tâchons d'aſſujettir le Sublime aux études & à l'art, voudra » faire ſes réflexions ſur ce que nous venons de débiter, il ne » change bientôt d'avis, & qu'il ne condamne plus nos ſoins » dans cette matiere, comme s'ils étoient ſuperflus & ſans aucun » profit. « TOLLIUS,

Ibid. *La nature eſt ce qu'il y a.*] Il manque en cet endroit deux feuillets entiers dans l'ancien manuſcrit : c'eſt ce qui a fait la lacune ſuivante. Je ne ſais par quel haſard les cinq ou ſix lignes que Tollius a eues d'un manuſcrit du Vatican, & qui ſe trouvent auſſi dans un manuſcrit du Roi [N. 3171.] tranſpoſées & confondues avec un fragment des problêmes d'Ariſtote, ont pu être conſervées. Il y a apparence que quelqu'un ayant rencontré un morceau des deux feuillets égarés de l'ancien manuſcrit, ou les deux feuillets entiers, mais gâtés, n'aura pu copier que ces cinq ou ſix lignes. A la fin de ce petit ſupplément, dont le public eſt redevable à Tollius, je crois qu'il faut lire *ἡγήσαιτο*, & non pas *κομίσαιτο*, qui ne me paroît pas faire un ſens raiſonnable. Le manuſcrit du Roi, où ſe trouve ce même ſupplément, n'a que *σαιτο*, de la premiere main : *κομί* eſt d'une main plus récente. Cela me fait ſoupçonner, que dans l'ancien manuſcrit le mot étoit à demi effacé, & que quelques-uns ont cru mal-à-propos qu'il devoit y avoir *κομίσαιτο*. BOIVIN.

(3) *****.] L'Auteur avoit parlé du ſtyle enflé, & citoit à propos de cela les ſottiſes d'un poëte tragique, dont voici quelques reſtes. BOILEAU.

(1) Telles sont ces pensées : *les torrens entortillés de flammes. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée son joueur de flûtes* ; & toutes les autres façons de parler dont

---

(1) *Telles sont ces pensées*, &c.] Il y a ici une lacune considérable. L'Auteur après avoir montré qu'on peut donner des régles du Sublime, commençoit à traiter des vices qui lui sont opposés, & entre autres du style enflé, qui n'est autre chose que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne sais quel poëte tragique, dont il reste encore ici quatre vers : mais comme ces vers étoient déja fort galimathias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le sont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ai donc cru que le plus court étoit de les passer, n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque Capanée qui parle dans une tragédie : » Et qu'ils arrêtent la » flamme qui sort à longs flots de la fournaise. * Car si je trouve » le maître de la maison seul, alors d'un seul torrent de flammes » entortillé, j'embraserai la maison, & la réduirai toute en cen» dres. Mais cette noble musique ne s'est pas encore fait ouir. « J'ai suivi ici l'interprétation de Langbaine. Comme cette tragédie est perdue, on peut donner à ce passage tel sens qu'on voudra : mais je doute qu'on attrape le vrai sens. Voyez les notes de M. Dacier. BOILEAU.

Ibid. *Telles sont ces pensées*, &c.] Dans la lacune suivante Longin rapportoit un passage d'un poëte tragique, dont il ne reste que cinq vers. M. Despréaux les a rejettés dans ses remarques ; & les a expliqués comme tous les autres Interprêtes. Mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainsi : » Ne » viens-je pas de vous donner maintenant une agréable musi» que. ? « Ce n'est pas quelque Capanée, mais Borée qui parle & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a récités. DACIER.

Ibid. *Telles sont ces pensées*.] Il n'est pas besoin qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'imagine que ma traduction latine est assez claire, & qu'elle suffit pour soutenir ce que j'avance. TOLLIUS.

* *Car si je trouve le maître*.] M. Despréaux me semble avoir lu dans le grec : εἰ γὰρ τὸν ἑστιοῦχον ἤψομαι μόνον, au lieu de τιν᾽ ἑστιοῦχον. Mais j'aimerois mieux dire : *Car je trouve seulement le maître de la maison*. TOLLIUS.

ette piece eſt pleine. Car elles ne ſont pas grandes & ragiques, mais enflées & extravagantes. (1) Toutes es phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginations, roublent & gâtent plus un diſcours, qu'elles ne ſervent à l'élever : de ſorte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroiſſoit d'abord ſi terrible, devient tout-à-coup ſot & ridicule. Que ſi c'eſt un défaut inſupportable dans la tragédie, qui eſt naturellement pompeuſe & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos, à plus forte raiſon doit-il être condamné dans e diſcours ordinaire. De-là vient qu'on s'eſt raillé de

---

(1) *Toutes ces phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginaions, troublent & gâtent plus un diſcours,*] M. Deſpréaux a uivi ici quelques exemplaires, où il y a, τεθόλωται γὰρ τῇ φράσει, du verbe θολόω, qui ſignifie, *gâter*, *barbouiller*, *bſcurcir ;* mais cela ne me paroît pas aſſez fort pour la penſée le Longin, qui avoit écrit ſans doute πετύλωται, comme je l'ai u ailleurs. De cette maniere, le mot *gâter*, me ſemble trop général, & il ne détermine point aſſez le vice que ces phraſes ainſi embarraſſées cauſent ou apportent au diſcours, au lieu que Longin, en ſe ſervant de ce mot, en marque préciſément le défaut : Car il dit, que » ces phraſes & ces imaginations vaines, » bien loin d'élever & d'aggrandir un diſcours, le troublent & » le rendent dur. « Et c'eſt ce que j'aurois voulu faire entendre, puiſque l'on ne ſauroit être trop ſcrupuleux, ni trop exact, orſqu'il s'agit de donner une idée nette & diſtincte des vices ou des vertus du diſcours. DACIER.

Ibid. *Toutes ces phraſes.*] M. Dacier préfére ici le mot de πετύλωται ; mais celui de τεθορύβηται eſt capable de ſoutenir le τεθόλωται, par la reſſemblance qu'il y a entre les expreſſions obſcures & embarraſſées du diſcours, & les penſées confuſes & brouillées. Car un diſcours clair & net coule comme une eau pure, & donne du plaiſir à ceux qui l'entendent. Cette confuſion dans cette maniere de parler eſt très-bien remarquée par Plutarque, quand il dit : [*de liberorum educatione :*] Ἡ μὲν ὑπέρογκος λέξις ἀπολίτευτός ἐστι. C'eſt pourquoi, dit-il, il faut prendre garde & τὴν θεατρικὴν καὶ παρατραγῳδὸν ἐξευλαβεῖσθαι. Je ſouhaite que l'on jette les yeux ſur ma traduction latine, & on verra ſans doute ce qui manque ici. TOLLIUS.

Gorgias, pour avoir appellé Xerxès, *le Jupiter des Perses*, & les vautours, (1) *des sépulcres animés.* On n'a pas été plus indulgent pour Callisthene, qui en certains endroits de ses écrits (2) ne s'éleve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vue. De tous ceux-là pourtant (3) je n'en vois point de si enflé que Clitarque. Cet auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il ressemble à un homme, *qui*, pour me servir des termes de Sophocle, (4) *ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.* Il faut faire le

---

(1) *Des sépulcres animés.*] Hermogene va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sépulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux poëtes de notre siecle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. BOILEAU.

(2) *Ne s'éleve pas proprement.*] Le mot μετέωρος signifie ici ce que saint Augustin dit en quelque lieu de l'orgueil : *Tumor est, non magnitudo.* J'aimerois donc mieux m'expliquer de cette maniere : » C'est de la même maniere quelquefois qu'on a traité » Callisthene, qui, quand il affecte de s'énoncer en termes su» blimes & relevés, s'égare alors dans les nuées. «

(3) *Je n'en vois pas de plus enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste ; & pour le confirmer, il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque, qui dit d'une guêpe, κατανέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται δὲ εἰς τὰς κοίλας δρῦς. *Elle paît sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes.* Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du lion de Némée, ou du sanglier d'Erimanthe, il donne une image qui est en même-tems désagréable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui reproche. DACIER.

Ibid. *Je n'en vois point*, &c.] Voilà encore une fois le même exemple cité par M. Dacier, & qu'on trouve dans mes remarques. Mais il a fort bien fait de n'avoir pas nommé son auteur. TOLLIUS.

(4) *Ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.*] J'ai traduit ainsi φορβειᾶς δ' ἄτερ, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειά, il faut savoir que la flûte chez les Anciens, étoit fort différente de la flûte d'aujourd'hui. Car on en tiroit un son bien plus éclatant & pareil au son de la trompette, *tubæque æmula*, dit Horace. Il falloit donc, pour en jouer, employer une bien plus grande

même jugement d'Amphicrate, d'Hégésias, & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils sont épris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne font que niaiser & que badiner comme des enfans.

Et certainement, en matiere d'éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur-tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*

Cependant il est certain que l'*Enflure* n'est pas moins

---

force d'haleine, & par conséquent s'enfler extrêmement les joues, qui étoit une chose désagréable à la vue. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une espece de laniere ou courroie, qui s'appliquoit sur la bouche, & se lioit derriere la tête, ayant au milieu un petit trou par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend que Marsias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere φορβειαν ; & elle faisoit deux différens effets : car outre qu'en serrant les joues, elle les empêchoit de s'enfler ; elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repoussée sortoit avec beaucoup plus d'impétuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un poëte enflé, qui souffle & se démene sans faire de bruit, le compare à un homme qui joue de la flûte sans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puisqu'à peine on serre les levres quand on en joue ; j'ai cru qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalente, pourvu qu'elle ne s'éloignât point trop de la chose ; afin que le lecteur, qui ne se soucie pas tant des antiquailles, puisse passer sans être obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux remarques. BOILEAU.

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*] Il y a dans l'ancien manuscrit, μεγαλω ἀπολισθαίνειν ὅμως εὐγενες ἁμαρτημα. Les copistes ont voulu faire un vers ; mais ce vers n'a ni césure, ni quantité. On ne trouvera point dans les poëtes

vicieuse dans le discours que dans les corps. (1) Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au-dedans elle est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au grand. Car comme on dit fort bien : » Il n'y a rien de plus sec qu'un hy» dropique. «

Au reste, le défaut du style enflé, c'est de vouloir aller au-delà du Grand. Il en est tout au contraire du puérile. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que puérilité ? Ce n'est visiblement

Grecs d'exemple d'un ïambe, qui commence par deux anapestes. Il y a donc apparence que ce qu'on a pris jusques ici pour un vers, est plutôt un proverbe ou une sentence tirée des écrits de quelque philosophe. *Μεγάλω ἀπολισθαίνειν, ὅμως εὐγενὲς ἁμάρτημα*, est la même chose que s'il y avoit, *μεγάλω ἀπολισθαίνειν ἁμάρτημα μὲν ὅμως ᾗ εὐγενὲς ἁμάρτημα*, *tomber est une faute, mais une faute noble à celui qui est grand*, c'est-à-dire, *qui se montre grand dans sa chûte même*, ou, *qui ne tombe que parce qu'il est grand.* C'est à-peu-près dans ce sens, que M. Corneille a dit : » Il est beau de mourir maître de l'U» nivers. « BOIVIN.

(1) *Elle n'a que de faux dehors.*] Tous les interprêtes ont suivi la leçon corrompue de *ἀναλήθεις*, *faux*, pour *ἀναλθεῖς*, comme M. le Fevre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croître ; & dans ce dernier sens le passage est très-difficile à traduire en notre langue. Longin dit : » Cepen» dant il est certain que l'enflure dans les discours aussi-bien que » dans le corps, n'est qu'une tumeur vuide, & un défaut de » forces pour s'élever, qui fait quelquefois, &c. « Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages, où *ἀναλήθεις* a été mal pris pour *ἀναλθεῖς*. DACIER.

Ibid. *Elle n'a que de faux dehors.*] Je ne suis pas ici du même sentiment, comme j'ai montré dans mes remarques. Car je ne puis pas comprendre comment il y auroit *ὄγκος* une *enflure*, ou une *grandeur*, quoique mauvaise dans un corps qui ne peut croître, ou qui ne tire point de profit de sa nourriture. Nous avons le mot contraire *ἐναλθὴς* dans le Chapitre XV. TOLLIUS.

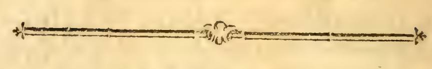
autre

autre chofe qu'une penfée d'écolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'eſt le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque chofe d'extraordinaire & de brillant ; mais fur-tout ceux qui cherchent avec tant de foin le plaifant & l'agréable : parce qu'à la fin, (1) pour s'attacher trop au ſtyle figuré, ils tombent dans une fotte affectation.

Il y a encore un troifieme défaut oppofé au Grand, qui regarde le pathétique. Théodore l'appelle une *fureur hors de faifon*, lorfqu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le fujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. En effet, on voit très-fouvent des orateurs, qui, comme s'ils étoient ivres, fe laiffent emporter à des paffions qui ne conviennent pas à leur fujet, mais qui leur font propres, & qu'ils ont apportées de l'école : fi bien que comme on n'eſt point touché de ce qu'ils difent, ils fe rendent à la fin odieux & infupportables. Car c'eſt ce qui arrive néceffairement à ceux qui s'emportent & fe débattent mal-à-propos devant des gens qui ne font point du tout émus. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les paffions.

(1) *Pour s'attacher trop au ſtyle figuré, ils tombent dans une fotte affectation.*] Longin dit d'une maniere plus forte, & par une figure, » ils échouent dans le ſtyle figuré, & fe perdent » dans une affectation ridicule. « DACIER.





CHAPITRE III.

Du style froid.

Pour ce qui est de ce style froid ou puérile dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet auteur est assez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : (1) il sait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens : si ce n'est qu'il est enclin naturellement a reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la derniere puérilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples, parce que Cécilius en a déja

(1) *Il dit les choses d'assez bon sens.*] Ἐπινοητικὸς, veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens. Boileau.

Ibid. *Il sait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens.*] Longin dit de Timée, πολυΐστωρ καὶ ἐπινοητικός. Mais ce dernier mot ne me paroît pas pouvoir signifier un homme, *qui dit les choses d'assez bon sens* ; & il me semble qu'il veut bien plutôt dire un homme *qui a de l'imagination*, &c & c'est le caractere de Timée. Dans ces deux mots, Longin n'a fait que traduire ce que Cicéron a dit de cet auteur dans le second livre de son orateur : *Rerum copia & sententiarum varietate abundantissimus.* Πολυΐστωρ répond à *rerum copia*, & ἐπινοητικὸς à *sententiarum varietate.* Dacier.

Ibid. *Il sait beaucoup*, &c.] M. Dacier est ici encore de mon sentiment. Nous avons vu dans le premier Chapitre le mot ἐπίνοια. Ici nous en avons un qui en est dérivé, ἐπινοητικὸς, c'est-à-dire, *qui est fort riche en pensées & en expressions.* Νοῆσαι ὀξὺς, ce qu'Hérodien dit de l'Empereur Sévere est encore un peu plus, & se dit d'un homme qui sait sur le champ trouver des expédiens pour se tirer d'affaires. Tollius.

rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand : » Il a, dit-il, conquis toute » l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en a employé » (1) à composer son panégyrique. « (2) Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur. Par cette raison de Timée, il s'ensuivra que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate : (3) puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son panégyrique.

---

(1) *A composer son panégyrique.*] Le Grec porte, *à composer son panégyrique pour la guerre contre les Perses.* Mais si j'avois traduit de la sorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre panégyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en notre langue. BOILEAU.

Ibid. *A composer son panégyrique.*] J'aurois mieux aimé traduire, » qu'Isocrate n'en a employé à composer le panégyri» que. « Car le mot *son* m'a semblé faire ici une équivoque, comme si c'étoit le panégyrique d'Alexandre. Ce panégyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses ; cependant les interprêtes latins s'y sont trompés, & ils ont expliqué ce passage, comme si ce discours d'Isocrate avoit été l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perses. DACIER.

(2) *Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur.*] Il y a dans le grec, *du Macédonien avec un Sophiste.* A l'égard *du Macédonien*, il falloit que ce mot eût quelque grace en grec, & qu'on appellât ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Cicéron, l'orateur romain. Mais le Macédonien en françois, pour Alexandre, seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plutôt en grec un Rhéteur, qu'un Sophiste, qui en françois ne peut jamais être pris en bonne part, & signifie toujours un homme qui trompe par de fausses raisons, qui fait des sophismes, *Cavillatorem :* au lieu qu'en grec, c'est souvent un nom honorable. BOILEAU.

(3) *Puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene.*] Longin parle ici de cette expédition des Lacédémoniens, qui fut la cause de la naissance des Parthéniens, dont j'ai expliqué l'histoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans ; c'est pourquoi, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué, il faut nécessairement corriger le texte de Longin, où les copistes ont mis un λ, qui signifie *trente*, pour un κ, qui ne marque

Mais à propos des Athéniens, qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve ? Il dit : » Que c'étoit » une punition du Ciel, à cause de leur impiété en- » vers le Dieu Hermès, autrement Mercure ; & pour » avoir mutilé ses statues. (1) Vu principalement qu'il

---

que *vingt*. M. le Févre ne s'est pas amusé à le prouver : mais voici un passage de Tyrtée, qui confirme la chose bien clairement :

Ἄμφω τῶδ' ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκ' ἔτη
Νωλεμέως, αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
Αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες.
Εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κατὰ πίονα ἔργα λιπόντες
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων :

» Nos braves aïeux assiégerent pendant dix-neuf ans sans aucun » relâche la ville de Messene, & la vingtieme année, les » Messéniens quitterent leur citadelle d'Ithome. « Les Lacédémoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messéniens, mais elles ne furent pas si longues. DACIER.

(1) *Vu principalement qu'il y avoit*, &c.] Cela n'explique point, à mon avis, la pensée de Timée, qui dit : » Parce qu'il » y avoit un des chefs de l'armée ennemie, savoir Hermocrate » fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils » avoient si maltraité. « Timée avoit pris la généalogie de ce général des Syracusains, dans les tables qui étoient gardées dans le temple de Jupiter Olympien près de Syracuse, & qui furent surprises par les Athéniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucidide parle de cette mutilation des statues de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui étoient dans les temples, que celles qui étoient à l'entrée des maisons des particuliers. DACIER.

Ibid. *Vu principalement*, &c.] J'avois mis en marge : » qui » tiroit son origine de ce Dieu, dont il avoit outragé la majesté. « Le mot *maltraiter*, duquel M. Dacier se sert, ne me semble pas assez fort, parce qu'il s'agit ici d'une impiété singuliere, & d'un sacrilége, par lequel on viole le droit des Dieux. De même M. Despreaux peu après en disant, » à cause de son peu de res- » pect, « ne me donne pas cette idée que l'impiété de Denis mérite. TOLLIUS.

» y avoit un des chefs de l'armée ennemie (1) qui ti- » roit son nom d'Hermès de pere en fils, savoir Her- » mocrate fils d'Hermon. « Sans mentir, mon cher Térentianus, je m'etonne qu'il n'ait dit aussi de Denis le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fut chassé de son royaume par *Dion* & par *Héraclide*, à cause de son peu de respect à l'égard de *Dios* & d'*Heraclès*, c'est-à-dire, de *Jupiter* & d'*Hercule.*

Mais pourquoi m'arrêter après Timée? Ces héros de l'antiquité, je veux dire Xénophon & Platon, sortis de l'école de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes, jusqu'à laisser échapper dans leurs écrits des choses basses & puériles. Par exemple, ce premier, dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens: » On ne les entend, dit-il, non plus » parler que si c'étoient des pierres. Ils ne tournent » non plus les yeux que s'ils étoient de bronze. Enfin » vous diriez qu'ils ont plus de pudeur (2) que ces » parties de l'œil, que nous appellons en grec du nom

---

(1) *Qui tiroit son nom d'Hermès.*] Le grec porte, » qui ti- » roit son nom du Dieu qu'on avoit offensé; « mais j'ai mis *d'Hermès*, afin qu'on vît mieux le jeu de mots. Quoi que puisse dire M. Dacier, je suis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que ὃς ἀπὸ τοῦ παρανομηθέντος ἦν, veuille dire autre chose que, » qui tiroit son nom de pere en fils, du Dieu qu'on » avoit offensé. « Boileau.

(2) *Que ces parties de l'œil*, &c.] Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xénophon, où l'on a mis θαλάμοις pour ὀφθαλμοῖς; faute d'avoir entendu l'équivoque κορη. Boileau.

Ibid. *Que ces parties de l'œil.*] Isidore de Péluse dit dans une de ses lettres, αἱ κόραι, αἱ εἴσω τῶν ὀφθαλμῶν καθάπερ παρθένοι ἐν θαλάμοις, ἱδρυμέναι, καὶ τοῖς βλεφάροις καθάπερ παραπετάσμασι κεκαλυμμέναι; » les prunelles placées au-de- » dans des yeux, comme des vitres dans la chambre nuptiale » & cachées sous les paupieres, comme sous des voiles. « Ces paroles mettent la pensée de Xénophon dans tout son jour. Boivin.

» de Vierges. « C'étoit à Amphicrate, & non pas à Xénophon, d'appeller les prunelles, *des Vierges pleines de pudeur.* Quelle penſée ! bon Dieu ! parce que le mot de *Coré*, qui ſignifie en grec la prunelle de l'œil, ſignifie auſſi une Vierge, de vouloir que toutes les prunelles univerſellement ſoient des vierges pleines de modeſtie : vu qu'il n'y a peut-être point d'endroit ſur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux ; & c'eſt pourquoi Homere, pour exprimer un impudent : » Homme chargé de vin, dit-il, qui a » l'impudence d'un chien dans les yeux. « Cependant Timée n'a pu voir une ſi froide penſée dans Xénophon, (1) ſans la revendiquet comme un vol qui lui avoit été fait par cet auteur. Voici donc comme il l'emploie dans la vie d'Agathocle. » N'eſt-ce pas une » choſe étrange, qu'il ait ravi ſa propre couſine qui » venoit d'être mariée à un autre ; qu'il l'ait, dis-je, » ravie le lendemain même de ſes nôces ? Car, qui » eſt-ce qui eût voulu faire cela, (2) s'il eût eu des » vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudi- » ques. « Mais que dirons-nous de Platon, quoique

(1) *Sans la revendiquer comme un vol.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre, *ὡς φωρίου τινὸς ἐφαπτόμενος*, & non pas, » ſans » lui en faire un eſpece de vol. « *Tanquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de ſel. BOILEAU.

Ibid. *Sans la revendiquer*, &c.] Je ne ſais ſi cette expreſſion de M. Boileau eſt aſſez nette & exacte ; parce que Timée ayant vécu aſſez long-tems après Xénophon, ne pouvoit revendiquer cette penſée de Xénophon, comme un vol qui lui put avoir été fait : mais il croyoit qu'il s'en pouvoit ſervir comme d'une choſe qui étoit expoſée au pillage. TOLLIUS.

(2) *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques ?*] L'oppoſition qui eſt dans le texte entre *κόρας* & *πόρνας*, n'eſt pas dans la traduction entre *vierges & prunelles impudiques.* Cependant comme c'eſt l'oppoſition qui fait le ridicule que Longin a trouvé dans ce paſſage de Timée ; j'aurois voulu la conſerver, & traduire : » S'il eût eu des vierges aux » yeux, & non pas des courtiſanes. « DACIER.

divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée : » (1) Ayant écrit toutes les cho» ses, ils poseront dans les temples ces (2) monumens » de cyprès. « Et ailleurs, à propos des murs : » Pour » ce qui est des murs, dit-il, Mégillus, je suis de » l'avis de Sparte, de les laisser dormir à terre, & de » ne les point faire lever. « Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Hérodote, quand il appelle les belles femmes (3) *le mal des yeux*. Ceci néanmoins semble

---

(1) *Ayant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les temples ces monumens de cyprès.*] De la maniere dont M. Despréaux a traduit ce passage, je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer. Car pourquoi *des tablettes de cyprès*, ne pourroient-elles pas être appellées des *monumens de cyprès ?* Platon dit, *ils poseront dans les temples ces mémoires de cyprès*. Et ce sont ces mémoires de cyprès que Longin blâme avec raison ; car en grec, comme en notre langue, on dit fort bien *des mémoires*, mais le ridicule est d'y joindre la matiere, & de dire *des mémoires de cyprès*. DACIER.

(2) *Monumens de cyprès.*] J'ai oublié de dire à propos de ces paroles de Timée, qui sont rapportées dans ce chapitre, que je ne suis point du sentiment de M. Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce passage, consiste dans le terme de *Monumens* mis avec *Cyprès*. C'est comme qui diroit, à propos des Registres du Parlement, *ils poseront dans le greffe ces monumens de parchemin*. BOILEAU.

(3) *Le mal des yeux.*] Ce sont des ambassadeurs Persans, qui le disent, dans Hérodote, chez le Roi de Macédoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribue à Alexandre le Grand, & le met au rang de Apophthegmes de ce Prince. Si cela est, il falloit qu'Alexandre l'eût pris à Hérodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre. BOILEAU.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Ce passage d'Hérodote est dans le cinquieme livre, & si l'on prend la peine de le lire, je m'assure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop sévere. Car les Perses, dont Hérodote rapporte ce mot, n'appelloient point en général les belles femmes *le mal des yeux :* ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du festin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces barbares, qui n'étoient pas

en quelque façon pardonnable à l'endroit où il eſt, (1) parce que ce ſont des barbares qui le diſent dans le vin & dans la débauche : mais ces perſonnes n'excuſent pas la baſſeſſe de la choſe, & il ne falloit pas, pour rapporter un méchant mot, ſe mettre au hazard de déplaire à toute la poſtérité.

---

gens à ſe contenter de cela, ſe plaignirent à Amyntas, & lui dirent, qu'il ne falloit point faire venir ces femmes, ou qu'après les avoir fait venir, il devoit les faire aſſeoir à leurs côtés, & non pas vis-à-vis, pour leur faire mal aux yeux. Il me ſemble que cela change un peu l'eſpece. Dans le reſte, il eſt certain que Longin a eu raiſon de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs déclineront pourtant ici ſa juriſdiction, ſur ce que de fort bons auteurs ont dit beaucoup de choſes ſemblables. Ovide en eſt plein. Dans Plutarque, un homme appelle un beau garçon, *la fiévre de ſon fils*. Térence a dit, *tuos mores morbum illi eſſe ſcio*. Et pour donner des exemples plus conformes à celui dont il s'agit, un Grec appelle les fleurs ἑορτὴν ὄψεως, *la fête de la vue*, & la verdure πανήγυριν ὀφθαλμῶν, *l'étalage des yeux*. DACIER.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Comme je l'ai montré dans mes remarques, Hérodote trouve dans cette faute, ſi c'en eſt une, beaucoup d'imitateurs, *ſic ut ipſum numerus defendat, ſi quid peccaverit*. Quant à moi, je trouve ce trait aſſez délicat & agréable, & j'oppoſerai au jugement de Longin celui de Philoſtrate, qui loue un ſemblable trait de l'orateur Iſée : Ἄρδυος γοῦν ῥήτορος ἐρομένου αὐτὸν, ἢ ἡ δεῖνα αὐτῷ καλὴ φαίνοιτο; μάλα σωφρόνως ὁ Ἰσαῖος πέπαυμαι εἶπεν ὀφθαλμιῶν. Et puiſque ces façons de parler ont plû à tant de monde & à tant de ſavans, je m'arrêterai à la ſentence que Longin même donne à la fin du ſeptieme chapitre. TOLLIUS.

(1) *Parce que ce ſont des barbares qui le diſent dans le vin & dans la débauche.*] Longin rapporte deux choſes, qui peuvent en quelque façon excuſer Hérodote d'avoir appellé les belles femmes, *le mal des yeux* : la premiere, que ce ſont des barbares qui le diſent : & la ſeconde ; qu'ils le diſent dans le vin & dans la débauche. En les joignant, on n'en fait qu'une : & il me ſemble que cela affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin, qui a écrit, » parce que ce ſont des barbares qui le diſent, & qui le diſent même dans le vin & dans la débauche. « DACIER.

CHAPITRE IV.

De l'origine du ſtyle froid.

TOUTES ces affectations cependant, ſi baſſes & ſi puériles, ne viennent que d'une ſeule cauſe, c'eſt à ſavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les penſées, qui eſt la manie ſur-tout des écrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, aſſez ſouvent vient auſſi le mal. Ainſi voyons-nous que ce qui contribue le plus en de certaines occaſions à embellir nos ouvrages, ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'élocution, cela même, en d'autres rencontres, eſt quelquefois cauſe du contraire, comme on le peut aiſément reconnoître (1) dans les *Hyperboles*, & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet, nous montrerons dans la ſuite combien il eſt dangereux de s'en ſervir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices qui ſe gliſſent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout ſans doute, ſi nous acquérons d'abord une connoiſſance nette & diſtincte du véritable Sublime, & ſi nous apprenons à en bien juger, ce qui n'eſt pas une choſe peu difficile; puiſqu'enfin de ſavoir bien juger du fort & du foible d'un diſcours, ce ne peut être que l'effet d'un long uſage, & le dernier fruit, pour ainſi dire, d'une étude conſommée. Mais, par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

---

(1) *Dans les Hyperboles.*] Dans le grec il y a encore μεταβολαὶ, c'eſt-à-dire, *changement*, de laquelle figure il parle dans le chapitre XIX. [*ſuivant l'édition de M. Deſpréaux.*] TOLLIUS.

CHAPITRE V.

Des moyens en général pour connoître le Sublime.

Il faut ſavoir, mon cher Térentianus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire qu'une choſe ait rien de grand, quand le mépris qu'on fait de cette choſe tient lui-même du grand. Telles ſont les richeſſes, les dignités, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faſte au-dehors, & qui ne paſſeront jamais pour de véritables biens dans l'eſprit d'un Sage : puiſqu'au contraire ce n'eſt pas un petit avantage que de les pouvoir mépriſer. D'où vient auſſi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les poſſédent, que ceux qui les pouvant poſſéder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des poëtes & des orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien ſe donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur, bâtie ordinairement ſur de grands mots aſſemblés au hazard, & qui n'eſt, à bien l'examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne en effet de mépris que d'admiration. (1) Car tout ce qui eſt véritablement Sublime, a cela de propre quand on l'écoute, qu'il éleve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la rempliſſant de joie & de je ne ſais quel noble orgueil, comme ſi c'étoit elle qui eût produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre.

(2) Quand donc un homme de bon ſens & habile

(1) *Car tout ce qui eſt véritablement Sublime*, &c.] Le grand Prince de Condé entendant lire cet endroit : *Voilà le Sublime*, s'écria-t-il, *voilà ſon véritable caractere.*

(2) *Quand donc un homme de bon ſens.*] Voyez mes remarques latines. TOLLIUS.

en ces matieres, nous recitera quelque endroit d'un ouvrage ; si après avoir ouï cet endroit plusieurs fois, nous ne sentons point qu'il nous éleve l'ame, & nous laisse dans l'esprit une idée qui soit même au-dessus de ce que nous venons d'entendre ; mais si au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe & ne se soutienne pas, il n'y a point là de Grand, puisqu'enfin ce n'est qu'un son de paroles, qui frappe simplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'esprit. La marque infaillible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un discours (1) nous laisse beaucoup à penser, qu'il fait d'abord un effet sur

---

(1) *Nous laisse beaucoup à penser.*] Ου πολλὴ μὲν ἀναθεώρησις, *dont la contemplation est fort étendue, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'égard de κατεξανάστησις, il est vrai que ce mot ne se rencontre nulle part dans les Auteurs grecs ; mais le sens que je lui donne est celui, à mon avis, qui lui convient le mieux ; & lorsque je puis trouver un sens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte. BOILEAU.

Ibid. *Qu'un discours nous laisse beaucoup à penser*, &c.] Si Longin avoit défini de cette maniere le Sublime, il me semble que sa définition seroit vicieuse, parce qu'elle pourroit convenir aussi à d'autres choses qui sont fort éloignées du Sublime. M. Despréaux a traduit ce passage comme tous les autres Interprêtes ; mais je crois qu'ils ont confondu le mot κατεξανάστησις avec κατεξανάστασις. Il y a pourtant bien de la différence entre l'un & l'autre. Il est vrai que le κατεξανάστησις de Longin ne se trouve point ailleurs. Hesychius marque seulement ἀνάστημα, ὕψωμα. Où ἀνάστημα est la même chose qu'ἀνάστησις, d'où ἐξανάστησις & κατεξανάστησις ont été formés. Κατεξανάστησις n'est donc ici que αὔξησις ; *augmentum :* ce passage est très-important, & il me paroît que Longin a voulu dire : » Le véritable Sublime est celui auquel, quoique l'on médite, il est » difficile ou plutôt impossible, de rien ajouter qui se conserve » dans notre mémoire, & qui n'en peut être qu'à peine effacé. « DACIER.

Ibid. *Qu'un discours nous laisse.*] Voyez mes remarques latines. TOLLIUS.

nous, auquel il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter; & qu'enſuite le ſouvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une choſe eſt véritablement ſublime, quand vous voyez qu'elle plaît univerſellement, & dans toutes ſes parties. (1) Car lorſqu'en un grand nombre de perſonnes différentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeur, ni d'inclination, tout le monde vient à être frappé également (2) de quelque endroit d'un diſcours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

---

(1) *Car lorſqu'en un grand nombre.*] C'eſt l'interprétation que tous les interprêtes ont donné à ce paſſage; mais il me ſemble qu'ils ont beaucoup ôté de la force & du raiſonnement de Longin, pour avoir joint λόγων ἔν τι, qui doivent être ſéparés. Λόγων n'eſt point ici *le diſcours*, mais le langage. Longin dit, » car lorſqu'en un grand nombre dont les inclinations, l'âge, » l'honneur, la profeſſion & le langage ſont différens, tout le » monde vient à être frappé également d'un même endroit, cet » endroit, &c. « Je ne doute pas que ce ne ſoit le véritable ſens. En effet, comme chaque nation dans ſa langue a une maniere de dire les choſes, & même de les imaginer, qui lui eſt propre; il eſt conſtant qu'en ce genre, ce qui plaira en même-tems à des perſonnes de langage différent, aura véritablement ce Merveilleux & ce Sublime. DACIER.

Ibid. *Car lorſqu'en un grand nombre*, &c.] J'ai de la ſatisfaction de ce que M. Dacier eſt ici de même ſentiment que moi: mais dans le latin le mot λόγων n'avoit point de grace. C'eſt pourquoi je me ſuis ſervi d'une autre expreſſion, *ac tota denique vitæ ratione*, au lieu de *ac ſermonis varietate.* J'euſſe pu dire avec autant de douceur, *atque omni orationis varietate:* mais alors je ne m'en ſouvins pas. TOLLIUS.

(2) *De quelque endroit d'un diſcours.*] Λόγων ἔν τι, c'eſt ainſi que tous les interprêtes de Longin ont joint ces mots. M. Dacier les arrange d'une autre ſorte; mais je doute qu'il ait raiſon. BOILEAU.



CHAPITRE VI.

Des cinq sources du Grand.

Il y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du Sublime : (1) mais ces cinq sources présupposent comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler* ; sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la premiere & la plus considérable est *une certaine élévation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses*, comme nous l'avons déja montré dans nos commentaires sur Xénophon.

La seconde consiste dans le *Pathétique* : j'entends par *Pathétique*, cet enthousiasme, cette véhémence naturelle qui touche & qui émeut. Au reste, à l'égard de ces deux premieres, elles doivent presque tout à la nature ; il faut qu'elles naissent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troisieme n'est autre chose que les *figures tournées d'une certaine maniere.* Or les figures sont de deux sortes : les figures de pensée, & les figures de diction.

Nous mettons pour la quatrieme *la noblesse de l'expression*, qui a deux parties ; le choix des mots, & la diction élégante & figurée.

Pour la cinquieme, qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en soi toutes les autres, c'est *la composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

---

(1) *Mais ces cinq sources présupposent comme pour fondement.*] Longin dit, » mais ces cinq sources présupposent, » comme pour fond, comme pour lit commun, la faculté de » bien parler. « M. Despréaux n'a pas voulu suivre la figure, sans doute, de peur de tomber dans l'affectation. DACIER.

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces eſpeces en particulier ; mais nous avertirons en paſſant, que Cécilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathétique. Et certainement, s'il l'a fait pour avoir cru que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un ſans l'autre, & ne faiſoient qu'un ; il ſe trompe, puiſqu'il y a des paſſions qui n'ont rien de grand, & qui ont même quelque choſe de bas, comme l'affliction, la peur, la triſteſſe ; & qu'au contraire il ſe rencontre quantité de choſes grandes & ſublimes où il n'entre point de paſſion. Tel eſt entre autres ce que dit Homere avec tant de hardieſſe, (1) en parlant des Aloïdes.

Pour détrôner les Dieux, leur vaſte ambition
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Pélion,

Ce qui ſuit eſt encore bien plus fort,

Ils l'euſſent fait ſans doute, &c.

Et dans la proſe, les panégyriques, & tous ces diſcours qui ne ſe font que pour l'oſtentation, ont partout du Grand & du Sublime, bien qu'il n'y entre

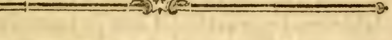
---

(1) *En parlant des Aloïdes.*] C'étoient des gens qui croiſſoient tous les ans d'une coudée en largeur, & d'une aulne en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lorſqu'ils ſe mirent en état d'eſcalader le Ciel. Ils ſe tuerent l'un l'autre par l'adreſſe de Diane. *Odyſſ. Liv. XI. vers* 310. Aloüs étoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimédie ; elle fut violée par Neptune, dont elle eut deux enfans, Otus & Ephialte, qui furent appellés Aloïdes, à cauſe qu'ils furent nourris & élevés chez Aloüs, comme ſes enfans. Virgile en a parlé dans le Liv. VI. de l'Enéïde.

Hîc & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora. BOILEAU.

point de paſſion pour l'ordinaire. De ſorte que même entre les orateurs, ceux-là communément ſont les moins propres pour le panégyrique, qui ſont les plus pathétiques; &, au contraire, ceux qui réuſſiſſent le mieux dans le panégyrique s'entendent aſſez mal à toucher les paſſions.

Que ſi Cécilius s'eſt imaginé que le Pathétique en général ne contribuoit point au Grand, & qu'il étoit par conſéquent inutile d'en parler, il ne s'abuſe pas moins. Car j'oſe dire qu'il n'y a peut-être rien qui releve davantage un diſcours qu'un beau mouvement, & une paſſion pouſſée à propos. En effet, c'eſt comme une eſpece d'enthouſiaſme & de fureur noble, qui anime l'oraiſon, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.



CHAPITRE VII.

De la ſublimité dans les penſées.

BIEN que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus conſidérable, je veux dire cette *élévation d'eſprit naturelle*, ſoit plutôt un préſent du Ciel qu'une qualité qui ſe puiſſe acquérir; nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nourrir notre eſprit au Grand, (1) & le tenir toujours plein & enflé

(1) *Et le tenir toujours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté*, &c.] Il me ſemble que le mot *plein* & le mot *enflé*, ne demandent pas cette modification, *pour ainſi dire*; nous diſons tous les jours, *c'eſt un eſprit plein de fierté, cet homme eſt enflé d'orgueil.* Mais la figure dont Longin s'eſt ſervi, la demandoit néceſſairement. J'aurois voulu la conſerver & traduire, *& le tenir toujours, pour ainſi dire, gros d'une fierté noble & généreuſe.* DACIER.

Ibid. *Et le tenir toujours plein.*] Ni l'un ni l'autre des interprêtes françois n'a pu trouver dans la langue un mot qui expri-

pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & généreuse.

Que si on demande comme il s'y faut prendre, j'ai déja écrit ailleurs que cette élévation d'esprit étoit (1) une image de la grandeur d'ame ; & c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voyons : par exemple, le silence d'Ajax aux enfers, dans l'Odyssée. Car ce silence a je ne sais quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

La premiere qualité donc qu'il faut supposer en un véritable orateur, c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet, il n'est pas possible qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire qui soit merveilleux, ni digne de la postérité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées, qui puissent faire des discours élevés ; & c'est principalement aux grands hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires. (2) Voyez, par exem-

---

mât la force du grec ἐγκύμονας. Et c'est pour cela que M. Boileau s'est servi de la modification que M. Dacier rejette. On eût pu s'exprimer de cette maniere : » Nous devons, autant qu'il » nous est possible, accoutumer notre ame aux pensées sublimes, » & la tenir toujours comme enceinte, pour ainsi dire, d'une » certaine fierté noble & généreuse « TOLLIUS.

(1) *Une image de la grandeur.*] Ce mot d'*image* n'est pas assez fort ni assez clair dans cet endroit. C'est toute autre chose dans le latin. Quant à moi, je me fusse servi du mot *écho*, ou plutôt d'une autre similitude, en disant, *que cette élévation d'esprit étoit la resplendeur de la sublimité de l'ame*. TOLLIUS.

(2) *Voyez, par exemple*, &c.] Tout ceci jusqu'à *cette grandeur qu'il lui donne*, &c. est suppléé au texte grec, qui est défectueux en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre, &c.*] Il manque en cet endroit plusieurs feuillets. Cependant Gabriel de Pétra a cru qu'il n'y manquoit que trois ou quatre lignes. Il les a suppléées. M. le Févre de Saumur approuve fort sa restitution, qui en effet est très-ingénieuse, mais fausse, en ce qu'elle

ple, ce que répondit Alexandre, quand Darius lui offrit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. » Pour moi, [lui disoit Parménion,] si j'étois Alexan-

---

suppose que la réponse d'Alexandre à Parménion doit précéder immédiatement l'endroit d'Homere, dont elle étoit éloignée de douze pages raisonnablement grandes. Il est donc important de savoir précisément combien il manque dans tous les endroits défectueux, pour ne pas faire à l'avenir de pareilles suppositions. Il y a six grandes lacunes dans le Traité du Sublime. Les chapitres où elles se trouvent, sont le II, le VII, le X, le XVI, le XXV & le XXXI. [*selon l'édition de M. Despréaux.*] Elles sont non-seulement dans tous les imprimés, mais aussi tous les manuscrits. Les copistes ont eu soin, pour la plupart, d'avertir combien il manque dans chaque endroit. Mais jusqu'ici les Commentateurs n'ont eu égard à ces sortes d'avertissemens, qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos : l'autorité des copistes n'étant pas d'un grand poids, auprès de ceux qui la trouvent opposée à d'heureuses conjectures. L'ancien manuscrit de la Bibliotheque du Roi a cela de singulier, qu'il nous apprend la mesure juste de ce que nous avons perdu. Les cahiers y sont cottés jusqu'au nombre de trente. Les cottes ou signatures sont de même antiquité que le texte. Les vingt-trois premiers cahiers qui contiennent les problêmes d'Aristote, sont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des sept derniers, qui appartiennent au Sublime de Longin, le premier, le troisieme, le quatrieme & le sixieme, cottés 24, 26, 27 & 29, sont de six feuillets, ayant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'est ce qui a fait la premiere, la troisieme, la quatrieme lacune des imprimés & des autres manuscrits. Le second cahier manque entiérement ; mais comme il en restoit encore deux feuillets, dans le tems que les premieres copies ont été faites, il ne manque en cet endroit, dans les autres manuscrits & dans les imprimés, que la valeur de six feuillets. C'est ce qui a fait la seconde lacune, que Gabriel de Pétra a prétendu remplir de trois ou quatre lignes. Le cinquieme cahier, cotté 28, n'est que de quatre feuillets : les quatre du milieu sont perdus. C'est la cinquieme lacune. La septieme n'est que de trois feuillets continus & remplis jusqu'à la derniere ligne de la derniere page. On examinera ailleurs s'il y a quelque chose de perdu en cet endroit. De tout cela il s'ensuit, qu'entre les six lacunes spécifiées, les moindres sont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de simples conjectures. Il s'ensuit de plus, que le manuscrit du Roi est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui, puisqu'on y découvre l'origine de la véritable cause de leur imperfection. Boivin.

» dre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi, [répliqua » ce Prince,] si j'étois Parménion. « N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les pensées sont toutes sublimes : comme on le peut voir dans la description de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

La tête dans les Cieux, & les pieds sur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mesure de la Discorde, que de la capacité & de l'élévation de l'esprit d'Homere. Hésiode a mis un vers bien différent de celui-ci dans son bouclier, s'il est vrai que ce poëme soit de lui, (1) quand il dit à propos de la Déesse des ténébres :

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet, il ne rend pas proprement cette Déesse terrible, mais odieuse & dégoûtante. Au contraire, voyez quelle majesté Homere donne aux Dieux.

---

(1) *Quand il dit à propos de la Déesse des ténébres.*] Je ne sais pas pourquoi les interprêtes d'Hésiode & de Longin ont voulu que Ἀχλὺς soit ici la Déesse des ténébres. C'est sans doute la tristesse, comme M. le Févre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Hésiode en fait dans le *Bouclier*, au vers 264. » La » Tristesse se tenoit près de-là toute baignée de pleurs, pâle, » séche, défaite, les genoux fort gros & les ongles fort longs. » Ses narines étoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de » ses joues; elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de » poussiere. « Il seroit bien difficile que cela pût convenir à la Déesse des ténébres. Lorsqu'Hésichius a marqué ἀχλυόμενος, λυπούμενος, il a fait assez voir que ἀχλὺς, peut fort bien être pour λύπη, *tristesse*. Dans ce même chapitre Longin s'est servi de ἀχλὺς, pour dire *les ténébres*, *une épaisse obscurité* : & c'est peut-être ce qui a trompé les interprêtes. DACIER.

Autant qu'un homme (1) *aſſis aux rivages des mers*
Voit d'un roc élevé d'eſpace dans les airs :
Autant des immortels les courſiers intrépides
En franchiſſent d'un ſaut, &c.

Il meſure l'étendue de leur ſaut à celle de l'univers. Qui eſt-ce donc qui ne s'écrieroit avec raiſon, en voyant la magnificence de cette hyperbole, que ſi les chevaux des Dieux vouloient faire un ſecond ſaut, ils ne trouveroient pas aſſez d'eſpace dans le monde ? Ces peintures auſſi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque choſe de fort grand, quand il dit :

Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla !

Et ailleurs :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie,
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée ;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Voyez-vous, mon cher Térentianus, la terre ouverte juſqu'en ſon centre, l'enfer prêt à paroître, &

---

(1) *Aſſis aux rivages des mers.*] Cette expreſſion gâte ici la véritable idée que nous devions avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer : parce que le mot *aſſis* ne fait pas monter nos penſées des rivages de la mer au haut du roc, qui y vient trop tard, & ne frappe pas l'imagination déja occupée de ſa baſſeſſe. TOLLIUS.

toute la machine du monde ſur le point d'être détruite & renverſée, pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les enfers, les choſes mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la nature qui ne fût en danger? Mais il faut prendre toutes ces penſées dans un ſens allégorique; (1) autrement elles ont je ne ſais quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la majeſté des Dieux. Et pour moi, lorſque je vois dans Homere les plaies, les ligues, les ſupplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent ſans ceſſe, il me ſemble qu'il s'eſt efforcé, autant qu'il a pu, de faire des Dieux de ces hommes qui furent au ſiége de Troye; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition: car à l'égard de nous, quand nous ſommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui eſt comme un port aſſuré pour ſortir de nos miſeres: au lieu qu'en repréſentant les Dieux de cette ſorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement miſérables.

Il a donc bien mieux réuſſi, lorſqu'il nous a peint un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté & ſa grandeur, & ſans mêlange des choſes terreſtres, comme

---

(1) *Autrement elles ont.*] M. Deſpréaux n'a pas ici aſſez bien compris le ſens de notre Auteur. Il falloit avoir traduit: » Voilà » des expreſſions qui jettent bien de la frayeur dans nos ames: » mais ſi on ne les prend pas dans un ſens allégorique, elles ne peu- » vent être que très-impies & très injurieuſes à la majeſté & à la » nature très-parfaite des Dieux. « C'eſt une vertu de la poëſie, & c'eſt ſon but de jetter de la frayeur & de l'étonnement dans les ames des lecteurs; ce que notre Longin appelle *ἔκπληξις* dans le chap. XV. où il dit, *ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει φαντασίας τέλος ἐστὶν ἔκπληξις*. Mais il veut dire, encore que ce ſoit là une perfection de la poëſie, néanmoins ce ſeroit une horrible impiété d'attribuer aux Dieux des paſſions qui conviennent ſi mal à l'excellence & à la perfection de leur nature. TOLLIUS.

dans cet endroit qui a été remarqué par plusieurs avant moi, où il dit, en parlant de Neptune :

Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses pieds & forêts & montagnes.

Et dans un autre endroit :

Il attelle son char, & montant fiérement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
(1)Dès qu'on le voit marcher sur ees liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes baleines.
L'eau (2) frémit sous le Dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.
Cependant le char vole, &c.

---

(1) *Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines.*] Ces vers sont fort nobles & fort beaux ; mais ils n'expriment pas la pensée d'Homere, qui dit, que lorsque Neptune commence à marcher sur les eaux, les baleines sautent de tous côtés devant lui, que de joie la mer se fend pour lui faire place. M. Despréaux dit de l'eau, ce qu'Homere a dit des baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit frémissement qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux : au lieu de nous représenter, après Homere, des flots entre-ouverts, & une mer qui se sépare. DACIER.

Ibid *Dès qu'on le voit marcher.*] La traduction de ces vers, que j'ai donnée au Public, il y a quelques années, & qui peut-être a été vue de M. Dacier, me délivrera du soupçon qu'on pourroit avoir que je me suis servi de ses remarques dans cette édition. Ces mots, *mare diffidit undas*, est justement en françois, *la mer se fend.* TOLLIUS.

(2) *Frémit sous le Dieu qui lui donne la loi.*] Il y a dans le grec, *que l'eau en voyant Neptune, se ridoit & sembloit sourire de joie.* Mais cela seroit trop fort en notre langue. Au reste, j'ai cru que, *l'eau reconnoît son Roi*, seroit quelque chose de plus sublime que de mettre comme il y a dans le grec, que *les baleines reconnoissent leur Roi.* J'ai tâché dans les passages qui sont rapportés d'Homere, d'enchérir sur lui, plutôt que de le suivre trop scrupuleusement à la piste. BOILEAU.

Ainſi le Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ces loix, par ces paroles, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : QUE LA TERRE SE FASSE ; ET LA TERRE FUT FAITE.

Je penſe, mon cher Térentianus, que vous ne ſerez pas fâché que je vous rapporte encore ici un paſſage de ce poëte, quand il parle des hommes ; afin de vous faire voir, combien Homere eſt héroïque lui-même en peignant le caractère d'un héros. Une épaiſſe obſcurité avoit couvert tout-d'un-coup l'armée des Grecs & les empêchoit de combattre. En cet endroit, Ajax ne ſachant plus quelle réſolution prendre, s'écrie :

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
(1) *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les véritables ſentimens d'un guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie ; un héros n'étoit pas capable de cette baſſeſſe : mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage, au milieu de l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre : il demande donc en hâte que le jour paroiſſe, pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, Homere, en cet endroit, eſt comme un vent favorable qui ſeconde l'ardeur des combattans. Car il ne ſe remue pas

---

(1) *Et combats contre nous*, &c.] Il y a dans Homere : *Et après cela fais nous périr ſi tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en notre langue, & n'auroit pas ſi bien mis au jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous*, &c. Ajoutez que de dire à Jupiter : *Combats contre nous*, c'eſt preſque la même choſe que *fais nous périr* : puiſque dans un combat contre Jupiter, on ne ſauroit éviter de périr. BOILEAU.

avec moins de violence, que s'il étoit auſſi épris de fureur.

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :
Ou comme on voit un feu jettant par-tout l'horreur,
Au travers des forêts promener ſa fureur.
De colere il écume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour pluſieurs raiſons, combien il eſt affoibli dans l'Odyſſée, où il fait voir en effet, que c'eſt le propre d'un grand eſprit, lorſqu'il commence à vieillir & à décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car, qu'il ait compoſé l'Odyſſée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner pluſieurs preuves. Et premiérement il eſt certain qu'il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée, qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a tranſportées dans ce dernier ouvrage, comme autant d'épiſodes de la guerre de Troye. (1) Ajoutez que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, ſont déplorés ſouvent par les héros de l'Odyſſée, comme des malheurs connus & arrivés il y a long-tems. Et c'eſt pourquoi l'Odyſſée n'eſt à proprement parler, que l'épilogue de l'Iliade.

---

(1) *Ajoutez que tous les accidens*, &c.] La remarque de M. Dacier ſur cet endroit eſt ſubtile : mais je m'en tiens pourtant toujours à mon ſens. Boileau.

Ibid *Ajoutez que les accidens*, &c.] Je ne crois point que Longin ait voulu dire que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, ſont déplorés par les héros de l'Odyſſée. Mais il dit : » Ajoutez, » qu'Homere rapporte dans l'Odyſſée des plaintes & des lamen- » tations, comme connues dès long-tems à ſes héros. « Longin a égard ici à ces chanſons qu'Homere fait chanter dans l'Odyſſée ſur les malheurs des Grecs, & ſur toutes les peines qu'ils avoient eues dans ce long ſiége. On n'a qu'à lire le Livre VIII. Dacier.

Ibid. *Ajoutez que les Accidens.*] On trouvera la même penſée dans ma traduction. Tollius.

Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille,
Là de ses ans Patrocle a vu borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

De-là vient, à mon avis, que comme Homere a composé son Iliade, durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son ouvrage est dramatique & plein d'action; au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton; on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade, qui marche par-tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force; &, s'il faut ainsi parler, cette même volubilité du discours, si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. (1) Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand Océan,

---

(1) *Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit*, &c.] Les interprêtes n'ont point rendu toute la pensée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homere, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. M. le Févre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage; car c'est lui qui a découvert que le grec étoit défectueux, & qu'après ἀμπώτιδες, il falloit suppléer, οὕτω ὁ πὰρ Ὁμήρῳ. Dans ce sens-là on peut traduire ainsi ce passage: » Mais comme l'Océan est toujours grand, quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se » soit resserré dans ses bornes; Homere aussi, après avoir quitté » l'Iliade, ne laisse pas d'être grand dans les narrations mêmes » incroyables & fabuleuses de l'Odyssée. DACIER.

Ibid. *Nous pouvons dire.*] Je croyois avoir pleinement satisfait sur ce passage, dans ma traduction & dans mes remarques latines; néanmoins cette traduction de M. Dacier me plaît extrê-

ſe retire & déſerte ſes rivages. (1) A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. (2) Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempêtes qu'il fait, les aventures qui arriverent à Ulyſſe chez Polyphème, & quelques autres endroits qui ſont ſans doute fort beaux. Mais cette vieilleſſe dans Homere, après tout, c'eſt la vieilleſſe d'Homere: joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me ſuis étendu là-deſſus, comme j'ai déja dit, afin de vous faire voir que les génies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre. Dans

---

mement. Seulement ce mot πλάνος, ne peut pas s'accorder avec le ſens que M. Dacier nous y donne: parce que ὁ Ὁμήρε πλάνος ne peut être que ſon débordement. Et quand il s'eſt retiré, comme l'Océan, dans ſes bornes, on peut bien reconnoître ſa grandeur, mais il ne ſe dérobe pas alors. On le verra plus clairement dans la ſuite, où néanmoins il me ſemble que M. Dacier ſe trompe. Que l'on conſidere ſeulement ma traduction latine. TOLLIUS.

(1) *A tout propos il s'égare dans des imaginations, &c.*] Voilà, à mon avis, le véritable ſens de πλάνος. Car pour ce qui eſt de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accuſé Homere de tant d'abſurdités, cela n'eſt pas vrai, puiſqu'à quelques lignes de-là il entre même dans le détail de ces abſurdités. Au reſte, quand il dit, *des fables incroyables*, il n'entend pas des fables, qui ne ſont point vraiſemblables, mais des fables qui ne ſont point vraiſemblablement contées, comme la diſette d'Ulyſſe, qui fut dix jours ſans manger, &c. BOILEAU.

(2) *Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempêtes.*] De la maniere dont M. Deſpréaux a traduit ce paſſage, il ſemble que Longin en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuſes de l'Odyſſée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces aventures d'Ulyſſe avec le Cyclope: & c'eſt tout le contraire, ſi je ne me trompe; car Longin dit: » Quand je vous parle de ces » narrations incroyables & fabuleuſes, vous pouvez bien croire » que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyſſée, ni tout ce » qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c. « Et ce ſont ces endroits même qu'Horace appelle *ſpecioſa miracula*. DACIER.

ce rang on doit mettre ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulyſſe changés par Circé en pourceaux, que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*. (1) Il en eſt de même des colombes qui nourrirent Jupiter comme un pigeon ; de la diſette d'Ulyſſe, qui fut dix jours ſans manger après ſon naufrage, & de toutes ces abſurdités qu'il conte du meurtre des amans de Pénélope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'eſt que ce ſont d'aſſez beaux ſonges ; &, ſi vous voulez, des ſonges de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyſſée, c'eſt pour vous montrer que les grands poëtes & les écrivains célebres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amuſent ordinairement à peindre les mœurs. C'eſt ce que fait Homere, quand il décrit la vie que menoient les amans de Pénélope dans la maiſon d'Ulyſſe. En effet, toute cette deſcription eſt proprement une eſpece de comédie, où les différens caracteres des hommes ſont peints.

---

(1) *Il en eſt de même des colombes qui nourrirent Jupiter.*] Le paſſage d'Homere eſt dans le Livre XII. de l'Odyſſée, vers 62.

———— ———————— οὐδὲ πέλειαι
Τρήρωνες, ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

Ni les timides colombes qui portent l'Ambroiſie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, ſur laquelle Alexandre conſulta Ariſtote & Chiron. On peut voir Athenée, Livre II. pag. 490. Longin la traite de ſonge ; mais peut-être Longin n'eſt-il pas ſi ſavant dans l'antiquité, qu'il étoit bon critique. Homere avoit pris ceci des Phéniciens, qui appelloient preſque de la même maniere une colombe & une Prêtreſſe ; ainſi quand ils diſoient que les colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtreſſes qui lui offroient des ſacrifices, que l'on a toujours appellés la viande des Dieux. On doit expliquer de la même maniere la fable des colombes de Dodone & de Jupiter Ammon. DACIER.

CHAPITRE VIII.

De la ſublimité qui ſe tire des circonſtances.

VOYONS ſi nous n'avons point encore quelque autre moyen par où nous puiſſions rendre un diſcours ſublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde, qui ne ſoit toujours accompagné de certaines circonſtances, ce ſera un ſecret infaillible pour arriver au Grand ; ſi nous ſavons faire à propos le choix des plus conſidérables ; & ſi en les liant bien enſemble, nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonſtances choiſies attachent fortement l'eſprit.

Ainſi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour ; elle ramaſſe de tous côtés les accidens qui ſuivent & qui accompagnent en effet cette paſſion. Mais, où ſon adreſſe paroît principalement, c'eſt à choiſir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela enſemble.

(1) Heureux ! qui près de toi, pour toi ſeule ſoupire,
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire.
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler ?

(1) *Heureux qui près de toi*, &c.] Cette ode dont Catulle a traduit les trois premieres ſtrophes, & que Longin nous a conſervée, étoit ſans doute une des plus belles de Sapho. Mais comme elle a paſſé par les mains des copiſtes & des critiques, elle a beaucoup ſouffert des uns & des autres. Il eſt vrai qu'elle eſt très-mal conçue dans l'ancien manuſcrit du Roi : il n'y a ni

(1) Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, si-tôt que je te vois:
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

---

distinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant on auroit peut-être mieux fait de la laisser telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entiérement, comme l'on a fait. On en a ôté presque tous les Eolismes. On a retranché, ajouté, changé, transporté; enfin on s'est donné toutes sortes de liberté. Isaac Vossius, qui avoit vu les manuscrits, s'est apperçu le premier du peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette piece. Voici comme il en parle dans ses notes sur Catulle: *Sed ipsam nunc Lesbiam musam loquentem audiamus; cujus odam relictam nobis Longini beneficio, emendatam ascribemus. Nam certè in hac corrigendâ viri docti operam lusere.* Après cela il donne l'ode telle qu'il l'a rétablie. Vossius pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'ancien manuscrit.... Pour moi, je crois qu'il est bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien manuscrit, qui est original par rapport à tous les autres, comme on l'a fait voir ci-devant. Au reste, il faut avouer que toutes ces diversités de leçon ne changent pas beaucoup au sens que M. Despréaux a admirablement bien exprimé. BOIVIN.

(1) *Je sens de veine en veine*, &c.] Lucrece dans le Livre II. de son poëme, vers 153. semble avoir imité l'ode de Sapho. Il applique à la crainte les mêmes effets que Sapho attribue à l'amour.

Verùm ubi præcipiti magis est commota metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus,
Sudores itaque, & pallorem existere toto
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri;
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus:
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpè homines.

Catulle, *Ode, ad Lesbiam*, 52. a traduit les premieres strophes de l'ode de Sapho. BROS.

Un nuage confus se répand sur ma vue.
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs,
(1) *Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,*
(2) *Un frisson me saisit, je tombe, je me meurs.*

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder, &c.

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes choses, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vue, la couleur, (3) comme si c'étoient autant de personnes différentes & prêtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée. Elle gele, elle brûle, elle est folle, elle est sage; (4) ou elle est entiérement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, (5) mais que son ame est un rendez-vous de

---

(1) *Et pâle.*] Le grec ajoute, *comme l'herbe*; mais cela ne se dit point en françois. BOILEAU.

(2) *Un frisson me saisit*, &c.] Il y a dans le grec, *une sueur froide*; mais le mot de *sueur* en françois ne peut jamais être agréable, & laisse une vilaine idée à l'esprit. BOILEAU.

(3) *Comme si c'étoient*, &c.] Lisez plutôt, » comme si » c'étoient des choses empruntées, qu'elle fut obligée d'abandon- » ner. « TOLLIUS.

(4) *Elle est entiérement hors d'elle.*] C'est ainsi que j'ai traduit φοβεῖται, & c'est ainsi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est nécessaire. Horace qui est amoureux des Hellénismes, emploie le mot de *metus* en ce même sens dans l'ode *Bacchum in remotis*, quand il dit : *Evœ recenti mens trepidat metu*; car cela veut dire, » Je suis encore plein de la » sainte horreur du Dieu qui m'a transporté. « BOILEAU.

(5) *Mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions.*] Notre langue ne sauroit bien dire cela d'une autre maniere : cependant il est certain que le mot *rendez-vous*, n'exprime pas toute la force du mot grec σύνοδος, qui ne signifie pas seule-

toutes les paſſions. Et c'eſt en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voyez donc bien, comme je l'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de ſon diſcours, ce ſont toutes ces grandes circonſtances marquées à propos, & ramaſſées avec choix. Ainſi quand Homere veut faire la deſcription d'une tempête, il a ſoin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête : car, par exemple, l'auteur du poëme des Arimaſpiens penſe dire des choſes fort étonnantes, quand il s'écrie :

O prodige étonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes inſenſés, ſur de frêles vaiſſeaux,
S'en vont loin de la terre habiter ſur les eaux :
Et ſuivant ſur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paiſible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'eſprit ſur les flots :
Et les bras étendus, les entrailles émues,
Ils font ſouvent aux Dieux des prieres perdues.

Cependant il n'y a perſonne, comme je penſe, qui ne voye bien que ce diſcours eſt en effet plus fardé & plus fleuri, que grand & ſublime. Voyons donc comment fait Homere, & conſidérons cet endroit entre pluſieurs autres.

Comme l'on voit les flots ſoulevés par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage ;

---

ment aſſemblée, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étendue ; car il dit que » Sapho a ramaſſé & uni tou- » tes ces circonſtances, pour faire paroître, non pas une ſeule » paſſion, mais une aſſemblée de toutes les paſſions qui s'entre- » choquent, &c. « DACIER.

Le vent avec fureur dans les voiles frémit ;
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le matelot troublé, que son art abandonne
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché d'enchérir sur ce dernier vers, en disant :

Un bois mince & léger les défend de la mort.

Mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a rendue basse & fleurie, de terrible qu'elle étoit. Et puis renfermant tout le péril dans ces mots, *Un bois mince & léger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminue plutôt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les matelots ; il les représente, comme en un tableau, sur le point d'être submergés à tous les flots qui s'élevent, & (1) il imprime jusques dans ses mots & ses syllabes l'image du péril. (2) Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son nau-

---

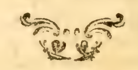
(1) *Imprime jusques dans ses mots.*] Il y a dans le grec, » & » joignant par force ensemble des prépositions qui naturelle» ment n'entrent point dans une même composition, *ὑπ' ἐκ* » *θανάτοιο* ; par cette violence qu'il leur fait, il donne à ses » vers le mouvement même de la tempête, & exprime admira» blement la passion. Car par la rudesse de ces syllabes, qui se » heurtent l'une l'autre, il imprime jusques dans ses mots l'i» mage du péril, *ὑπ' ἐκ θανάτοιο φέρονται* » Mais j'ai passé tout cela, parce qu'il est entiérement attaché à la langue grecque. BOILEAU.

(2) *Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage.*] Je sais bien que par *son naufrage*, M. Despréaux a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit. Néanmoins comme le mot *son* fait une équivoque, & qu'on pourroit croire qu'Archiloque lui-même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la description du naufrage*. Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frere. DACIER.

frage, non plus que Démosthene dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens, à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit : (1) *Il étoit déja fort tard*, &c. Car ils n'ont fait tous deux que tirer, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point insérer dans leurs discours de particularités basses & superflues, ou qui sentissent l'école. En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout : & c'est comme du moëlon ou des platras qu'on auroit arrangés & comme entassés les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

---

(1) *Il étoit déja fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'oraison pour Ctésiphon. Le voici : » Il étoit déja tard, lorsqu'un courier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée » étoit prise. Les Magistrats, qui soupoient dans ce moment, » quittent aussi tôt la table. Les uns vont dans la place publique ; ils en chassent les marchands, & pour les obliger de se » retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. » Les autres envoient avertir les Officiers de l'armée : on fait » venir le Héraut public. Toute la ville est pleine de tumulte. Le » lendemain dès le point du jour, les Magistrats assemblent le » Sénat. Cependant, Messieurs, vous couriez de toutes parts » dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déja assis. Dès que les Sénateurs » furent entrés, les Magistrats firent leur rapport. On entend le » courier. Il confirme la nouvelle. Alors le Héraut commence à » crier : Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? Mais personne » ne lui répond. Il a beau répéter la même chose plusieurs fois, » aucun ne se leve. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant » présens aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la » voix crier : N'y a-t-il personne qui ait un conseil à me donner » pour mon salut ? « BOILEAU.





CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut auſſi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification.* Car quand la nature des ſujets qu'on traite, ou des cauſes qu'on plaide, demande des périodes plus étendues & compoſées de plus de membres, on peut s'élever par degrés, de telle ſorte qu'un mot enchériſſe toujours ſur l'autre. Et cette adreſſe peut beaucoup ſervir, ou pour traiter quelque lieu d'un diſcours, ou pour exagérer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une paſſion. En effet, l'Amplification ſe peut diviſer en un nombre infini d'eſpeces : mais l'orateur doit ſavoir que pas une de ces eſpeces n'eſt parfaite de ſoi, s'il n'y a du Grand & du Sublime, ſi ce n'eſt lorſqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque choſe. Par-tout ailleurs, ſi vous ôtez à l'Amplification ce qu'il y a de Grand, vous lui arrachez, pour ainſi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, diſons en peu de mots la différence qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, & qui, comme j'ai dit, n'eſt autre choſe qu'un amas de circonſtances choiſies, que l'on réunit enſemble ; & voyons par où l'amplification en général differe du Grand & du Sublime.



CHAPITRE X.

Ce que c'est que l'Amplification.

Je ne ſaurois approuver la définition que lui donnent les maîtres de l'art. L'amplification, diſent-ils, eſt un *Diſcours qui augmente & qui aggrandit les choſes.* Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique & aux figures, puiſqu'elles donnent toutes au diſcours je ne ſais quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la différence. Et premiérement, le Sublime conſiſte dans la hauteur & l'élevation; au lieu que l'amplification conſiſte dans la multitude des paroles. C'eſt pourquoi le Sublime ſe trouve quelquefois dans une ſimple penſée: mais l'amplification ne ſubſiſte que dans la pompe & dans l'abondance. L'amplification donc, pour en donner ici une idée générale, *eſt un accroiſſement de paroles que l'on peut tirer de toutes les circonſtances particulieres des choſes, & de tous les lieux de l'oraiſon, qui remplit le diſcours & le fortifie, en appuyant ſur ce qu'on a déja dit.* Ainſi elle differe de la preuve, en ce qu'on emploie celle-ci pour prouver la queſtion, au lieu que l'amplification (1) ne ſert qu'à étendre & à exagérer. ******.

(1) *Ne ſert qu'à ..... exagérer.*] Cet endroit eſt fort défectueux, l'auteur après avoir fait quelques remarques encore ſur l'*Amplification*, venoit enſuite à comparer deux orateurs dont on ne peut pas deviner les noms: il reſte même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaiſon, que j'ai ſupprimées dans la traduction, parce que cela auroit été inutile, puiſqu'on ne ſait point qui ſont ceux dont l'auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en reſtent: » Celui-ci eſt plus abondant & plus riche. » On peut comparer ſon éloquence à une grande mer qui occupe » beaucoup d'eſpace & ſe répand en pluſieurs endroits. L'un, à

La même différence, à mon avis, eſt (1) entre Démoſthene & Cicéron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un auteur latin. En effet, Démoſthene eſt grand en ce qu'il eſt ſerré & concis; & Cicéron au contraire en ce qu'il eſt diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. (2) Pour Cicéron, l'on peut dire, à mon avis, que comme un grand embraſement, il dévore & conſume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diverſement dans ſes ouvrages, & qui, à meſure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reſte, le Sublime de Démoſthene vaut ſans doute bien mieux dans les exagérations fortes & dans les violentes paſſions, (3) quand il faut, pour ainſi dire, étonner

---

» mon avis, eſt plus pathétique, & a bien plus de feu & d'é- » clat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité » pompeuſe, n'eſt pas froid à la vérité, mais n'a pas auſſi tant » d'activité ni de mouvement. « Le traducteur latin a cru que ces paroles regardoient Cicéron & Démoſthene : mais il ſe trompe. BOILEAU.

(1) *Entre Démoſthene & Cicéron.*] J'ai montré dans mes remarques latines, que c'eſt de Platon, & non pas de Cicéron, que notre auteur parle ici. TOLLIUS.

(2) *Pour Cicéron*, &c.] Longin en conſervant l'idée des embraſemens, qui ſemblent quelquefois ne ſe ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit très-bien le caractere de Cicéron, qui conſerve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorſqu'il ſemble qu'il va s'éteindre. DACIER.

(3) *Quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'auditeur.*] Cette modification, *pour ainſi dire*, ne me paroît pas néceſſaire ici, & il me ſemble qu'elle affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin, qui ne ſe contente pas de dire *le Sublime de Démoſthene vaut mieux quand il faut étonner l'auditeur :* mais qui ajoute, *Quand il faut entiérement étonner*, &c. Je ne crois pas que le

l'auditeur. Au contraire, l'abondance eſt meilleure, lorſqu'on veut, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, (1) répandre une roſée agréable dans les eſprits. Et certainement un diſcours diffus eſt bien plus propre pour les lieux communs, les peroraiſons, les digreſſions, & généralement pour tous ces diſcours qui ſe font dans le genre démonſtratif. Il en eſt de même pour les hiſtoires, les traités de phyſique, & pluſieurs autres ſemblables matieres.

---

mot françois *étonner*, demande de lui-même cette excuſe, puiſqu'il n'eſt pas ſi fort que le grec ἐκπλῆξαι, quoiqu'il ſerve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'eſprit de ceux qu'elle a preſque touchés. DACIER.

(1) *Une roſée agréable*, &c.] M. le Fevre & M. Dacier donnent à ce paſſage une interprétation fort ſubtile : mais je ne ſuis point de leur avis, & je rends ici le mot de καταντλῆσαι dans ſon ſens le plus naturel, *arroſer*, *rafraîchir*, qui eſt le propre du ſtyle abondant, oppoſé *au ſtyle ſec*. BOILEAU.

Ibid. *Répandre une roſée agréable dans les eſprits.*] Outre que cette expreſſion *répandre une roſée*, ne répond pas bien à l'abondance dont il eſt ici queſtion, il me ſemble qu'elle obſcurcit la penſée de Longin, qui oppoſe ici καταντλῆσαι à ἐκπλῆξαι, & qui, après avoir dit que » le Sublime concis de Démoſthene » doit être employé, lorſqu'il faut entiérement étonner l'audi- » teur, « ajoute, » qu'on doit ſe ſervir de cette riche abon- » dance de Cicéron, lorſqu'il faut l'adoucir. « Ce καταντλῆσαι eſt emprunté de la médecine : il ſignifie proprement *fovere*, *fomenter*, *adoucir*, & cette idée eſt venue à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis eſt pour frapper ; mais cette heureuſe abondance eſt pour guérir les coups que ce Sublime a portés. De cette maniere, Longin explique fort bien les deux genres de diſcours, que les anciens rhéteurs ont établis, dont l'un, qui eſt pour toucher & pour frapper, eſt appellé proprement *Oratio vehemens* ; & l'autre, qui eſt pour adoucir, *Oratio lenis*. DACIER.

Ibid. *Répandre une roſée.*] On verra dans ma traduction latine & dans mes remarques, que je ſuis du même ſentiment que M. Dacier. TOLLIUS.



CHAPITRE XI.

De l'imitation.

POUR retourner à notre discours, Platon, dont le style ne laisse pas d'être fort élevé, bien qu'il coule sans être rapide & sans faire de bruit, nous a donné une idée de ce style, que vous ne pouvez ignorer, si vous avez lu les livres de sa république. » Ces hommes » malheureux, dit-il quelque part, qui ne savent » ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont » continuellement plongés dans les festins & dans la » débauche, vont toujours de pis en pis, & errent en- » fin toute leur vie. La vérité n'a point pour eux d'at- » traits ni de charmes : ils n'ont jamais levé les yeux » pour la regarder ; en un mot, ils n'ont jamais goûté » de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes » qui regardent toujours en bas, & qui sont courbées » vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repaî- » tre, qu'à satisfaire leurs passions brutales ; & dans » l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égra- » tignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes » de fer, & périssent à la fin par leur gourmandise » insatiable. «

Au reste, ce philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin ? C'est l'imitation & l'émulation des poëtes & des écrivains illustres qui ont vécu avant nous. Car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre,

d'où ſort un ſouffle, une vapeur toute céleſte, qui la remplit ſur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même, ces grandes beautés que nous remarquons dans les ouvrages des anciens, ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes qui ſe répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les eſprits même naturellement les moins échauffés : ſi bien que dans le moment ils ſont comme ravis & emportés de l'enthouſiaſme d'autrui. Ainſi voyons-nous qu'Hérodote, & avant lui Stéſichore & Archiloque, ont été grands imitateurs d'Homere. Platon néanmoins eſt celui de tous qui l'a le plus imité ; car il a puiſé dans ce poëte, comme dans une vive ſource, dont il a détourné un nombre infini de ruiſſeaux ; & j'en donnerois des exemples, (1) ſi Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.

Au reſte, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a eue, & qu'il s'eſt formée ſur les mœurs, l'invention, & les ouvrages d'autrui. (2) En effet, jamais, à mon avis, il n'eut mêlé de ſi grandes choſes dans ſes traités de

---

(1) *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Il y a dans le grec εἰ μὴ τὰ ἐπὶ ἰνδοὺς καὶ οἱ περὶ ἀμμώνιον. Mais cet endroit vraiſemblablement eſt corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au ſujet dont il s'agit ici ? BOIVIN.

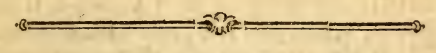
Ibid. *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Le grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de ſinguliers*, τὰ ἐπ' εἶδους, comme M. le Fevre l'a corrigé. DACIER.

(2) *En effet, jamais, à mon avis.*] Il me ſemble que cette période n'exprime pas toutes les beautés de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit : » En effet, Platon » ſemble n'avoir entaſſé de ſi grandes choſes dans ſes traités de » Philoſophie, & ne s'être jetté ſi ſouvent dans des expreſſions » & dans des matieres poëtiques, que pour diſputer de toute ſa » force le prix à Homere, comme un nouvel athlete à celui qui » a déja reçu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration » de tout le monde. « Cela conſerve l'image que Longin a voulu

Philoſophie, paſſant, comme il fait, du ſimple diſcours à des expreſſions & à des matieres poëtiques, s'il ne fût venu, pour ainſi dire, comme un nouvel Athlete, diſputer de toute ſa force le prix à Homere, c'eſt-à-dire, à celui qui avoit déja reçu les applaudiſſemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le faſſe peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laiſſe pas néanmoins de lui ſervir beaucoup, puiſqu'enfin, ſelon Héſiode,

La noble jalouſie eſt utile aux mortels.

Et n'eſt-ce pas en effet quelque choſe de bien glorieux & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précédés, puiſque dans ces ſortes de combats on peut même être vaincu ſans honte !



CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

Toutes les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il eſt bon de faire cette réflexion. Comment eſt-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Démoſthene, ou Thucydide même, s'il eſt queſtion d'hiſtoire, pour écrire ceci en ſtyle ſublime ? Car ces

---

donner des Athletes, & c'eſt cette image qui fait la plus grande beauté de ce paſſage. Dacier.

Ibid. *En effet, jamais.*] J'avois déja remarqué cet endroit dans la premiere édition de M. Deſpréaux, avec intention de l'éclaircir un peu mieux : mais la remarque de M. Dacier m'en épargne la peine. Tollius.

grands hommes que nous nous propoſons à imiter, ſe préſentant de la ſorte à notre imagination, nous ſervent comme de flambeaux, & nous élevent l'ame preſque auſſi haut que l'idée que nous avons conçue de leur génie, ſur-tout ſi nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes: Que penſeroient Homere ou Démoſthene de ce que je dis, s'ils m'écoutoient ? Quel jugement feroient-ils de moi ? (1) En effet, nous ne croirons pas avoir un médiocre prix à diſputer, ſi nous pouvons nous figurer que nous allons, mais ſérieuſement, rendre compte de nos écrits devant un ſi célebre tribunal, & ſur un théâtre où nous avons de tels héros pour juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puiſſant pour nous exciter, c'eſt de ſonger au jugement que toute la poſtérité fera de nos écrits. (1) Car ſi un homme, dans la défiance de ce jugement, a peur,

---

(1) *En effet, nous ne croirons pas.*] A mon avis le mot grec ἀγώνισμα, ne ſignifie point *prix*, mais *ſpectacle*. Longin dit : » En effet, de nous figurer que nous allons rendre compte de » nos écrits devant un ſi célebre tribunal, & ſur un théâtre où » nous avons de tels héros pour juges ou pour témoins, ce ſera » un ſpectacle bien propre à nous ranimer «. Thucydide s'eſt ſervi plus d'une fois de ce mot dans le même ſens. Je ne rapporterai que ce paſſage du Liv. VI, Ὁ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τοὺς ἀντιστρατήγους κομίσαι Λακεδαίμονίοις. » Gylippe eſtimoit que ce feroit un » ſpectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en triomphe » les deux Généraux des ennemis qu'il avoit pris dans le com- » bat. « Il parle de Nicias & de Démoſthene, chefs des Athéniens. DACIER.

Ibid. *En effet, nous ne croirons.*] C'eſt encore ici que je ne trouve pas juſte la traduction françoiſe : & j'ai montré ailleurs la force & la véritable ſignification de ces mots ἀγὼν ἀγώνισμα. On n'a qu'à voir ma traduction latine. TOLLIUS.

(2) *Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Le ſens que lui donne M. Dacier s'accommode aſſez bien au grec : mais il fait dire une choſe de mauvais ſens à Longin, puiſqu'il n'eſt point vrai qu'un homme qui ſe défie que ſes ouvrages aillent à la poſtérité, ne

pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, son esprit ne sauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits, & il ne se donnera jamais la peine d'achever des ouvrages qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la derniere postérité.

---

produira jamais rien qui en soit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui fera faire des efforts pour mettre ses ouvrages en état d'y passer avec éloge. BOILEAU.

Ibid. *Car si un homme dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui*, &c.] A mon avis, aucun interprête n'est entré ici dans le sens de Longin, qui n'a jamais eu cette pensée, qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, ni même qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages. Au contraire, il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui survive, quand il travailleroit sans cesse, & qu'il feroit les plus grands efforts : » Car si un homme, dit-il, après avoir envisagé ce » jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien » produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions » de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'a- » vortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la » derniere postérité. « Un homme qui écrit doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siecle, mais envisager toute la postérité. Cette idée lui élevera l'ame, & animera ses conceptions, au lieu que si dès le moment que cette postérité se présentera à son esprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce découragement & ce désespoir lui feront perdre toute sa force ; & quelque peine qu'il se donne, ses écrits ne seront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriser par-là une confiance aveugle & téméraire, comme il seroit facile de le prouver. DACIER.

Ibid. *Car si un homme.*] C'est une chose assez surprenante, que M. Daciet & moi nous nous soyons tant de fois rencontrés. Quand je considere sa traduction dans cet endroit, j'y trouve un parfait rapport avec la mienne, excepté le mot d'αὐτόθεν, que M. Boileau a aussi bien traduit que M. Dacier, & que j'ai expliqué par les mots, *ita protinus* : c'est-à-dire, *aussi-tôt, quand il entreprend quelque ouvrage.* On trouve chez Suidas un fragment d'un ancien poëte grec, ou la Renommée immortelle est appellée, *la fille de l'Espérance.* Τέκνον, dit-il, ἐλπίδος ἄμ-βροτε φήμη. TOLLIUS.



CHAPITRE XIII.

Des Images.

CES *Images*, que d'autres appellent *Peintures*, ou *Fictions*, ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au diſcours. Ce mot d'*Images* ſe prend en général pour toute penſée propre à produire une expreſſion, & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque maniere que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré, pour ces diſcours que l'on fait, *lorſque par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il ſemble que nous voyons les choſes dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reſte, vous devez ſavoir que les *Images*, dans la rhétorique, ont tout autre uſage que parmi les poëtes. En effet, le but qu'on s'y propoſe dans la poëſie, c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe; au lieu que dans la proſe, c'eſt de bien peindre les choſes & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir (1) en l'une & l'autre rencontre.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces ſpectres odieux.

(1) *En l'une & l'autre rencontre.*] Je préférerois, *en l'un & l'autre art.* Voyez ce qu'en dit Porphyre, *De Abſtinentia Animalium*, Liv. II. Ch. XLI. Τὸ μὲν γὰρ ποιητικὸν καὶ περιεξέκαυσε τὰς ὑπολήψεις τῶν ἀνθρώπων τῷ χρῆσθαι φράσει πρὸς ἔκπληξιν, καὶ γοητείαν πεποιημένη, κίνησιν τ' ἐμποιήσασα, καὶ πίστιν περὶ τῶν ἀδυνάτων. TOLLIUS.

Ils viennent : je les vois : mon ſupplice s'apprête.
Quels horribles ſerpens leur ſifflent ſur la tête !

Et ailleurs :

Où fuirai-je ? Elle vient. Je la vois. Je ſuis mort.

Le poëte en cet endroit ne voyoit pas les furies : cependant il en fait une image ſi naïve, qu'il les fait preſque voir aux auditeurs. Et véritablement (1) je ne ſaurois pas bien dire ſi Euripide eſt auſſi heureux à exprimer les autres paſſions ; mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'eſt à quoi il s'eſt étudié particuliérement, & il y a fort bien réuſſi. Et même en d'autres rencontres, il ne manque pas quelquefois de hardieſſe à peindre les choſes. Car bien que ſon eſprit de lui-même ne ſoit pas porté au Grand, il corrige ſon naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands ſujets : de ſorte qu'on lui peut appliquer ces vers du poëte :

A l'aſpect du péril, au combat il s'anime :
Et le poil hériſſé, (2) les yeux étincelans,
De ſa queue il ſe bat les côtés & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit, où le ſoleil parle ainſi à Phaéton, en lui mettant entre les mains les rênes de ſes chevaux :

---

(1) *Je ne ſaurois pas bien dire.*] M. Deſpréaux s'eſt ici ſervi du texte corrompu, où il y avoit εἰ ποσὶν ἑτέροις, au lieu de εἴ τις ἕτερος : c'eſt-à-dire, » ſi Euripide n'eſt pas plus heureux » qu'aucun autre à exprimer les paſſions de l'amour & de la fu- » reur, à quoi il s'eſt étudié avec une application toute particu- » liere. « TOLLIUS.

(2) *Les yeux étincelans.*] J'ai ajouté ces vers que j'ai pris dans le texte d'Homere. BOILEAU.

(1) Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

Et dans les vers suivans :

Aussi-tôt devant toi s'offriront sept étoiles.
Dresse par-là ta course, & suis le droit chemin.
Phaéton, à ces mots, prend les rênes en main :
De ses chevaux aîlés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Pénetre en un moment les vastes champs de l'air.
Le pere cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
Lui montre encor sa route, (2) & du plus haut des Cieux,
Le suit autant qu'il peut, de la voix & des yeux.

---

(1) *Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie.*] Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers : il me semble pourtant que lorsque le Soleil dit, » au-dessus de la Libye, le sillon n'étant point arrosé d'eau, n'a » jamais rafraîchi mon char ; « il parle plutôt comme un homme qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. M. Despréaux a suivi ici tous les autres interprêtes, qui ont expliqué ce passage de la même maniere ; mais je crois qu'ils se sont fort éloignés de la pensée d'Euripide, qui dit : » Marche, & ne te laisse point emporter dans l'air de Li- » bye, qui, n'ayant aucun mélange d'humidité, laissera tomber » ton char. « C'étoit l'opinion des Anciens, qu'un mélange humide fait la force & la solidité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique. DACIER.

(2) *Et du plus haut des Cieux.*] La grec porte, *au-dessus de*

Va par-là, lui dit-il : reviens, détourne : arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du poëte monte ſur le char avec Phaéton, qu'elle partage tous ſes périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les ſuivoit dans les Cieux, s'il n'aſſiſtoit à tout ce qui s'y paſſe, pourroit-il peindre la choſe comme il fait ? Il en eſt de même de l'endroit de ſa Caſſandre, qui commence par

---

la Canicule : ὄπισθε νῶτα Σειρείȣ βεβὼς, ἵππευε. *Le Soleil à cheval monta au-deſſus de la Canicule.* Je ne vois pas pourquoi Rutgerſius & M. le Fevre veulent changer cet endroit, puiſqu'il eſt fort clair, & ne veut dire autre choſe, ſinon que le Soleil monta au-deſſus de la Canicule, c'eſt-à-dire, dans le centre du Ciel, où les Aſtrologues tiennent que cet aſtre eſt placé, & comme j'ai mis *au plus haut des Cieux*, pour voir marcher Phaéton, & que de-là il lui crioit encore : *Va par-là, reviens, détourne*, &c. Boileau.

Ibid. *Et du plus haut des Cieux.*] M. Deſpréaux dit dans ſa remarque que le grec porte, *que le Soleil à cheval monta au-deſſus de la Canicule.* ὄπισθε νῶτα Σειρείȣ βεβώς. Et il ajoute qu'il ne voit pas pourquoi Rutgerſius & M. le Fevre veulent changer cet endroit qui eſt fort clair. Premiérement, ce n'eſt point M. le Fevre qui a voulu changer cet endroit : au contraire, il fait voir le ridicule de la correction de Rutgerſius, qui liſoit Σειραίȣ au lieu de Σειρείȣ. Il dit ſeulement qu'il faut lire Σειρίȣ, & cela eſt ſans difficulté, parce que le pénultieme pied de ce vers doit être un ïambe, ρίȣ. Mais cela ne change rien au ſens. Au reſte, Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil monta au-deſſus de la Canicule ;* mais que le Soleil, pour ſuivre ſon fils, monta à cheval ſur un aſtre qu'il appelle Σείριον, *Sirium*, qui eſt le nom général de tous les aſtres, & qui n'eſt point du tout la Canicule : ὄπισθε ne doit point être conſtruit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers ſuivant, de cette maniere : Πατὴρ δὲ βεβὼς νῶτα Σειρίȣ ἵππευε ὄπισθε παῖδα νȣθετῶν ; *Le Soleil monté ſur un aſtre alloit après ſon fils, en lui criant*, &c. Et cela eſt beaucoup plus vraiſemblable, que le Soleil monta à cheval pour aller ſeulement au centre du Ciel au-deſſus de la Canicule, & pour crier de-là à ſon fils, & lui enſeigner le chemin. Ce centre du Ciel eſt un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaéton. Dacier.

Mais, ô braves Troyens, &c.

(1) Eschyle a quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à-fait nobles & héroïques, comme on le peut voir dans sa tragédie intitulée, *Les sept devant Thebes*, où un courier venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces sept chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi;

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables:
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le sang jurent de se venger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reste, bien que ce poëte, pour vouloir trop s'élever tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossieres & mal-polies, Euripide néanmoins, par une noble émulation, (2) s'expose quelquefois aux mêmes pé-

---

(1) *Eschyle a quelquefois.*] Je ne trouve pas ici la connexion que je voudrois avec ce qui suit. Qu'on regarde seulement ma traduction latine, & on en verra la différence. TOLLIUS.

(1) *S'expose quelquefois aux mêmes périls.*] Je me trompe fort, si un françois entend le sens de ces paroles, sans qu'on leur donne quelque lumiere. Car le mot grec κίνδυνοι, signifie ici les pensées & les expressions, qui par leur sublimité approchent fort de l'enflure, ou plutôt de l'enthousiasme qui va trop loin, & qui, selon l'expression de Quintilien, rend le poëte *grandiloquum usque ad vitium*. Car c'est de lui que Longin a tiré cette belle remarque. Mais je ne trouve pas que Longin ait ici autant de raison qu'il croit, de préférer cet *adoucissement* d'Euripide, à l'expression *trop rude*, comme il l'appelle, & *mal polie* d'Eschyle. Car c'étoit le sentiment universel de presque tous les païens, que dans les apparitions des Dieux tout se mouvoit & trembloit, non-seulement les édifices & les palais, mais les montagnes

rils. Par exemple, dans Eschyle le Palais de Lycurgue est ému, & entre en fureur à la vue de Bacchus :

(1) *Le palais en fureur mugit à son aspect.*

---

même. Et voici ce que Claudien dit à cet égard des temples, *Lib. I. de raptu Proserpinæ :*

Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & clarum dispergere culmina lumen
Adventum testata Dei.

Virgile dit de même des montagnes ; *libro VI. Æn.*

Ecce autem primi sub lumina Solis & ortus
Sub pedibus mugire solum, juga cœpta moveri
Sylvarum ; visæque canes ululare per umbram,
Adventante Deâ.

De sorte que cette apparition ne se faisoit jamais sans quelque prodige, ou, comme les Grecs le nomment, διοσημεῖα. Mais comme je l'ai dit dans mes remarques latines, ce n'est ni toute la pensée, ni le mot ἐνθουσιᾶ, comme M. le Fevre a cru, mais le seul mot βακχεύει, qui déplaît à Longin, & cela, parce qu'il n'a pas une idée si délicate que le mot συμβακχεύει, qui marque un mouvement libre, agréable, qui vient d'une volonté emportée plutôt par la joie que lui cause la vue d'un si grand Dieu, que par l'effort ou par la présence de sa divinité. TOLLIUS.

(1) *Le palais en fureur mugit à son aspect.*] Le mot *mugir*, ne me paroît pas assez fort pour exprimer seul le ἐνθουσιᾶν & le βακχεύειν d'Eschyle : car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec violence.* Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers mieux que M. Despréaux : je ne laisserai pas de dire que celui d'Eschyle seroit peut-être mieux de cette maniere pour le sens.

Du palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugissant.

Et celui d'Euripide :

La montagne s'ébranle, & répond à leurs cris. DACIER.

Euripide emploie cette même penſée d'une autre maniere, en l'adouciſſant néanmoins :

La montagne à leurs cris répond en mugiſſant.

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Œdipe mourant, en s'enſéveliſſant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuſe ; & dans cet endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous diſions, (1) les *Images* dans la poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, qui paſſent toute ſorte de croyance : au lieu que dans la rhétorique le beau des *Images* c'eſt de repréſenter la choſe comme elle s'eſt paſſée, & telle qu'elle eſt dans la vérité. Car une invention poëtique & fabuleuſe, dans une oraiſon, traîne néceſſairement avec ſoi (2) des digreſſions groſſieres & hors de propos,

---

(1) *Les images dans la poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.*] C'eſt le ſens que tous les interprêtes ont donné à ce paſſage : mais je ne crois pas que ç'ait été la penſée de Longin ; car il n'eſt pas vrai que dans la poëſie les images ſoient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur ſoit commun avec les images de la rhétorique. Longin dit ſimplement, » que dans la poëſie les images ſont pouſſées à un » excès fabuleux, & qui paſſe toute ſorte de créance. « DACIER.

(2) *Des digreſſions groſſieres.*] Ce n'eſt pas tout-à-fait le ſentiment de Longin. Si je ne me trompe, il auroit fallu le traduire de cette maniere : » Car c'eſt une terrible faute, & tout- » à-fait extravagante, de ſe ſervir dans celle-là des images & » des fictions poëtiques & fabuleuſes, qui ſont tout-à-fait im-

&

& tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos orateurs : ils voient quelquefois les furies, ces grands orateurs, aussi bien que les poëtes tragiques ; & les bonnes gens ne prennent pas garde que lorsqu'Oreste dit dans Euripide :

Toi qui dans les enfers me veux précipiter,
Déesse, cesse enfin de me persécuter.

Il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *images* dans la rhétorique ? C'est qu'outre plusieurs autres propriétés, elles ont cela, qu'elles animent & échauffent le discours, si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement, mais elles domptent, pour ainsi dire, elles soumettent l'auditeur. » (1) Si un homme, [dit un » orateur,] a entendu un grand bruit devant le pa- » lais, & qu'un autre en même-tems vienne annoncer » que les prisonniers de guerre se sauvent ; il n'y a » point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune » homme si indifférent, qui ne courre de toute sa » force au secours. Que si quelqu'un, sur ces entre- » faites, leur montre l'auteur de ce désordre, c'est

---

» possibles. « Quand on prendra la peine de regarder mes remarques latines, & de les conférer avec ma traduction, on y verra plus de jour. Tollius.

(1) *Si un homme*, &c.] Cicéron s'est très-bien servi de cet endroit quand il dit : [Lib. IV. contra Verrem, cap. cliij.] *Interea ex clamore fama tota urbe percrebuit, expugnari Deos patrios, non hostium adventu, inopinato prædonum impetu, sed ex domo, atque cohorte prætoriâ manum fugitivorum instructam armatamque venisse. Nemo Agrigenti neque ætate tam affectâ, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illâ nocte nuntio excitatus surrexerit, telumque, quod cuique sors offerebat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad fanum ex totâ urbe concurritur.* Tollius.

» fait de ce malheureux : il faut qu'il périsse sur le
» champ, & on ne lui donne pas le tems de parler. «

Hypéride s'est servi de cet artifice dans l'oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, après la défaite de Chéronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. (1) » Ce n'est point, dit-il, un orateur qui a » fait passer cette loi ; c'est la bataille, c'est la défaite » de Chéronée. « Au même tems qu'il prouve la chose par raison, il fait une *image :* & (2) par cette proposition

(1) *Ce n'est point, dit-il, un orateur qui a fait passer cette loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Chéronée.*] Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hypéride, il faut traduire, » Ce n'est point, dit il, un orateur qui a écrit cette loi, c'est la bataille, c'est la défaite de » Chéronée. « Car c'est en cela que consiste l'image, *la bataille a écrit cette loi.* Au lieu qu'en disant, *la bataille a fait passer cette loi*, on ne conserve plus l'image, ou elle est du moins fort peu sensible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre, *écrire une loi, une ordonnance, un édit*, &c. M. Despréaux a évité cette expression *écrire une loi*, parce qu'elle n'est pas françoise dans ce sens-là ; mais il auroit pu mettre, *ce n'est pas un orateur qui a fait cette loi*, &c. Hypéride avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athenes indifféremment, la liberté aux esclaves : & qu'on enverroit au Pyrée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette ordonnance dans la vie d'Hypéride, & il cite même un passage, qui n'est pourtant pas celui dont il est ici question. Il est vrai que le même passage rapporté par Longin, est cité fort différemment par Démétrius Phaléréus : » Ce n'est pas, dit-il, un orateur qui a écrit » cette loi, c'est la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexan» dre. » Mais, pour moi, je suis persuadé que ces derniers mots *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφων, ne sont point d'Hypéride : ils sont apparemment de quelqu'un qui aura cru ajouter quelque chose à la pensée de cet orateur, & l'embellir même, en expliquant, par une espece de pointe, le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre écrite*, & je m'assure que cela paroîtra à tous ceux qui ne se laissent point éblouïr par de faux brillans. DACIER.

Ibid. *Ce n'est point, dit-il, un orateur*, &c.] On eût pu traduire : » Ce n'est point, dit-il, l'orateur. « Cela seroit un peu plus fort. TOLLIUS.

(2) *Par cette proposition.*] J'aimerois mieux dire, & » par » ce tour d'adresse, il fait plus, &c. « TOLLIUS.

qu'il avance, il fait plus que persuader & que prouver. Car comme en toutes choses on s'arrête naturellement à ce qui brille & éclate davantage, l'esprit de l'auditeur est aisément entraîné par cette image qu'on lui présente au milieu d'un raisonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de si près la force des preuves, à cause de ce grand éclat dont elle couvre & environne le discours. Au reste, il n'est pas extraordinaire que cela fasse un effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps mêlés ensemble, celui qui a le plus de force attire toujours à soi la vertu & la puissance de l'autre. Mais c'est assez parler de cette sublimité qui consiste dans les pensées, & qui vient, comme j'ai dit, ou de *la grandeur d'ame*, ou de l'*imitation*, ou de l'*imagination*.

CHAPITRE XIV.

Des figures & premiérement de l'Apostrophe.

Il faut maintenant parler des figures, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne sont pas une des moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini; si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le discours. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au Sublime: seulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Démosthene veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel étoit l'air naturel d'énoncer la chose? » Vous n'avez

» point failli, [pouvoit-il dire,] Meſſieurs, en com-
» battant au péril de vos vies pour la liberté & le ſalut
» de toute la Grece; & vous en avez des exemples
» qu'on ne ſauroit démentir. Car on ne peut pas dire
» que ces grands hommes ayent failli, qui ont com-
» battu pour la même cauſe dans les plaines de Mara-
» thon, à Salamine, & devant Platée. « Mais il en uſe bien d'une autre ſorte, & tout-d'un-coup, comme s'il étoit inſpiré de Dieu, & poſſédé de l'eſprit d'Apollon même; il s'écrie en jurant par ces vaillans défenſeurs de la Grece : » Non, Meſſieurs, non, vous
» n'avez point failli : j'en jure par les manes de ces
» grands hommes, qui ont combattu pour la même
» cauſe dans les plaines de Marathon. « Par cette ſeule forme de ſerment, que j'appellerai ici *Apoſtrophe*, il déifie ces anciens citoyens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la ſorte, comme autant de Dieux, par le nom deſquels on doit jurer. Il inſpire à ſes juges l'eſprit & les ſentimens des illuſtres morts; & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires, ſi nouveaux & ſi dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ſes auditeurs comme une eſpece de contrepoiſon & d'antidote, qui en chaſſe toutes les mauvaiſes impreſſions. Il leur éleve le courage par des louanges. En un mot, il leur fait concevoir qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer de la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine; & par tous ces différens moyens, renfermés dans une ſeule figure, il les entraîne dans ſon parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce ſerment ſe trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joie.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

(1) Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on le fait. Or dans le passage de ce poëte, il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle aux Athéniens heureux, & dans un tems où ils n'avoient pas besoin de consolation. Ajoutez, que dans ce serment il ne jure pas, comme Démosthene, par des hommes qu'il rende immortels, & ne songe point à faire naître dans l'ame des Athéniens des sentimens dignes de la vertu de leurs ancêtres : vû qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat. Au contraire, dans Démosthene ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardassent dorénavant, comme un malheur, la bataille de Chéronée. De sorte que, comme j'ai déja dit, dans cette seule figure, il leur prouve, par raison, qu'ils n'ont point failli ? il leur en fournit un exemple ; il le leur confirme par des sermens ; il fait leur éloge ; il les exhorte à la guerre.

Mais comme on pouvoit répondre à notre orateur : Il s'agit de la bataille que nous avons perdue contre Philippe, durant que vous maniez les affaires de la république, & vous jurez par les victoires que nos ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher sûrement, il a soin de régler ses paroles, & n'emploie que celles qui lui sont avantageuses, faisant voir que

---

(1) *Mais il n'y a pas grande finesse.*] Ce jugement est admirable ; & Longin dit plus lui seul que tous les autres rhéteurs qui ont examiné le passage de Démosthene. Quintilien avoit pourtant bien vu que les sermens sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les employer aussi heureusement que cet orateur : mais il n'avoit point fait sentir tous les défauts que Longin nous explique si clairement dans le seul examen qu'il fait de ce serment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le chap. 2. du Livre IX. DACIER.

même dans les plus grands emportemens, il faut être ſobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs ancêtres, il dit : » Ceux qui ont combattu par » terre à Marathon, & par mer à Salamine : ceux qui » ont donné bataille près d'Artemiſe & de Platée. « Il ſe garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu.* Il a ſoin de taire l'événement, qui avoit été auſſi heureux en toutes ces batailles, que funeſte à Chéronée, & prévient même l'auditeur, en pourſuivant ainſi : » Tous ceux, ô Eſchine, qui ſont péris en ces rencon- » tres, ont été enterrés aux dépens de la république, » & non pas ſeulement ceux dont la fortune a ſecondé » la valeur. «



CHAPITRE XV.

Que les figures ont beſoin du Sublime pour les ſoutenir.

Il ne faut pas oublier ici une réflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'eſt que ſi les figures naturellement ſoutiennent le Sublime, le Sublime de ſon côté ſoutient merveilleuſement les figures : mais où, & comment ; c'eſt ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il eſt certain qu'un diſcours où les figures ſont employées toutes ſeules, eſt de ſoi-même ſuſpect d'adreſſe, d'artifice, & de tromperie : principalement lorſqu'on parle devant un juge ſouverain, & ſur-tout ſi ce juge eſt un grand Seigneur, comme un tyran, un roi, ou un général d'armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'orateur, (1) & ne ſauroit ſouffrir qu'un chétif rhéto-

(1) *Ne ſauroit ſouffrir qu'un chétif.*] Il me ſemble que ces

ricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de groſſieres fineſſes. Il eſt même à craindre quelquefois que prenant tout cet artifice pour une eſpece de mépris, il ne s'effarouche entiérement; & bien qu'il retienne ſa colere, (1) & ſe laiſſe un peu amollir aux charmes du diſcours, il a toujours une forte répugnance à croire ce qu'on lui dit. C'eſt pourquoi il n'y a point de figure plus excellente que celle qui eſt tout-à-fait cachée, & lorſqu'on ne reconnoît point que c'eſt une figure. Or il n'y a point de ſecours ni de remede plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le Sublime & le Pathétique : parce que l'art ainſi renfermé au milieu de quelque choſe de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'eſt plus ſuſpect d'aucune tromperie. Je ne vous en ſaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déja rapporté :

---

deux expreſſions *chétif rhéteur*, & *fineſſes groſſieres*, ne peuvent s'accorder avec ces charmes du diſcours dont il eſt parlé ſix lignes plus bas. Longin dit, » & ne ſauroit ſouffrir qu'un ſimple » rhétoricien, τεχνίτης ῥήτωρ, entreprenne de le tromper » comme un enfant par de petites fineſſes, χκμεκτίοις. DACIER.

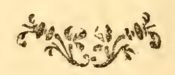
Ibid. *Et ne ſauroit ſouffrir.*] τεχνίτης ῥήτωρ eſt ici un orateur, qui ſe ſert de tous les artifices de ſon art, pour duper ſes juges, ou pour les attirer au moins dans ſes ſentimens. Et quand cela ſe fait un peu trop ouvertement, & qu'un juge habile s'en apperçoit, il s'en offenſe. C'eſt pourquoi Philoſtrate dans la vie d'Apollonius, Liv. VIII. ch. 2. le diſſuade ſérieuſement. Δεινότης γὰρ, dit-il, ἐν δικαστηρίοις ἡ μὲν φανερὰ κἂν διαβάλλοι τινὰ ὡς ἐπιβουλεύοντα τοῖς ψηφιουμένοις ἡ δ' ἀφανὴς κἂν ἀπέλθοι κρατοῦσα. Τὸ γὰρ λαθεῖν τοὺς δικάζοντας ὢ δεινός ἐστιν ἀληθεστέρα δεινότης. TOLLIUS.

(1) *Et ſe laiſſe un peu amollir aux charmes du diſcours.*] Tout cela ne ſe trouve pas dans le grec. Je penſe que notre auteur veut dire, que quand le juge auroit même aſſez de force & de prudence pour retenir ſa colère, & ne la pas faire éclater, il s'opiniâtreroit néanmoins à rejetter tout ce que l'orateur lui pourroit dire. TOLLIUS.

» J'en jure par les manes de ces grands hommes, &c. « Comment eſt-ce que l'orateur a caché la figure dont il ſe ſert ? N'eſt-il pas aiſé de reconnoître que c'eſt par l'éclat même de la penſée ? Car comme les moindres lumieres s'évanouiſſent quand le Soleil vient à éclairer, de même toutes ces ſubtilités de rhétorique diſparoiſſent à la vue de cette grandeur qui les environne de tous côtés. La même choſe, à-peu-près, arrive dans la peinture. En effet, que l'on colore pluſieurs choſes, également tracées ſur un même plan, & qu'on y mette le jour & les ombres, il eſt certain que ce qui ſe préſentera d'abord à la vue, ce ſera le lumineux, à cauſe de ſon grand éclat, qui fait (1) qu'il ſemble ſortir hors du tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainſi le Sublime & le Pathétique, ſoit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, ſoit à cauſe de leur brillant, paroiſſent davantage, & ſemblent toucher de plus près notre eſprit, que les figures dont ils cachent l'art, & qu'ils mettent comme à couvert.

---

(1) *Qu'il ſemble ſortir hors du tableau*] Καιόμενον ἔξοχον καὶ ἐγγυτέρω παρὰ πολὺ φαίνεται. Καιόμενον ne ſignifie rien en cet endroit. Longin avoit ſans doute écrit, καὶ οὐ μόνον ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω, &c. *ac non modò eminens, ſed & propiùs multò videtur :* » & paroît non-ſeulement relevé, mais même » plus proche. « Il y a dans l'ancien manuſcrit, καιόυμενον ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω, &c. le changement de ΚΑΙ ΟΥ ΜΟΝΟΝ en ΚΑΙΟΜΕΝΟΝ, eſt fort aiſé à comprendre Boivin.





CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je des demandes & des interrogations ? car qui peut nier que ces ſortes de figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action & de force au diſcours ? » Ne voulez-vous jamais faire autre choſe, » [dit Démoſthene aux Athéniens,] qu'aller par la » ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on » de nouveau ? & que peut-on vous apprendre de plus » nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Ma- » cédoine ſe rend maître des Athéniens, & fait la loi » à toute la Grece. Philippe eſt-il mort, dira l'un ? » Non, répondra l'autre, il n'eſt que malade. Hé » que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive ou qu'il » meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivrés, » vous vous feriez bientôt un autre Philippe. « Et ailleurs : » Embarquons-nous pour la Macédoine. Mais » où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Phi- » lippe ? La guerre même, Meſſieurs, nous découvrira » (1) par où Philippe eſt facile à vaincre. « S'il eut dit la choſe ſimplement, ſon diſcours n'eut point répondu à la majeſté de l'affaire dont il parloit : au lieu que par cette divine & violente maniere de ſe répondre ſur le champ à ſoi-même, comme ſi c'étoit une autre perſonne, non-ſeulement il rend ce qu'il dit

(1) *Par où Philippe eſt facile à vaincre.*] Le grec porte, » la » guerre même nous découvrira le foible de l'état ou des affaires » de Philippe. « Tacite a égard à ce paſſage de Démoſthene, quand il dit Liv. II. hiſtor. *Aperiet & recludet contecta & tumeſcentia victricium partium vulnera bellum ipſum.* Ou j'aimerois mieux lire, *ulcera :* bien que je ſache que le mot *vulnera* ſe trouve quelquefois dans cette ſignification. TOLLIUS.

plus grand & plus fort, mais plus plauſible & plus vraiſemblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lorſqu'il ſemble que l'orateur ne le recherche pas, mais que c'eſt l'occaſion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la paſſion que ces ſortes d'interrogations & de réponſes. Car ceux qu'on interroge, ſentent naturellement une certaine émotion, qui fait que ſur le champ ils ſe précipitent de répondre, (1) & de dire ce qu'ils ſavent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette figure l'auditeur eſt adroitement trompé, & prend les diſcours les plus médités pour des choſes dites ſur l'heure (2) & dans la chaleur. * * * * * (3) Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au diſcours, que d'en ôter les liaiſons. En effet, un diſcours que rien ne lie & n'embarraſſe, marche & coule de ſoi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vîte que la penſée même de l'orateur. » Ayant » approché leurs boucliers les uns des autres, [dit Xé» nophon,] ils reculoient, ils combattoient, ils

---

(1) *Et de dire ce qu'ils ſavent de vrai.*] J'avois déja conſidéré cette période dans la premiere édition, comme ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte grec : mais M. Boileau l'a un peu changé, de ſorte qu'on n'y trouve rien à dire. Je l'expliquerai ainſi : » Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent » & répondent ſur le champ à ce qu'on leur demande avec quel» que émotion de cœur, & avec un ton, qui nous exprime & » nous fait voir les véritables ſentimens de leur ame, il arrive » le plus ſouvent que l'auditeur ſe laiſſe duper & tromper par » cette figure, & qu'il prend les diſcours, &c. « TOLLIUS.

(2) *Et dans la chaleur.*] Le grec ajoute : » Il y a encore un » autre moyen : car on le peut voir dans ce paſſage d'Hérodote, » qui eſt extrêmement ſublime. « Mais je n'ai pas cru devoir mettre ces paroles en cet endroit qui eſt fort défectueux : puiſqu'elles ne forment aucun ſens, & ne ſerviroient qu'à embarraſſer le lecteur. BOILEAU.

(3) *Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au diſcours, que d'en ôter les liaiſons.*] J'ai ſuppléé cela au texte parce que le ſens y conduit de lui-même. BOILEAU.

» tuoient, ils mouroient ensemble. « Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homere.

Nous avons, par ton ordre, à pas précipités,
Parcouru de ce bois les sentiers écartés :
(1) *Nous avons, dans le fond d'une sombre vallée,*
Découvert de Circé la maison reculée.

Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même-tems (2) & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere fait ôter où il faut les liaisons du discours.

---

(1) *Nous avons dans le fond.*] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme si l'endroit étoit défectueux : mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste, & ne regarde que ces deux périodes sans conjonction : *Nous avons, par ton ordre*, &c. Et ensuite, *Nous avons, dans le fond*, &c. BOILEAU.

(3) *Et le force de parler.*] La restitution de M. le Fevre est fort bonne συνδιωκούσης, & non pas συνδιοικούσης. J'en avois fait la remarque avant lui. BOILEAU.



CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

Il n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir, que de ramasser ensemble plusieurs figures. Car deux ou trois figures ainsi mêlées, entrant par ce moyen dans une espece de société, se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement, comme on le peut voir dans ce passage de l'oraison de Démosthene contre Midias, où en même-tems il ôte les liaisons de son discours, & mêle ensemble les figures de répétition & de description. » Car tout hom» me, dit cet Orateur, qui en outrage un autre, fait » beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, » que celui qui a été outragé ne sauroit peindre dans » un récit. « Et de peur que dans la suite son discours ne vînt à se relâcher, sachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis, & qu'au contraire le désordre est la marque de la passion, qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame, il poursuit dans la même diversité de figures. » Tantôt il le » frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire insul» te, tantôt avec les poings, tantôt au visage. » Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres, l'orateur ne touche & ne remue pas moins puissamment ses juges, que s'ils le voyoient frapper en leur présence. Il revient à la charge, & poursuit, comme une tempête ? » Ces affronts émeuvent, ces » affronts transportent un homme de cœur, & qui » n'est point accoutumé aux injures. On ne sauroit » exprimer par des paroles l'énormité d'une telle » action. « Par ce changement continuel, il conserve par-tout le caractere de ces figures turbulentes, tellement que dans son ordre il y a un désordre ; &, au

contraire, dans ſon déſordre il y a un ordre merveilleux. Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaiſir, les conjonctions à ce paſſage, comme font les diſciples d'Iſocrate : » Et certainement il ne faut pas » oublier que celui qui en outrage un autre, fait beau- » coup de choſes, premiérement par le geſte, enſuite » par les yeux, & enfin par la voix même, &c. . . . « Car en égalant & applaniſſant ainſi toutes choſes par le moyen des liaiſons, vous verrez que d'un Pathétique fort & violent, vous tomberez dans une petite afféterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon ; & que toute la force de votre diſcours s'eteindra auſſi-tôt d'elle-même. Et comme il eſt certain que ſi on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute ſa force, de même, ſi vous allez embarraſſer une paſſion de ces liaiſons & de ces particules inutiles, elle les ſouffre avec peine : (1) vous lui ôtez la liberté de ſa courſe, & cette impétuoſité qui la faiſoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

(1) *Vous lui ôtez.*] *Parce que vous lui ôtez.* TOLLIUS.





CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

(1) Il faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'eſt autre choſe que la *tranſpoſition des penſées ou des paroles dans l'ordre & dans la ſuite d'un diſcours.* Et cette figure porte avec ſoi le caractere véritable d'une paſſion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui ſont émus de colere, de dépit, de jalouſie, ou de quelque autre paſſion que ce ſoit : leur eſprit eſt dans une agitation continuelle. (2) A peine ont-ils formé un deſſein, qu'ils en conçoivent auſſitôt un autre ; & au milieu de celui-ci, s'en propoſant encore de nouveaux, où il n'y a ni raiſon ni rapport, ils reviennent ſouvent à leur premiere réſolution. La paſſion en eux eſt comme un vent léger & inconſtant, qui les entraîne & les fait tourner ſans ceſſe de côté & d'autre, ſi bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de ſentimens oppoſés ; ils changent à tous momens de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre ni ſuite dans leurs diſcours.

Les habiles écrivains, pour imiter ces mouvemens de la nature, ſe ſervent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'art n'eſt jamais dans un plus haut degré de perfection, que lorſqu'il reſſemble ſi fort à la nature, qu'on le prend pour la nature même, & au contrai-

(1) *Il faut donner rang.*] *Il faut conſidérer d'un même œil les Hyperbates.* Tollius.

(1) *A peine ont-ils formé un deſſein.*] J'aime mieux : » A » peine ont-ils commencé à former un diſcours, qu'ils ſe jet- » tent ſouvent ſur une autre penſée, & comme s'ils avoient ou- » blié ce qu'ils commençoient de dire ; ils y entre-mêlent hors » de propos ce qui leur vient dans la fantaiſie, & après cela ils » reviennent à leur premiere démarche. « Tollius.

re, la nature ne réussit jamais mieux que quand l'art est caché.

Nous voyons un bel exemple de cette transposition dans Hérodote, où Denis Phocéen parle ainsi aux Ioniens : » En effet, nos affaires sont réduites à la der-» niere extrémité, Messieurs. Il faut nécessairement » que nous soyions libres, ou esclaves, & esclaves » misérables. (1) Si donc vous voulez éviter les mal-» heurs qui vous menacent, il faut, sans différer, » embrasser le travail & la fatigue, & acheter votre » liberté par la défaite de vos ennemis. « S'il eût voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eût parlé : » Messieurs, il est maintenant tems d'embrasser le tra-» vail & la fatigue. Car, enfin, nos affaires sont ré-» duites à la derniere extrémité, &c. « Premiérement donc il transpose ce mot, *Messieurs*, & ne l'insere qu'immédiatement après leur avoir jetté la frayeur

---

(1) *Si donc vous voulez.*] Tous les interprêtes d'Hérodote, & ceux de Longin, ont expliqué ce passage comme M. Despréaux. Mais ils n'ont point pris garde que le verbe grec ἐνδέχεσθαι ne peut pas signifier *éviter*, mais *prendre*, & que ταλαιπωρία n'est pas plus souvent employé pour *misere*, *calamité*, que pour *travail*, *peine*. Hérodote oppose manifestement ταλαιπωρίας ἐνδέχεσθαι, *prendre de la peine*, *n'appréhender point la fatigue* : à μαλακίῃ διαχρῆσθαι, *être lâche*, *paresseux* : & il dit : » Si » donc vous voulez ne point appréhender la peine & la fatigue, » commencez dès ce moment à travailler, & après la défaite de » vos ennemis vous serez libres. « Ce que je dis paroîtra plus clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le sixieme Livre d'Hérodote à la Section xj. DACIER.

Ibid. *Si donc vous voulez.*] Je pense qu'on exprimeroit mieux la force de cette pensée, en disant : » Si donc vous voulez à pré-» sent vous résoudre à souffrir un peu de travail & de fatigue, » cela vous donnera au commencement quelque embarras & » quelque fâcherie, mais vous en tirerez aussi ce profit de voir » vos ennemis défaits par votre courage, & votre liberté recou-» vrée & mise en sûreté. « M. Dacier a vu le foible de la tra-duction dans cet endroit, aussi-bien que moi ; & l'on peut con-fronter ses paroles avec ma traduction latine. TOLLIUS.

dans l'ame, comme si la grandeur du péril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter : » En effet nos affaires sont ré» duites à la derniere extrémité ; « afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte : mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir être séparées.

Démosthene est en cela bien plus retenu que lui. (1) En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a répandues avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en a soulé ses lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'auditeur par les dangereux détours de ses longues transpositions. Assez souvent donc il suspend sa premiere pensée, comme s'il affectoit tout exprès le désordre ; & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes,

---

(1) *En effet, pour Thucydide.*] M. Despréaux a fait bien du changement ici dans sa seconde édition. Mais je ne puis pas comprendre pourquoi il a attribué dans celle-ci à Thucydide ce qui appartient à Démosthene. Car ce *πολὺ τὸ ἀγωνιστικὸν, καὶ τὸ ἐξ ὑπογυίου λέγειν*, & tout ce qui suit, ne peut être entendu que de Démosthene, qui est proprement le modele d'un orateur parfaitement sublime. Même, je ne trouve pas la traduction ici trop juste. J'eusse dit : Démosthene est en cela bien plus retenu » que lui, mais il surpasse néanmoins de beaucoup tous les au» tres ; & par ces transpositions, & par cette maniere de dire ce » qu'il dit sur le champ, il nous fait paroître la force d'un dis» cours vigoureux, & qui ébranle les ames. Et, comme si cela » n'étoit pas assez, il jette les auditeurs dans le même embarras, » & les traîne par les mêmes détours de ses longues transposi» tions, où il leur semble qu'il s'égare. « TOLLIUS.

qu'il va quelquefois chercher, même hors de fon fujet; il met la frayeur dans l'ame de l'auditeur, qui croit que tout ce difcours va tomber, & l'intéreffe malgré lui dans le péril où il penfe voir l'orateur. Puis tout d'un coup, & lorfqu'on ne s'y attendoit plus, difant à propos ce qu'il y avoit fi long-tems qu'on cherchoit, par cette tranfpofition, également hardie & dangereufe, il touche bien davantage, que s'il eût gardé un ordre dans fes paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis que je me difpenferai d'en rapporter.



CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

Il ne faut pas moins dire de ce qu'on appelle *diverfité de cas*, *collections*, *renverfemens*, *gradations*, & de toutes ces autres figures, qui étant, comme vous favez extrêmement fortes & véhémentes, peuvent beaucoup fervir par conféquent à orner le difcours, & contribuent en toutes manieres au Grand & au Pathétique. Que dirai-je des changemens de cas, de tems, de perfonnes, de nombre & de genre? En effet, qui ne voit combien toutes ces chofes font propres à diverfifier & à ranimer l'expreffion? (1) Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces finguliers, dont la terminaifon eft finguliere,

(1) *Par exemple, pour ce qui regarde.*] Je ne trouve pas ici ce que le grec me dit. Tâchons de le fuivre : » Ici ma penfée » n'eft pas de dire, que la feule forte de changement de nombre » qui donne du luftre & de l'ornement à un difcours, foit celle » qui dans une terminaifon finguliere a pourtant toute la force » & toute la vertu des pluriels : comme, par exemple : *Auffi-tôt*, » &c. Je regarde plus ici les pluriels, que j'eftime d'autant plus » dignes de remarque, &c. « TOLLIUS.

mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des pluriels.

(1) *Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le port,*
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces singuliers sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les pluriels. Car la multitude qu'ils renferment,

---

(1) *Aussi-tôt un grand peuple*, &c.] Quoi qu'en veuille dire M. le Fevre, il y a ici deux vers; & la remarque de Langbaine est fort juste. Car je ne vois pas pourquoi, en mettant θῦνον il est absolument nécessaire de mettre καὶ. BOILEAU.

Ibid. *Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le port.*] Voici le passage grec, αὐτίκα λαὸς ἀπείρων θῦνων ἐπ' ἠιόνεσσι διϊσάμενοι κελάδησαν. Langbaine corrige θῦνον pour θῦνων, & il a fait une fin de vers avec un vers entier.

αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
Θῦνον ἐπ' ἠιόνεσσι διϊσάμενοι κελάδησαν.

Mais M. le Fevre soutient que c'est de la prose, qu'il n'y faut rien changer, & que si l'on mettoit θῦνον, il faudroit aussi ajouter un καὶ, & διϊσάμενοι.

M. Despréaux se détermine sur cela, & il suit la remarque de Langbaine, qui lui a paru plus juste: parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi, en mettant, θῦνον, on est obligé de mettre la liaison καὶ. Il veut dire sans doute, & cela est vrai, que deux verbes se trouvent très-souvent sans liaison, comme dans le passage d'Homere, que Longin rapporte dans le Chapitre XVI. mais il devoit prendre garde que dans ce passage, chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un seul vers pour les deux verbes, ce qui est entiérement opposé au génie de la langue grecque, qui ne souffre pas qu'un seul vers renferme deux verbes de même tems, & un participe, sans aucune liaison. Cela est certain. D'ailleurs, on pourroit faire voir que cet *asyndeton*, que l'on veut faire dans ce prétendu vers, au lieu de lui donner de la force & de la vîtesse, l'énerve & le rend languissant. DACIER.

leur donne du ſon & de l'emphaſe. Tels ſont ces pluriels qui ſortent de la bouche d'Œdipe dans Sophocle :

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie ;
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé.
Et par-là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres :
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Tous ces différens noms ne veulent dire qu'une ſeule perſonne, c'eſt à ſavoir Œdipe d'une part, & ſa mere Jocaſte de l'autre. Cependant, par le moyen de ce nombre ainſi répandu & multiplié en divers pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Œdipe. C'eſt par un même pléonaſme, qu'un poëte a dit :

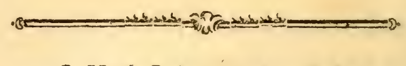
On voit les Sarpédons & les Hectors paroître.

Il en faut dire autant de ce paſſage de Platon, à propos des Athéniens, que j'ai rapporté ailleurs. » Ce ne » ſont point des Pélops, des Cadmus, des Egyptes, » des Danaüs, ni des hommes nés barbares, qui de» meurent avec nous. Nous ſommes tous Grecs, éloi» gnés du commerce & de la fréquentation des nations » étrangeres, qui habitent une même ville, &c. «

En effet, tous ces pluriels, ainſi ramaſſés enſemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choſes. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagérer ; & dans la paſſion, c'eſt-à-dire, quand le ſujet eſt ſuſceptible d'une de ces choſes, ou de pluſieurs. (1) Car d'attacher par-tout

(1) *Car d'attacher par-tout ces cymbales.*] Les Anciens avoient

ces cymbales & ces ſonnettes, cela ſentiroit trop ſon ſophiſte.



CHAPITRE XX.

Des pluriels réduits en ſinguliers.

On peut auſſi tout au contraire réduire les pluriels en ſinguliers, & cela a quelque choſe de fort grand. » Tout le Péloponeſe, dit Démoſthene, étoit alors » diviſé en factions. « Il en eſt de même de ce paſſage d'Hérodote. » Phrynicus faiſant repréſenter ſa tragé- » die, intitulée, *la priſe de Milet*, tout (1) le théâtre » ſe fondit en larmes. « Car, de ramaſſer ainſi pluſieurs choſes en une, cela donne plus de corps au diſcours. Au reſte, je tiens que pour l'ordinaire c'eſt une même raiſon qui fait valoir ces deux différentes figures. En effet, ſoit qu'en changeant les ſinguliers en pluriels, d'une ſeule choſe vous en faſſiez pluſieurs; ſoit qu'en ramaſſant des pluriels, dans un ſeul nom ſingulier, qui ſonne agréablement à l'oreille, de pluſieurs choſes vous n'en faſſiez qu'une, ce changement imprévu marque la paſſion.

---

accoutumé de mettre des ſonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occaſions extraordinaires, c'eſt-à dire, les jours où l'on faiſoit des revues ou des tournois: il paroît même, par un paſſage d'Eſchyle, qu'on en garniſſoit les boucliers tout autour. C'eſt de cette coutume que dépend l'intelligence de ce paſſage de Longin, qui veut dire, que comme un homme qui mettroit ces ſonnettes tous les jours, ſeroit pris pour un charlatan: un orateur qui emploieroit par-tout ces pluriels, paſſeroit pour un Sophiſte. DACIER.

(1) *Le théâtre ſe fondit en larmes.*] Il y a dans le grec, οἱ θεώμενοι. C'eſt une faute. Il faut mettre comme il y a dans Hérodote, θέητρον. Autrement Longin n'auroit ſu ce qu'il vouloit dire. BOILEAU.



CHAPITRE XXI.

Du changement de tems.

IL en eſt de même du changement de tems : lorſqu'on parle d'une choſe paſſée, comme ſi elle ſe faiſoit préſentement ; parce qu'alors ce n'eſt plus une narration que vous faites, c'eſt une action qui ſe paſſe à l'heure même. » Un ſoldat, dit Xénophon, étant » tombé ſous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux » pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans » le ventre. Le cheval bleſſé ſe démene, & ſecoue ſon » maître. Cyrus tombe. « Cette figure eſt fort fréquente dans Thucydide.



CHAPITRE XXII.

Du changement de perſonnes.

LE changement de perſonnes n'eſt pas moins pathétique. Car il fait que l'auditeur aſſez ſouvent ſe croit voir lui-même au milieu du péril.

Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur ſi belle,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle ;
Que rien ne les ſauroit ni vaincre, ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

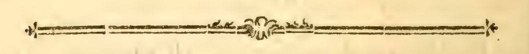
Et dans Aratus :

Ne t'embarque jamais durant ce triſte mois.

Cela se voit encore dans Hérodote. » A la sortie de » la ville d'Eléphantine, dit cet Historien, du côté » qui va en montant, vous rencontrez d'abord une » colline, &c. De-là vous descendez dans une plaine. » Quand vous l'avez traversée, vous pouvez vous » embarquer tout de nouveau, & en douze jours arri- » ver à une grande ville qu'on appelle Meroé. « Voyez-vous, mon cher Térentianus, comme il prend votre esprit avec lui, & le conduit dans tous ces différens pays, vous faisant plutôt voir qu'entendre. Toutes ces choses ainsi pratiquées à propos, arrêtent l'auditeur, & lui tiennent l'esprit attaché sur l'action présente, principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plusieurs en général, mais à un seul en particulier.

Tu ne saurois connoître au fort de la mêlée,
Quel parti suit le fils du courageux Tydée.

Car en réveillant ainsi l'auditeur par ces apostrophes, vous le rendez plus ému, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.



CHAPITRE XXIII.

Des Transitions imprévues.

Il arrive aussi quelquefois, qu'un écrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place, & joue son personnage. Et cette figure marque l'impétuosité de la passion.

Mais Hector, de ses cris remplissant le rivage,
Commande à ses soldats de quitter le pillage,

D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jetter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Le poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre, & met tout d'un coup, & sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce guerrier bouillant & furieux. En effet, son discours auroit langui, s'il y eût entremêlé : » Hector dit alors » de telles ou semblables paroles. « Au lieu que par cette transition imprévue il prévient le lecteur, & la transition est faite avant que le poëte même ait songé qu'il la faisoit. Le véritable lieu donc où l'on doit user de cette figure, c'est quand le tems presse, & que l'occasion qui se présente, ne permet pas de différer : lorsque sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme dans Hécatée : » (1) Ce Héraut » ayant pesé la conséquence de toutes ces choses, il

(1) *Ce Héraut ayant pesé*, &c.] M. le Fevre & M. Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hécatée, & font même une restitution sur ὡς μὴ ὤν, dont ils changent ainsi l'accent ὡς μὴ ὦν ; prétendant que c'est un Ionisme, pour ὡς μὴ οὖν. Peut-être ont-ils raison, mais peut-être aussi qu'ils se trompent, puisqu'on ne sait de quoi il s'agit en cet endroit, le livre d'Hécatée étant perdu. En attendant donc que ce livre soit retrouvé, j'ai cru que le plus sûr étoit de suivre le sens de Gabriel de Pétra, & des autres interprêtes, sans y changer ni accent ni virgule. Boileau.

Ibid. *Ce Héraut ayant.*] Ce passage d'Hécatée a été expliqué de la même maniere par tous les interprêtes ; mais ce n'est gueres la coutume qu'un Héraut pese la conséquence des ordres qu'il a reçus : ce n'est point aussi la pensée de cet historien. M. le Fevre avoit fort bien vu que Ταῦτα δεινὰ ποιεύμενος, ne signifie point du tout *pesant la conséquence de ces choses*, mais *étant bien fâché de ces choses*, comme mille exemples en font foi, & que ὢν n'est point un participe, mais ὦν pour οὖν dans le style d'Ionie qui étoit celui de cet Auteur ; c'est-à-dire, que ὡς μὴ ὦν ne

» commande aux descendans des Héraclides de se re-
» tirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que
» si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, &
» vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller cher-
» cher une retraite chez quelque autre peuple. « Démosthene dans son oraison contre Aristogiton, a encore employé cette figure d'une maniere différente de celle-ci, mais extrêmement forte & pathétique. » Et il
» ne se trouvera personne entre vous, dit cet Orateur,
» qui ait du ressentiment & de l'indignation de voir un
» impudent, un infame violer insolemment les choses
» les plus saintes? (1) Un scélérat! dis-je, qui....
» O le plus méchant de tous les hommes! Rien n'aura
» pu arrêter ton audace effrénée? Je ne dis pas ces
» portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pou-
» voit rompre comme toi. « Il laisse-là sa pensée im-

---

signifie point *comme si je n'étois point du monde;* mais *afin donc*, & cela dépend de la suite. Voici le passage entier: » Le Héraut
» bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçu, fait commandement aux
» descendans des Héraclides de se retirer; je ne saurois vous ai-
» der. Afin donc que vous ne périssiez pas entiérement, & que
» vous ne m'enveloppiez point dans votre ruine en me faisant
» exiler, partez, retirez-vous chez quelque autre peuple. «
DACIER.

Ibid. *Ce Héraut.*] J'ai si bonne opinion de la franchise de M. Boileau & de M. Dacier, que je ne doute pas qu'ils n'approuvent ma traduction latine, que j'exprimerai comme je pourrai en françois: » Le roi Ceyx étant fort troublé de cette décla-
» ration de guerre, commande incontinent aux descendans des
» Héraclides de quitter son royaume. Car je ne suis pas assez
» puissant pour vous protéger. Allez-vous-en donc, & retirez-
» vous dans un autre pays, afin que vous ne vous mettiez pas en
» danger de perdre la vie, & moi d'être, à cause de vous, chassé
» de mon Royaume. « TOLLIUS.

(1) *Un scélérat! dis-je.*] J'aimerois mieux tourner: » De voir
» cet impudent, cet infâme, forcer insolemment les droits sa-
» crés de cette ville. Ce scélérat! dis-je, qui..... (ô le plus
» méchant de tous les hommes) voyant qu'on avoit réprimé
» l'audace effrénée de tes discours, non par ces barreaux, ni par
» ces portes, qu'un autre pouvoit aussi-bien rompre que toi, &c. «
TOLLIUS.

parfaite

parfaite, la colere le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux différentes personnes. » Qui .... O le plus méchant de tous les hommes! « Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours, (1) qu'il sembloit avoir laissé-là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Pénélope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Héraut de la part de ses amans :

De mes fâcheux amans ministre injurieux,
Héraut, que cherches-tu? Qui t'amene en ces lieux?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare?
Fasse le juste Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux soit le dernier repas;
Lâches, qui pleins d'orgueil, & foibles de courage,
Consumez de son fils le fertile héritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme étoit Ulysse, &c.

---

(1) *Qu'il sembloit.*] J'eusse dit: » Lorsqu'il sembloit avoir » abandonné les juges, il les touche bien davantage par la cha» leur de son emportement, & fait une bien plus forte impres» sion dans leurs esprits, que s'il avoit simplement poursuivi le » fil de son discours. « TOLLIUS.





CHAPITRE XXIV.

De la Périphrase.

Il n'y a personne, comme je crois, qui puisse douter que la Périphrase ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime. Car, comme dans la musique le son principal devient plus agréable à l'oreille, lorsqu'il est accompagné (1) des différentes parties qui lui répondent : de même la Périphrase tournant autour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonnance & une harmonie fort belle dans le discours, sur-tout lorsqu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste tempérament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de son oraison funebre. » Enfin, » dit-il, nous leur avons rendu les derniers devoirs, » & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils » s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en général, & leurs parens en » particulier, les ont conduits hors de ce monde. «

(1) *Des différentes parties qui lui répondent.*] C'est ainsi qu'il faut entendre παραφώνων. Ces mots φθόγγοι, παράφωνοι, ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Périphrase, qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent différemment au mot propre, & par le moyen desquels, comme l'Auteur le dit dans la suite, d'une diction toute simple on fait une espece de concert & d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner. Car je ne suis pas de l'avis de ces Modernes, qui ne veulent pas, que dans la musique des Anciens, dont on nous raconte des effets si prodigieux, il y ait eu des parties, puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux savans en musique, & je n'ai pas assez de connoissance de cet art, pour décider souverainement là-dessus. BOILEAU.

Premiérement, il appelle la mort *ce fatal voyage.* Enſuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique, que leur pays leur avoit préparée exprès pour les conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choſes ne contribuent que médiocrement à relever cette penſée? Avouons plutôt que par le moyen de cette périphraſe, mélodieuſement répandue dans le diſcours, d'une action toute ſimple, il a fait une eſpece de concert & d'harmonie. De même Xénophon: » Vous regardez le travail comme le ſeul guide qui vous peut » conduire à une vie heureuſe & plaiſante. Au reſte, » votre ame eſt ornée de la plus belle qualité que puiſſent jamais poſſéder des hommes nés pour la guerre; » c'eſt qu'il n'y a rien qui vous touche plus ſenſiblement que la louange. « Au lieu de dire: » Vous vous » adonnez au travail comme le ſeul guide qui vous » peut conduire à une vie heureuſe. « Et étendant ainſi toutes choſes, il rend ſa penſée plus grande, & releve beaucoup cet éloge. Cette périphraſe d'Hérodote me ſemble encore inimitable: » La Déeſſe Vénus, pour » châtier l'inſolence des Scythes qui avoient pillé ſon » temple, leur envoya (1) une maladie qui les rendoit » femmes. «

---

(1) *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Ce paſſage a fort exercé juſqu'ici les Savans, & entr'autres M. Coſtar & M. de Girac. C'eſt de ce dernier dont j'ai ſuivi le ſens qui m'a paru le meilleur: y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes avec les hémorrhoïdes. Je ne blâme pourtant pas le ſens de M. Dacier. BOILEAU.

Ibid. *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Par cette maladie les femmes, tous les interprêtes ont entendu les hémorrhoïdes; mais il me ſemble qu'Hérodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui eſt commun aux hommes, & que la périphraſe, dont il s'eſt ſervi, ne ſeroit pas fort juſte. Ce paſſage a embarraſſé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas été ſeul en peine. Pour moi, je ſuis perſuadé que la plupart, pour avoir voulu trop finaſſer, ne ſont point entrés dans la penſée d'Hérodote, qui n'entend pas d'autre maladie que celle qui eſt par-

(1) Au reste, il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la périphrase, pourvu qu'on ne la répande pas par-tout sans choix & sans mesure. Car aussi-tôt elle languit, & a je ne sais quoi de niais & de grossier. Et c'est pourquoi Platon, qui est toujours figuré dans ses expressions, & quelquefois même un peu mal-à-propos, au jugement de quelques-uns, a été raillé pour avoir dit dans ses loix : » Il ne faut point souffrir » que les richesses d'or & d'argent prennent pied, ni » habitent dans la ville. « S'il eût voulu, poursuivent-ils, interdire la possession du bétail, assurément qu'il auroit dit par la même raison, » les richesses de » bœufs & de moutons. «

Mais ce que nous avons dit en général suffit pour faire voir l'usage des figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus pathétique. Or le Pathétique participe du Sublime autant que (2) le Sublime participe du beau & de l'agréable.

---

ticuliere aux femmes. C'est en cela aussi que sa périphrase paroît admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit plusieurs autres manieres de circonlocution, mais qui auroient été toutes ou rudes, ou malhonnêtes, au lieu que celle qu'il a choisie est très propre & ne choque point. En effet, le mot νȣ͂σος, *maladie*, n'a rien de grossier, & ne donne aucune idée sale ; on peut encore ajouter pour faire paroître davantage la délicatesse d'Hérodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νόσον γυναικȣ͂ν, *la maladie des femmes ;* mais par l'adjectif θήλειαν νȣ͂σον, *la maladie féminine*, ce qui est beaucoup plus doux dans le grec, & n'a point du tout de grace dans notre langue, où il ne peut être souffert. DACIER.

Ibid. *La maladies des femmes.*] Voyez mes remarques latines, où je montre que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais une maladie plus abominable. TOLLIUS.

(1) *Au reste, il n'y a rien.*] Le mot grec ἐπίχαιρον signifie une chose fort commode pour l'usage. TOLLIUS.

(2) *Le Sublime.*] *Le moral*, selon l'ancien manuscrit. BOILEAU.

Ibid. *Le Sublime.*] *Que l'Ethique participe du doux & de l'agréable.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXV.

Du choix des mots.

PUISQUE la penſée & la phraſe s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons ſi nous n'avons point encore quelque choſe à remarquer dans cette partie du diſcours qui regarde l'expreſſion. Or que le choix des grands mots & des termes propres ſoit d'une merveilleuſe vertu pour attacher & pour émouvoir, c'eſt ce que perſonne n'ignore, & ſur quoi par conſéquent il ſeroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les orateurs, & tous les écrivains en général qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs ouvrages, que du choix des paroles. C'eſt par elles que toutes les beautés éclatent dans le diſcours, comme dans un riche tableau; & elles donnent aux choſes une eſpece d'ame & de vie. Enfin les beaux mots ſont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grands & magnifiques, c'eſt tout de même que ſi vous appliquiez un grand maſque de théâtre ſur le viſage d'un petit enfant : ſi ce n'eſt à la vérité (1) dans la poëſie. (2) * * * * * * Cela ſe peut voir encore dans un paſſage de Théopompus, que

(1) *Dans la poëſie.*] L'Auteur, après avoir montré combien les grands mots ſont impertinens dans le ſtyle ſimple, faiſoit voir que les termes ſimples avoient place quelquefois dans le ſtyle noble. DACIER.

(2) *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.*] Il y a avant ceci dans le grec, ὑπτ. κλαδάλον ἢ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος

Cécilius blâme, je ne ſais pourquoi, & qui me ſemble au contraire fort à louer pour ſa juſteſſe, & parce qu'il dit beaucoup. » Philippe, dit cet hiſtorien, boit

---

ἐκέτι Θρηΐκίης ἐπιστρέφομαι Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a aſſurément de l'erreur; le mot ὑπλικώτατον, n'étant point grec; & du reſte, que peuvent dire ces mots, » Cette fécondité d'Anacréon? Je ne me ſoucie plus de la Thra» cienne. « BOILEAU.

Ibid. *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage*, &c.] M. Deſpréaux a fort bien vu que dans la lacune ſuivante Longin faiſoit voir que les mots ſimples avoient place quelquefois dans le ſtyle noble, & que pour le prouver il rapportoit ce paſſage d'Anacréon, ἐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι Il a vu encore que dans le texte de Longin, καὶ ὑπλικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος, le mot ὑπλικώτατον eſt corrompu, & qu'il ne peut être grec. Je n'ajouterai que deux mots à ce qu'il a dit, c'eſt qu'au lieu d'ὑπλικώτατον, Longin avoit écrit ὑπλιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au paſſage d'Anacréon, ὑπλιώτατον, καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος [ἐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι.] Il falloit traduire, » Cet endroit d'Anacréon eſt très-ſimple, quoique pur, » je ne me ſoucie plus de la Thracienne. « Γόνιμον, ne ſignifie point ici *fécond*, comme M. Deſpréaux l'a cru avec tous les autres Interprêtes, mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des latins. La reſtitution de ὑπλιώτατον eſt très-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogene, qui a auſſi appellé ὑπλιότητα λόγου, cette ſimplicité du diſcours. Dans le paſſage d'Anacréon, cette ſimplicité conſiſte dans le mot ἐπιστρέφομαι, qui eſt fort ſimple, & du ſtyle ordinaire. Au reſte, par cette Thracienne, il faut entendre cette fille de Thrace, dont Anacréon avoit été amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII. Πῶλε Θρηϊκίη, *jeune cavale de Thrace*, &c. DACIER.

Ibid. *Cela ſe peut voir.*] Je ne dirai pas ici ce que diſoit cet impatient, *Pereant qui ante nos noſtra dixerunt.* Mais je veux bien que le lecteur ſe perſuade que cette remarque de M. Dacier m'a fâché, parce qu'elle reſſemble trop à ma remarque latine, pour ne donner pas quelque ſoupçon, que je me ſuis ſervi de ſon induſtrie. Mais ce ſeroit être trop effronté de le faire ſi ouvertement, & de joindre après cela ces remarques aux ſiennes dans la même édition, comme pour faire voir à tout le monde,

» ſans peine les affronts que la néceſſité de ſes affaires » l'oblige de ſouffrir. « En effet, un diſcours tout ſimple exprimera quelquefois mieux la choſe que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoutez qu'une choſe énoncée d'une façon ordinaire, ſe fait auſſi plus aiſément croire. Ainſi en parlant d'un homme, qui pour s'aggrandir ſouffre ſans peine, & même avec plaiſir, des indignités; ces termes, *boire des affronts*, me ſemblent ſignifier beaucoup. Il en eſt de même de cette expreſſion d'Hérodote: » Cléomene étant de- » venu furieux, il prit un couteau dont il ſe hacha la » chair en petits morceaux; & s'étant ainſi déchiqueté » lui-même, il mourut. Et ailleurs: » Pythés demeu- » rant toujours dans le vaiſſeau, ne ceſſa point de » combattre qu'il n'eût été haché en pieces. « Car ces expreſſions marquent un homme qui dit bonnement les choſes, & qui n'entend point de fineſſe, & renferment en elles un ſens qui n'a rien de groſſier ni de trivial.

---

qu'on ſait auſſi impudemment uſurper le travail d'autrui, que les grands guerriers ſavent s'emparer des terres de leurs voiſins. TOLLIUS.





CHAPITRE XXVI.

Des Métaphores.

Pour ce qui eſt du nombre des métaphores, Cécilius ſemble être de l'avis de ceux qui n'en ſouffrent pas plus de deux ou trois au plus, pour exprimer une ſeule choſe. Démoſthene nous doit encore ici ſervir de regle. Cet orateur nous fait voir qu'il y a des occaſions où l'on en peut employer pluſieurs à la fois ; quand les paſſions, comme un torrent rapide les entraînent avec elles néceſſairement & en foule. » Ces hommes malheureux, dit-il quelque part, ces lâches flatteurs, » ces furies de la République ont cruellement déchiré » leur patrie. Ce ſont eux qui dans la débauche ont » autrefois (1) vendu à Philippe notre liberté, & qui » la vendent encore aujourd'hui à Alexandre : qui meſurant, dis-je, tout leur bonheur aux ſales plaiſirs » de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont » renverſé toutes les bornes de l'honneur, & détruit » parmi nous cette regle, où les anciens Grecs faiſoient conſiſter toute leur félicité, de ne point ſouffrir de maître. « Par cette foule de métaphores prononcées dans la colere, l'orateur ferme entiérement la bouche à ces traîtres. Néanmoins Ariſtote & Théophraſte, pour excuſer l'audace de ces figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens, » Pour » ainſi dire, pour parler ainſi, ſi j'oſe me ſervir de ces » termes, pour m'expliquer un peu plus hardiment. «

---

(1) *Vendu à Philippe notre liberté.*] Il y a dans le grec, προπεπωκότες, comme qui diroit » ont bu notre liberté à la » ſanté de Philippe. « Chacun ſait ce que veut dire προπίνειν en grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot françois. Boileau.

En effet, ajoutent-ils, l'excuſe eſt un remede contre les hardieſſes du diſcours, & je ſuis bien de leur avis. (1) Mais, je ſoutiens pourtant toujours ce que j'ai dit, que le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardieſſe, ſoit des métaphores, ſoit des autres figures, c'eſt de ne les employer qu'à propos, je veux dire, dans les grandes paſſions & dans le Sublime. Car, comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impétuoſité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux; ils demandent néceſſairement des expreſſions fortes, & ne laiſſent pas le tems à l'auditeur de s'amuſer à chicaner le nombre des métaphores, parce qu'en un moment il eſt épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les deſcriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choſes, qu'une foule de métaphores continuées. C'eſt par elles que nous voyons dans Xénophon une deſcription ſi pompeuſe de l'édifice du corps humain. Platon néanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la tête *une citadelle*. Il dit que le cou eſt *un Iſthme, qui a été mis entre elle & la poitrine*. Que les vertébres ſont *comme des gonds ſur leſquels elle tourne*. Que la volupté eſt l'*amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*. Que la langue eſt *le juge des ſaveurs*. Que le cœur eſt *la*

---

(1) *Mais je ſoutiens*, &c.] J'aimerois mieux traduire, » Mais » je ſoutiens toujours que l'abondance & la hardieſſe des mé» taphores, comme je l'ai déja dit, les figures employées à » propos, les paſſions véhémentes, & le grand, ſont les plus » naturels adouciſſemens du Sublime. « Longin veut dire, que pour excuſer la hardieſſe dans le Sublime, on n'a pas beſoin de ces conditions, » pour ainſi dire, ſi je l'oſe dire, &c. « & qu'il ſuffit que les métaphores ſoient fréquentes & hardies, que les figures ſoient employées à propos, que les paſſions ſoient fortes, & que tout enfin ſoit noble & grand. DACIER.

Ibid. *Mais je ſoutiens.*] M. Dacier n'a pas bien compris ici le ſens de notre Auteur. Voyez ma traduction latine. TOLLIUS.

source des veines, la fontaine du sang, qui de-là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous côtés. il appelle les pores, *des rues étroites.* » Les » Dieux, poursuit-il, voulant soutenir le batte- » ment du cœur, que la vue inopinée des choses terri- » bles, ou le mouvement de la colere, qui est de feu, » lui causent ordinairement ; ils ont mis sous lui le » poumon, dont la substance est molle, & n'a point » de sang : mais ayant par-dedans de petits trous en » forme d'éponge, il sert au cœur comme d'oreiller, » afin que quand la colere est enflammée, il ne soit » point troublé dans ses fonctions. « Il appelle la partie concupiscible, *l'appartement de la femme ;* & la partie irascible, *l'appartement de l'homme.* (1) Il dit que la rate est *la cuisine des intestins ; & qu'étant*

---

(1) *Il dit que la rate est la cuisine des intestins.*] Le passage de Longin est corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont sans doute d'accord : car la rate ne peut jamais être appellée raisonnablement *la cuisine des intestins ;* & ce qui suit détruit mainifestement cette métaphore, Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον, & non pas μαγειρεῖον. On peut voir le passage tout au long dans le Timée, à la page 72 du Tom. III, de l'édition de Serranus ; ἐκμαγεῖον signifie proprement χειρόμακτρον, *une serviette à essuyer les mains.* Platon dit » que Dieu » a placé la rate au voisinage du foie, afin qu'elle lui serve » comme de torchon, *si j'ose me servir de ce terme*, & qu'elle » le tienne toujours propre & net ; c'est pourquoi lorsque dans » une maladie le foie est environné d'ordures, la rate, qui est » une substance creuse, molle, & qui n'a point de sang, le net- » toie, & prend elle-même toutes ces ordures, d'où vient » qu'elle s'enfle & devient bouffie : comme au contraire, après » que le corps est purgé, elle se désenfle, & retourne à son pre- » mier état. « Je m'étonne que personne ne se soit apperçu de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte même de Platon, & sur le témoignage de Pollux, qui cite ce passage dans le Chap. IV. du Liv. II. DACIER.

Ibid. *Il dit que la rate.*] M. Dacier a fort bien remarqué qu'il faut lire ici ἐκμαγεῖον, comme j'ai fait dans le texte, suivant

pleine des ordures du foie, elle s'enfle, & devient bouffie. » Ensuite, continue-t-il, les Dieux, couvrirent toutes » ces parties de chair, qui leur sert comme de rempart » & de défense contre les injures du chaud & du froid, » (1) & contre tous les autres accidens. Et elle est, » ajoute-t-il, comme une laine molle & ramassée, qui » entoure doucement le corps. « Il dit que le sang est *la pâture de la chair.* » Et afin que toutes les parties » pussent recevoir l'aliment, ils y ont creusé, comme » dans un jardin, plusieurs canaux, afin que les ruis- » seaux des veines sortant du cœur comme de leur » source, pussent couler dans ces étroits conduits du » corps humain. « Au reste, quand la mort arrive, il dit » que les organes se dénouent comme les cor- » dages d'un vaisseau, & qu'ils laissent aller l'ame en » liberté. « Il y en a encore une infinité d'autres ensuite de la même force; mais ce que nous avons dit suffit pour faire voir combien toutes ces figures sont sublimes d'elles-mêmes : combien, dis-je, les métaphores servent au Grand, & de quel usage elles peuvent être dans les endroits pathétiques & dans les descriptions.

Or, que ces figures, ainsi que toutes les autres

---

en cela l'avis de M. Vossius. Julien l'Empereur se sert aussi de ce mot, Orat. V. pag. 305. ἡ ψυχὴ ὥσπερ ἐκμαγεῖόν τι τῶν ἐνύλων εἰδῶν, καὶ εἰκὼν ἐστὶ. Mais il signifie ici un modele, un ἐκτύπωμα καὶ ἐκσφράγισμα, comme l'explique Suidas, qui y joint μαγῆα τὸν ἀπομάσσοντα. Τόντε μαγῆα σπόγγον ὑπὸ σιδαρᾶ κεκλιμένον κοπίδι. Et ce passage-ci est très-propre pour confirmer l'explication de M. Dacier. Car la rate est vraiment *l'éponge* des intestins. TOLLIUS.

(1) *Et contre tous les autres accidens.*] Je ne me saurois pas ici aussi-bien expliquer en françois, que j'ai fait en latin. Le mot πτωμάτων ne signifie pas dans cet endroit *les autres accidens*, mais *les chûtes*; car la chair nous sert alors comme d'un rempart contre les blessures. TOLLIUS.

élégances du discours, portent toujours les choses dans l'excès ; c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoi Platon même n'a pas été peu blâmé, de ce que souvent, comme par une fureur de discours, il se laisse emporter à des métaphores dures & excessives, & à une vaine pompe allégorique. » (1) On ne concevra pas aisément, dit-il en un endroit, » qu'il en doit être de même d'une ville comme » d'un vase, où le vin qu'on verse, & qui est d'abord » bouillant & furieux, tout-d'un-coup entrant en » société avec une autre divinité sobre qui châtie, » devient doux & bon à boire. « D'appeller l'eau *une divinité sobre*, & de se servir du terme *châtier* pour tempérer ; en un mot, de s'étudier si fort à ces petites finesses, cela sent, disent-ils, son poëte, qui n'est pas lui-même trop sobre. Et c'est peut-être ce qui a donné sujet à Cécilius de décider si hardiment dans ses Commentaires sur Lysias, que Lysias valoit mieux en tout que Platon, poussé par deux sentimens aussi peu raisonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimât Lysias plus que soi-même, il haïssoit encore plus Platon, qu'il n'aimoit Lysias : si bien que porté de ces deux mouvemens, & par un esprit de contradiction, il a avancé plusieurs choses de ces deux Auteurs, qui ne sont pas des décisions si souveraines qu'il s'imagine. De fait, accusant Platon d'être tombé (2) en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un auteur achevé, & qui n'a point de défauts ; ce qui, bien loin

---

(1) *On ne concevra*, &c.] Ce n'est pas Platon qui dit ceci, mais ce sont ceux qui le blâment. J'ai montré dans mes remarques latines, qu'il falloit lire ici φασὶν, au lieu de φησὶν ; c'est-à-dire, *disent-ils*. TOLLIUS.

(2) *De fait accusant Platon*, &c.] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit : » En effet, il » préfére à Platon, qui est tombé en beaucoup d'endroits ; il lui » préfére, dis-je, Lysias, comme un orateur achevé, & qui n'a » point de défaut, &c. « DACIER.

d'être vrai, n'a pas même un ombre de vraiſemblance. (1) Et en effet, où trouverons-nous un écrivain qui ne péche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre ?

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préférer le médiocre parfait, au Sublime qui a quelques défauts.

PEUT-ÊTRE ne ſera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette queſtion en général, ſavoir lequel vaut mieux, ſoit dans la proſe, ſoit dans la poëſie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une médiocrité parfaite & ſaine en toutes ſes parties, qui ne tombe & ne ſe dément point ; & enſuite lequel, à juger équitablement des choſes, doit emporter le prix de deux ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va au grand & au Sublime. Car ces queſtions étant naturelles à notre ſujet, il faut néceſſairement les réſoudre. Premiérement donc je tiens pour moi, qu'une grandeur au-deſſus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du médiocre. En effet, dans un diſcours ſi poli & ſi limé, il faut craindre la baſſeſſe : il en eſt de même du Sublime, que d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque choſe. Au contraire, il eſt preſque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & médiocre faſſe des fautes. Car, comme il ne ſe ha-

(1) *Et en effet.*] Cette période appartient au Chapitre ſuivant, & y doit être jointe de cette maniere : » Mais poſons qu'on puiſſe » trouver un écrivain qui ne péche jamais, & où il n'y ait rien » à reprendre : un ſujet ſi noble ne mérite-t-il pas qu'on examine » ici cette queſtion en général ? &c. « TOLLIUS.

ſarde, & ne s'éleve jamais, il demeure toujours en ſûreté ; au lieu que le Grand de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. (1) Je n'ignore pas pourtant ce qu'on peut m'objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui eſt beau, paſſe vîte, & s'écoule bien-tôt de notre eſprit. Mais bien que j'aye remarqué pluſieurs fautes dans Homere & dans tous les plus célebres auteurs, & que je ſois peut-être l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins ; j'eſtime, après tout, que ce ſont des fautes dont ils ne ſe ſont pas ſouciés, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des mépriſes & de petites négligences qui leur ſont échappées, parce que leur eſprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſoutienne pas également par-tout quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa grandeur, l'emporte ſur tout le reſte. En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a compoſé le poëme des Argonautes ne tombe jamais ; (2) & dans Théocrite, ôté quelques endroits

---

(1) *Je n'ignore pas pourtant.*] J'aimerois mieux traduire ainſi cette période : » Mais auſſi ſais-je très bien ce qu'il faut auſſi-bien » remarquer que le premier, que naturellement les fautes nous » donnent beaucoup plus fortement dans la vue que les vertus, » & que le ſouvenir, &c. « Ou, » que naturellement nous nous » appercevons plus vîte & plus facilement des vices d'un autre, » que de ſes vertus. « TOLLIUS.

(2) *Et dans Théocrite.*] Les Anciens ont remarqué que la ſimplicité de Théocrite étoit très-heureuſe dans les Bucoliques : cependant il eſt certain, comme Longin l'a fort bien vu, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits ſur ce poëte, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DACIER.

où il sort un peu du caractere de l'églogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius ou Théocrite, qu'Homere ? L'Erigone d'Eratosthene est un poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratosthene est plus grand poëte qu'Archiloque, qui se brouille à la vérité, & manque d'ordre & d'économie en plusieurs endroits de ses écrits ; (1) mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il ne sauroit régler comme il veut ? Et même pour le lyrique, choisirez-vous plutôt d'être Bacchylide que Pindare ? ou pour la tragédie, Ion, ce poëte de Chio, que Sophocle ? En effet, ceux-là ne font jamais de faux-pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle ; car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il homme de bon sens, (2) qui daignât comparer tous les ouvrages d'Ion ensemble au seul Œdipe de Sophocle ?

---

(1) *Mais qui ne tombe dans ce défaut.*] Longin dit en général, » mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin » dont il est entraîné, & qu'il est bien difficile de régler. « DACIER.

(2) *Qui daignât comparer.*] M. Despréaux a très-bien exprimé le sens de Longin, bien que je croie qu'il faille lire en cet endroit ἀντιτιμήσαιτο ἐξ ἴσης au lieu d'ἀντιτιμήσαιτο ἑξῆς. Ce qui m'est échappé dans mes remarques latines. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVIII.

Comparaison d'Hypéride & de Démosthene.

Que si au reste l'on doit juger du mérite d'un ouvrage par le grand nombre plutôt que par la qualité & l'excellence de ses beautés, il s'ensuivra qu'Hypéride doit être entiérement préféré à Démosthene. En effet, (1) outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'orateur, qu'il possede presque toutes en un degré éminent; (2) semblables à ces Athletes, qui

---

(1) *Outre qu'il est plus harmonieux.*] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hypéride, qu'il possede presque toutes les parties d'orateur en un degré éminent : il dit seulement, qu'il a plus de parties d'orateur que Démosthene; & que dans toutes ces parties, » il est presque éminent, qu'il les possede toutes en un » degré éminent, *καὶ σχεδὸν ὕπακρος ἐν πᾶσιν*. Dacier.

(2) *Semblables à ces athletes.*] De la maniere que ce passage est traduit, Longin ne place Hypéride qu'au-dessus de l'ordinaire du commun; ce qui est fort éloigné de sa pensée. A mon avis, M. Despréaux & les autres Interprêtes n'ont pas bien pris ni le sens, ni les paroles de ce Rhéteur. Ἰδιῶται ne signifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils ont cru, mais des gens qui se mêlent des mêmes exercices : d'où vient qu'Hésychius a fort bien marqué ἰδιώτας, ὁπλίτας. Je traduirois, » Semblable à un Athlete que l'on appelle Pentathle, qui » véritablement est vaincu par tous les autres Athletes, dans tous » les combats qu'il entreprend; mais qui est au-dessus de tous » ceux qui s'attachent comme lui à cinq sortes d'exercices. « Ainsi la pensée de Longin est fort belle de dire, que si l'on doit juger du mérite par le nombre des vertus, plutôt que par leur excellence, & que l'on commette Hypéride avec Démosthene, comme deux Pentathles, qui combattent dans cinq sortes d'exercices, le premier sera beaucoup au-dessus de l'autre : au lieu que si l'on juge des deux par un seul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin sur le premier, comme un Athlete, qui ne se mêle que de la course ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ses compagnons pour courir, ou pour lut-

réussissent aux cinq sortes d'exercices, & qui n'étant les premiers en pas un de ces exercices, passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Démosthene en tout ce que Démosthene a de beau, excepté pourtant dans la composition & l'arrangement des paroles. (1) Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias. Il sait adoucir où il faut, (2) la rudesse & la

---

ter contre lui. C'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui étoit assurément très-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore été entendu. M. le Fevre avoit bien vu que c'étoit une imitation d'un passage de Platon, dans le dialogue intitulé, ἐρασταὶ, mais il ne s'étoit pas donné la peine de l'expliquer. DACIER.

Ibid. *Semblable à ces athletes.*] Il y a ici tant de ressemblance entre la remarque & la traduction françoise de M. Dacier, & la mienne latine, que j'en suis surpris. Néanmoins on trouvera, comme je m'imagine, que je me suis expliqué en peu de mots aussi clairement que lui dans cette longue remarque. Car Longin compare Démosthene à un *Athlete*, qui se mêle seulement d'une sorte d'exercice, & qui y excelle : mais Hypéride à un *Pentathle* qui surpasse bien tous ceux de son métier, mais doit céder le prix à l'autre, qui dans le sien est le maître. TOLLIUS.

(1) *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias.*] Pour ne se pas tromper à ce passage, il faut savoir qu'il y a deux sortes de graces, les unes majestueuses & graves qui sont propres aux poëtes ; & les autres simples & semblables aux railleries de la comédie. Ces dernieres entrent dans la composition du style poli, que les Rhéteurs ont appellé γλαφυρὸν λόγον ; & c'étoit là les graces de Lysias, qui, au jugement de Denys d'Halicarnasse excelloit dans le style poli ; c'est pourquoi Cicéron l'appelle *venustissimum oratorem.* Voici un exemple des graces de ce charmant orateur. En parlant un jour contre Eschine, qui étoit amoureux d'une vieille ; » Il aime, dit il, une femme, dont il » est plus facile de compter les dents que les doigts. « C'est par cette raison que Démétrius a mis les graces de Lysias dans le même rang que celles de Sophron, qui faisoit des mimes. DACIER.

(2) *La rudesse & la simplicité.*] M. Despréaux a pris ici le mot ἀφελείας, comme s'il se devoit joindre avec le mot μαλακίζειν : mais la mauvaise diction l'a trompé. Lisez donc : » Il » fait adoucir & abaisser le haut ton du discours, quand la ma» tiere a besoin de simplicité. « TOLLIUS.

ſimplicité du diſcours, & ne dit pas toutes les choſes d'un même air comme Démoſthene. Il excelle à peindre les mœurs. Son ſtyle a dans ſa naïveté une certaine douceur agréable & fleurie. Il y a dans ſes ouvrages un nombre infini de choſes plaiſamment dites. Sa maniere de rire & de ſe mocquer eſt fine, & a quelque choſe de noble. Il a une facilité merveilleuſe à manier l'ironie. Ses railleries ne ſont point froides ni recherchées, (1) comme celles de ces faux imitateurs du ſtyle Attique, mais vives & preſſantes. Il eſt adroit à éluder les objections qu'on lui fait; & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaiſant & de comique, & eſt tout plein de jeux & de certaines pointes d'eſprit, qui frappent toujours où il viſe. Au reſte, il aſſaiſonne toutes ces choſes d'un tour & d'une grace inimitable. Il eſt né pour toucher & émouvoir la pitié. Il eſt étendu dans ſes narrations fabuleuſes. Il a une flexibilité admirable pour les digreſſions; il ſe détourne, (2) il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces fables qu'il conte de Latone. Il a fait une oraiſon funebre, qui eſt écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne ſais ſi pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire, Démoſthene ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'eſt point étendu dans ſon ſtyle. Il a quelque choſe de dur, & n'a ni pompe ni oſtentation. En un mot, il n'a preſque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaiſant, il ſe rend ridicule, plutôt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaiſant, qu'il tâche d'en approcher. Cependant parce qu'à mon avis, toutes ces

---

(1) *Comme celle de ces faux imitateurs.*] Voyez mes remarques latines. TOLLIUS.

(2) *Il reprend haleine où il veut.*] *Il ſe remet en chemin quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digreſſion de Latone, qui a toutes les beautés de la Poëſie.* TOLLIUS.

beautés qui ſont en foule dans Hypéride, n'ont rien de grand, (1) qu'on y voit, pour ainſi dire, un orateur toujours à jeun, & une langueur d'eſprit, qui n'échauffe, qui ne remue point l'ame; perſonne n'a jamais été fort tranſporté de la lecture de ſes ouvrages. (2) Au lieu que Démoſthene ayant ramaſſé en ſoi toutes les qualités d'un orateur véritablement né au Sublime, & entiérement perfectionné par l'étude, ce ton de majeſté & de grandeur, ces mouvemens animés, cette fertilité, cette adreſſe, cette promptitude, & ce qu'on doit ſur-tout eſtimer en lui, cette véhémence, dont jamais perſonne n'a ſu approcher : par toutes ces divines qualités, que je regarde, en effet, comme autant de rares préſens qu'il avoit reçus des Dieux, & qu'il ne m'eſt pas permis d'appeller des qualités humaines; il a effacé tout ce qu'il y a eu d'orateurs célébres dans tous les ſiecles, les laiſſant comme abattus & éblouis, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. Car dans les parties où il excelle, il eſt tellement élevé au-deſſus d'eux, qu'il répare entiérement par-là celles qui lui manquent. Et certainement il eſt plus aiſé d'enviſager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel, que de n'être point ému des violentes paſſions qui regnent en foule dans ſes ouvrages.

---

(1) *On y voit, pour ainſi dire, un orateur toujours à jeun.*] Je ne ſais ſi cette expreſſion exprime bien la penſée de Longin. Il y a dans le grec καρδίη νήφοντος, & parlà ce Rhéteur a entendu un orateur *toujours égal & modéré*; car νήφειν eſt oppoſé à *μαίνεσθαι*, *être furieux*. M. Deſpréaux a cru conſerver la même idée, parce qu'un orateur véritablement ſublime reſſemble en quelque maniere à un homme qui eſt échauffé par le vin. DACIER.

Ibid. *On y voit.*] Mes remarques latines montrent que j'ai été encore ici de même ſentiment que M. Dacier. TOLLIUS.

(2) *Au lieu que Démoſthene.*] Je n'ai point exprimé ἔνθεν & ἔνθενδε, de peur de trop embarraſſer la période. BOILEAU.

CHAPITRE XXIX.

(1) *De Platon & de Lysias, & de l'excellence de l'esprit humain.*

POUR ce qui est de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la différence. Car il surpasse Lysias, non-seulement par l'excellence, mais aussi par le nombre de ses beautés. Je dis plus, c'est que Platon n'est pas tant au-dessus de Lysias par un plus grand nombre de beautés, (2) que Lysias est au-dessous de Platon par un grand nombre de fautes.

Qu'est-ce donc qui a porté ces esprits divins à mépriser cette exacte & scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs écrits? En voici une raison. C'est que la nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse & de vile condi-

---

(1) *De Platon & de Lysias.*] Le titre de cette section suppose qu'elle roule entiérement sur Platon & sur Lysias, & cependant il n'y est parlé de Lysias qu'à la seconde ligne; & le reste de la section ne regarde pas plus Lysias ou Platon, qu'Homere, Démosthene, & les autres écrivains du premier ordre. La division du Livre en sections, comme on l'a déja remarqué, n'est pas de Longin, mais de quelque moderne, qui a aussi fabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'ancien manuscrit, au lieu de *ὁ Λυσίας*, qui se lit ici dans le texte à la seconde ligne de la section, on lit *ἀπουσίας* Mais *ἀπουσίας* ne fait aucun sens; & je crois qu'en effet Longin avoit écrit *ὁ Λυσίας*. BOIVIN.

(2) *Que Lysias est au-dessous.*] Le jugement que Longin fait ici de Lysias, s'accorde bien avec ce qu'il dit à la fin du Chapitre XXVI, pour faire voir que Cécilius avoit eu tort de croire que Lysias fût sans défaut, mais il s'accorde bien aussi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet orateur. On n'a qu'à voir un passage remarquable dans le livre, *De optimo genere Oratorum*, où Cicéron parle & juge en même-tems des Orateurs qu'on doit se proposer pour modeles. DACIER.

tion ; mais elle lui a donné la vie, & l'a fait voir au monde comme dans une grande assemblée, pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent ; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlete, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. Aussi voyons-nous que le monde entier ne suffit pas à la vaste étendue de l'esprit de l'homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les Cieux, & pénetrent au-delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

(1) Et certainement si quelqu'un fait un peu de réflexion sur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand & d'illustre, il peut connoître par-là à quoi nous sommes nés. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage ; mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin & l'Océan sur-tout. Nous ne sommes pas étonnés de voir une petite flamme, que nous avons allumée, conserver long-tems sa lumiere pure ; mais nous sommes frappés d'admiration quand nous contemplons (2) ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouissent en naissant ; & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la nature, que

---

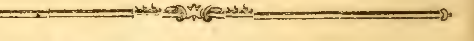
(1) *Et certainement.*] Le texte grec a été ici corrompu : & c'est la cause pourquoi M. Boileau n'a pas bien réussi dans la traduction de ce passage. Il eut dû dire : » Et certainement, si » quelqu'un considere de toutes parts la vie humaine, & fait ré» flexion qu'on préfere toujours en toutes choses le surprenant & » le grand, au mignon & au beau, il pourra aussi-tôt connoître » par-là à quoi nous sommes nés. « TOLLIUS.

(2) *Ces feux qui s'allument.*] Ce sont ici le Soleil & la Lune, dont notre Auteur parle, qui s'obscurcissent quelquefois par des éclipses. TOLLIUS.

ces fournaiſes du Mont-Etna, qui quelquefois jette du profond de ſes abîmes

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.

De tout cela il faut conclure que ce qui eſt utile, & même néceſſaire aux hommes, ſouvent n'a rien de merveilleux, comme étant aiſé à acquérir : mais que tout ce qui eſt extraordinaire, eſt admirable & ſurprenant.



CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime ſe peuvent excuſer.

(1) A L'ÉGARD donc des grands orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'utile & le néceſſaire, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions, n'ayent point été exempts de

(1) *A l'égard donc de ces grands orateurs.*] Le texte grec eſt entiérement corrompu en cet endroit, comme M. le Fevre l'a fort bien remarqué. Il me ſemble pourtant que le ſens que M. Deſpréaux en a tiré, ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet, ce Rhéteur venant de dire à la fin du Chapitre précédent, qu'il eſt aiſé d'acquérir l'utile & le néceſſaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroît pas poſſible qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce néceſſaire & cet utile. Cela étant, je crois que la reſtitution de ce paſſage n'eſt pas ſi difficile que l'a cru M. le Fevre; & quoique ce ſavant homme ait déſeſpéré d'y arriver ſans le ſecours de quelque manuſcrit; je ne laiſſerai pas de dire ici ma penſée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν οὐκ ἔτ' ἔξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que Longin n'eût écrit, ἐφ' ὧν οὐ δὴτ' ἔσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος; c'eſt-à-dire, » A l'égard donc des grands orateurs, en qui ſe » trouve ce ſublime & ce merveilleux, qui n'eſt point reſſerré » dans les bornes de l'utile & du néceſſaire; il faut avouer, &c.« Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précédent, j'eſ-

fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme : mais le Sublime nous éleve presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris : mais le grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes, qui sont dans les ouvrages de ces excellens auteurs, peut payer tous leurs défauts. Je dis plus ; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Démosthene, dans Platon, & dans tous ces célebres héros, elles ne feroient pas la moindre ni la millieme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'envie n'a pas empêché qu'on leur ait donné le prix dans tous les siecles, & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toujours,

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépouillés au printems refleurir.

On me dira peut-être qu'un colosse qui a quelques défauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite statue

---

pere que l'on trouvera cette restitution très-vraisemblable & très-bien fondée. DACIER.

Ibid. *A l'égard donc.*] On verra dans mes remarques latines que M. Dacier n'a pas si bien compris le sens de notre Auteur, que M. Despréaux : & qu'il ne faut rien changer ici dans le texte grec. Dans ma traduction latine, on a oublié de mettre ces deux paroles *apud illos*, entre *quidem* & *ratio* ; si on les y remet, tout sera clair & net *. TOLLIUS.

* Voici la traduction de Tollius : *Ego igitur de hujuscemodi viris, quorum tam excellens in scribendo est sublimitas*, (*quanquam ne hujus quidem* apud illos *ratio ab utilitate, atque commodo separata est*) *ita colligendum, pronuntiandumque est.*

achevée, comme, par exemple, le ſoldat de Polyclete. A cela je réponds, que dans les ouvrages de l'art, c'eſt le travail & l'achévement que l'on conſidere : au lieu que dans les ouvrages de la nature, c'eſt le Sublime & le Prodigieux. Or diſcourir, c'eſt une opération naturelle à l'homme. Ajoutez que dans une ſtatue on ne cherche que le rapport & la reſſemblance, mais dans le diſcours, on veut, comme j'ai dit, le ſurnaturel & le divin. Cependant, pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, (1) comme c'eſt le devoir de l'art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il eſt bien difficile qu'une haute élevation à la longue ſe ſoutienne, & garde toujours un ton égal ; il faut que l'art vienne au ſecours de la nature ; parce qu'en effet c'eſt leur parfaite alliance qui fait la ſouveraine perfection. Voilà ce que nous avons cru être obligé de dire ſur les queſtions qui ſe ſont préſentées. Nous laiſſons pourtant à chacun ſon jugement libre & entier.

---

(1) *Comme c'eſt le devoir de l'art d'empêcher*, &c.] Au lieu de τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ οὐχ ὁμότονον, on liſoit dans l'ancien manuſcrit, Τό δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ, πλὴν οὐχ ὁμότονον, &c. La conſtruction eſt beaucoup plus nette en liſant ainſi, & le ſens eſt plus clair : » Puiſque de ne jamais tomber, c'eſt l'avantage de » l'art ; & que d'être très-élevé, mais inégal, eſt le partage d'un » eſprit ſublime ; il faut que l'art vienne au ſecours de la nature. « BOIVIN.



CHAPITRE



CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaisons & des Hyperboles.

Pour retourner à notre discours, (1) les paraboles & les comparaisons approchent fort des métaphores, & ne different d'elles (2) qu'en un seul point. *

(3) Telle est cette Hyperbole, » Supposé que votre » esprit soit dans votre tête, & que vous ne le fouliez

(1) *Les paraboles & les comparaisons.*] Ce que Longin disoit ici de la différence qu'il y a des paraboles & des comparaisons aux métaphores, est entiérement perdu ; mais on en peut fort bien suppléer le sens par Aristote, qui dit comme Longin, qu'elle ne different qu'en une chose, c'est en la seule énonciation : par exemple, quand Platon dit, *que la tête est une citadelle*, c'est une métaphore dont on fera aisément une comparaison en disant, *que la tête est comme une citadelle.* Il manque encore après cela quelque chose de ce que Longin disoit de la juste borne des hyperboles, & jusqu'où il est permis de les pousser. La suite & le passage de Démosthene, ou plutôt d'Hégésippe, son collegue, font assez comprendre quelle étoit sa pensée. Il est certain que les hyperboles sont dangereuses ; & comme Aristote l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la passion. DACIER.

(2) *Qu'en un seul point.*] Cet endroit est fort défectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces figures, manque tout entier. BOILEAU.

(3) *Telle est cette hyperbole,* » Supposé que votre esprit soit » dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.«] C'est dans l'oraison de *Halonese*, que l'on attribue vulgairement à Démosthene, quoiqu'elle soit d'Hégésippe son collegue. Longin cite ce passage sans doute pour en condamner l'hyperbole qui est en effet très-vicieuse ; car *un esprit foulé sous les talons*, est une chose bien étrange. Cependant Hermogene n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage, que l'on peut voir que le jugement de Longin est souvent plus sûr que celui d'Hermogene, & de tous les autres Rhéteurs.

» pas sous vos talons. « C'est pourquoi il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces figures peuvent être poussées, parce que souvent, pour vouloir porter trop haut une hyperbole, on la détruit. C'est comme une corde d'arc, qui, pour être trop tendue, se relâche, & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainsi Isocrate, dans son panégyrique, par une sotte ambition de ne vouloir rien dire (1) qu'avec emphase, est tombé, je ne sais comment, dans une faute de petit écolier. Son dessein, dans ce panégyrique, c'est de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de service à la Grece, que ceux de Lacédémone; & voici par où il débute: » Puisque le discours a naturellement » la vertu de rendre les choses grandes, petites, & les » petites, grandes; qu'il sait donner les graces de la » nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait » paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites. « Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens? En faisant de cette sorte l'éloge du discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les figures en général, que celles-là sont les meilleures qui sont entiérement cachées, & qu'on ne prend point pour des hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toujours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme, par exemple, l'hyperbole de Thucydide, à propos des Athéniens qui périrent dans la Sicile. » (2) Les Siciliens » étant descendus en ce lieu, ils y firent un grand

---

(1) *Qu'avec emphase.*] *Qu'en exagérant.* TOLLIUS.

(2) *Les Siciliens étant descendus en ce lieu*, &c.] Ce passage est pris du septieme Livre. Thucydide parle ici des Athéniens,

» carnage, de ceux sur-tout qui s'étoient jettés dans » le fleuve. L'eau fut en un moment corrompue du sang » de ces misérables, & néanmoins toute bourbeuse & » toute sanglante qu'elle étoit, ils se battoient pour » en boire. «

Il est assez peu croyable que des hommes boivent du sang & de la boue, & se battent même pour en boire; & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce que dit Hérodote de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. » (1) Ils se » défendirent encore quelque tems en ce lieu avec les

---

qui en se retirant, sous la conduite de Nicias, furent attrapés par l'armée de Gylippe, & par les troupes des Siciliens près du fleuve Asinarus, aux environs de la ville de *Néétum*; mais dans le texte, au lieu de dire, *les Siciliens étant descendus*, il faut, *les Lacédémoniens étant descendus*, Thucydide écrit, οἱ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non pas οἱ τε γὰρ Συρακούσιοι, comme il y a dans Longin. *Par les Péloponésiens*, Thucydide entend les troupes de Lacédémone conduites par Gylippe, & il est certain que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve, qui étoient hauts & escarpés; les seules troupes de Gylippe descendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Athéniens. DACIER.

(1) *Ils se défendirent encore quelque tems.*] Ce passage est fort clair. Cependant c'est une chose surprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent Valle, qui a traduit Hérodote, ni des traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes sur cet Auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde que le verbe καταχόω, veut quelquefois dire *enterrer*. Il faut voir les peines que se donne M. le Fevre, pour restituer ce passage, auquel, après bien du changement, il ne sauroit trouver de sens qui s'accommode à Longin, prétendant que le texte d'Hérodote étoit corrompu dès le tems de notre Rhéteur, & que cette beauté qu'un si savant critique y remarque, est l'ouvrage d'un mauvais copiste, qui y a mêlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arrêterai point à réfuter un discours si peu vraisemblable. Le sens que j'ai trouvé est si clair & si infaillible, qu'il dit tout. BOILEAU.

Ibid. *Ils se défendirent encore quelque tems.*] M. Despréaux a

» armes qui leur restoient, & avec les mains & les
» dents ; jusqu'à ce que les Barbares tirant toujours,
» les eussent comme ensévelis sous leurs propres traits.«

---

expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans Longin, & il assure dans sa remarque, qu'il n'a point été entendu ni par les interprêtes d'Hérodote, ni par ceux de Longin ; & que M. le Fevre, après bien du changement, n'y a su trouver de sens. Nous allons voir si l'explication qu'il lui a donnée luimême, est aussi sûre & aussi infaillible qu'il l'a cru. Hérodote parle de ceux qui, au détroit des Thermopyles, après s'être retranchés sur un petit poste élevé, soutinrent tout l'effort des Perses, jusqu'à ce qu'ils furent accablés & comme ensévelis sous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens postés & retranchés sur une hauteur se défendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toujours, & qui ne les attaquent que de loin ? M. le Fevre, à qui cela n'a pas paru possible, a mieux aimé suivre toutes les éditions de cet historien, où ce passage est ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets ici ; *ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι τῇσιν αὐτέων, τοῖσι ἐτύγχανον ἔτι περιεοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες.* Et au lieu de *χερσὶ καὶ στόμασι*, il a cru qu'il falloit corriger *χερμαδίοις καὶ δόρασι* ; en le rapportant à *κατέχωσαν* » Comme ils se défendirent encore dans le même » lieu avec les epées qui leur restoient, les Barbares les accable» rent de pierres & de traits. « Je trouve pourtant plus vraisemblable qu'Hérodote avoit écrit *λάεσι καὶ δούρασι.* Il avoit sans doute en vue ce vers d'Homere du III. de l'Iliade.

Ἰοῖσιν τε τιτυσκόμενοι λάεσσι τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coup de pierres & de traits.

La corruption de *λάεσι* en *χερσὶ* étant très-facile. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas douter que ce ne soit le véritable sens. Et ce qu'Hérodote ajoute le prouve visiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 125 du Livre VII. D'ailleurs Diodore qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnerent les Lacédémoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percerent tous à coup de flêches & de traits. A toutes ces raisons M. Despréaux ne sauroit opposer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce passage de la même maniere dont il l'a traduit ; mais je ré-

Que dites-vous de cette hyperbole ? Quelle apparence que des hommes se défendent avec les mains & les dents contre des gens armés ; (1) & que tant de personnes soient ensévelies sous les traits de leurs enne-

---

ponds, comme M. le Fevre, que dès le tems de Longin ce passage pouvoit être corrompu : que Longin étoit homme, & que par conséquent il a pu faillir aussi-bien que Démosthene, Platon, & tous ces grands héros de l'antiquité, qui ne nous ont donné ces marques qu'ils étoient hommes, que par quelques fautes & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire, Longin dans Longin même. En effet, il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette hyperbole, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armés*, & cependant cette hyperbole est puérile, puisque lorsqu'un homme a approché son ennemi, & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut nécessairement en venir aux prises pour employer les dents, il lui a rendu ses armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus, ceci, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armés*, ne présuppose pas que les uns ne puissent être armés comme les autres, & ainsi la pensée de Longin est froide, parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se défendent avec les dents, & des hommes qui combattent armés. Je n'ajouterai plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Hérodote, puisque les historiens remarquent que les Barbares étoient armés à la légere avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par conséquent exposés aux coups des Lacédémoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien armés, serrés en peloton, & tout couverts de leurs larges boucliers. DACIER.

Ibid. *Ils se défendirent.*] Je me suis servi dans ma traduction latine du mot *tumulaverunt*, pour expliquer le grec κατέχωσαν. Je suis néanmoins de même sentiment que M. Dacier : hormis que je n'approuve pas le mot χερμαδίοισι, ni aussi l'autre λάεσι ; mais aussi au lieu de καὶ χερσὶ, καὶ στόμασι, je remets, τοῖσι ὀϊστεύμασι, ou τοξεύμασι. Philostrate dans la vie d'Apollonius de Tyane, Lib. IV. Chap. VII. Ἐπὶ δὲ τὸν κολωνὸν βαδίζων, ἐφ' οὗ λέγονται οἱ Λακεδαιμόνιοι περιχωσθῆναι τοῖς τοξεύμασιν ἥκουσι, &c. On pourroit aussi lire βέλεσι, καὶ τοξεύμασι. TOLLIUS.

(1) *Et que tant de personnes soient ensévelies.*] Les Grecs dont parle ici Hérodote, étoient en fort petit nombre. Longin n'a

mis ? Cela ne laiſſe pas néanmoins d'avoir de la vraiſemblance, parce que la choſe ne ſemble pas recherchée pour l'hyperbole, mais que l'hyperbole ſemble naître du ſujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un remede infaillible pour empêcher que les hardieſſes ne choquent, c'eſt de ne les employer que dans la paſſion, & aux endroits à-peu-près qui ſemblent les demander. Cela eſt ſi vrai, que dans le comique on dit des choſes qui ſont abſurdes d'elles-mêmes, & qui ne laiſſent pas toutefois de paſſer pour vraiſemblables, à cauſe qu'elles émeuvent la paſſion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le rire eſt une paſſion de l'ame, cauſée par le plaiſir. Tel eſt ce trait d'un poëte comique : » Il poſſé» doit une terre à la campagne, (1) qui n'étoit pas plus » grande qu'une épître de Lacédémonien. «

Au reſte, on ſe peut ſervir de l'hyperbole auſſi-bien pour diminuer les choſes que pour les agrandir : car l'exagération eſt propre à ces deux différens effets ; & le *Diaſyrme*, qui eſt une eſpece d'hyperbole, n'eſt, à le bien prendre, que l'exagération d'une choſe baſſe & ridicule.

---

donc pu écrire, *& que tant de perſonnes*, &c. D'ailleurs de la maniere que cela eſt écrit, il ſemble que Longin trouve cette métaphore exceſſive, plutôt à cauſe du nombre des perſonnes qui ſont enſévelies ſous les traits, qu'à cauſe de la choſe même, & cela n'eſt point : car au contraire Longin dit clairement, » quelle » hyperbole ! combattre avec les dents contre des gens armés ? » & celle-ci encore, être accablés ſous les traits ? cela ne laiſſe » pas néanmoins, &c. DACIER.

(1) *Qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémoniens.*] J'ai ſuivi la reſtitution de Caſaubon. BOILEAU.



CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des paroles.

Des cinq parties qui produiſent le Grand, comme nous avons ſuppoſé d'abord ; il reſte encore la cinquieme à examiner ; c'eſt à ſavoir, la compoſition & l'arrangement des paroles. Mais, comme nous avons déja donné deux volumes de cette matiere, où nous avons ſuffiſamment expliqué tout ce qu'une longue ſpéculation nous en a pu apprendre ; nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons abſolument néceſſaire à notre ſujet ; comme, par exemple, que l'harmonie (1) n'eſt pas ſeulement un agrément que la

---

(1) *N'eſt pas ſimplement un agrément.*] Les traducteurs n'ont point conçu ce paſſage, qui sûrement doit être entendu dans mon ſens ; comme la ſuite du Chapitre le fait aſſez connoître. Ἐνέργημα, veut dire *un effet*, & non pas *un moyen*, *n'eſt pas ſimplement un effet de la nature de l'homme.* Boileau.

Ibid. *N'eſt pas ſimplement*, &c.] M. Deſpréaux aſſure dans ſes remarques, que ce paſſage doit être entendu comme il l'a expliqué ; mais je ne ſuis pas de ſon avis, & je trouve qu'il s'eſt éloigné de la penſée de Longin, en prenant le mot *Organum*, pour un inſtrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le ſens de Longin pour un *organe*, comme nous diſons pour *une cauſe*, *un moyen*. Longin dit clairement, » l'harmonie n'eſt pas ſeulement un moyen naturel à l'homme pour » perſuader & pour inſpirer le plaiſir, mais encore un organe, » un inſtrument merveilleux pour élever le courage, & pour » émouvoir les paſſions. « C'eſt, à mon avis, le véritable ſens de ce paſſage. Longin vient enſuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoique ces organes, pour émouvoir & pour perſuader, n'approchent point des moyens qui ſont propres & naturels à l'homme, &c. Dacier.

Ibid. *N'eſt pas ſimplement.*] M. Dacier a raiſon ici de rejetter le ſentiment de M. Deſpréaux. Qu'on regarde ma traduction & mes remarques latines, & on verra que ma conjecture a

nature a mis dans la voix de l'homme, pour persuader & pour inspirer le plaisir : (1) mais que dans les instrumens même inanimés, c'est un moyen merveilleux, (2) pour élever le courage, & pour émouvoir les passions.

Et de vrai, ne voyons-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non-seulement le son des flûtes, (3) mais presque tout ce qu'il y a de différens sons au monde, comme, par

---

beaucoup de vraisemblance. Mais M. Despréaux a très-bien exprimé le mot μεγαληγορίας, que je préfere au μετ' ἐλευθερίας. TOLLIUS.

(1) *Mais que dans*, &c.] Cela ne se trouve pas dans le grec. Lisez donc : » Mais que c'est un moyen merveilleux pour rendre » le discours sublime, & pour émouvoir les passions. Car ce » n'est pas la flûte seulement qui émeut, &c. mais presque tout » ce, &c. « TOLLIUS.

(2) *Pour élever le courage & pour émouvoir les passions.*] Il y a dans le grec μετ' ἐλευπερίας καὶ πάθους : c'est ainsi qu'il faut lire ἐπ' ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire, » Qu'il est » merveilleux de voir des instrumens inanimés avoir en eux un » charme pour émouvoir les passions, & pour inspirer la noblesse » du courage. « Car c'est ainsi qu'il faut entendre ἐλευθερία. En effet, il est certain que la trompette, qui est un instrument, sert à reveiller le courage dans la guerre. J'ai ajouté le mot d'*inanimés*, pour éclaircir la pensée de l'Auteur, qui est un peu obscure en cet endroit. Ὄργανον absolument pris, veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux & inanimés, comme le prouve fort bien Henri Etienne. BOILEAU.

(3) *Mais presque tout ce qu'il y a de sons différens au monde.*] Κἂν ἄλλοις ὅσοι παντάπασι : Tollius veut qu'on lise, ἀλλὰ καὶ ὅσοι παντάπασι M. le Fevre lisoit, ἄλλως τε καὶ ἐπεὶ, &c. Certainement il y a faute dans le texte, & il est impossible d'y faire un sens raisonnable sans corriger. Je suis persuadé que Longin avoit écrit κἂν ἀμούσοις ᾖ παντάπασι, *licèt imperitus*

exemple, ceux de la lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne ſignifient rien d'eux-mêmes, néanmoins, par ces changemens de tons, qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mêlange de leurs accords, ſouvent, comme nous voyons, ils cauſent à l'ame un tranſport & un raviſſement admirable. (1) Cependant ce ne ſont que des images & de ſimples imitations de la voix, qui ne diſent & ne perſuadent rien; n'étant, s'il faut parler ainſi, que des ſons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la compoſition, qui eſt en effet l'harmonie du diſcours, dont l'uſage eſt naturel à l'homme, qui ne frappe pas ſimplement

---

ſit omnino, ou *licèt à Muſis omnino alienus ſit.* La flûte, dit Longin, force celui qui l'entend, fût-il ignorant & groſſier, n'eût-il aucune connoiſſance de la muſique, & de ſe mouvoir en cadence, & de ſe conformer au ſon mélodieux de l'inſtrument. L'ancien manuſcrit, quoique fautif en cet endroit, autoriſe la nouvelle correction : car on y lit, *κἂν ἄλλους ὄσῃ*, ce qui reſſemble fort à *κἂν ἄμουσος ᾖ*, ſur-tout ſi on écrit en majuſcules, ſans accent, ſans eſprit & ſans diſtinction de mots, comme on écrivoit autrefois, & comme il eſt certain que Longin avoit écrit, ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ, entre ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ & ΚΑΝΑΛΛΟΥΣΟΣΗ, il n'y a de différence que de la lettre M aux deux Λ : différence très-légere, où les copiſtes ſe peuvent aiſément tromper. BOIVIN.

(1) *Cependant ce ne ſont que des images.*] Longin, à mon ſens, n'a garde de dire que les inſtrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, *ne diſent & ne perſuadent rien.* Il dit : » Cependant ces images & ces imitations ne ſont que des organes bâtards pour perſuader, & n'approchent point du tout de ces moyens, qui, comme j'ai déja dit, ſont propres & naturels à l'homme. « Longin veut dire, que l'harmonie qui ſe tire des différens ſons d'un inſtrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'eſt qu'une foible image de celle qui ſe forme par les différens ſons & par la différente flexion de la voix, & que cette derniere harmonie, qui eſt naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre, pour perſuader & pour émouvoir. C'eſt ce qu'il ſeroit fort aiſé de prouver par des exemples. DACIER.

l'oreille, mais l'esprit; qui remue tout à la fois tant de beautés & d'élégances, avec lesquelles notre ame a une espece de liaison & d'affinité; qui par le mêlange & la diversité des sons insinue dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mêmes de l'orateur, & qui bâtit sur ce sublime amas de paroles, ce grand & ce merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribue beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, & à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en soi; & qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout tems les ravir & les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une vérité si universellement reconnue, (1) & l'expérience en fait foi.

---

(1) *Et l'expérience en fait foi.*] L'Auteur justifie ici sa pensée par une période de Démosthene *, dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais, comme ce qu'il en dit, est entiérement attaché à la langue grecque, j'ai cru qu'il valoit mieux le passer dans la traduction, & le renvoyer aux remarques, pour ne pas effrayer ceux qui ne savent point le grec. En voici donc l'explication. » Ainsi cette pensée que Démosthene ajoute, après la » lecture de son décret, paroît fort sublime, & est en effet mer» veilleuse. Ce décret, *dit-il*, a fait évanouir le péril qui envi» ronnoit cette ville, comme un nuage qui se dissipe lui-même. » Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον πα» ρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. Mais il faut avouer que l'har» monie de la période ne cede point à la beauté de la pensée. » Car elle va toujours de trois en trois tems, comme si c'étoient » tous dactyles, qui sont les pieds les plus nobles & les plus pro» pres au Sublime: & c'est pourquoi le vers héroïque, qui est le » plus beau de tous les vers, en est composé. En effet, si vous » ôtez un mot de sa place, comme si vous mettiez Τοῦτο τὸ » ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, » ou si vous en retranchez une seule syllabe, comme, ἐποίησε » παρελθεῖν ὡς νέφος, vous connoîtrez aisément combien l'har» monie contribue au Sublime. En effet, ces paroles ὥσπερ νέφος, » s'appuyant sur la premiere syllabe qui est longue, se pronon-

* *De Coronâ*, pag. 340. Edit. de Bâle.

Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'assemblage & à la juste proportion de leurs

---

» cent à quatre reprises. De sorte que, si vous en ôtez une syl- » labe, ce retranchement fait que la période est tronquée. Que si » au contraire, vous en ajoutez une, comme παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τε νέφος, c'est bien le même sens : mais ce n'est plus la » même cadence, parce que la période s'arrêtant trop long-tems » sur les dernieres syllabes, le Sublime qui étoit serré aupara- » vant, se relâche & s'affoiblit. « Au reste, j'ai suivi, dans ces derniers mots, l'explication de M. le Fevre, & j'ajoute comme lui, τε à ὥσπερ. BOILEAU.

Ibid. *Et l'expérience en fait foi.* * * *]] Longin rapporte après ceci un passage de Démosthene que M. Despréaux a rejetté dans ses remarques, parce qu'il est entiérement attaché à la langue grecque. Le voici : Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rhéteur assure que l'harmonie de la période ne céde point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques ; je crois qu'il ne sera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres, vu même que le passage de Longin est un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, sans entendre la pensée de Longin, & sans connoître la beauté du passage de Démosthene. Je vais donc tâcher d'en donner au lecteur une intelligence nette & distincte ; & pour cet effet je distribuerai d'abord la période de Démosthene dans ces nombres dactyliques, comme Longin les a entendus Τοῦτο τὸ] ψή- φισμα] τὸν τότε] τῇ πόλει] περιστάν] τα] κίνδυνον] παρελ- θεῖν] ἐποίη] σεν] [ὥσπερ νέφος] Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal-entendu ces nombres dactyliques, pour les avoir confondus avec les metres ou pieds qu'on appelle dactyles. Il y a pourtant bien de la différence. Pour le nombre dactylique on n'a égard qu'au tems & à la prononciation ; & pour le dactyle on a l'égard à l'ordre & à la position des lettres, de sorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique, sans être pourtant un dactyle, comme cela paroît par

membres : de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. Ainsi les parties du Sublime étant divisées, le Sublime

---

[ψήφισμα] τῇ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à notre passage. Il n'y a plus que trois difficultés qui se présentent : la premiere, que ces nombres devant être de quatre tems, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts ; le second nombre de cette période ψήφισμα, le quatrieme, le cinquieme, & quelques autres paroissent en avoir cinq ; parce que dans ψήφισμα la premiere syllabe étant longue en vaut deux, la seconde étant aussi longue, en vaut deux autres, & la troisieme breve, un, &c. A cela je réponds, que dans les rythmes ou nombres, comme je l'ai déja dit, on n'a égard qu'au tems & à la voyelle, & qu'ainsi φις est aussi bref que μα. C'est ce qui paroîtra clairement par ce seul exemple de Quintilien, qui dit que la seconde syllabe d'*agrestis* est breve. La seconde difficulté naît de ce précepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV. du Liv. IX. » Que » quand la période commence par une sorte de rythme ou de » nombre, elle doit continuer dans le même rythme jusqu'à la » fin. « Or, dans la période de Démosthene, le nombre semble changer, puisque tantôt les longues & tantôt les breves sont les premieres. Mais le même Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, si l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant : » Qu'il » est indifférent au rythme dactylique d'avoir les deux premieres » ou les deux dernieres breves, parce que l'on n'a égard qu'au » tems & à ce que son élévation, soit de même nombre que sa » position. « Enfin, la troisieme & derniere difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέφος, que Longin fait de quatre syllabes, & par conséquent de cinq tems, quoique Longin assure qu'il se mesure par quatre. Je réponds que ce nombre ne laisse pas d'être dactylique comme les autres, parce que le tems de la derniere syllabe est superflu & compté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers, qui de-là sont appellés *hypermetres*. On n'a qu'à écouter Quintilien : » Les rythmes » reçoivent plus facilement des tems superflus, quoique la même » chose arrive aussi quelquefois aux metres. « Cela suffit pour éclaircir la période de Démosthene & la pensée de Longin. J'ajouterai pourtant encore que Démétrius Phaléréus cite ce même passage de Démosthene, & qu'au lieu de περιστάντα, il a lu, ἐπιόντα, ce qui fait le même effet pour le nombre. DACIER.

ſe diſſipe entiérement : au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'aſſemblage qu'on en fait, & par cette liaiſon harmonieuſe qui les joint, le ſeul tour de la période leur donne du ſon & de l'emphaſe. C'eſt pourquoi on peut comparer le Sublime dans les périodes, à un feſtin par écots, auxquels pluſieurs ont contribué. Juſques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes & d'écrivains, qui n'étant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins ; bien que pour l'ordinaire ils ſe ſerviſſent de façons de parler baſſes, communes & fort peu élégantes. En effet, ils ſe ſoutiennent par ce ſeul arrangement de paroles, qui leur enfle & groſſit en quelque ſorte la voix : ſi bien qu'on ne remarque point leur baſſeſſe : (1) Philiſte eſt de ce nombre. Tel eſt auſſi Ariſtophane en quelques endroits, & Euripide en pluſieurs, comme nous l'avons déja ſuffiſamment montré. Ainſi, quand Hercule dans cet auteur, après avoir tué ſes enfans, dit :

Tant de maux à la fois ſont entrés dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

Cette penſée eſt fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour, qui a quelque choſe de muſical & d'harmonieux. Et certainement, pour peu que vous renverſiez l'ordre de ſa période, vous verrez manifeſtement combien Euripide eſt plus heureux dans l'arrangement de ſes paroles, que dans le ſens de ſes

---

(1) *Philiſte eſt de ce nombre.*] Le nom de ce poëte eſt corrompu dans Longin, il faut lire *Philiſcus*, & non pas *Philiſtus*. C'étoit un poëte comique, mais on ne ſauroit dire préciſément en quel tems il a vécu. DACIER.

Ibid. *Philiſte eſt de ce nombre.*] M. Dacier a raiſon de préférer ici *Philiſcus* à *Philiſtus*. Mais ce pourroit bien être auſſi ce Philiſcus de Corfou, un des ſept tragiques du ſecond rang, qui a vécu ſous Philadelphe, & a été prêtre de Bacchus. TOLLIUS.

pensées. De même, dans sa tragédie intitulée, (1) *Dircé traînée par un taureau.*

Il tourne aux environs dans sa route incertaine :
Et courant en tous lieux où sa rage le mene,
Traîne après soi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette pensée est fort noble à la vérité : mais il faut avouer que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée, ni emportée comme une masse pesante, mais dont les paroles se soutiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet, ces pauses sont comme autant de fondemens solides, sur lesquels son discours s'appuie & s'éleve.

(1) *Dircé traînée par un taureau.*] M. Despréaux avoit traduit dans ses premieres éditions : *Dircé emportée, &c.* Sur quoi M. Dacier fit cette remarque que M. Despréaux a suivie. Longin dit, *traînée par un taureau*; & il falloit conserver ce mot, parce qu'il explique l'histoire de Dircé, que Zethus & Amphion attacherent par les cheveux à la queue d'un taureau, pour se venger des maux qu'elle & son mari Lycus avoient faits à Antiope leur mere. DACIER.



CHAPITRE XXXIII.

De la mesure des périodes.

Au contraire, il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui se prononcent vîte; tels que sont les Pyrrhiques, les Trochées & les Dichorées, qui ne sont bons que pour la danse. En effet, toutes ces sortes de pieds & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un petit agrément, qui a toujours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au sens des paroles, & sont entraînés par le chant: (1) de même, ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du dis-

---

(1) *De même, ces paroles mesurées*, &c.] Longin dit: » De » même, quand les périodes sont si mesurées, l'auditeur n'est » point touché du discours, il n'est attentif qu'au nombre & à » l'harmonie: jusques-là que prévoyant les cadences qui doivent » suivre, & battant toujours la mesure, comme en une danse, » il prévient même l'orateur & marque la chûte avant qu'elle » arrive « Au reste, ce que Longin dit ici, est pris tout entier de la rhétorique d'Aristote, & il peut nous servir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a été tiré. Aristote, après avoir parlé des périodes mesurées, ajoute: *τὸ μὲν γὰρ, ἀπίθανον, πεπλάσθαι γὰρ, δοκεῖ, καὶ ἅμα *** ἐξίστησι προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ὁμοίῳ πότε πάλιν ἥξει *** ὥσπερ οὖν τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τὸ, τίνα αἱρεῖται ἐπίτροπον ὁ ἀπελευθερούμενος*, Κλέωνα. Dans la premiere lacune, il faut suppléer assurément, *καὶ ἅμα τοὺς ἀκούοντας ἐξίστησι*; & dans la seconde, après ἥξει, ajouter: *ὁ καὶ φθάνοντες προαποδιδόασι, ὥσπερ οὖν*, &c. & après *ἀπελευθερούμενος* il faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroîtra beaucoup mieux par cette traduction: » Ces périodes mesurées ne persuadent point; car

cours, & impriment ſimplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'auditeur prévoit d'ordinaire cette chûte qui doit arriver, il va au-devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danſe, la chûte avant qu'elle arrive.

C'eſt encore un vice qui affoiblit beaucoup le diſcours, quand les périodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſyllabes breves, étant d'ailleurs comme joints & attachés enſemble avec des cloux aux endroits où ils ſe déſuniſſent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui ſont trop coupées. Car il n'y a rien qui eſtropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit eſpace. Quand je défends néanmoins de trop couper les périodes, je n'entends pas parler de celles (1) qui ont leur juſte étendue, mais de celles qui ſont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper ſon ſtyle, cela arrête l'eſprit; au lieu (2) que de le diviſer en périodes, cela conduit le lecteur. Mais le contraire en même-tems apparoît des périodes trop longues. Et toutes ces paroles recherchées pour allonger mal-à-propos un diſcours, ſont mortes & languiſſantes.

» outre qu'elles paroiſſent étudiées, elles détournent l'auditeur, » & le rendent attentif ſeulement au nombre & aux chûtes, qu'il » marque même par avance, comme on voit les enfans ſe hâter » de répondre Cléon, avant que les Huiſſiers ayent achevé de » crier, Qui eſt le patron qui veut prendre l'affranchi? « Le ſavant Victorius eſt le premier qui ait ſoupçonné que ce paſſage d'Ariſtote étoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. DACIER.

(1) *Qui ont leur juſte étendue.*] *Qui n'ont pas leur juſte étendue périodique.* TOLLIUS.

(2) *Que de le diviſer en périodes.*] *Au lieu qu'une louable briéveté le conduit & l'éclaire.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXXIV.

De la baſſeſſe des termes.

UNE des choſes encore qui avilit autant le diſcours, c'eſt la baſſeſſe des termes. Ainſi nous voyons dans Hérodote une deſcription de tempête, qui eſt divine pour le ſens : mais il y a mêlé des mots extrêmement bas, comme quand il dit : » (1) La mer commençant à bruire. « Le mauvais ſon de ce mot *bruire*, fait perdre à ſa penſée une partie de ce qu'elle avoit de grand. » Le vent, [dit-il en un autre endroit,] les balotta fort, & ceux qui furent diſperſés » par la tempête, firent une fin peu agréable. « Ce mot *balotter* eſt bas, & l'épithete de *peu agréable* n'eſt point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même, l'hiſtorien Théopompus a fait une peinture de la deſcente du Roi de Perſe dans l'Egypte, qui eſt miraculeuſe d'ailleurs : mais il a tout gâté par la baſſeſſe des mots qu'il y mêle. » Y a-t-il une ville, [dit » cet hiſtorien,] & une nation dans l'Aſie, qui n'ait » envoyé des ambaſſadeurs au Roi ? Y a-t-il rien de » beau & de précieux qui croiſſe, ou qui ſe fabrique » en ces pays, dont on ne lui ait fait des préſens ? » Combien de tapis & de veſtes magnifiques, les unes » rouges, les autres blanches, & les autres hiſtoriées » de couleurs ? Combien de tentes dorées & garnies de » toutes les choſes néceſſaires pour la vie ? Combien

(1) *La mer commençant à bruire.*] Il y a dans le grec, ζεσάσης ; mais le mot de *bouillonner* n'a point de mauvais ſens en notre langue, & eſt au contraire agréable à l'oreille. Je me ſuis donc ſervi du mot *bruire*, qui eſt bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à bouillonner. BOILEAU.

» de robes & de lits ſomptueux ? Combien de vaſes » d'or & d'argent enrichis de pierres précieuſes, ou ar» tiſtement travaillés ? Ajoutez à cela un nombre in» fini d'armes étrangeres & à la Grecque ; une foule in» croyable de bêtes de voiture, & d'animaux deſtinés » pour les ſacrifices ; des boiſſeaux remplis de toutes » les choſes propres pour réjouir le goût ; (1) des ar» moires & des ſacs pleins de papiers, & de pluſieurs » uſtenſiles ; & une ſi grande quantité de viandes ſa» lées de toutes ſortes d'animaux, que ceux qui les » voyoient de loin, penſoient que ce fuſſent des colli» nes qui s'élevaſſent de terre. »

(2) De la plus haute élevation, il tombe dans la derniere baſſeſſe, à l'endroit juſtement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal-à-propos dans la pompeuſe deſcription de cet appareil, des boiſſeaux, des ragoûts & des ſacs, il ſemble qu'il faſſe la peinture d'une cuiſine. Et comme ſi quelqu'un avoit toutes ces choſes à arranger, & que parmi des tentes & des vaſes d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mit en parade des ſacs & des boiſſeaux, cela feroit un vilain effet à la vue : il en eſt de même des mots bas dans le diſcours, & ce ſont comme autant de taches & de marques honteuſes, qui flétriſſent l'expreſſion. Il n'avoit qu'à détourner un peu la choſe, & dire en général, à propos de ces montagnes de viandes ſalées, & du reſte de cet appareil : qu'on envoya au Roi des chameaux & pluſieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choſes néceſſaires pour la bonne chere & pour le plaiſir ; ou

(1) *Des armoires & des ſacs pleins de papiers.*] Théopompus n'a point dit *des ſacs pleins de papiers*, car ce papier n'étoit point dans les ſacs ; mais il dit, *des armoires, des ſacs, des rames de papiers, &c.* & par ce papier il entend de gros papier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il parle. DACIER.

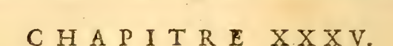
(2) *De la plus haute.*] Je préférerois, » Des hautes penſées » il deſcend aux baſſes ; tout au contraire des préceptes de l'art, » qui nous enſeigne d'élever toujours le diſcours de plus en » plus. « TOLLIUS.

des monceaux de viandes les plus exquiſes, & tout ce qu'on ſauroit imaginer de plus ragoûtant & de plus délicieux : ou, ſi vous voulez, tout ce que les officiers de table & de cuiſine pouvoient ſouhaiter de meilleur pour la bouche de leur maître. Car il ne faut pas d'un diſcours fort élevé, paſſer à des choſes baſſes & de nulle conſidération, à moins qu'on n'y ſoit forcé par une néceſſité bien preſſante. Il faut que les paroles répondent à la majeſté des choſes dont on traite, & il eſt bon en cela d'imiter la nature, qui, en formant l'homme, n'a point expoſé à la vue ces parties qu'il n'eſt pas honnête de nommer, & par où le corps ſe purge : mais, pour me ſervir des termes de Xénophon, » (1) a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il » lui a été poſſible, de peur que la beauté de l'animal » n'en fût ſouillée. « Mais il n'eſt pas beſoin d'examiner de ſi près toutes les choſes qui rabaiſſent le diſcours. En effet, puiſque nous avons montré ce qui ſert à l'élever & à l'ennoblir, il eſt aiſé de juger qu'ordinairemens le contraire eſt ce qui l'avilit & le fait ramper.

---

(1) *A caché & détourné ces égoûts.*] La nature ſavoit fort bien, que ſi elle expoſoit en vue ces parties qu'il n'eſt pas honnête de nommer, la beauté de l'homme en ſeroit ſouillée ; mais de la maniere que M. Boileau a traduit ce paſſage, il ſemble que la nature ait eu quelque eſpece de doute, ſi cette beauté en ſeroit ſouillée, ou ſi elle ne le ſeroit point ; car c'eſt à mon avis l'idée que donnent ces mots, *de peur que, &c.* & cela déguiſe en quelque maniere la penſée de Xénophon, qui dit : » La nature » a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été poſ» ſible, pour ne point ſouiller la beauté de l'animal. « DACIER.

Ibid. *A caché & détourné ces égoûts.*] Cicéron a fort bien ſuivi Xénophon, *lib.* 1. *de Officiis : Principio, corporis noſtri magnam natura ipſa videtur habuiſſe rationem, quæ formam noſtram, reliquamque figuram, in quâ eſſet ſpecies honeſta, eam poſuit in promptu : quæ partes autem corporis ad naturæ neceſſitatem datæ, adſpectum eſſent deformem habituræ, atque turpem, eas contexit atque abdidit. Hanc naturæ tam diligentem fabricam imitata eſt hominum verecundia, &c.* TOLLIUS.



CHAPITRE XXXV.

Des causes de la décadence des esprits.

Il ne reste plus, mon cher Térentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que fit il y a quelques jours un philosophe. Car il est bon de l'éclaircir ; & je veux bien, pour votre satisfaction particuliere, l'ajouter encore à ce traité.

Je ne saurois assez m'étonner, me disoit ce philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans notre siecle, il se trouve assez d'orateurs, qui savent manier un raisonnement, & qui ont même le style oratoire : qu'il s'en voit, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur-tout de l'agrément dans leurs discours : mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le Sublime ; tant la stérilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, poursuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'est le gouvernement populaire qui nourit & forme les grands génies : puisqu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'orateurs habiles, ont fleuri, & sont morts avec lui ? En effet, ajoutoit-il, il n'y a peut-être rien qui éleve davantage l'ame des grands hommes que la liberté, ni qui excite & réveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de se voir élevé au-dessus des autres. Ajoutez que les prix qui se proposent dans les Républiques, aiguisent, pour ainsi dire, & achevent de polir l'esprit des orateurs, leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont reçus de la nature. (1) Tellement

(1) *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur pays.*] Longin dit, » tellement qu'on voit briller dans

qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur pays.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dès nos premieres années à souffrir le joug d'une domination légitime, (2) qui avons été comme enveloppés par les coutumes & les façons de faire de la monarchie, lorsque nous avions encore l'imagination tendre & capable de toutes sortes d'impressions ; en un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & féconde source de l'éloquence, je veux dire de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques flatteurs. C'est pourquoi il estimoit, disoit-il, qu'un homme même né dans la servitude, étoit capable des autres sciences : mais que nul esclave ne pouvoit jamais être orateur. Car un esprit, continua-t-il, abattu & comme dompté par l'accoutumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soi-même, & il demeure toujours comme en prison. En un mot, pour me servir de ces termes d'Homere.

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.

» leurs discours la même liberté que dans leurs actions. « Il veut dire, que comme ces gens-là sont les maîtres d'eux-mêmes, leur esprit accoutumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté, qui est le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toujours dans le mouvement. Cela mériteroit d'être bien éclairci ; car c'est ce qui fonde en partie la réponse de Longin, comme nous l'allons voir dans la seconde remarque après celle-ci. DACIER.

(1) *Qui avons été comme envéloppés.*] *Etre enveloppé par les coutumes*, me paroît obscur. Il semble même que cette expression dit tout autre chose que ce que Longin a prétendu. Il y a dans le grec, » qui avons été comme emmaillotés, &c. « Mais comme cela n'est pas françois, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, » qui avons comme sucé avec le » lait les coutumes, &c. « DACIER.

De même donc que, si ce qu'on dit est vrai, ces boîtes où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appellés Nains, les empêchent non-seulement de croître, mais (1) les rendent même plus petits, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps ainsi la servitude, je dis la servitude (2) la plus justement établie, est une espece de prison, où l'ame décroît & se rapetisse en quelque sorte. (3) Je sais bien qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel,

---

(1) *Les rendent même plus petits.*] Par cette bande, Longin entend sans doute des bandelettes, dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la tête jusqu'aux pieds. Ces bandelettes étoient à-peu-près comme celles dont les filles se servoient pour empêcher leur gorge de croître. C'est pourquoi Térence appelle ces filles, *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au grec δεσμὸς que Longin emploie ici, & qui signifie *bande*, *ligature*. Encore aujourd'hui, en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les pieds petits. DACIER.

Ibid. *Les rendent même plus petits.*] La remarque de M. Dacier est très-belle; car ces γλωττόκομα n'étoient pas autre chose que des bandes dont on entouroit les Nains: Suidas *in* εἰλητόν. Φαινόλης, dit il, εἰλητὸν τομάριον, μεμβράνιον, γλωττόκομον. Cet εἰλητὸν τομάριον, est justement le *volumen* des Romains. Néanmoins le même Suidas *in* γλωσσόκομον l'explique comme je l'ai fait dans ma traduction latine. Γλωσσόκομον θήκη λειψάνων, ξυλίνη. TOLLIUS.

(2) *La plus justement établie.*] Le mot δικαιοτάτη ne signifie pas ici une servitude la plus justement établie, mais une très-douce, *clemens & justa servitus*, comme Térence l'appelle. TOLLIUS.

(3) *Je sais bien qu'il est fort aisé à l'homme*, &c.] M. Despréaux suit ici tous les interprêtes, qui attribuent encore ceci au Philosophe qui parle à Longin. Mais je suis persuadé que ce sont les paroles de Longin, qui interrompt en cet endroit le philosophe, & commence à lui répondre. Je crois même que dans la lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a cru, & peut-être n'est-il pas si difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit; » Je sais bien, répondis-je alors,

de blâmer toujours les choses présentes : (1) mais prenez garde que ****. Et certainement, poursuivis-je, si les délices d'une trop longue paix sont capables de corrompre les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si long-tems toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos désirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiégent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la

---

» qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est même son naturel de » blâmer les choses présentes. Mais prenez-y bien garde ce n'est » point la monarchie qui est cause de la décadence des esprits, & » les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrom» pre les grandes ames, que cette guerre sans fin qui trouble de» puis si long-tems toute la terre, & qui oppose des obstacles » insurmontables à nos plus généreuses inclinations. « C'est assurément le véritable sens de ce passage : il seroit aisé de le prouver par l'histoire même du siecle de Longin. De cette maniere, ce rhéteur répond fort bien aux deux objections du philosophe, dont l'une est que le gouvernement monarchique causoit la grande stérilité, qui étoit alors dans les esprits ; & l'autre, que dans les républiques, l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les républicains dans un mouvement continuel qui élevoit & aiguisoit leur esprit, & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse dont les hommes véritablement libres sont seuls capables. DACIER.

Ibid. *Je sais bien*, &c.] M. Dacier a eu ici les yeux assez pénétrans pour voir la vérité. Voyez ma traduction & mes remarques latines. Pour peu qu'on y désere, on croira aisément qu'il faut traduire : » Alors prenant la parole : Il est fort aisé, mon » ami, dis-je, & c'est le naturel de l'homme de blâmer tou» jours les choses présentes : mais considérez, je vous prie, si » on n'aura pas plus de raison d'attribuer ce manquement des » grands esprits aux délices d'une trop longue paix ; ou plutôt à » cette guerre sans fin, qui ravageant tout, bride & retient nos » nobles désirs, &c. « TOLLIUS.

(1) *Mais prenez garde que.*] Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Après plusieurs autres raisons de la décadence des esprits, qu'apportoit ce philosophe introduit par Longin, notre auteur vraisemblablement reprenoit la parole, & en établissoit de nouvelles causes, c'est à savoir la guerre, qui étoit alors par toute la terre, & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoître. BOILEAU.

confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le désir des richesses dont nous sommes tous malades par excès ; c'est l'amour des plaisirs, qui, a bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'avarice ; il n'y a point de vice plus infame que la volupté. Je ne vois donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même-tems avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée ? Et certainement la profusion, (1) & les autres mauvaises habitudes, suivent de près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque tems, qu'elles y *font leur nid*, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le faste & (2) la mollesse, qui ne sont point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bien-tôt fait éclore l'insolence, le déréglement, l'effronterie, & tous ces autres impitoyables tyrans de l'ame.

Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables ; il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit arrive en lui : il ne sauroit lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun, il se fait en peu de tems une cor-

---

(1) *Et les autres mauvaises habitudes.*] *Et la mollesse.* TOLLIUS.

(2) *La mollesse.*] *L'arrogance.* TOLLIUS.

ruption

ruption générale dans toute ſon ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand, ſe flétrit & ſe ſeche de ſoi-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'eſt pas poſſible qu'un Juge, qu'on a corrompu, juge ſainement & ſans paſſion de ce qui eſt juſte & honnête; parce qu'un eſprit qui s'eſt laiſſé gagner aux préſens, ne connoît de juſte & d'honnête que ce qui lui eſt utile : comment voudrions-nous que dans ce tems, où la corruption régne ſur les mœurs & ſur les eſprits de tous les hommes, (1) où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci, qu'à tendre des piéges à cet autre, pour nous faire écrire dans ſon teſtament; qu'à tirer un infame gain de toutes choſes, vendant pour cela juſqu'à notre ame, miſérables eſclaves de nos propres paſſions : comment, dis-je, ſe pourroit-il faire, que dans cette contagion générale, il ſe trouvât un homme ſain de jugement & libre de paſſion; qui n'étant point aveuglé ni ſéduit par l'amour du gain, pût diſcerner ce qui eſt véritablement grand & digne de la poſtérité? En un mot, étant tous faits de la maniere que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en notre propre puiſſance : de peur que cette rage inſatiable d'acquérir, comme un furieux qui a rompu ſes fers, & qui ſe jette ſur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre? Enfin, lui dis-je, c'eſt l'amour du luxe qui eſt cauſe de cette fainéantiſe, où tous les eſprits, excepté un petit nombre, croupiſſent aujourd'hui. En effet, ſi nous étudions quelquefois, on peut dire que c'eſt

---

(1) *Où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci.*] Le grec dit quelque choſe de plus atroce : » où l'on ne ſonge qu'à » hâter la mort de celui-ci, &c. « ἀλλοτρίαι θῆραι θανάτων. Il a égard aux moyens dont on ſe ſervoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la ſucceſſion; on voit aſſez d'exemples de cette horrible coutume dans les ſatires des Anciens. Dacier.

comme des gens qui relevent de maladie, pour le plaiſir, & pour avoir lieu de nous vanter, & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit louable & ſolide. Mais c'eſt aſſez parlé là-deſſus. Venons maintenant aux paſſions, dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne ſont pas un des moindres ornemens du diſcours, ſur-tout pour ce qui regarde le Sublime.



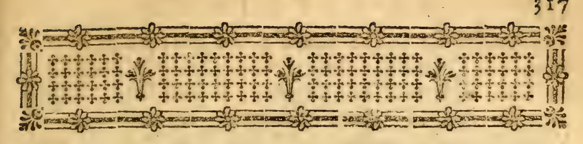
REFLEXIONS CRITIQUES

SUR QUELQUES PASSAGES

DU

RHÉTEUR LONGIN.

Où par occasion on répond à plusieurs objections de M. Perrault, contre Homere & contre Pindare; & tout nouvellement à la dissertation de M. le Clerc contre Longin, & à quelques critiques faites contre Monsieur Racine.



RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DU RHÉTEUR LONGIN.



RÉFLEXION PREMIERE.

Mais c'est à la charge, mon cher Térentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon ouvrage, & que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Paroles de Longin, Chap. I.

LONGIN nous donne ici par son exemple un des plus importans préceptes de la rhétorique, qui est de consulter nos amis sur nos ouvrages, & de les

---

M. Perrault, de l'Académie Françoise, avoit fort maltraité tous les meilleurs écrivains de l'antiquité, dans son *Parallele des Anciens & des Modernes*. Quoique M. Despréaux n'y eût pas été beaucoup ménagé, il ne s'étoit vengé d'abord que par quelques épigrammes contre l'Auteur de ces Dialogues, & n'avoit aucun

accoutumer de bonne heure à ne nous point flatter. Horace & Quintilien nous donnent le même conseil en plusieurs endroits ; & Vaugelas, le plus sage, à mon avis, des écrivains de notre langue, confesse que c'est à cette salutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ses écrits. Nous avons beau être éclairés par nous-mêmes : les yeux d'autrui voient toujours plus loin que nous dans nos défauts ; & un esprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une méprise qu'il ne voyoit pas. On dit que Malherbe consultoit sur ses vers jusqu'à l'oreille de sa servante ; & je me souviens que Moliere m'a montré aussi plusieurs fois (1) une vieille servante qu'il avoit chez lui,

---

dessein d'y répondre dans les formes. Cependant bien des gens le sollicitoient de prendre en main la défense des Anciens, dont il étoit grand admirateur, & aux ouvrages desquels il reconnoissoit avoir de grandes obligations. M. Racine étoit un de ceux qui l'animoient le plus. Il étoit un peu piqué contre M. Perrault, & ce n'étoit pas sans raison, puisque ce dernier avoit affecté de ne le point nommer dans ses Dialogues, en parlant de la tragédie, quelque avantage qu'il eût pu tirer contre les Anciens, de l'exemple de cet illustre Moderne. Mais ce qui acheva de déterminer M. Despréaux à prendre la plume, fut un mot de M. le Prince de Conti, sur le silence de notre Auteur. Ce grand Prince voyant qu'il ne répondoit point au livre des Paralleles, dit un jour qu'il vouloit aller à l'Académie Françoise écrire sur la place de M. Despréaux : TU DORS, BRUTUS.

M. Despréaux ayant donc résolu d'écrire contre M. Perrault, prit le parti d'employer quelques passages de Longin pour servir de texte à ses refléxions critiques : voulant faire paroître qu'il ne répondoit à son adversaire que par occasion. Il les composa en 1693, âgé de cinquante-sept ans, & les publia l'année suivante. Charles Perrault mourut au mois de Mai 1703, âgé de soixante-dix-sept ans.

Il faut joindre aux réflexions critiques de notre Auteur, une dissertation en forme de lettre, que M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, écrivit à M. Perrault, au mois d'Octobre 1692, & dans laquelle ce savant & illustre Prélat réfute d'une maniere également vive & judicieuse le livre des Paralleles. Cette lettre a été inserée dans un recueil de Dissertations, imprimé à Paris en 1712.

(1) *Une vieille servante.*] Nommée *La Forest.* Un jour Mo-

à qui il lisoit, disoit-il, quelquefois ses comédies ; & il m'assuroit que lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit ; parce qu'il avoit plusieurs fois éprouvé sur son théâtre, que ces endroits n'y réussissoient point. Ces exemples sont un peu singuliers ; & je ne voudrois pas conseiller à tout le monde de les imiter. Ce qui est de certain, c'est que nous ne saurions trop consulter nos amis.

Il paroît néanmoins que M. P. * * n'est pas de ce sentiment. S'il croyoit ses amis, on ne les verroit pas tous les jours dans le monde nous dire comme ils font : » M. P.* * est de mes amis, & c'est un fort honnête- » homme ; je ne sais pas comment il s'est allé mettre en » tête de heurter si lourdement la raison, en attaquant » dans ses paralleles tout ce qu'il y a de livres anciens » estimés & estimables. Veut-il persuader à tous les » hommes, que depuis deux mille ans ils n'ont pas eu » le sens commun ? Cela fait pitié. Aussi se garde-t-il » bien de nous montrer ses ouvrages. Je souhaiterois » qu'il se trouvât quelque honnête-homme, qui lui » voulût sur cela charitablement ouvrir les yeux. «

Je veux bien être cet homme charitable. M. P.* * m'a prié de si bonne grace lui-même de lui montrer ses erreurs, qu'en vérité je ferois conscience de ne lui pas donner sur cela quelque satisfaction. J'espere donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ces remarques. C'est la moindre chose que je lui dois, pour reconnoître les services que Monsieur (1) son frere le médecin m'a, dit-il, rendus en me guérissant de deux grandes maladies. Il est certain pourtant que Monsieur

---

liere pour éprouver le goût de cette servante, lui lut quelques scenes d'une comédie qu'il disoit être de lui, mais qui étoit de Brécourt, comédien. La servante ne prit point le change ; & après en avoir ouï quelques mots, elle soutint que son maître n'avoit pas fait cette piece.

(1) *Son frere le médecin.*] Claude Perrault de l'Académie des Sciences.

fon frere ne fut jamais mon médecin. Il eft vrai que, lorfque j'étois encore tout jeune, étant tombé malade d'une fievre affez dangereufe, (1) une de mes parentes chez qui je logeois, & dont il étoit médecin, me l'amena, & qu'il fut appellé deux ou trois fois en confultation par le médecin qui avoit foin de moi. Depuis, c'eft-à-dire, trois ans après, cette même parente me l'amena une feconde fois, & me força de le confulter fur une difficulté de refpirer, que j'avois alors, & que j'ai encore. Il me tâta le pouls, & me trouva la fievre, que fûrement je n'avois point. Cependant il me confeilla de me faire faigner du pied, remede affez bifarre pour l'afthme dont j'étois menacé. Je fus toutefois affez fou pour faire fon ordonnance dès le foir même. Ce qui arriva de cela, c'eft que ma difficulté de refpirer ne diminua point; & que le lendemain, ayant marché mal-à-propos, le pied m'enfla de telle forte, que j'en fus trois femaines dans le lit. C'eft-là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle confultation, finon lorfque mes fatires parurent, qu'il me revint de tous côtés, que fans que j'en aye jamais pu favoir la raifon, il fe déchaînoit à outrance contre moi, ne m'accufant pas fimplement d'avoir écrit contre des Auteurs, mais d'avoir gliffé dans mes ouvrages des chofes dangereufes, & qui regardoient l'Etat. Je n'appréhendois gueres ces calomnies, mes fatires n'attaquant que les méchans livres, & étant toutes pleines des louanges du Roi, & ces louanges même en faifant le plus bel ornement. Je fis néanmoins avertir Monfieur le Médecin, qu'il prît garde à parler avec un peu plus de retenue : mais cela ne fervit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis même alors à

(1) *Une de mes parentes.*] La belle-fœur de notre Auteur, veuve de Jérôme Boileau, fon frere aîné.

M. son frere l'Académicien, qui ne me jugea pas digne de réponse. J'avoue que c'est ce qui me fit faire dans mon Art Poëtique la métamorphose du Médecin de Florence en Architecte, vengeance assez médiocre de toutes les infamies que ce Médecin avoit dites de moi. Je ne nierai pas cependant qu'il ne fût homme de très-grand mérite, fort savant, sur-tout dans les matieres de Physique. Messieurs de l'Académie des Sciences néanmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de sa traduction de Vitruve, ni de toutes les choses avantageuses que Monsieur son frere rapporte de lui. Je puis même nommer (1) un des plus célebres de l'Académie d'Architecture, qui s'offre de lui faire voir, quand il voudra, papier sur table, que c'est le dessein du fameux (2) M. le Vau, qu'on a suivi dans la façade du Louvre; & qu'il n'est point vrai que ni ce grand ouvrage d'architecture, ni l'Observatoire, ni l'arc de triomphe, soient des ouvrages d'un Médecin de la Faculté. C'est une querelle que je leur laisse démêler entre eux, & où je déclare que je ne prends aucun intérêt, mes vœux même, si j'en fais quelques-uns, étant pour le Médecin. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce Médecin étoit de même goût que M. son frere sur les Anciens, & qu'il avoit pris en haine, aussi-bien que lui, tout ce qu'il y a de grands personnages dans l'antiquité. On assure que ce fut lui qui composa cette belle défense de l'opéra d'Alceste, où voulant tourner Euripide en ridicule, il fit ces étranges bévues, que M. Racine a si bien relevées dans la préface de son Iphigénie. C'est donc de lui, & (3) d'un autre frere

(1) *Un des plus célebres*, &c.] M. d'Orbay, Parisien, qui mourut en 1689. Il étoit éleve de M. le Vau, dont il est parlé dans la remarque suivante.

(2) *M. le Vau.*] Louis le Vau, Parisien, premier Architecte du Roi. Il a eu la direction des bâtimens royaux, depuis l'année 1653 jusqu'en 1670, qu'il mourut âgé de cinquante-huit ans, pendant qu'on travailloit à la façade du Louvre.

(3) *D'un autre frere qu'ils avoient.*] Pierre Perrault, rece-

encore qu'ils avoient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide, & de tous les autres bons Auteurs, que j'ai voulu parler, quand j'ai dit, qu'il y avoit de la bisarrerie d'esprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes-gens, où il y en a même plusieurs, je crois, qui souffrent Homere & Virgile.

On me pardonnera, si je prends encore ici l'occasion de désabuser le Public d'une autre fausseté, que Monsieur P.* * a avancée dans la lettre bourgeoise qu'il m'a écrite, & qu'il a fait imprimer ; où il prétend qu'il a autrefois beaucoup servi à (1) un de mes freres auprès de M. Colbert, pour lui faire avoir l'agrément de la charge de Contrôleur de l'argenterie. Il allegue pour preuve, que mon frere depuis qu'il eut cette charge, venoit tous les ans lui rendre une visite, qu'il appelloit de devoir, & non pas d'amitié. C'est une vanité, dont il est aisé de faire voir le mensonge ; puisque mon frere mourut dans l'année qu'il obtint cette charge, qu'il n'a possédée, comme tout le monde sait, que quatre mois ; & que même, en considération de ce qu'il n'en avoit point joui, (2) mon autre frere, pour qui nous obtînmes l'agrément de la même charge, ne paya point le marc d'or, qui montoit à une somme assez considérable. Je suis honteux, de conter de si petites choses au Public ; mais mes amis m'ont fait entendre que ces reproches de M. P.* * regardant l'honneur, j'étois obligé d'en faire voir la fausseté.

---

veur-général des Finances en la Généralité de Paris, qui a traduit en françois le Poëme de la *Secchia rapita*. Il a aussi composé un Traité de *l'origine des Femmes*, &c.

(1) *Un de mes freres.*] Gilles Boileau, de l'Académie Françoise ; il mourut en *1669*.

(2) *Mon autre frere.*] Pierre Boileau de Puimorin, mort en 1683, âgé de cinquante-huit ans.

RÉFLEXION II.

Notre esprit, même dans le Sublime, a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut; & à le dire en son lieu. Longin, Chap. II.

CELA est si vrai, que le Sublime hors de son lieu, non-seulement n'est pas une belle chose, mais devient quelquefois une grande puérilité. C'est ce qui est arrivé à Scudéri dès le commencement de son poëme d'Alaric, lorsqu'il dit :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Ce vers est assez noble, & est peut-être le mieux tourné de tout son ouvrage : mais il est ridicule de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier vers. Virgile auroit bien pu dire, en commençant son Enéide : » Je chante ce fameux héros, fon- » dateur d'un Empire qui s'est rendu maître de toute » la terre. « On peut croire qu'un aussi grand maître que lui auroit aisément trouvé des expressions pour mettre cette pensée en son jour. Mais cela auroit senti son déclamateur. Il s'est contenté de dire : » Je chante » cet homme rempli de piété : qui, après bien des » travaux, aborda en Italie. « Un exorde doit être simple & sans affectation. Cela est aussi vrai dans la poësie que dans les discours oratoires; parce que c'est une regle fondée sur la nature, qui est la même partout; & la comparaison du frontispice d'un palais, (1) que M. P.* * allegue pour défendre ce vers d'Ala-

(1) *Que M. P** allegue.*] Tome III. de ses Paralleles, pag. 267. & suivantes.

ric, n'eſt point juſte. Le frontiſpice d'un palais doit être orné, je l'avoue; mais l'exorde n'eſt point le frontiſpice d'un poëme. C'eſt plutôt une avenue, une avant-court qui y conduit, & d'où on le découvre. Le frontiſpice fait une partie eſſentielle du palais, & on ne le ſauroit ôter, qu'on n'en détruiſe toute la ſymmétrie. Mais un poëme ſubſiſtera fort bien ſans exorde; & même nos romans, qui ſont des eſpeces de poëmes, n'ont point d'exorde.

Il eſt donc certain qu'un exorde ne doit point trop promettre; & c'eſt ſur quoi j'ai attaqué le vers d'Alaric, à l'exemple d'Horace, qui a auſſi attaqué dans le même ſens le début du poëme d'un Scudéri de ſon tems, qui commençoit par

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

» Je chanterai les diverſes fortunes de Priam, & toute » la noble guerre de Troye. « Car le poëte, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyſſée enſemble. Il eſt vrai que par occaſion Horace ſe moque auſſi fort plaiſamment de l'épouvantable ouverture de bouche, qui ſe fait en prononçant ce futur *cantabo;* mais au fond, c'eſt de trop promettre qu'il accuſe ce vers. On voit donc où ſe réduit la critique de M. P.* * qui ſuppoſe que j'ai accuſé le vers d'Alaric d'être mal tourné, & qui n'a entendu ni Horace, ni moi. Au reſte avant que de finir cette remarque, il trouvera bon que je lui apprenne qu'il n'eſt pas vrai que l'*a* de *cano* dans *Arma virumque cano*, ſe doive prononcer comme l'*a* de *cantabo;* & que c'eſt une erreur qu'il a ſucée dans le collége, où l'on a cette mauvaiſe méthode de prononcer les breves dans les diſſyllabes Latins, comme ſi c'étoient des longues. Mais c'eſt un abus qui n'empêche pas le bon mot d'Horace. Car, il a écrit pour des Latins, qui ſavoient prononcer leur langue, & non pas pour des François.

RÉFLEXION III.

Il étoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts. Longin, Chap. III.

Il n'y a rien de plus insupportable qu'un auteur médiocre, qui ne voyant point ses propres défauts, veut trouver des défauts dans tous les plus habiles écrivains. Mais c'est encore bien pis, lorsqu'accusant ces écrivains de fautes qu'ils n'ont point faites, il fait lui-même des fautes, & tombe dans des ignorances grossieres. C'est ce qui étoit arrivé quelquefois à Timée, & ce qui arrive toujours à M. P.* * Il commence la censure qu'il fait d'Homere par la chose du monde la plus fausse, qui est que beaucoup d'excellens critiques soutiennent, qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere, qui ait composé l'Iliade & l'Odyssée; & que ces deux poëmes ne sont qu'une collection de plusieurs petits poëmes de différens auteurs, qu'on a joints ensemble. Il n'est point vrai que jamais personne ait avancé, au moins sur le papier, une pareille extravagance; & Elien, que M. P.* * cite pour son garant, dit positivement le contraire, comme nous le ferons voir dans la suite de cette remarque.

Tous ces excellens critiques donc se réduisent à feu M. (1) l'Abbé d'Aubignac, qui avoit, à ce que prétend M. P.* * préparé des mémoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ai connu M. l'Abbé d'Aubignac. Il étoit homme de beaucoup de mérite, & fort habile en matiere de politique, bien qu'il sût médiocrement le

(1) *L'Abbé d'Aubignac.*] Auteur de la *Pratique du Théâtre*.

grec. Je ſuis sûr qu'il n'a jamais conçu un ſi étrange deſſein, à moins qu'il ne l'ait conçu les dernieres années de ſa vie, où l'on ſait qu'il étoit tombé en une eſpece d'enfance. Il ſavoit trop qu'il n'y eut jamais deux poëmes ſi bien ſuivis & ſi bien liés, que l'Iliade & l'Odyſſée, ni où le même génie éclate davantage par-tout, comme tous ceux qui les ont lus en conviennent. M. P.* * prétend néanmoins qu'il y a de fortes conjectures pour appuyer le prétendu paradoxe de cet Abbé; & ces fortes de conjectures, ſe réduiſent à deux; dont l'une eſt, qu'on ne ſait point la ville qui a donné naiſſance à Homere: l'autre eſt que ſes ouvrages s'appellent rapſodies, mot qui veut dire un amas de chanſons couſues enſemble: d'où il conclut, que les ouvrages d'Homere ſont des pieces ramaſſées de différens auteurs; jamais aucun poëte n'ayant intitulé, dit-il, ſes ouvrages, rapſodies. Voilà d'étranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'écrits fort célebres, qu'on ne ſoupçonne point d'être faits par pluſieurs écrivains différens, bien qu'on ne ſache point les villes où ſont nés les auteurs, ni même le tems où ils vivoient? témoin Quinte-Cure, Pétrone, &c. A l'égard du mot de rapſodies, on étonneroit peut-être bien M. P.* * ſi on lui faiſoit voir que ce mot ne vient point de ῥάπτειν, qui ſignifie joindre, coudre enſemble: mais de ῥάβδος, qui veut dire une branche; & que les livres de l'Iliade & de l'Odyſſée ont été ainſi appellés, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient, une branche de laurier à la main, & qu'on appelloit à cauſe de cela *les Chantres de la branche* [ῥαβδῳδοὺς].

La plus commune opinion pourtant eſt que ce mot vient de ῥάπτειν ᾠδὰς, & que rapſodie veut dire un amas de vers d'Homere qu'on chantoit, y ayant des gens qui gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les compoſer, comme notre cenſeur ſe le veut biſarrement perſuader. Il n'y a qu'à lire ſur cela Euſtathius. Il n'eſt donc pas ſurprenant, qu'aucun autre poëte

qu'Homere n'ait intitulé ses vers rapsodies, parce qu'il n'y a jamais eu proprement que les vers d'Homere qu'on ait chantés de la sorte. Il paroît néanmoins que ceux qui dans la suite ont fait de ces parodies, qu'on appelloit Centons d'Homere, ont aussi nommé ces Centons *Rapsodies*; & c'est peut-être ce qui a rendu le mot de rapsodie odieux en françois, où il veut dire un amas de méchantes pieces recousues. Je viens maintenant au passage d'Elien, que cite M. P**; & afin qu'en faisant voir sa méprise & sa mauvaise foi sur ce passage, il ne m'accuse pas, à son ordinaire, de lui imposer, je vais rapporter ses propres mots. (1) Les voici : » Elien dont le témoignage n'est pas frivole, » dit formellement, que l'opinion des anciens critiques étoit, qu'Homere n'avoit jamais composé » l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux, sans unité » de dessein; & qu'il n'avoit point donné d'autres » noms à ces diverses parties, qu'il avoit composées » sans ordre & sans arrangement, dans la chaleur de » son imagination, que les noms des matieres dont il » traitoit : qu'il avoit intitulé, *la Colere d'Achille*, » le chant qui a depuis été le premier livre de l'Iliade : » *le dénombrement des vaisseaux*, celui qui est devenu » le second livre : *le combat de Pâris & de Ménélas*, » celui dont on a fait le troisieme, & ainsi des autres. » Il ajoute que Lycurgue de Lacédémone fut le premier qui apporta d'Ionie dans la Grece ces diverses » parties séparées les unes des autres; & que ce fut » Pisistrate qui les arrangea comme je viens de dire, » & qui fit les deux poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée, » en la maniere que nous les voyons aujourd'hui, de

(1) *Les voici, Elien, &c.*] Paralleles de M. Perrault, Tom. III. pag. 36. M. Perrault a copié ce passage dans le Tome V. pag. 76. des Jugemens des Savans, par M. Baillet; & celui-ci avoit copié le P. Rapin dans sa *comparaison d'Homere & de Virgile*, chap. 14.

» vingt-quatre livres chacune, en l'honneur des vingt-» quatre lettres de l'alphabet. »

A en juger par la hauteur dont M. P.** étale ici toute cette belle érudition, pourroit-on soupçonner qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien ? Cependant il eſt très-véritable qu'il n'y en a pas un mot, Elien ne diſant autre choſe, ſinon que les œuvres d'Homere, qu'on avoit completes en Ionie, ayant couru d'abord par pieces détachées dans la Gréce, où on les chantoit ſous différens titres, elles furent enfin apportées toutes entieres d'Ionie par Lycurgue, & données au public par Piſiſtrate qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vrai, il faut rapporter ici (1) les propres termes d'Elien : » Les poëſies d'Homere, [dit cet Auteur,] » courant d'abord en Gréce par pieces détachées, » étoient chantées chez les anciens Grecs ſous de cer-» tains titres qu'ils leur donnoient. L'une s'appelloit, » *le combat proche des vaiſſeaux* : l'autre, *Dolon ſur-» pris* : l'autre, *la valeur d'Agamemnon* : l'autre, *le* » *dénombrement des vaiſſeaux* : l'autre, *la Patroclée*, » l'autre, *le corps d'Hector racheté* : l'autre, *les com-» bats faits en l'honneur de Patrocle* : l'autre, *les ſer-» mens violés*. C'eſt ainſi à-peu-près que ſe diſtribuoit » l'Iliade. Il en étoit de même des parties de l'Odyſſée : » l'une s'appelloit, *le voyage à Pyle* : l'autre, *le paſ-» ſage à Lacédémone*, *l'autre de Calypſo*, *le vaiſſeau*, » *la fable d'Alcinoüs*, *le Cyclope*, *la deſcente aux* » *Enfers*, *les bains de Circé*, *le meurtre des amans* » *de Pénélope*, *la viſite rendue à Laërce dans ſon* » *champ*, &c. Licurgue Lacédémonien fut le premier, » qui venant d'Ionie, apporta aſſez tard en Gréce » toutes les œuvres completes d'Homere ; & Piſiſtrate » les ayant ramaſſées enſemble dans un volume, fut » celui qui donna au public l'Iliade & l'Odyſſée, en

(1) *Les propres termes d'Elien.*] Livre XIII. des diverſes hiſtoires, chap. 14.

» l'état que nous les avons. « Y a-t-il là un ſeul mot dans le ſens que lui donne M. P * * ? Où Elien dit-il formellement que l'opinion des anciens critiques étoit qu'Homere n'avoit compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de l'imagination, que les noms des matieres dont il traitoit ? Eſt-il ſeulement parlé-là de ce qu'a fait ou penſé Homere en compoſant ſes ouvrages ? Et tout ce qu'Elien avance ne regarde-t-il pas ſimplement ceux qui chantoient en Gréce les poëſies de ce divin poëte, & qui en ſavoient par cœur beaucoup de pieces détachées, auxquelles ils donnoient les noms qu'il leur plaiſoit : ces pieces y étant toutes long-tems même avant l'arrivée de Lycurgue ? Où eſt-il parlé que Piſiſtrate fit l'Iliade & l'Odyſſée ? Il eſt vrai que le traducteur Latin a mis *confecit*. Mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire *fit*, mais *ramaſſa* ; cela eſt fort mal traduit ; & il y a dans le grec ἀπέφηνε, qui ſignifie, *les montra, les fit voir au public*. Enfin, bien loin de faire tort à la gloire d'Homere, y a-t-il rien de plus honorable pour lui que ce paſſage d'Elien, où l'on voit que les ouvrages de ce grand poëte avoient d'abord couru en Gréce dans la bouche de tous les hommes, qui en faiſoient leurs délices, & ſe les apprenoient les uns aux autres ; & qu'enſuite ils furent donnés complets au public par un des plus grands hommes de ſon ſiecle, je veux dire par Piſiſtrate, celui qui ſe rendit maître d'Athenes ? Euſtathius cite encore, outre Piſiſtrate, deux des plus (1) fameux Grammairiens d'alors, qui contribuerent, dit-il, à ce travail ; de ſorte qu'il n'y a peut-être point d'ouvrages de l'antiquité qu'on ſoit ſi sûr d'avoir complets & en bon ordre,

---

(1) *Deux des plus fameux Grammairiens.*] Ariſtarque & Zénodote. *Euſtath. Préf. pag.* 5.

que l'Iliade & l'Odyſſée. Ainſi voilà plus de vingt bévues que M. P.* * a faites ſur le ſeul paſſage d'Elien. Cependant c'eſt ſur ce paſſage qu'il fonde toutes les abſurdités qu'il dit d'Homere ; prenant de-là occaſion de traiter de haut en bas l'un des meilleurs livres de poëtique, qui du conſentement de tous les habiles gens, ait été fait en notre langue, c'eſt à ſavoir, le Traité du poëme épique du Pere le Boſſu, & où ce ſavant Religieux fait ſi bien voir l'unité, la beauté & l'admirable conſtruction des poëmes de l'Iliade, de l'Odyſſée & de l'Enéide. M. P.* * ſans ſe donner la peine de réfuter toutes les choſes ſolides que ce Pere a écrites ſur ce ſujet, ſe contente de le traiter d'homme à chimeres & à viſions creuſes. On me permettra d'interrompre ici ma remarque, pour lui demander de quel droit il parle avec ce mépris d'un auteur approuvé de tout le monde ; lui qui trouva ſi mauvais que je me ſois moqué de Chapelain & de Cottin, c'eſt-à-dire, de deux auteurs univerſellement décriés ? Ne ſe ſouvient-il point que le Pere le Boſſu eſt un auteur moderne, & un auteur moderne excellent ? Aſſurément il s'en ſouvient, & c'eſt vrai-ſemblablement ce qui le lui rend inſupportable. Car ce n'eſt pas ſimplement aux anciens qu'en veut M. P * * ; c'eſt à tout ce qu'il y a jamais eu d'écrivains d'un mérite élevé dans tous les ſiecles, & même dans le nôtre ; n'ayant d'autre but que de placer, s'il lui étoit poſſible, ſur le trône des belles-lettres, ſes chers amis, les auteurs médiocres, afin d'y trouver ſa place avec eux. C'eſt dans cette vue, qu'en ſon dernier dialogue, il a fait cette belle apologie de Chapelain, poëte à la vérité un peu dur dans ſes expreſſions, & dont il ne fait point, dit-il, ſon héros ; mais qu'il trouve pourtant beaucoup plus ſenſé qu'Homere & que Virgile, & qu'il met du moins au même rang que le Taſſe ; affectant de parler de la *Jéruſalem délivrée* & de *la Pucelle*, comme de deux ouvrages modernes, qui ont la même cauſe à ſoutenir contre les poëmes anciens.

Que s'il loue en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere & Corneille, & s'il les met au-dessus de tous les anciens; qui ne voit que ce n'est qu'afin de les mieux avilir dans la suite & pour rendre plus complet le triomphe de M. Quinaut, qu'il met beaucoup au-dessus d'eux, & » qui est, [dit-il en propres termes,] » le plus grand poëte que la France ait jamais eu pour » le Lyrique & pour le Dramatique? « Je ne veux point ici offenser la mémoire de M. Quinaut, qui, malgré tous nos démêlés poëtiques, est mort mon ami. Il avoit, je l'avoue, beaucoup d'esprit, & un talent particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Mais ces vers n'étoient pas d'une grande force, ni d'une grande élévation; & c'étoit leur foiblesse même, qui les rendoit d'autant plus propres (1) pour le musicien, auquel ils doivent leur principale gloire; puisqu'il n'y a en effet de tous ses ouvrages que les opéra qui soient recherchés. Encore est-il bon que les notes de musique les accompagnent. Car pour (2) les autres pieces de theâtre, qu'il a faites en fort grand nombre, il y a long-tems qu'on ne les joue plus, & on ne se souvient pas même qu'elles ayent été faites.

Du reste, il est certain que M. Quinaut étoit un très-honnête homme, & si modeste, que je suis persuadé que s'il étoit encore en vie, il ne seroit gueres moins choqué des louanges outrées que lui donne ici M. P.** que des traits qui sont contre lui dans mes satires. Mais pour revenir à Homere, on trouvera bon, puisque je suis en train, qu'avant que de finir cette remarque, je fasse encore voir ici cinq énormes bévues, que notre censeur a faites en sept ou huit pages, voulant reprendre ce grand poëte.

La premiere est à la page 72, où il le raille d'avoir, par une ridicule observation anatomique, écrit, dit-il,

---

(1) *Pour le musicien.*] M. de Lulli.

(2) *Les autres pieces de théâtre.*] Elles sont imprimées en deux volumes; & M. Quinaut les avoit faites avant ses opéra.

dans le quatrieme Livre de l'Iliade, que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes. C'eſt ainſi qu'avec ſon agrément ordinaire, il traduit un endroit très-ſenſé & très-naturel d'Homere, où le poëte, à propos du ſang qui ſortoit de la bleſſure de Ménélas, ayant apporté la comparaiſon de l'ivoire, qu'une femme de Carie a teint en couleur de pourpre : » De » même, [dit-il,] Ménélas, ta cuiſſe & ta jambe, » juſqu'à l'extrémité du talon, furent alors teintes de » ton ſang, «

Τοῖοί τοι, Μενέλαε, μιάνθην αἵματι μηροὶ
Εὐφυέες, κνῆμαί τ', ἠδὲ σφυρὰ κάλ' ὑπένερθε.

Talia tibi, Menelae, fœdata ſunt cruore femora
Solida, tibiæ, talique pulchri infrà.

Eſt-ce-là dire anatomiquement, que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes ? & le cenſeur eſt-il excuſable de n'avoir pas au moins vu dans la verſion latine, que l'adverbe *infrà* ne ſe conſtruiſoit pas avec *talus*, mais avec *fœdata ſunt* ? Si M. Perrault veut voir de ces ridicules obſervations anatomiques, il ne faut pas qu'il aille feuilleter l'Iliade : il faut qu'il reliſe la Pucelle. C'eſt-là qu'il en pourra trouver un bon nombre ; & entr'autres celle-ci, où ſon cher M. Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnès, qu'elle avoit les doigts inégaux : ce qu'il exprime en ces jolis termes :

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

La ſeconde bévue eſt à la page ſuivante, où notre

censeur accuse Homere de n'avoir point su les arts. Et cela, pour avoir dit dans le troisieme de l'Odyssée, que le Fondeur, que Nestor fit venir pour dorer les cornes du taureau qu'il vouloit sacrifier, vint avec son enclume, son marteau & ses tenailles. A-t-on besoin, dit M. P.* * d'enclume ni de marteau pour dorer? Il est bon premiérement de lui apprendre qu'il n'est point parlé d'un Fondeur, mais d'un Forgeron; & que ce Forgeron, qui étoit en même-tems & le Fondeur & le Batteur d'or de la ville de Pyle, ne venoit pas seulement pour dorer les cornes du taureau, mais pour battre l'or dont il les devoit dorer; & que c'est pour cela qu'il avoit apporté ses instrumens, comme le poëte le dit en propre termes: οἷσιν τε χρυσὸν εἰργάζετο, *instrumenta quibus aurum elaborabat*. Il paroît même que ce fut Nestor qui fournit l'or qu'il battit. Il est vrai qu'il n'avoit pas besoin pour cela d'une fort grosse enclume: aussi celle qu'il apporta étoit-elle si petite, qu'Homere assure qu'il la tenoit entre ses mains. Ainsi on voit qu'Homere a parfaitement entendu l'art dont il parloit. Mais comment justifierons-nous M. P.* * cet homme d'un si grand goût, & si habile en toutes sortes d'arts, ainsi qu'il s'en vante lui-même dans la lettre qu'il m'a écrite? Comment, dis-je, l'excuserons-nous d'être encore à apprendre que les feuilles d'or, dont on se sert pour dorer, ne sont que de l'or extrêmement battu?

La troisieme bévue est encore plus ridicule. Elle est à la même page où il traite notre poëte de grossier, d'avoir fait dire à Ulysse par la Princesse Nausicaa, dans l'Odyssée, » qu'elle n'approuvoit point qu'une » fille couchât avec un homme avant que de l'avoir » épousé. « Si le mot grec qu'il explique de la sorte, vouloit dire en cet endroit, *coucher*, la chose seroit encore bien plus ridicule que ne dit notre Critique, puisque ce mot est joint, en cet endroit, à un pluriel, & qu'ainsi la Princesse Nausicaa diroit, » qu'elle » n'approuve point qu'une fille couche avec plusieurs

» hommes avant qu'elle ſoit mariée. « Cependant c'eſt une choſe très-honnête & pleine de pudeur qu'elle dit à Ulyſſe Car dans le deſſein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roi ſon pere, elle lui fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choſes ; mais qu'il ne faut pas qu'on la voie entrer avec lui dans la ville, à cauſe des Phéaques, peuple fort médiſant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais diſcours, ajoutant qu'elle n'approuveroit pas elle-même la conduite d'une fille, qui, ſans le congé de ſon pere & de ſa mere, fréquenteroit des hommes avant que d'être mariée. C'eſt ainſi que tous les interprêtes ont expliqué en cet endroit les mots ἀνδράσι μίσγεσθαι, *miſceri hominibus*, y en ayant même qui ont mis à la marge du texte grec, pour prévenir les Perraults, » Gardez-» vous bien de croire que μίσγεσθαι en cet endroit » veuille dire coucher. « En effet, ce mot eſt preſque employé par-tout dans l'Iliade & dans l'Odyſſée, pour dire fréquenter ; & il ne veut dire coucher avec quelqu'un, que lorſque la ſuite naturelle du diſcours, quelque autre mot qu'on y joint, & la qualité de la perſonne qui parle, ou dont on parle, le déterminent infailliblement à cette ſignification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une princeſſe auſſi ſage & auſſi honnête qu'eſt repréſentée Nauſicaa.

Ajoutez l'étrange abſurdité qui s'enſuivroit de ſon diſcours, s'il pouvoit être pris ici dans ce ſens, puiſqu'elle conviendroit en quelque ſorte par ſon raiſonnement, qu'une femme mariée peut coucher honnêtement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en eſt de même de μίσγεσθαι en grec, que des mots *cognoſcere* & *commiſceri* dans le langage de l'Ecriture, qui ne ſignifient d'eux-mêmes que *connoître* & *ſe mêler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que ſelon l'endroit où on les applique : ſi bien que toute la groſſiéreté prétendue du mot d'Homere appartient entiérement à notre cenſeur, qui ſalit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les auteurs anciens que ſur

des interprétations fausses, qu'il se forge à sa fantaisie, sans savoir leur langage, & que personne ne leur a jamais données.

La quatrieme bévue est aussi sur un passage de l'Odyssée. Eumée, dans le neuvieme Livre de ce poëme, raconte qu'il est né dans une petite Isle, appellée (1) Syros, qui est au couchant de l'Isle (2) d'Ortygie. Ce qui 'sexplique par ces mots,

Ὀρτυγίας καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.

Ortygiâ desuper, quâ parte sunt conversiones solis.

» petite Isle située au-dessus de l'Isle d'Ortygie, du côté » que le soleil se couche. « Il n'y a jamais eu de difficulté sur ce passage : tous les interprêtes l'expliquent de la sorte ; & Eustathius même rapporte des exemples où il fait voir que le verbe τρέπεσθαι, d'où vient τροπαὶ, est employé dans Homere, pour dire que le soleil se couche. Cela est confirmé par Hésychius, qui explique le terme de τροπαὶ par celui de δύσεις, mot qui signifie incontestablement le couchant. Il est vrai qu'il y a (3) un vieux commentateur, qui a mis dans une petite note, qu'Homere, par ces mots, a voulu aussi marquer, » qu'il y avoit dans cette Isle un antre, où » l'on faisoit voir les tours de conversions du soleil. « On ne sait pas trop bien ce qu'a voulu dire par-là ce commentateur, aussi obscur qu'Homere est clair. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ni lui, ni pas un autre n'ont jamais prétendu qu'Homere ait voulu dire que l'Isle de Syros étoit située sous le Tropique ; & que l'on n'a jamais attaqué ni défendu ce grand poëte sur

---

(1) *Syros.*] Isle de l'Archipel, du nombre des Cyclades. M. Perrault la nomme Syrie, Tome III. pag. 98.

(2) *Ortygie.*] Une isle des Cyclades nommée depuis Délos.

(3) *Un vieux commentateur.*] Didymus.

cette erreur, parce qu'on ne la lui a jamais imputée. Le seul M. P.* * qui, comme je l'ai montré par tant de preuves, ne sait point le grec, & qui sait si peu la géographie, que dans un de ses ouvrages (1) il a mis le fleuve de Méandre, & par conséquent la Phrygie & Troye dans la Grece; le seul M. Perrault, dis-je, vient, sur l'idée chimérique qu'il s'est mise dans l'esprit, & peut-être sur quelque misérable note d'un pédant, accuser un poëte, regardé par tous les anciens géographes comme le pere de la géographie, d'avoir mis l'Isle de Syros, & la mer Méditerranée, sous le Tropique; faute qu'un petit écolier n'auroit pas faite: & non-seulement il l'en accuse, mais il suppose que c'est une chose reconnue de tout le monde, & que les interprêtes ont tâché en vain de sauver, en expliquant, dit-il, ce passage du cadran que Phérécydes, qui vivoit trois cens ans depuis Homere, avoit fait dans l'Isle de Syros: quoique Eustathius, le seul commentateur qui a bien entendu Homere, ne dise rien de cette interprétation, qui ne peut avoir été donnée à Homere que par quelque commentateur de (2) Diogene Laërce, lequel commentateur je ne connois point. Voilà les belles preuves par où notre censeur prétend faire voir qu'Homere ne savoit point les arts; & qui ne font voir autre chose, sinon que M. P.* * ne sait point le grec, qu'il entend médiocrement le latin, & ne connoît lui-même en aucune sorte les arts.

Il a fait les autres bévues pour n'avoir pas entendu

---

(2) *Il a mis le fleuve de Méandre .... dans la Grece.*] Le Méandre est un fleuve de Phrygie, dans l'Asie mineure. M. Perrault avoit dit dans une note de son Poëme intitulé, *Le siecle de Louis le Grand*, que le Méandre étoit un fleuve de la Grece. Mais il s'est justifié dans la suite, en disant que cette partie de l'Asie mineure ou passe le Méandre, s'appelle la Grece Asiatique.

(1) *Diogene Laërce.*] Voyez Diogene Laërce de l'édition de M. Menage, pag. 67. du Texte, & pag. 68. des Observations.

le grec, mais il eſt tombé dans la cinquieme erreur pour n'avoir pas entendu le latin. La voici : » Ulyſſe » dans l'Odyſſée eſt, dit-il, reconnu par ſon chien, » qui ne l'avoit point vu depuis vingt ans. Cependant » Pline aſſure que les chiens ne paſſent jamais quinze » ans. « M. P.* * ſur cela fait le procès à Homere, comme ayant infailliblement tort d'avoir fait vivre un chien vingt ans, Pline aſſurant que les chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire que c'eſt condamner un peu légérement Homere; puiſque non-ſeulement Ariſtote, ainſi qu'il l'avoue lui-même, mais tous les naturaliſtes modernes, comme Jonſton, Aldroand, &c. aſſurent qu'il y a des chiens qui vivent vingt années : que même je pourrois lui citer des exemples, dans notre ſiecle, de chiens qui en ont vécu juſqu'à vingt-deux ; & qu'enfin Pline, quoiqu'écrivain admirable, a été convaincu, comme chacun ſait, de s'être trompé plus d'une fois ſur les choſes de la nature ; au lieu qu'Homere, avant les dialogues de M. P.* * n'a jamais été même accuſé ſur ce point d'aucune erreur. Mais quoi ? M. Perrault eſt réſolu de ne croire aujourd'hui que Pline, pour lequel il eſt, dit-il, prêt à parier. Il faut donc le ſatisfaire, & lui apporter l'autorité de Pline lui-même, qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu, & qui dit poſitivement la même choſe qu'Ariſtote & tous les autres naturaliſtes ; c'eſt à ſavoir, que les chiens ne vivent ordinairement que quinze ans, mais qu'il y en a quelquefois qui vont juſques à vingt. Voici ſes termes : * *Canes Laconici vivunt annis denis ; cætera genera quindecim annos, aliquando viginti.* » Cette » eſpece de chiens, qu'on appelle chiens de Laconie, ne » vivent que dix ans : toutes les autres eſpeces de chiens » vivent ordinairement quinze ans, & vont quelque- » fois juſques à vingt. « Qui pourroit croire que notre

* Pline, Hiſt. nat. Lib. X.

censeur voulant, sur l'autorité de Pline, accuser d'erreur un aussi grand personnage qu'Homere, ne se donne pas la peine de lire le passage de Pline, ou de se le faire expliquer ; & qu'ensuite de tout ce grand nombre de bévues entassées les unes sur les autres dans un si petit nombre de pages, il ait la hardiesse de conclure, comme il fait, » qu'il ne trouve point d'inconvénient, [ce sont ses termes] qu'Homere, qui est » mauvais Astronome & mauvais Géographe ne soit » pas bon naturaliste ? « Y a-t-il un homme sensé, qui lisant ces absurdités, dites avec tant de hauteur dans les dialogues de M. P.* * puisse s'empêcher de jetter de colere le livre, & de dire comme Démophon dans Térence, *ipsum gestio dari mî in conspectum.*

Je ferois un gros volume, si je voulois lui montrer toutes les autres bévues qui sont dans les sept ou huit pages que je viens d'examiner, y en ayant presque encore un aussi grand nombre que je passe ; & que peut-être je lui ferai voir dans la premiere édition de mon livre ; si je vois que les hommes daignent jetter les yeux sur ces éruditions grecques, & lire des remarques faites sur un livre que personne ne lit.



RÉFLEXION IV.

C'est ce qu'on peut voir dans la description de la déesse Discorde, qui a, *dit-il*, la tête dans les Cieux, & les pieds sur la terre. Longin, Chap. VII.

VIRGILE a traduit ce vers presque mot pour mot dans le quatrieme Livre de l'Enéide, appliquant à la Renommée ce qu'Homere dit de la Discorde.

Ingreditur que solo, & caput inter nubila condit.

Un si beau vers imité par Virgile, & admiré par Longin, n'a pas été néanmoins à couvert de la critique de M. Perrault, qui trouve cette hyperbole outrée, & la met au rang des contes de peau-d'âne. Il n'a pas pris garde, que même dans le discours ordinaire, il nous échappe tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui est très-véritable; c'est à savoir que la Discorde regne par-tout sur la terre, & même dans le Ciel entre les Dieux; c'est-à-dire, entre les Dieux d'Homere. Ce n'est donc point la description d'un géant, comme le prétend notre censeur, que fait ici Homere; c'est une allégorie très-juste; & bien qu'il fasse de la Discorde un personnage, c'est un personnage allégorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le fasse; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'esprit, & non point comme un être matériel subsistant dans la nature. Ainsi cette expression du pseaume, *J'ai vu l'impie élevé comme le cedre du Liban*, ne veut pas dire que l'impie étoit un géant, grand comme un cedre du Liban. Cela signifie que

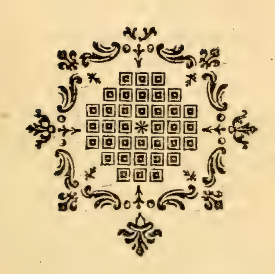
l'impie étoit au faîte des grandeurs humaines ; & M. Racine, eſt fort bien entré dans la penſée du Pſalmiſte par ces deux vers de ſon Eſther, qui ont du rapport au vers d'Homere.

Pareil au cedre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.

Il eſt donc aiſé de juſtifier les paroles avantageuſes que Longin dit du vers d'Homere ſur la Diſcorde. La vérité eſt pourtant que ces paroles ne ſont point de Longin ; puiſque c'eſt moi, qui à l'imitation de Gabriel de Pétra, les lui ai en partie prêtées : le grec en cet endroit étant fort défectueux, & même le vers d'Homere n'y étant point rapporté. C'eſt ce que M. Perrault n'a eu garde de voir ; parce qu'il n'a jamais lu Longin, ſelon toutes les apparences, que dans ma traduction. Ainſi penſant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne penſoit, puiſque c'eſt moi qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne ſauroit nier qu'il n'ait auſſi attaqué Homere, & ſur-tout Virgile, qu'il avoit tellement dans l'eſprit, quand il a blâmé ce vers ſur la Diſcorde, que dans ſon diſcours, au lieu de la Diſcorde, il a écrit, ſans y penſer, la Renommée.

C'eſt donc d'elle qu'il fait cette belle critique : » Que l'exagération du poëte en cet endroit ne ſauroit » faire une idée bien nette. Pourquoi ? C'eſt, [ajoute- » t-il,] que tant qu'on pourra voir la tête de la Re- » nommée, ſa tête ne ſera point dans le ciel ; & que » ſi ſa tête eſt dans le ciel, on ne ſait pas trop bien ce » que l'on voit. « O l'admirable raiſonnement ! Mais où eſt-ce qu'Homere & Virgile diſent qu'on voit la tête de la Diſcorde ou de la Renommée ? Et afin qu'elle ait la tête dans le ciel, qu'importe qu'on l'y voye ou qu'on ne l'y voye pas ? N'eſt-ce pas ici le poëte qui parle, & qui eſt ſuppoſé voir tout ce qui ſe paſſe, même dans le ciel, ſans que pour cela les yeux des

autres hommes le découvrent ? En vérité, j'ai peur que les lecteurs ne rougissent pour moi, de me voir réfuter de si étranges raisonnemens. Notre censeur attaque ensuite une hyperbole d'Homere, à propos des chevaux des Dieux. Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole n'est qu'une fade plaisanterie, le peu que je viens de dire contre l'objection précédente, suffira, je crois, pour répondre à toutes les deux.



RÉFLEXION V.

Il en est de même de ces compagnons d'Ulysse changés en pourceaux, que Zoïle appelle de petits cochons larmoyans. Longin, Chap. VII.

Il paroît par ce passage de Longin, que Zoïle aussi-bien que M. Perrault, s'étoit égayé à faire des railleries sur Homere. Car cette plaisanterie, des *petits cochons larmoyans*, a assez de rapport avec *les comparaisons à longue queue*, que notre critique moderne reproche à ce grand poëte. Et puisque dans notre siecle, la liberté que Zoïle s'étoit donnée de parler sans respect des plus grands écrivains de l'antiquité, se met à la mode parmi beaucoup de petits esprits, aussi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes ; il ne sera pas hors de propos de leur faire voir ici, de quelle maniere cette liberté a réussi autrefois à ce rhéteur ; homme fort savant, ainsi que le témoigne Denys d'Halicarnasse, & à qui je ne vois pas qu'on puisse rien reprocher sur les mœurs, puisqu'il fut toute sa vie très-pauvre ; & que malgré l'animosité que ses critiques sur Homere & sur Platon avoient excitée contre lui, on ne l'a jamais accusé d'autre crime que de ces critiques mêmes, & d'un peu de misanthropie.

Il faut donc premiérement voir ce que dit de lui Vitruve, le célebre architecte : car c'est lui qui en parle le plus au long ; & afin que M. Perrault ne m'accuse pas d'altérer le texte de cet Auteur, je mettrai ici les mots mêmes de Monsieur son frere le Médecin, qui nous a donné Vitruve en françois. » Quelques années après [c'est Vitruve qui parle dans la traduction de ce Médecin] Zoïle qui se faisoit appeller le fléau d'Homere, vint de Macédoine à Alexandrie, & présenta au Roi les livres qu'il avoit composés

» contre l'Iliade & contre l'Odyssée. Ptolémée indigné » que l'on attaquât si insolemment le pere de tous les » poëtes, & que l'on maltraitât ainsi celui que tous les » Savans reconnoissent pour leur maître, dont toute » la terre admiroit les écrits, & qui n'étoit pas-là pré- » sent pour se défendre, ne fit point de réponse. Ce- » pendant Zoïle ayant long-tems attendu, & étant » pressé de la nécessité, fit supplier le Roi de lui faire » donner quelque chose. A quoi l'on dit qu'il fit cette » réponse; que puisqu'Homere, depuis mille ans qu'il » y avoit qu'il étoit mort, avoit nourri plusieurs mil- » liers de personnes, Zoïle devoit bien avoir l'indus- » trie de se nourrir non-seulement lui, mais plusieurs » autres encore, lui qui faisoit profession d'être beau- » coup plus savant qu'Homere. Sa mort se raconte di- » versement. Les uns disent que Ptolémée le fit mettre » en croix; d'autres, qu'il fut lapidé; & d'autres, » qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Mais de quelque » façon que cela soit, il est certain qu'il a bien mérité » cette punition: puisqu'on ne la peut pas mériter » pour un crime plus odieux qu'est celui de reprendre » un écrivain, qui n'est pas en état de rendre raison de » ce qu'il a écrit. «

Je ne conçois pas comment M. Perrault le Médecin, qui pensoit d'Homere & de Platon à-peu-près les mêmes choses que Monsieur son frere & que Zoïle, a pu aller jusqu'au bout en traduisant ce passage. La vérité est qu'il l'a adouci, autant qu'il lui a été possible, tâchant d'insinuer que ce n'étoient que les Savans, c'est-à-dire, au langage de Messieurs Perrault, les Pédans, qui admiroient les ouvrages d'Homere. Car dans le texte latin, il n'y a pas un seul mot qui revienne au mot de Savant, & à l'endroit où M. le Médecin traduit: » Celui que tous les Savans reconnoissent pour leur » maître; « il y a, » celui que tous ceux qui aiment » les belles-lettres, reconnoissent pour leur chef. « En effet, bien qu'Homere ait su beaucoup de choses, il n'a jamais passé pour le maître des Savans. Ptolémée

ne dit point non plus à Zoïle dans le texte latin, » qu'il devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourrir, lui » qui faiſoit profeſſion d'être beaucoup plus ſavant » qu'Homere. « Il y a, » lui qui ſe vantoit d'avoir plus » d'eſprit qu'Homere. « D'ailleurs Vitruve ne dit pas ſimplement, que Zoïle » préſenta ſes livres contre » Homere à Ptolémée : « mais, » qu'il les lui récita. « Ce qui eſt bien plus fort, & qui fait voir que ce Prince les blâmoit avec connoiſſance de cauſe.

M. le Médecin ne s'eſt pas contenté de ces adouciſſemens ; il a fait une note, où il s'efforce d'inſinuer qu'on a prêté ici beaucoup de choſes à Vitruve, & cela fondé, ſur ce que c'eſt un raiſonnement indigne de Vitruve de dire qu'on ne puiſſe reprendre un écrivain qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qu'il a écrit ; & que par cette raiſon ce ſeroit un crime digne du feu, que de reprendre quelque choſe dans les écrits que Zoïle a faits contre Homere, ſi on les avoit à préſent. Je réponds premiérement, que dans le latin il n'y a pas ſimplement, reprendre un écrivain ; mais citer, appeller en jugement des écrivains ; c'eſt-à-dire, les attaquer dans les formes ſur tous leurs ouvrages. Que d'ailleurs, par ces écrivains, Vitruve n'entend pas des écrivains ordinaires, mais des écrivains qui ont été l'admiration de tous les ſiecles, tels que Platon & Homere, dont nous devons préſumer, quand nous trouvons quelque choſe à redire dans leurs écrits, que s'ils étoient-là préſens pour ſe défendre, nous ſerions tout étonnés, que c'eſt nous qui nous trompons. Qu'ainſi il n'y a point de parité avec Zoïle, homme décrié dans tous les ſiecles, & dont les ouvrages n'ont pas même eu la gloire que, grace à mes remarques, vont avoir les écrits de M. Perrault, qui eſt, qu'on leur ait répondu quelque choſe.

Mais pour achever le portrait de cet homme, il eſt bon de mettre auſſi en cet endroit ce qu'en a écrit l'auteur que M. Perrault cite le plus volontiers, c'eſt à ſavoir Elien. C'eſt au Livre onzieme de ſes hiſtoires

diverſes. » Zoïle, celui qui a écrit contre Homere, » contre Platon , & contre pluſieurs autres grands » perſonnages, étoit d'Amphipolis, & fut diſciple de » ce Polycrate, qui a fait un diſcours en forme d'accu- » ſation contre Socrate. Il fut appellé le chien de la » rhétorique. Voici à-peu-près ſa figure. Il avoit une » grande barbe qui lui deſcendoit ſur le menton, mais » nul poil à la tête, qu'il ſe raſoit juſqu'au cuir. Son » manteau lui pendoit ordinairement ſur ſes genoux. » Il aimoit à mal parler de tout, & ne ſe plaiſoit qu'à » contredire. En un mot, il n'y eut jamais d'homme » ſi hargneux que ce miſérable. Un très-ſavant homme » lui ayant demandé un jour, pourquoi il s'acharnoit » de la ſorte à dire du mal de tous les grands écrivains : » C'eſt, répliqua-t-il, que je voudrois bien leur en » faire, mais je n'en puis venir à bout. «

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois ramaſſer ici touter les injures qui lui ont été dites dans l'antiquité, où il étoit par-tout connu ſous le nom du *vil eſclave de Thrace*. On prétend que ce fut l'envie, qui l'engagea à écrire contre Homere, & que c'eſt ce qui a fait que tous les envieux ont été depuis appellés du nom de Zoïles, témoin ces deux vers d'Ovide :

Ingenium magni livor detrectat Homeri ;
Quiſquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.

Je rapporte ici tout exprès ce paſſage, afin de faire voir à M. Perrault qu'il peut fort bien arriver, quoi qu'il en puiſſe dire, qu'un auteur vivant ſoit jaloux d'un écrivain mort pluſieurs ſiecles avant lui. Et, en effet, je connois plus d'un demi-ſavant qui rougit lorſqu'on loue devant lui avec un peu d'excès ou Cicéron ou Démoſthene, prétendant qu'on lui fait tort.

Mais pour ne me point écarter de Zoïle, j'ai cherché pluſieurs fois en moi-même ce qui a pu attirer contre

lui cette animoſité & ce déluge d'injures. Car il n'eſt pas le ſeul qui ait fait des critiques ſur Homere & ſur Platon. Longin dans ce Traité même, comme nous le voyons, en a fait pluſieurs ; & (1) Denys d'Halicarnaſſe n'a pas plus épargné Platon que lui. Cependant on ne voit point que ces critiques ayent excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela ? En voici la raiſon ; ſi je ne me trompe. C'eſt qu'outre que leurs critiques ſont ſenſées, il paroît viſiblement qu'ils ne les font point pour rabaiſſer la gloire de ces grands hommes ; mais pour établir la vérité de quelque précepte important. Qu'au fond, bien loin de diſconvenir du mérite de ces héros, c'eſt ainſi qu'ils les appellent, ils nous font par-tout comprendre, même en les critiquant, qu'ils les reconnoiſſent pour leurs maîtres en l'art de parler, & pour les ſeuls modeles que doit ſuivre tout homme qui veut écrire : Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même-tems un nombre infini de beautés ; tellement qu'on ſort de la lecture de leurs critiques, convaincu de la juſteſſe d'eſprit du cenſeur, & encore plus de la grandeur du génie de l'écrivain cenſuré. Ajoutez, qu'en faiſant ces critiques, ils s'énoncent toujours avec tant d'égards, de modeſtie & de circonſpection, qu'il n'eſt pas poſſible de leur en vouloir du mal.

Il n'en étoit pas ainſi de Zoïle, homme fort atrabilaire, & extrêmement rempli de bonne opinion de lui-même. Car, autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens qui nous reſtent de ſes critiques, & par ce que les auteurs nous en diſent, il avoit directement entrepris de rabaiſſer les ouvrages d'Homere & de Platon, en les mettant l'un & l'autre, au-deſſous des plus vulgaires écrivains. Il traitoit les fables de

---

(1) *Denys d'Halicarnaſſe.*] Le grand Pompée s'étoit plaint à lui de ce qu'il avoit reproché quelques fautes à Platon, & Denys d'Halicarnaſſe lui fit une réponſe qui contient ſa juſtification.

l'Iliade & de l'Odyssée, de contes de vieille, appellant Homere, un diseur de sornettes. Il faisoit de fades plaisanteries des plus beaux endroits de ces deux poëmes, & tout cela avec une hauteur si pédantesque, qu'elle révoltoit tout le monde contre lui. Ce fut, à mon avis, ce qui lui attira cette horrible diffamation, & qui lui fit faire une fin si tragique.

Mais à propos de hauteur pédantesque, peut-être ne sera-t-il pas mauvais d'expliquer ce que j'ai voulu dire par-là, & ce que c'est proprement qu'un pédant. Car il me semble que M. Perrault ne conçoit pas trop bien toute l'étendue de ce mot. En effet, si l'on en doit juger par tout ce qu'il insinue dans ses dialogues, un pédant, selon lui, est un savant nourri dans un collége, & rempli de grec & de latin; qui admire aveuglément tous les Auteurs anciens; qui ne croit pas qu'on puisse faire de nouvelles découvertes dans la nature, ni aller plus loin qu'Aristote, Epicure, Hippocrate, Pline; qui croiroit faire une espece d'impiété, s'il avoit trouvé quelque chose à redire dans Virgile: qui ne trouve pas simplement Térence un joli auteur, mais le comble de toute perfection: qui ne se pique point de politesse: qui non-seulement ne blâme jamais aucun Auteur ancien; mais qui respecte surtout les Auteurs que peu de gens lisent, comme Jason, Barthole, Lycophron, Macrobe, &c.

Voilà l'idée du pédant qu'il paroît que M. Perrault s'est formée. Il seroit donc bien surpris si on lui disoit, qu'un pédant est presque tout le contraire de ce tableau: qu'un pédant est un homme plein de lui-même, qui avec un médiocre savoir décide hardiment de toutes choses: qui se vante sans cesse d'avoir fait de nouvelles découvertes: qui traite de haut en bas Aristote, Epicure, Hippocrate, Pline; qui blâme tous les Auteurs anciens: qui publie que Jason & Barthole étoient deux ignorans, Macrobe un écolier: qui trouve, à la vérité, quelques endroits passables dans Virgile; mais qui y trouve aussi beaucoup d'endroits

dignes d'être siflés : qui croit à peine Térence digne du nom de joli : qui au milieu de tout cela se pique surtout de politesse : qui tient que la plupart des Anciens n'ont ni ordre, ni économie dans leurs discours : en un mot, qui compte pour rien de heurter sur cela le sentiment de tous les hommes.

M. Perrault me dira peut-être que ce n'est point là le véritable caractere d'un pédant. Il faut pourtant lui montrer que c'est le portrait qu'en fait le célebre Regnier; c'est-à-dire, le poëte François, qui du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & le caractere des hommes. C'est dans la sixieme satire, où décrivant cet énorme pédant, qui, dit-il,

Faisoit par son savoir, comme il faisoit entendre,
La figue sur le nez au pédant d'Alexandre.

Il lui donne ensuite ces sentimens :

Qu'il a, pour enseigner, une belle maniere :
Qu'en son globe il a vu la matiere premiere,
Qu'Epicure est ivrogne, Hippocrate un bourreau :
Que Barthole & Jason ignorent le Barreau.
Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pages
Il méritât au Louvre être sifflé des Pages :
Que Pline est inégal, Térence un peu joli :
Mais sur tout il estime un langage poli.
Ainsi sur chaque Auteur il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raison, & l'autre n'a point d'ordre:
L'un avorte avant tems les œuvres qu'il conçoit :
Souvent il prend Macrobe, & lui donne le fouet : &c.

Je laisse à M. P.* * le soin de faire l'application de cette peinture, & de juger qui Regnier a décrit par

ces vers ; ou un homme de l'Univerſité, qui a un ſincere reſpect pour tous les grands écrivains de l'antiquité, & qui en inſpire, autant qu'il peut, l'eſtime à la jeuneſſe qu'il inſtruit ; ou un Auteur préſomptueux, qui traite tous les Anciens d'ignorans, de groſſiers, de viſionnaires, d'inſenſés ; & qui étant déja avancé en âge, emploie le reſte de ſes jours, & s'occupe uniquement à contredire le ſentiment de tous les hommes.



RÉFLEXION VI.

En effet, de trop s'arrêter aux petites choſes, cela gâte tout. Longin, Chap. VII.

Il n'y a rien de plus vrai, ſur-tout dans les vers : & c'eſt un des grands défauts de Saint-Amand. Ce poëte avoit aſſez de génie pour les ouvrages de débauche, & de ſatire outrée, & il a même quelquefois des boutades aſſez heureuſes dans le ſérieux : mais il gâte tout par les baſſes circonſtances qu'il y mêle. C'eſt ce qu'on peut voir dans ſon ode, intitulée, *la Solitude*, qui eſt ſon meilleur ouvrage, où parmi un fort grand nombre d'images très-agréables, il vient préſenter mal-à-propos aux yeux les choſes du monde les plus affreuſes, des crapaux, & des limaçons qui bavent, le ſquélete d'un pendu, &c.

Là branle le ſquélete horrible
D'un pauvre amant qui ſe pendit.

Il eſt ſur-tout biſarrement tombé dans ce défaut en ſon *Moïſe ſauvé*, à l'endroit du paſſage de la mer rouge ; où, au lieu de s'étendre ſur tant de grandes circonſtances qu'un ſujet ſi majeſtueux lui préſentoit, il perd le tems à peindre le petit enfant, qui va, ſaute, revient, & ramaſſant une coquille, la va montrer à ſa mere, & met en quelque ſorte, comme j'ai dit dans ma poëtique, les poiſſons aux fenêtres par ces deux vers,

Et là près des remparts que l'œil peut tranſpercer,
Les poiſſons ébahis les regardent paſſer.

Il n'y a que M. P.** au monde, qui puiſſe ne pas

ſentir le comique qu'il y a dans ces deux vers, où il ſemble en effet que les poiſſons ayent loué des fenêtres pour voir paſſer le peuple Hébreu. Cela eſt d'autant plus ridicule que les poiſſons ne voient preſque rien au travers de l'eau, & ont les yeux placés d'une telle maniere, qu'il étoit bien difficile, quand ils auroient eu la tête hors de ces remparts, qu'ils puſſent bien découvrir cette marche. M. P.** prétend néanmoins juſtifier ces deux vers : mais c'eſt par des raiſons ſi peu ſenſées, qu'en vérité je croirois abuſer du papier, ſi je l'employois à y répondre. Je me contenterai donc de le renvoyer à la comparaiſon que Longin rapporte ici d'Homere. Il y pourra voir l'adreſſe de ce grand poëte à choiſir & à ramaſſer les grandes circonſtances. Je doute pourtant qu'il convienne de cette vérité. Car il en veut ſur-tout aux comparaiſons d'Homere, & en fait le principal objet de ſes plaiſanteries dans ſon dernier dialogue. On me demandera peut-être ce que c'eſt que ces plaiſanteries : M. P.** n'étant pas en réputation d'être fort plaiſant ; & comme vraiſemblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien, pour la curioſité des lecteurs, en rapporter ici quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'eſt que les dialogues de M. P.**.

C'eſt une converſation qui ſe paſſe entre trois perſonnages, dont le premier, grand ennemi des Anciens & ſur-tout de Platon, eſt M. P.** lui-même, comme il le déclare dans ſa préface. Il s'y donne le nom d'Abbé ; & je ne ſais pas trop pourquoi il a pris ce titre eccléſiaſtique, puiſqu'il n'eſt parlé dans ce dialogue que de choſes très-profanes ; que les romans y ſont loués par excès, & que l'opéra y eſt regardé comme le comble de la perfection où la poëſie pouvoit arriver en notre langue. Le ſecond de ces perſonnages eſt un Chevalier, admirateur de M. l'Abbé, qui eſt là comme ſon Tabarin pour appuyer ſes déciſions, & qui le contredit même quelquefois à deſſein, pour le faire mieux

valoir. M. P.* * ne s'offenſera pas ſans doute de ce nom de Tabarin, que je donne ici à ſon Chevalier : puiſque ce Chevalier lui-même déclare en un endroit, (1) qu'il eſtime plus les dialogues de Mondor & de Tabarin, que ceux de Platon. Enfin le troiſieme de ces perſonnages, qui eſt le plus ſot des trois, eſt un Préſident, protecteur des Anciens, qui les entend encore moins que l'Abbé, ni que le Chevalier ; qui ne ſauroit ſouvent répondre aux objections du monde les plus frivoles, & qui défend quelquefois ſi ſottement la raiſon, qu'elle devient plus ridicule dans ſa bouche que le mauvais ſens. En un mot, il eſt là comme le faquin de la comédie, pour recevoir toutes les nazardes. Ce ſont-là les Acteurs de la piece. Il faut maintenant les voir en action.

M. l'Abbé, par exemple, déclare en un endroit qu'il n'approuve point ces comparaiſons d'Homere, où le poëte non-content de dire préciſément ce qui ſert à la comparaiſon, s'étend ſur quelque circonſtance hiſtorique de la choſe dont il eſt parlé ; comme lorſqu'il compare la cuiſſe de Ménélas bleſſé, à de l'ivoire teint en pourpre par une femme de Méonie & de Carie, &c. Cette femme de Méonie ou de Carie déplaît à M. l'Abbé, & il ne ſauroit ſouffrir ces ſortes de *Comparaiſons à longue queue ;* mot agréable, qui eſt d'abord admiré par M. le Chevalier, lequel prend de-là occaſion de raconter quantité de jolies choſes qu'il dit auſſi à la campagne l'année derniere, à propos de ces *Comparaiſons à longue queue.*

Ces plaiſanteries étonnent un peu M. le Préſident, qui ſent bien la fineſſe qu'il y a dans ce mot de *longue queue.* Il ſe met pourtant à la fin en devoir de répondre. La choſe n'étoit pas ſans doute fort mal-aiſée,

---

(1) *Qu'il eſtime plus les dialogues de Mondor & de Tabarin.*] Voyez la remarque ſur le vers 86. du premier Chant de l'Art poëtique, où il eſt parlé des dialogues de Mondor & de Tabarin.

puisqu'il n'avoit qu'à dire ce que tout homme qui sait les élémens de la rhétorique auroit dit d'abord : Que les comparaisons, dans les poëmes épiques, ne sont pas simplement mises pour éclaircir, & pour orner le discours, mais pour amuser & pour délasser l'esprit du lecteur, en le détachant de tems en tems du principal sujet, & le promenant sur d'autres images agréables à l'esprit : que c'est en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non-seulement toutes ses comparaisons, mais tous les discours sont pleins d'images de la nature, si vraies & si variées, qu'étant toujours le même, il est néanmoins toujours différent : instruisant sans cesse le lecteur, & lui faisant observer dans les objets mêmes, qu'il a toujours devant les yeux, des choses qu'il ne s'avisoit pas d'y remarquer : que c'est une vérité universellement reconnue, qu'il n'est point nécessaire, en matiere de poësie, que les points de la comparaison se répondent si juste les uns aux autres ; qu'il suffit d'un rapport général, & qu'une trop grande exactitude sentiroit son rhéteur.

C'est ce qu'un homme sensé auroit pu dire sans peine à M. l'Abbé & à M. le Chevalier : mais ce n'est pas ainsi que raisonne M. le Président. Il commence par avouer sincérement que nos poëtes se feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs poëmes de ces comparaisons étendues, & n'excuse Homere que parce qu'il avoit le goût oriental, qui étoit, dit-il, le goût de sa nation. Là-dessus, il explique ce que c'est que le goût des Orientaux, qui, à cause du feu de leur imagination, & de la vivacité de leur esprit, veulent toujours, poursuit-il, qu'on leur dise deux choses à la fois, & ne sauroient souffrir un seul sens dans un discours : au-lieu que nous autres Européens, nous nous contentons d'un seul sens, & sommes bien-aises qu'on ne nous dise qu'une seule chose à la fois. Belles observations que M. le Président a faites dans la nature, & qu'il a faites tout seul ! puisqu'il est faux que les Orientaux ayent plus de vivacité d'esprit que les Européens, &

ſur-tout que les François, qui ſont fameux par tout pays, pour leur conception vive & prompte : le ſtyle figuré qui regne aujourd'hui dans l'Aſie mineure & dans les pays voiſins, & qui n'y régnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres nations barbares, qui peu de tems après Héraclius inonderent ces pays, & y porterent avec leur langue & avec leur religion, ces manieres de parler ampoulées. En effet, on ne voit point que les Peres Grecs de l'Orient, comme ſaint Juſtin, ſaint Baſile, ſaint Chryſoſtome, ſaint Grégoire de Nazianze, & tant d'autres ayent jamais pris ce ſtyle dans leurs écrits ; & ni Hérodote, ni Denys d'Halicarnaſſe, ni Lucien, ni Joſeph, ni Philon le Juif, ni aucun auteur grec, n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *Comparaiſons à longue queue*, M. le Préſident rappelle toutes ſes forces, pour renverſer ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de M. l'Abbé, & répond enfin : Que comme dans les cérémonies on trouveroit à redire aux queues des Princeſſes, ſi elles ne traînoient juſqu'à terre, de même les comparaiſons dans le poëme épique ſeroient blâmables, ſi elles n'avoient des queues fort traînantes. Voilà peut-être une des plus extravagantes réponſes qui ayent jamais été faites. Car quel rapport ont les comparaiſons à des Princeſſes ? Cependant M. le Chevalier, qui juſqu'alors n'avoit rien approuvé de tout ce que le Préſident avoit dit, eſt ébloui de la ſolidité de cette réponſe, & commence à avoir peur pour M. l'Abbé, qui frappé auſſi du grand ſens de ce diſcours, s'en tire pourtant avec aſſez de peine, en avouant, contre ſon premier ſentiment, qu'à la vérité on peut donner de longues queues aux comparaiſons ; mais ſoutenant qu'il faut, ainſi qu'aux robes des Princeſſes, que ces queues ſoient de même étoffe que la robe. Ce qui manque, dit-il, aux comparaiſons d'Homere, où les queues ſont de deux étoffes différentes ; de ſorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort

bien arriver, la mode vînt de coudre des queues de différente étoffe aux robes des Princesses, voilà le Président qui auroit entiérement cause gagnée sur les comparaisons. C'est ainsi que ces trois Messieurs manient entr'eux la raison humaine; l'un faisant toujours l'objection qu'il ne doit point faire; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver; & l'autre répondant ce qu'il ne doit point répondre.

Que si le Président a eu ici quelque avantage sur l'Abbé, celui-ci a bien-tôt sa revanche à propos d'un autre endroit d'Homere. Cet endroit est dans le douzieme Livre de l'Odyssée, où Homere, selon la traduction de M. P.* * raconte : » Qu'Ulysse étant porté » sur son mât brisé vers la Charybde, justement dans » le tems que l'eau s'élevoit, & craignant de tomber » au fond, quand l'eau viendroit à redescendre, il » se prit à un figuier sauvage qui sortoit du haut du » rocher, où il s'attacha comme une chauve-souris, » & il attendit, ainsi suspendu, que son mât, qui étoit » allé au fond, revint sur l'eau; ajoutant que lors» qu'il le vit revenir, il fut aussi aise qu'un juge qui » se leve de dessus son siége pour aller dîner, après » avoir jugé plusieurs procès. « M. l'Abbé insulte fort à M. le Président sur cette comparaison bisarre du Juge qui va dîner; & voyant le Président embarrassé, » Est» ce, ajoute-t-il, que je ne traduis pas fidélement le » texte d'Homere ? « ce que ce grand défenseur des Anciens n'oseroit nier. Aussi-tôt M. le Chevalier revient à la charge; & sur ce que le Président répond : que le poëte donne à tout cela un tour si agréable qu'on ne peut pas n'en être point charmé, » Vous vous » moquez, [poursuit le Chevalier :] Dès le moment » qu'Homere, tout Homere qu'il est, veut trouver de » la ressemblance entre un homme qui se réjouit de » voir son mât revenir sur l'eau, & un Juge qui se » leve pour aller dîner, après avoir jugé plusieurs » procès, il ne sauroit dire qu'une impertinence. »

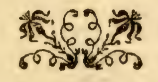
Voilà donc le pauvre Président fort accablé; & cela,

faute d'avoir ſu que M. l'Abbé fait ici une des plus énormes bévues qui ayent jamais été faites, prenant une date pour une comparaiſon. Car il n'y a en effet aucune comparaiſon en cet endroit d'Homere. Ulyſſe raconte que voyant le mât, & la quille de ſon vaiſſeau, ſur leſquels il s'étoit ſauvé, qui s'engloutiſſoient dans la Charybde; il s'accrocha, comme un oiſeau de nuit, à un grand figuier qui pendoit-là d'un rocher, & qu'il y demeura long-tems attaché, dans l'eſpérance que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir les débris de ſon vaiſſeau: qu'en effet ce qu'il avoit prévu arriva: & qu'environ vers l'heure qu'un Magiſtrat, ayant rendu la juſtice, quitte ſa ſéance pour aller prendre ſa réfection, c'eſt-à-dire, environ ſur les trois heures après midi, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il ſe remit deſſus. Cette date eſt d'autant plus juſte qu'Euſtathius aſſure, que c'eſt le tems d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures, & qu'autrefois en Grece on datoit ordinairement les heures de la journée par le tems où les Magiſtrats entroient au Conſeil, par celui où ils y demeuroient, & par celui où ils en ſortoient. Cet endroit n'a jamais été entendu autrement par aucun interprête, & le traducteur latin l'a fort bien rendu. Par-là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaiſon prétendue, où à Homere qui ne l'a point faite, où à M. l'Abbé qui la lui fait faire ſi mal-à-propos.

Mais avant que de quitter la converſation de ces trois Meſſieurs, M. l'Abbé trouvera bon que je ne donne pas les mains à la réponſe déciſive qu'il a faite à M. le Chevalier, qui lui avoit dit: » Mais à propos » de comparaiſons, on dit qu'Homere compare Ulyſſe, » qui ſe tourne dans ſon lit, au boudin qu'on rôtit ſur » le gril. « A quoi M. l'Abbé répond: » Cela eſt vrai, « & à quoi je réponds: Cela eſt ſi faux, que même le mot grec, qui veut dire boudin, n'étoit point encore inventé du tems d'Homere, où il n'y avoit ni boudins, ni ragoûts. La vérité eſt que dans le vingtieme Livre

de l'Odyſſée, il compare Ulyſſe, qui ſe tourne çà & là dans ſon lit, brûlant d'impatience de ſe ſoûler, comme dit Euſtathius, du ſang des amans de Pénélope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire ſur un grand feu le ventre ſanglant & plein de graiſſe, d'un animal, dont il brûle de ſe raſſaſſier, le tournant ſans ceſſe de côté & d'autre.

En effet, tout le monde ſait que le ventre de certains animaux, chez les Anciens, étoit un de leurs plus délicieux mets : que le *ſumen*, c'eſt-à-dire, le ventre de la truie parmi les Romains, étoit vanté par excellence, & défendu même par une ancienne Loi Cenſorienne, comme trop voluptueux. Ces mots, *plein de ſang & de graiſſe*, qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui ſont ſi vrais de cette partie du corps, ont donné occaſion à un miſérable traducteur, qui a mis autrefois l'Odyſſée en françois, de ſe figurer qu'Homere parloit-là du boudin ; parce que le boudin de pourceau ſe fait communément avec du ſang & de la graiſſe ; & il l'a ainſi ſottement rendu dans ſa traduction. C'eſt ſur la foi de ce traducteur, que quelques ignorans, & M. l'Abbé du dialogue, ont cru qu'Homere comparoit Ulyſſe à un boudin : quoique ni le grec ni le latin n'en diſent rien, & que jamais aucun commentateur n'ait fait cette ridicule bévue. Cela montre bien les étranges inconvéniens qui arrivent à ceux qui veulent parler d'une langue qu'ils ne ſavent point.



RÉFLEXION VII.

Il faut ſonger au jugement que toute la poſtérité fera de nos Ecrits. Longin, Chap. XII.

Il n'y a en effet que l'approbation de la poſtérité, qui puiſſe établir le vrai mérite des ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un écrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ſes ouvrages ſoient excellens. De faux brillans, la nouveauté du ſtyle, un tour d'eſprit qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir, & il arrivera peut-être que dans le ſiecle ſuivant on ouvrira les yeux, & que l'on mépriſera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronſard, & dans ſes imitateurs, comme du Bellay, du Bartas, Deſportes, qui dans le ſiecle précédent ont été l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'hui ne trouvent pas même de lecteurs.

La même choſe étoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius & à Ennius, qui du tems d'Horace, comme nous l'apprenons de ce poëte, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient; mais qui à la fin furent entiérement décriés. Et il ne faut point s'imaginer que la chûte de ces Auteurs, tant les François que les Latins, ſoit venue de ce que les langues de leur pays ont changé. Elle n'eſt venue que de ce qu'ils n'avoient point attrapé dans ces langues le point de ſolidité & de perfection, qui eſt néceſſaire pour faire à jamais priſer des ouvrages. En effet, la langue latine, par exemple, qu'ont écrite Cicéron & Virgile, étoit déja fort changée du tems de Quintilien, & encore plus du tems d'Aulugelle. Cependant Cicéron & Virgile y étoient encore plus eſtimés que de leur tems même; parce qu'ils avoient comme fixé la langue par

leurs écrits, ayant atteint le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'est donc point la vieilleſſe des mots & des expreſſions dans Ronſard, qui a décrié Ronſard; c'eſt qu'on s'eſt apperçu tout-d'un-coup que les beautés qu'on y croyoit voir n'étoient point des beautés : ce que Bertaut, Malherbe, de Lingendes & Racan, qui vinrent après lui, contribuerent beaucoup à faire connoître, ayant attrapé dans le genre ſérieux le vrai génie de la langue françoiſe, qui bien loin d'être en ſon point de maturité du tems de Ronſard, comme Paſquier ſe l'étoit perſuadé fauſſement, n'étoit pas même encore ſortie de ſa premiere enfance. Au contraire, le vrai tour de l'épigramme, du rondeau, & des épîtres naïves, ayant été trouvé, même avant Ronſard, par Marot, par Saint-Gelais, & par d'autres, non-ſeulement leurs ouvrages en ce genre ne ſont point tombés dans le mépris, mais ils ſont encore aujourd'hui généralement eſtimés : juſques-là même, que pour trouver l'air naïf en françois, on a encore quelquefois recours à leur ſtyle; & c'eſt ce qui a ſi bien réuſſi au célebre M. de la Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue ſuite d'années, qui puiſſe établir la valeur & le vrai mérite d'un ouvrage.

Mais lorſque les écrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de ſiecles, & n'ont été mépriſés que par quelques gens de goût biſarre; car il ſe trouve toujours des goûts dépravés, alors non-ſeulement il y a de la témérité; mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite des écrivains. Que ſi vous ne voyez point les beautés de leurs écrits, il ne faut pas conclure qu'elles n'y ſont point, mais que vous êtes aveugle, & que vous n'avez point de goût. Le gros des hommes à la longue ne ſe trompe point ſur les ouvrages d'eſprit. Il n'eſt plus queſtion, à l'heure qu'il eſt, de ſavoir ſi Homere, Platon, Cicéron, Virgile, ſont des hommes merveilleux. C'eſt une choſe ſans conteſtation, puiſque vingt ſiecles en ſont convenus : il s'agit de ſavoir

en quoi consiste ce merveilleux, qui les fait admirer de tant de siecles; & il faut trouver le moyen de le voir, ou renoncer aux Belles-lettres, auxquelles, vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie; puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes.

Quand je dis cela néanmoins, je suppose que vous sachiez la langue de ces Auteurs. Car si vous ne la savez point, & si vous ne vous l'êtes point familiarisée, je ne vous blâmerai point de n'en point voir les beautés: je vous blâmerai seulement d'en parler. Et c'est en quoi on ne sauroit trop condamner M. Perrault qui ne sachant point la langue d'Homere, vient hardiment lui faire son procès sur les bassesses de ses traducteurs, & dire au genre humain, qui a admiré les ouvrages de ce grand poëte durant tant de siecles: Vous avez admiré des sottises. C'est à-peu-près la même chose qu'un aveugle né, qui s'en iroit crier par toutes les rues: Messieurs, je sais que le soleil que vous voyez paroît fort beau; mais moi, qui ne l'ai jamais vu, je déclare qu'il est fort laid.

Mais pour revenir à ce que je disois: puisque c'est la postérité seule qui met le véritable prix aux ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paroisse un écrivain moderne, le mettre aisément en parallele avec ces écrivains admirés durant un si grand nombre de siecles; puisqu'il n'est pas même sûr que ses ouvrages passent avec gloire au siécle suivant. En effet, sans aller chercher des exemples éloignés, combien n'avons-nous point vu d'auteurs admirés dans notre siecle dont la gloire est déchue en très-peu d'années? Dans quelle estime n'ont point été, il y a trente ans, les ouvrages de Balzac? On ne parloit pas de lui simplement comme du plus éloquent homme de son siecle; mais comme du seul éloquent. Il a effectivement des qualités merveilleuses. On peut dire que jamais personne n'a mieux su sa langue que lui, & mieux entendu la propriété des mots, & la juste mesure des périodes. C'est une louange que tout le monde lui donne encore.

encore. Mais on s'apperçoit tout-d'un-coup, que l'art où il s'est employé toute sa vie, étoit l'art qu'il savoit le moins, je veux dire l'art de faire une lettre. Car bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit, & de choses admirablement dites, on y remarque partout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, c'est à savoir l'affectation & l'enflure; & on ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que ne les disent les autres hommes. De sorte que tous les jours on retorque contre lui ce même vers que Mainard a fait autrefois à sa louange.

Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le lisent; mais il n'y a plus personne qui ose imiter son style, ceux qui l'ont fait s'étant rendus la risée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illustre que celui de Balzac : Corneille est celui de tous nos poëtes qui a fait le plus d'éclat en notre tems; & on ne croyoit pas qu'il pût jamais y avoir en France un poëte digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élévation de génie, ni qui ait plus composé. Tout son mérite pourtant à l'heure qu'il est, ayant été mis par le tems comme dans un creuset, se réduit à huit ou neuf pieces de théâtre, qu'on admire, & qui sont, s'il faut ainsi parler, comme le midi de sa poësie, dont l'orient & l'occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes pieces, outre les fautes de langue qui y sont assez fréquentes, on commence à s'appercevoir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voyoit point autrefois. Ainsi non-seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui M. Racine; mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préferent. La postérité jugera qui vaut le mieux des deux. Car je suis persuadé que les écrits de l'un & de l'autre passeront aux siecles

ſuivans. Mais juſques-là ni l'un ni l'autre ne doit être mis en parallele avec Euripide, & avec Sophocle: puiſque leurs ouvrages n'ont point encore le ſceau qu'ont les ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire l'approbation de pluſieurs ſiecles.

Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que dans ce nombre d'écrivains approuvés de tous les ſiecles, je veuille ici comprendre ces auteurs, à la vérité anciens, mais qui ne ſe ſont acquis qu'une médiocre eſtime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'auteur des tragédies attribuées à Séneque, & pluſieurs autres, à qui on peut non-ſeulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, juſtement préférer beaucoup d'écrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'écrivains merveilleux, dont le nom ſeul fait l'éloge, comme Homere, Platon, Cicéron, Virgile, &c. Et je ne regle point l'eſtime que je fais d'eux par le tems qu'il y a qu'on les admire. C'eſt de quoi il eſt bon d'avertir beaucoup de gens, qui pourroient mal-à-propos croire ce que veut inſinuer notre cenſeur; qu'on ne loue les Anciens que parce qu'ils ſont anciens; & qu'on ne blâme les Modernes, que parce qu'ils ſont modernes: ce qui n'eſt point du tout véritable, y ayant beaucoup d'Anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de Modernes que tout le monde loue. L'antiquité d'un écrivain n'eſt pas un titre certain de ſon mérite: mais l'antique & conſtante admiration qu'on a toujours eue pour ſes ouvrages, eſt une preuve sûre & infaillible qu'on les doit admirer.



RÉFLEXION VIII.

Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle. Car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tournent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement. Longin, Chap. XXVII.

LONGIN donne ici aſſez à entendre qu'il avoit trouvé des choſes à redire dans Pindare. Et dans quel auteur n'en trouve-t-on point ? Mais en même-tems il déclare que ces fautes qu'il a remarquées, ne peuvent point être appellées proprement fautes, & que ce ne ſont que de petites négligences où Pindare eſt tombé, à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il n'étoit pas en ſa puiſſance de régler comme il vouloit. C'eſt ainſi que le plus grand & le plus ſévere de tous les critiques Grecs parle de Pindare, même en le cenſurant.

Ce n'eſt pas-là le langage de M. P.* * homme qui ſurement ne ſait point de Grec. Selon lui, Pindare non-ſeulement eſt plein de véritables fautes : mais c'eſt un auteur qui n'a aucune beauté, un diſeur de galimathias impénétrable, que jamais perſonne n'a pu comprendre, & dont Horace s'eſt mocqué quand il a dit que c'étoit un poëte inimitable. En un mot, c'eſt un écrivain ſans mérite, qui n'eſt eſtimé que d'un certain nombre de ſavans, qui le liſent ſans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques miſérables ſentences, dont il a ſemé ſes ouvrages. Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer ſans preuve dans le dernier de ſes dialogues. Il eſt vrai que dans un autre de ſes dialogues, il vient à la preuve devant Madame la Préſidente Morinet, & prétend montrer que le com-

mencement de la premiere ode de ce grand poëte ne s'entend point. C'est ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite. Car il faut avouer que si Pindare s'étoit énoncé comme lui, (1) La Serre, (2) ni Richesource ne l'emporteroient pas sur Pindare pour le galimathias, & pour la bassesse.

On sera donc assez surpris ici de voir que cette bassesse & ce galimathias appartiennent entiérement à M. P.** qui en traduisant Pindare, n'a entendu ni le grec, ni le latin, ni le françois. C'est ce qu'il est aisé de prouver. Mais pour cela il faut savoir que Pindare vivoit peu de tems après Pythagore, Thalès & Anaxagore, fameux Philosophes naturalistes, & qui avoient enseigné la Physique avec un fort grand succès. L'opinion de Thalès, qui mettoit l'eau pour le principe des choses, étoit sur-tout célebre. Empédocle Sicilien, qui vivoit du tems de Pindare même, & qui avoit été disciple d'Anaxagore, avoit encore poussé la chose plus loin qu'eux ; & non-seulement avoit pénétré fort avant dans la connoissance de la Nature, mais il avoit fait ce que Lucrece a depuis fait à son imitation ; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Physique en vers. On a perdu son poëme. On sait pourtant que ce poëme commençoit par l'éloge des quatre élémens, & vraisemblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'or & des autres métaux. Cet ouvrage s'étoit rendu si fameux dans la Grece, qu'il y avoit fait regarder son Auteur comme une espece de divinité.

---

(1) *La Serre.*] Voyez la remarque sur le vers 176. de la Satire III.

(2) *Richesource.*] Jean de Soudier, Ecuyer, sieur de Richesource, étoit un misérable déclamateur, façon de pédant, qui prenoit la qualité de *modérateur de l'Académie des Orateurs ;* parce qu'il faisoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la place Dauphine. Il avoit composé quelques ouvrages, parmi lesquels il y en a un de critique, intitulé *le Camouflet des Auteurs*, & chaque critique est une *Camouflade*.

Pindare venant donc à composer sa premiere ode Olympique à la louange d'Hiéron, Roi de Sicile, qui avoit remporté le prix de la course des chevaux, débute par la chose du monde la plus simple & la plus naturelle, qui est : Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'eau & l'or, comme les deux plus excellentes choses du monde : mais que s'étant consacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique ; puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand ; & que de dire qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique, c'est prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil. Voilà la pensée de Pindare mise dans son ordre naturel, & telle qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une exacte prose. Voici comme Pindare l'énonce en Poëte. » Il n'y a » rien de si excellent que l'eau : Il n'y a rien de plus » éclatant que l'or, & il se distingue entre toutes les » autres superbes richesses, comme un feu qui brille » dans la nuit. Mais, ô mon esprit, puisque c'est des » combats que tu veux chanter, ne vas point te figu- » rer, ni que dans les vastes déserts du Ciel, quand il » fait jour, on puisse voir quelque autre Astre aussi » lumineux que le Soleil ; ni que sur la terre nous puis- » sions dire, qu'il y ait quelque autre combat aussi » excellent que le combat Olympique. «

Pindare est presque ici traduit mot pour mot, & je ne lui ai prêté que le mot de *sur la terre*, que le sens amene si naturellement, qu'en vérité il n'y a qu'un homme qui ne sait ce que c'est que traduire, qui puisse me chicaner là-dessus. Je ne prétends donc pas, dans une traduction si littérale avoir fait sentir toute la force de l'original ; dont la beauté consiste principalement dans le nombre, l'arrangement & la magnificence des paroles. Cependant quelle majesté & quelle noblesse un homme de bon sens n'y peut-il pas remarquer, même dans la sécheresse de ma traduction ?

Que de grandes images préſentées d'abord ! l'eau, l'or, le feu, le ſoleil ! Que de ſublimes figures enſemble ! La métaphore, l'apoſtrophe, la métonymie ! Quel tour & quelle agréable circonduction de paroles ! Cette expreſſion : *Les vaſtes déſerts du Ciel, quand il fait jour*, eſt peut-être une des plus grandes choſes qui ayent été dites en poëſie. En effet, qui n'a point remarqué de quel nombre infini d'étoiles le Ciel paroît peuplé durant la nuit, & quelle vaſte ſolitude c'eſt au contraire dès que le ſoleil vient à ſe montrer ? De ſorte que par le ſeul début de cette ode, on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre, quand il dit que » Pindare eſt comme un grand fleuve » qui marche à flots bouillonnans ; & que de ſa bou- » che, comme d'une ſource profonde, il ſort une im- » menſité de richeſſes & de belles choſes. «

Fervet immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.

Examinons maintenant la traduction de M. P.** La voici : » L'eau eſt très-bonne à la vérité, & l'or qui » brille comme le feu durant la nuit, éclate merveil- » leuſement parmi les richeſſes qui rendent l'homme » ſuperbe. Mais, mon eſprit, ſi tu déſires chanter » des combats, ne contemple point d'autre aſtre plus » lumineux que le ſoleil, pendant le jour, dans le » vague de l'air. Car nous ne ſaurions chanter des » combats plus illuſtres que les combats Olympiques. « Peut-on jamais voir un plus plat galimathias ? *L'eau eſt très-bonne à la vérité*, eſt une maniere de parler familiere & comique, qui ne répond point à la majeſté de Pindare. Le mot d'ἄριστον ne veut pas ſeulement dire en grec *bon*, mais *merveilleux*, *divin*, *excellent entre les choſes excellentes*. On dira fort bien en grec, qu'Alexandre & Jules-Céſar étoient ἄριστοι. Traduira-t-on qu'ils étoient de *bonnes gens* ? D'ailleurs, le mot de *bonne eau* en françois tombe dans le bas, à cauſe que

cette façon de parler s'emploie dans des usages bas & populaires, *à l'enseigne de la bonne eau, à la bonne eau-de-vie.* Le mot d'*à la vérité* en cet endroit est encore plus familier & plus ridicule, & n'est point dans le grec, où le μὲν & le δὲ sont comme des especes d'enclitiques, qui ne servent qu'à soutenir la versification. *Et l'or qui brille.* Il n'y a point d'*Et* dans le grec, & *qui* n'y est point non plus. *Eclate merveilleusement parmi les richesses. Merveilleusement* est burlesque en cet endroit. Il n'est point dans le grec, & se sent de l'ironie que M. P.* * a dans l'esprit, & qu'il tâche de prêter même aux paroles de Pindare en le traduisant. *Qui rendent l'homme superbe.* Cela n'est point dans Pindare, qui donne l'épithete de superbe aux richesses mêmes, ce qui est une figure très-belle : au-lieu que dans la traduction n'y ayant point de figure, il n'y a plus par conséquent de poësie. *Mais, mon esprit, &c.* C'est ici où M. Perrault acheve de perdre la tramontane ; & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit, où j'ai fait voir un sens si noble, si majestueux, & si clair, on me dispensera d'en faire l'analyse.

Je me contenterai de lui demander dans quel Lexicon, dans quel dictionnaire ancien ou moderne, il a jamais trouvé que μηδὲ en grec, ou *ne* en latin, voulût dire, *Car.* Cependant c'est ce *Car* qui fait ici toute la confusion du raisonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne sait-il pas qu'en toute langue, mettez un *Car* mal-à-propos, il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde, Que je dise, par exemple, » Il » n'y a rien de si clair que le commencement de la » premiere ode de Pindare, & M. Perrault ne l'a point » entendu ; « voilà parler très-juste. Mais si je dis : » Il n'y a rien de si clair que le commencement de la » premiere ode de Pindare ; car M. Perrault ne l'a » point entendu ; « c'est fort mal argumenté, parce que d'un fait très-véritable je fais une raison très-fausse, & qu'il est fort indifférent pour faire qu'une

chose soit claire ou obscure, que M. Perrault l'entende ou ne l'entende point.

Je ne m'étendrai pas davantage à lui faire connoître une faute qu'il n'est pas possible que lui-même ne sente. J'oserai seulement l'avertir, que lorsqu'on veut critiquer d'aussi grands hommes qu'Homere & que Pindare, il faut avoir du moins les premieres teintures de la Grammaire; & qu'il peut fort bien arriver que l'auteur le plus habile devienne un auteur de mauvais sens entre les mains d'un traducteur ignorant, qui ne l'entend point, & qui ne sait pas même quelquefois, que *ni* ne veut point dire *car*.

Après avoir ainsi convaincu M. P.** sur le grec & sur le latin, il trouvera bon que je l'avertisse aussi, qu'il y a une grossiere faute de françois dans ces mots de sa traduction : *Mais, mon esprit, ne contemples point, &c.* & que *contemple*, à l'impératif, n'a point d'*s*. Je lui conseille donc de renvoyer cette *s*, au mot de *Casuite*, qu'il écrit toujours ainsi, quoiqu'on doive toujours écrire & prononcer *Casuistes*. Cette *s*, je l'avoue, y est un peu plus nécessaire qu'au pluriel du mot d'*Opéra :* car bien que j'aye toujours entendu prononcer des opéras, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas assurer qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'être trompé en l'écrivant de la sorte.



RÊFLEXION IX.

Les mots bas sont comme autant de marques honteuses qui flétrissent l'expression. Longin, Chap. XXXIV.

CETTE remarque est vraie dans toutes les langues. Il n'y a rien qui avilisse davantage un discours que les mots bas. On souffrira plutôt, généralement parlant, une pensée basse exprimée en termes nobles, que la pensée noble exprimée en termes bas. La raison de cela est, que tout le monde ne peut pas juger de la justesse & de la force d'une pensée : mais qu'il n'y a presque personne, sur-tout dans les langues vivantes, qui ne sente la bassesse des mots. Cependant il y a peu d'écrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voyons ici, accuse Hérodote, c'est-à-dire, le plus poli de tous les historiens grecs, d'avoir laissé échapper des mots bas dans son histoire. On en reproche à Tite-Live, à Salluste & à Virgile.

N'est-ce donc pas une chose fort surprenante, qu'on n'ait jamais fait sur cela aucun reproche à Homere ? bien qu'il ait composé deux poëmes, chacun plus gros que l'Enéide; & qu'il n'y ait point d'écrivain qui descende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui dise si volontiers les petites choses, ne se servant jamais que de termes nobles, en employant les termes les moins relevés avec tant d'art & d'industrie, comme remarque Denys d'Halicarnasse, qu'il les rend nobles & harmonieux. Et certainement, s'il y avoit eu quelque reproche à lui faire sur la bassesse des mots, Longin ne l'auroit pas vraisemblablement plus épargné ici qu'Hérodote. On voit donc par-là le peu de sens

de ces critiques modernes, qui veulent juger du grec, ſans ſavoir de grec ; & qui ne liſant Homere que dans des traductions latines très-baſſes, & dans des traductions françoiſes encore plus rampantes, imputent à Homere les baſſeſſes de ſes traducteurs, & l'accuſent de ce qu'en parlant grec, il n'a pas aſſez noblement parlé latin ou françois. Ces Meſſieurs doivent ſavoir que les mots des langues ne répondent pas toujours juſte les uns aux autres ; & qu'un terme grec très-noble ne peut ſouvent être exprimé en françois que par un terme très-bas. Cela ſe voit par le mot d'*Aſinus* en latin, & d'*Ane* en françois, qui ſont de la derniere baſſeſſe dans l'une & dans l'autre de ces langues ; quoique le mot qui ſignifie cet animal, n'ait rien de bas en grec ni en hébreu, où on le voit employé dans les endroits mêmes les plus magnifiques. Il en eſt de même du mot de *Mulet*, & de pluſieurs autres.

En effet, les langues ont chacune leur biſarrerie : mais la françoiſe eſt principalement capricieuſe ſur les mots ; & bien qu'elle ſoit riche en beaux termes ſur de certains ſujets, il y en a beaucoup où elle eſt fort pauvre ; & il y a un très-grand nombre de petites choſes qu'elle ne ſauroit dire noblement. Ainſi, par exemple, bien que dans les endroits les plus ſublimes elle nomme ſans s'avilir, *un mouton*, *une chevre*, *une brebis ;* elle ne ſauroit, ſans ſe diffamer, dans un ſtyle un peu élevé, nommer *un veau*, *une truie*, *un cochon.* Le mot de *geniſſe* en françois, eſt fort beau, ſur-tout dans une églogue : *vache* ne s'y peut pas ſouffrir. *Paſteur* & *berger* y ſont du plus bel uſage : *gardeurs de pourceaux*, ou *gardeurs de bœufs*, y ſeroient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas dans le grec deux plus beaux mots que Συβώτης & Βουκόλος, qui répondent à ces deux mots françois ; & c'eſt pourquoi Virgile a intitulé ſes églogues de ce doux nom de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en notre langue à la lettre, *Les entretiens des bouviers*, ou *des gardeurs de bœufs.*

Je pourrois rapporter encore ici un nombre infini de

pareils exemples. Mais au-lieu de plaindre en cela le malheur de notre langue, prendrons-nous le parti d'accuſer Homere & Virgile de baſſeſſe, pour n'avoir pas prévu que ces termes, quoique ſi nobles & ſi doux à l'oreille en leur langue, ſeroient bas & groſſiers étant traduits un jour en françois ? Voilà en effet le principe ſur lequel M. P.** fait le procès à Homere. Il ne ſe contente pas de le condamner ſur les baſſes traductions qu'on en a faites en latin. Pour plus grande ſûreté, il traduit lui-même ce latin en françois ; & avec ce beau talent qu'il a de dire baſſement toutes choſes, il fait ſi bien, que racontant le ſujet de l'Odyſſée, il fait d'un des plus nobles ſujets qui ait jamais été traité, un ouvrage auſſi burleſque que (1) *l'Ovide en belle humeur.*

Il change ce ſage vieillard, qui avoit ſoin des troupeaux d'Ulyſſe, en un vilain porcher. Aux endroits où Homere dit, » que la nuit couvroit la terre de ſon » ombre, & cachoit les chemins aux voyageurs, « il traduit : » que l'on commençoit à ne voir goutte dans » les rues. « Au-lieu de la magnifique chauſſure dont Télémaque lie ſes pieds délicats, il lui fait mettre ſes *beaux ſouliers* de parade. A l'endroit où Homere, pour marquer la propreté de la maiſon de Neſtor, dit, » que ce fameux vieillard s'aſſit devant ſa porte ſur » des pierres fort polies, & qui reluiſoient comme ſi on » les avoit frottées de quelque huile précieuſe : « il met » que Neſtor s'alla aſſeoir ſur de pierres luiſantes » comme de l'onguent. « Il explique par-tout le mot de *ſus*, qui eſt fort noble en grec, par le mot de *cochon* ou de *pourceau*, qui eſt de la derniere baſſeſſe en françois. Au-lieu qu'Agamemnon dit, » qu'Egiſte le fit » aſſaſſiner dans ſon palais, comme un taureau qu'on

(1) *Ovide en belle humeur.*] Ouvrage ridicule de Daſſouci. Voyez la remarque ſur le vers 90 du premier Chant de l'Art poëtique.

» égorge dans une étable : « il met dans la bouche d'Agamemnon cette maniere de parler basse : » Egiste » me fit assommer comme un bœuf. « Au-lieu de dire, comme porte le grec, » qu'Ulysse voyant son vaisseau » fracassé, & son mât renversé d'un coup de tonnerre, » il lia ensemble, du mieux qu'il put, ce mât avec » son reste de vaisseau, & s'assit dessus. « Il fait dire à Ulysse, » qu'il se mit à cheval sur son mât. « C'est en cet endroit qu'il fait cette énorme bévue, que nous avons remarquée ailleurs dans nos observations.

Il dit encore sur ce sujet cent autres bassesses de la même force, exprimant en style rampant & bourgeois, les mœurs des hommes de cet ancien siecle, qu'Hésiode appelle le siecle des héros, où l'on ne connoissoit point la mollesse & les délices; où l'on s'habilloit soi-même, & qui se sentoit encore par-là du siecle d'or. M. P.* * triomphe à nous faire voir combien cette simplicité est éloignée de notre mollesse & de notre luxe, qu'il regarde comme un des grands présens que Dieu ait faits aux hommes, & qui sont pourtant l'origine de tous les vices, ainsi que Longin le fait voir dans son dernier Chapitre, où il traite de la décadence des esprits, qu'il attribue principalement à ce luxe & à cette mollesse.

M. P.* * ne fait pas réflexion, que les Dieux & les Déesses dans les fables, n'en sont pas moins agréables, quoiqu'ils n'ayent ni estafiers, ni valets de chambre, ni dames d'atour; & qu'ils aillent souvent tout nuds; qu'enfin le luxe est venu d'Asie en Europe, & que c'est des Nations barbares qu'il est descendu chez les Nations polies, où il a tout perdu; & où, plus dangereux fléau que la peste ni que la guerre, il a, comme dit Juvénal, vengé l'univers vaincu, en pervertissant les vainqueurs :

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

J'aurois beaucoup de choses à dire *sur* ce *sujet*, mais

il faut les réserver pour un autre endroit; & je ne veux parler ici que de la bassesse des mots. M. P.* * en trouve beaucoup dans les épithetes d'Homere, qu'il accuse d'être souvent superflues. Il ne sait pas sans doute ce que sait tout homme un peu versé dans le grec : que comme en Grece autrefois le fils ne portoit point le nom du pere, il est rare, même dans la prose, qu'on y nomme un homme sans lui donner une épithete qui le distingue, en disant ou le nom de son pere, ou son pays, ou son talent, ou son défaut : *Alexandre fils de Philippe*, *Alcibiade fils de Clinias*, *Hérodote d'Halicarnasse*, *Clément Alexandrin*, *Polyclete le Sculpteur*, *Diogene le Cynique*, *Denys le Tyran*, *&c.* Homere donc écrivant dans le génie de sa langue, ne s'est pas contenté de donner à ses Dieux & à ses héros ces noms de distinction, qu'on leur donnoit dans la prose : mais il leur en a composé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractere. Ainsi, par l'épithete de *léger à la course*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impétuosité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appelle *la Déesse aux yeux fins.* Au contraire, pour peindre la majesté dans Junon, il la nomme *la Déesse aux yeux grands & ouverts*; & ainsi des autres.

Il ne faut donc pas regarder ces épithetes qu'il leur donne, comme de simples épithetes, mais comme des especes de surnoms qui les font connoître. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on répétât ces épithetes; parce que ce sont, comme je viens de dire, des especes de surnoms. Virgile est entré dans ce goût grec, quand il a répé é tant de fois dans l'Enéide, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui sont comme les surnoms d'Enée. Et c'est pourquoi on lui a objecté fort mal-à-propos, qu'Enée se loue lui-même, quand il dit : *Sum pius Æneas :* » je suis le pieux Ænée; « parce qu'il ne fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver étrange qu'Homere donne de ces sortes d'épithetes à ses héros, en des occasions qui n'ont aucun

rapport à ces épithetes ; puisque cela se fait souvent, même en françois, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre chose que de leur sainteté : comme quand nous disons que saint Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient saint Etienne.

Tous les plus habiles critiques avouent que ces épithetes sont admirables dans Homere ; & que c'est une des principales richesses de sa poësie. Notre censeur cependant les trouve basses ; & afin de prouver ce qu'il dit, non-seulement il les traduit bassement, mais il les traduit selon leur racine & leur étymologie ; & au-lieu, par exemple, de traduire Junon *aux yeux grands & ouverts*, qui est ce que porte le mot *βοῶπις*, il le traduit selon sa racine, *Junon aux yeux de bœuf.* Il ne sait pas qu'en françois même il y a des dérivés & des composés qui sont fort beaux, dont le nom primitif est fort bas, comme on le voit dans les mots de *pétiller* & de *reculer.* Je ne saurois m'empêcher de rapporter, à propos de cela, l'exemple d'un maître de rhétorique, sous lequel j'ai étudié, & qui surement ne m'a pas inspiré l'admiration d'Homere ; puisqu'il en étoit presque aussi grand ennemi que M. P.* * Il nous faisoit traduire l'oraison de Cicéron pour Milon ; & à un endroit où cet orateur dit, *obduruerat & percalluerat Respublica.* » La République s'étoit endurcie, & étoit devenue comme insensible ; « les écoliers étant un peu embarrassés sur *percalluerat*, qui dit presque la même chose qu'*obduruerat*, notre Régent nous fit attendre quelque tems son explication ; & enfin ayant défié plusieurs fois Messieurs de l'Académie, & sur-tout M. d'Ablancourt, à qui il en vouloit, de venir traduire ce mot : *percallere*, dit-il gravement, vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux pieds : & de-là il conclut qu'il falloit traduire, *obduruerat & percalluerat Respublica :* » La République s'étoit endurcie, & avoit contracté un durillon. « Voilà à-peu-près la maniere de traduire de M. P.* * ; & c'est

ſur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poëtes & de tous les Orateurs de l'Antiquité ; jusques-là qu'il nous avertit qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de paralleles, où il a, dit-il, mis en proſe françoiſe les plus beaux endroits des poëtes grecs & latins, afin de les oppoſer à d'autres beaux endroits des poëtes modernes, qu'il met auſſi en proſe : ſecret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns & les autres, & ſur-tout les Anciens, dès qu'il les aura habillés des impropriétés & des baſſeſſes de ſa traduction.



CONCLUSION.

VOILA un léger échantillon du nombre infini de fautes, que M. P.* * a commises en voulant attaquer les défauts des Anciens. Je n'ai mis ici que celles qui regardent Homere & Pindare; encore n'y en ai-je mis qu'une très-petite partie, & selon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occasion. Car si je voulois ramasser toutes celles qu'il a faites sur le seul Homere, il faudroit un trop gros volume. Et que seroit-ce donc si j'allois lui faire voir ses puérilités sur la langue grecque & sur la langue latine; ses ignorances sur Platon, sur Démosthene, sur Cicéron, sur Horace, sur Térence, sur Virgile, &c. les fausses interprétations qu'il leur donne, les solécismes qu'il leur fait faire, les bassesses & le galimathias qu'il leur prête! J'aurois besoin pour cela d'un loisir qui me manque.

Je ne réponds pas néanmoins, comme j'ai déja dit, que dans les éditions de mon livre, qui pourront suivre celle-ci, je ne lui découvre encore quelques-unes de ses erreurs, & que je ne le fasse peut-être repentir de n'avoir pas mieux profité du passage de Quintilien, qu'on a allégué autrefois si à propos à (1) un de ses freres sur un pareil sujet. Le voici. *Modestè tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt.* » Il faut parler avec beaucoup de modestie & de » circonspection de ces grands hommes, de peur qu'il » ne vous arrive ce qui est arrivé à plusieurs, de » blâmer ce que vous n'entendez pas. « M. P.* * me répondra peut-être ce qu'il m'a déja répondu: qu'il a gardé cette modestie, & qu'il n'est point vrai qu'il

(1) Racine dans la Préface d'Iphigénie.

ait parlé de ces grands hommes avec le mépris que je lui reproche : mais il n'avance si hardiment cette fausseté, que parce qu'il suppose, & avec raison, que personne ne lit ses dialogues. Car de quel front pourroit-il la soutenir à des gens qui auroient seulement lu ce qu'il y dit d'Homere.

Il est vrai pourtant, que comme il ne se soucie point de se contredire, il commence ses invectives contre ce grand poëte, par avouer, qu'Homere est peut-être le plus vaste & le plus bel esprit qui ait jamais été. Mais on peut dire que ces louanges forcées qu'il lui donne, sont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler à son mauvais sens : n'y ayant point d'infamies qu'il ne lui dise dans la suite; l'accusant d'avoir fait ses deux poëmes sans dessein, sans vue, sans conduite. Il va même jusqu'à cet excès d'absurdité, de soutenir qu'il n'y a jamais eu d'Homere; que ce n'est point un seul homme qui a fait l'Iliade & l'Odyssée; mais plusieurs pauvres aveugles, qui alloient, dit-il, de maison en maison, réciter pour de l'argent de petits poëmes qu'ils composoient au hasard; & que c'est de ces poëmes qu'on a fait ce qu'on appelle les ouvrages d'Homere. C'est ainsi que de son autorité privée il métamorphose tout-à-coup ce vaste & bel esprit en une multitude de misérables gueux. Ensuite il emploie la moitié de son livre à prouver, Dieu sait comment, qu'il n'y a dans les ouvrages de ce grand homme ni ordre, ni raison, ni économie, ni suite, ni bienséance, ni noblesse de mœurs : que tout y est plein de bassesses, de chevilles, d'expressions grossieres : qu'il est mauvais géographe, mauvais astronome, mauvais naturaliste : finissant enfin toute cette critique par ces belles paroles qu'il fait dire à son Chevalier : » Il faut que Dieu ne fasse pas grand cas de » la réputation de bel esprit, puisqu'il permet que » ces titres soient donnés, préférablement au reste » du genre humain, à deux hommes comme Platon » & Homere, à un philosophe qui a des visions si

» bisarres, & à un poëte qui dit tant de choses si » peu sensées. « A quoi M. l'Abbé du dialogue donne les mains, en ne le contredisant point, & se contentant de passer à la critique de Virgile.

C'est-là ce que M. P.* * appelle parler avec retenue d'Homere, & trouver, comme Horace, que ce grand Poëte s'endort quelquefois. Cependant, comment peut-il se plaindre que je l'accuse à faux, d'avoir dit qu'Homere étoit de mauvais sens? Que signifient donc ces paroles, » Un poëte qui dit tant de choses si peu » sensées? « Croit-il s'être suffisamment justifié de toutes ces absurdités, en soutenant hardiment, comme il a fait, qu'Erasme & le Chancelier Bacon ont parlé avec aussi peu de respect que lui des Anciens? Ce qui est absolument faux de l'un & de l'autre, & surtout d'Erasme, l'un des plus grands admirateurs de l'antiquité. Car bien que cet excellent homme se soit moqué avec raison de ces scrupuleux grammairiens, qui n'admettent d'autre latinité que celle de Cicéron, & qui ne croient pas qu'un mot soit latin, s'il n'est dans cet orateur : jamais homme au fond n'a rendu plus de justice aux bons écrivains de l'antiquité & à Cicéron même, qu'Erasme.

M. P.* * ne sauroit donc plus s'appuyer que sur le seul exemple de Jules Scaliger. Et il faut avouer qu'il l'allegue avec un peu plus de fondement. En effet, dans le dessein que cet orgueilleux Savant s'étoit proposé, comme il le déclare lui-même, de dresser des autels à Virgile, il a parlé d'Homere d'une maniere un peu profane. Mais outre que ce n'est que par rapport à Virgile, & dans un livre qu'il appelle Hypercritique, voulant témoigner par-là qu'il y passe toutes les bornes de la critique ordinaire : il est certain que ce livre n'a pas fait d'honneur à son auteur, Dieu ayant permis que ce savant homme soit devenu alors un M. P.* * & soit tombé dans des ignorances si grossieres, qu'elles lui ont attiré la risée de tous les gens de lettres, & de son propre fils même.

Au reste, afin que notre censeur ne s'imagine pas que je sois le seul qui aye trouvé ses dialogues si étranges, & qui aye paru si sérieusement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il décide de tout ce qu'il y a de plus révéré dans les lettres ; je ne saurois, ce me semble, mieux finir ces remarques sur les Anciens, qu'en rapportant le mot (1) d'un très-grand Prince d'aujourd'hui, non moins admirable par les lumieres de son esprit, & par l'étendue de ses connoissances dans les lettres, que par son extrême valeur, & par sa prodigieuse capacité dans la guerre, où il s'est rendu le charme des officiers & des soldats ; & où, quoiqu'encore fort jeune, il s'est déja signalé par quantité d'actions dignes des plus expérimentés capitaines. Ce prince, qui, à l'exemple du fameux Prince de Condé son oncle paternel, lit tout, jusqu'aux ouvrages de M. P.** ayant en effet lu son dernier dialogue, & en paroissant fort indigné, comme quelqu'un eut pris la liberté de lui demander ce que c'étoit donc que cet ouvrage, pour lequel il témoignoit un si grand mépris : » C'est un livre, dit-il, où tout » ce que vous avez jamais oui louer au monde, est » blâmé ; & où tout ce que vous avez jamais entendu » blâmer, est loué. «

---

(1) *D'un très-grand Prince d'aujourd'hui.*] Le Prince de Conti, François-Louis de Bourbon, né le 30 d'Avril 1554, & mort à Paris, le 22 de Février 1709.





AVERTISSEMENT*

TOUCHANT

LA DIXIEME RÉFLEXION SUR LONGIN.

LES amis de feu Monſieur Deſpréaux ſavent qu'après qu'il eut eu connoiſſance de la lettre qui fait le ſujet de la dixieme Réflexion, il fut long-tems ſans ſe déterminer à y répondre. Il ne pouvoit ſe réſoudre à prendre la plume contre un Evêque, dont il reſpectoit la perſonne & le caractere, quoiqu'il ne fût pas fort frappé de ſes raiſons. Ce ne fut donc qu'après avoir vu cette lettre publiée par M. le Clerc, que M. Deſpréaux ne put réſiſter aux inſtances de ſes amis & de pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur dignité, autant que par leur zele pour la religion, qui le preſſerent de mettre par écrit ce qu'ils lui avoient oui dire ſur ce ſujet, lorſqu'ils lui eurent repréſenté que c'étoit un grand ſcandale, qu'un homme fort décrié ſur la religion, s'appuyât de l'autorité d'un ſavant Evêque, pour ſoutenir une critique, qui paroiſſoit plutôt contre Moïſe que contre Longin.

M. Deſpréaux ſe rendit enfin, & ce fut en déclarant qu'il ne vouloit point attaquer M. l'Evêque d'Avran-

---

* Cet Avertiſſement a été compoſé par M. l'Abbé Renaudot de l'Académie Françoiſe.

ches, mais M. le Clerc ; ce qui est religieusement observé dans cette dixieme Réflexion. M. d'Avranches étoit informé de tout ce détail, & il avoit témoigné en être content, comme en effet il avoit sujet de l'être.

Après cela, depuis la mort de M. Despréaux, cette lettre a été publiée dans un recueil de plusieurs pieces, avec une longue préface de M. l'Abbé de Tilladet, qui les a ramassées & publiées, à ce qu'il assure, sans la permission de ceux à qui appartenoit ce trésor. *On ne veut pas entrer dans le détail de ce fait : le public sait assez ce qui en est, & ces sortes de vols faits aux auteurs vivans, ne trompent plus personne.*

Mais supposant que M. l'Abbé de Tilladet, qui parle dans la préface, en est l'auteur, il ne trouvera pas mauvais qu'on l'avertisse, qu'il n'a pas été bien informé sur plusieurs faits qu'elle contient. On ne parlera que de celui qui regarde M. Despréaux, duquel il est assez étonnant qu'il attaque la mémoire, n'ayant jamais reçu de lui que des honnêtetés & des marques d'amitié.

M. Despréaux, *dit-il*, fit une sortie sur M. l'Evêque d'Avranches avec beaucoup de hauteur & de confiance. Ce Prélat se trouva obligé, pour sa justification, de lui répondre & de faire voir que sa remarque étoit très-juste, que celle de son adversaire n'étoit pas soutenable. Cet écrit fut adressé par l'auteur à M. le Duc de Montausier, en l'année 1683, parce que ce fut chez lui que fut connue d'abord l'insulte qui lui avoit été faite par M. Despréaux, & ce fut chez ce Seigneur qu'on lut cet écrit en bonne compa-

gnie, où les rieurs, ſuivant ce qui m'en eſt revenu, ne ſe trouverent pas favorables à un homme, dont la principale attention ſembloit être de mettre les rieurs de ſon côté.

On ne conteſtera pas que cette lettre ne ſoit adreſſée à feu M. le Duc de Montauſier, ni qu'elle ne lui ait été lue. Il faut cependant qu'elle ait éte lue à petit bruit, puiſque ceux qui étoient les plus familiers avec ce Seigneur, & qui le voyoient tous les jours, ne l'en ont jamais ouï parler, & qu'on n'en a eu connoiſſance que plus de vingt ans après, par l'impreſſion qui en a été faite en Hollande. On comprend encore moins quels pouvoient être les Rieurs *qui ne furent pas favorables à M. Deſpréaux dans un point de critique auſſi ſérieux que celui-là. Car ſi on appelle ainſi les approbateurs de la penſée contraire à la ſienne, ils étoient en ſi petit nombre, qu'on n'en peut pas nommer un ſeul de ceux qui de ce tems-là étoient à la Cour en quelque réputation d'eſprit ou de capacité dans les Belles-Lettres. Pluſieurs perſonnes ſe ſouviennent encore que feu M. l'Evêque de Meaux, feu M. l'Abbé de Saint-Luc, M. de Court, M. de la Broue, à préſent Evêque de Mirepoix, & pluſieurs autres, ſe déclarerent hautement contre cette penſée, dès le tems que parut la démonſtration évangélique. On ſait certainement, & non pas par des* ouï-dire, *que M de Meaux & M. l'Abbé de Saint-Luc en diſoient beaucoup plus que n'en a dit M. Deſpréaux. Si on vouloit parler des perſonnes auſſi diſtinguées par leur eſprit que par leur naiſſance, outre le grand Prince de Condé, & les deux Princes de Conti ſes neveux, il ſeroit aiſé*

d'en nommer plusieurs qui n'approuvoient pas moins cette critique de M. Despréaux, que ses autres ouvrages. Pour les hommes de Lettres, ils ont été si peu persuadés que sa censure n'étoit pas soutenable, qu'il n'avoit paru encore aucun ouvrage sérieux pour soutenir l'avis contraire, sinon les additions de M. le Clerc à la lettre qu'il a publiée sans la participation de l'auteur. Car Grotius & ceux qui ont le mieux écrit de la vérité de la religion chrétienne; les plus savans commentateurs des livres de Moïse, & ceux qui ont traduit ou commenté Longin, ont pensé & parlé comme M. Despréaux. Tollius, qu'on n'accusera pas d'avoir été trop scrupuleux, a réfuté par une note ce qui se trouve sur ce sujet dans la démonstration évangelique; & les Anglois, dans leur derniere édition de Longin, ont adopté cette note. Le public n'en a pas jugé autrement depuis tant d'années, & une autorité telle que celle de M. le Clerc ne le fera pas apparemment changer d'avis. Quand on est loué par des hommes de ce caractere, on doit penser à cette parole de Phocion, lorsqu'il entendit certains applaudissemens: N'ai-je point dit quelque chose mal-à-propos?

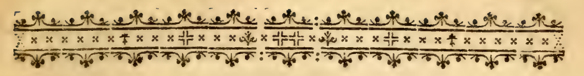
Les raisons solides de M. Despréaux feront assez voir que quoique M. le Clerc se croie si habile dans la critique, qu'il en a osé donner des regles, il n'a pas été plus heureux dans celles qu'il a voulu faire de Longin, que dans presque toutes les autres.

C'est aux lecteurs à juger de cette dixieme Réflexion de M. Despréaux, qui a un préjugé fort avantageux en sa faveur, puisqu'elle appuie l'opinion communément

reçue parmi les ſavans, juſqu'à ce que M. d'Avranches l'eût combattue. Le caractere Epiſcopal ne donne aucune autorité à la ſienne, puiſqu'il n'en étoit pas revêtu lorſqu'il la publia. D'autres grands Prélats, à qui M. Deſpréaux a communiqué ſa Réflexion, ont été entiérement de ſon avis, & ils lui ont donné de grandes louanges d'avoir ſoutenu l'honneur & la dignité de l'Ecriture Sainte contre un homme, qui ſans l'aveu de M. d'Avranches, abuſoit de ſon autorité. Enfin comme il étoit permis à M. Deſpréaux d'être d'un avis contraire, on ne croit pas que cela faſſe plus de tort à ſa mémoire, que d'avoir penſé & jugé tout autrement que lui de l'utilité des Romans.



RÉFLEXION



RÉFLEXION X*,

OU

RÉFUTATION

D'UNE

DISSERTATION

DE MONSIEUR LE CLERC CONTRE LONGIN.

Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la puissance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses Loix par ces paroles : DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : QUE LA TERRE SE FASSE ; ET LA TERRE FUT FAITE. Longin, Chap. VII.

LORSQUE je fis imprimer pour la premiere fois, il y a environ trente-six ans, la traduction que j'avois faite du Traité du Sublime de Longin, je crus qu'il seroit bon, pour empêcher qu'on ne se méprît sur ce mot de *Sublime*, de mettre dans ma préface ces mots qui y sont encore, & qui par la suite du tems ne s'y sont trouvés que trop nécessaires. » Il faut

* L'Auteur composa cette dixieme Réflexion ou Critique, & les deux suivantes en 1710, étant âgé de soixante-quatorze ans.

» ſavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce
» que les orateurs appellent le ſtyle ſublime ; mais
» cet extraordinaire & ce merveilleux, qui fait qu'un
» ouvrage enleve, ravit, tranſporte. Le ſtyle ſublime
» veut toujours de grands mots : mais le Sublime ſe
» peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule
» figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe
» peut être dans le ſtyle ſublime, & n'être pourtant
» pas ſublime. Par exemple ; le ſouverain arbitre de
» la nature, d'une ſeule parole forma la lumiere :
» Voilà qui eſt dans le ſtyle ſublime. Cela n'eſt pas
» néanmoins ſublime ; parce qu'il n'y a rien là de
» fort merveilleux, & qu'on ne pût aiſément trouver.
» Mais Dieu dit, QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET
» LA LUMIERE SE FIT : Ce tour extraordinaire d'expreſ-
» ſion, qui marque ſi bien l'obéiſſance de la créature
» aux ordres du Créateur, eſt véritablement ſublime,
» & a quelque choſe de divin. Il faut donc entendre
» par ſublime dans Longin, l'extraordinaire, le ſur-
» prenant, & comme je l'ai traduit, le merveilleux
» dans le diſcours. «

Cette précaution priſe ſi à propos, fut approuvée de tout le monde, mais principalement des hommes vraiment remplis de l'amour de l'Ecriture Sainte ; & je ne croyois pas que je duſſe avoir beſoin d'en faire l'apologie. A quelque tems de-là ma ſurpriſe ne fut pas médiocre, lorſqu'on me montra dans un livre qui avoit pour titre, *Démonſtration Evangélique*, compoſé par le célebre M. Huet, alors ſous-précepteur de Monſeigneur le Dauphin, un endroit, où non-ſeulement il n'étoit pas de mon avis, mais où il ſoutenoit hautement que Longin s'étoit trompé, lorſqu'il s'étoit perſuadé qu'il y avoit du Sublime dans ces paroles, DIEU DIT, &c. J'avoue que j'eus de la peine qu'on traitât avec cette hauteur le plus fameux & le plus ſavant critique de l'Antiquité. De ſorte qu'en une nouvelle édition qui ſe fit quelques mois après de mes ouvrages, je ne pus m'empêcher d'ajouter dans ma pré-

face ces mots : » J'ai rapporté ces paroles de la Genese, » comme l'expression la plus propre à mettre ma pen- » sée en son jour ; & je m'en suis servi d'autant plus » volontiers, que cette expression est citée avec éloge » par Longin même, qui au milieu des ténebres du » Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin » qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que » dirons-nous d'un des plus savans hommes de notre » siecle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne » s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit ; qui a » osé, dis-je, avancer dans un Livre, qu'il a fait » pour démontrer la Religion chrétienne, que Longin » s'étoit trompé, lorsqu'il avoit cru que ces paroles » étoient sublimes ? «

Comme ce reproche étoit un peu fort, je m'attendois à voir bientôt paroître une réplique très-vive de la part de M. Huet, nommé environ dans ce tems-là à l'Evêché d'Avranches ; & je me préparois à y répondre le moins mal & le plus modestement qu'il me seroit possible. Mais soit que ce savant Prélat eût changé d'avis, soit qu'il dédaignât d'entrer en lice avec un aussi vulgaire antagoniste que moi, il se tint dans le silence. Notre démêlé parut éteint, & je n'entendis parler de rien jusqu'en mil sept cent neuf, qu'un de mes amis me fit voir dans un dixieme tome de la Bibliotheque choisie de M. le Clerc, fameux protestant de Geneve, réfugié en Hollande, un chapitre de plus de vingt-cinq pages, où ce protestant nous réfute très-impérieusement Longin & moi, & nous traite tous deux d'aveugles & de petits esprits, d'avoir cru qu'il y avoit-là quelque sublimité. L'occasion qu'il prend pour nous faire après-coup cette insulte, c'est une prétendue lettre du savant M. Huet, aujourd'hui ancien Evêque d'Avranches, qui lui est, dit-il, tombée entre les mains, & que pour mieux nous foudroyer, il transcrit toute entiere ; y joignant néanmoins, afin de la mieux faire valoir, plusieurs remarques de sa façon, presque aussi longues que la lettre

même. De sorte que ce sont comme deux especes de dissertations rassemblées ensemble, dont il fait un seul ouvrage.

Bien que ces deux dissertations soient écrites avec assez d'amertume & d'aigreur, je fus médiocrement ému en les lisant, parce que les raisons m'en parurent extrêmement foibles : que M. le Clerc, dans ce long verbiage qu'il étale, n'entame pas, pour ainsi dire, la question ; & que tout ce qu'il y avance, ne vient que d'une équivoque sur le mot de Sublime, qu'il confond avec le style sublime, & qu'il croit entiérement opposé au style simple. J'étois en quelque sorte résolu de n'y rien répondre. Cependant mes libraires depuis quelque tems, à force d'importunités, m'ayant enfin fait consentir à une nouvelle édition de mes ouvrages, il m'a semblé que cette édition seroit défectueuse, si je n'y donnois quelque signe de vie sur les attaques d'un si célebre adversaire. Je me suis donc enfin déterminé à y répondre ; & il m'a paru que le meilleur parti que je pouvois prendre, c'étoit d'ajouter aux neuf Réflexions que j'ai déja faites sur Longin, & où je crois avoir assez bien confondu M. P.* * une dixieme Réflexion, où je répondrois aux deux dissertations nouvellement publiées contre moi. C'est ce que je vais exécuter ici. Mais comme ce n'est point M. Huet qui a fait imprimer lui-même la lettre qu'on lui attribue, & que cet illustre Prélat ne m'en a point parlé dans l'Académie Françoise, où j'ai l'honneur d'être son confrere, & où je le vois quelquefois ; M. le Clerc permettra que je ne me propose d'adversaire que M. le Clerc, & que par-là je m'épargne le chagrin d'avoir à écrire contre un si grand Prélat que M. Huet, dont, en qualité de chrétien, je respecte fort la dignité ; & dont, en qualité d'homme de lettres, j'honore extrêmement le mérite & le grand savoir. Ainsi c'est au seul M. le Clerc que je vais parler ; & il trouvera bon que je le fasse en ces termes :

Vous croyez donc, MONSIEUR, & vous le croyez

de bonne-foi, qu'il n'y a point de ſublime dans ces paroles de la Geneſe : DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE : ET LA LUMIERE SE FIT : A cela, je pourrois vous répondre en général, ſans entrer dans une plus grande diſcuſſion ; que le Sublime n'eſt pas proprement une choſe qui ſe prouve & qui ſe démontre ; mais que c'eſt un merveilleux qui ſaiſit, qui frappe, & qui ſe fait ſentir. Ainſi perſonne ne pouvant entendre prononcer un peu majeſtueuſement ces paroles, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. ſans que cela excite en lui une certaine élévation d'ame qui lui fait plaiſir ; il n'eſt plus queſtion de ſavoir s'il y a du ſublime dans ces paroles, puiſqu'il y en a indubitablement. S'il ſe trouve quelque homme biſarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raiſons pour lui montrer qu'il y en a ; mais ſe borner à le plaindre de ſon peu de conception & de ſon peu de goût, qui l'empêche de ſentir ce que tout le monde ſent d'abord. C'eſt-là, MONSIEUR, ce que je pourrois me contenter de vous dire ; & je ſuis perſuadé que tout ce qu'il y a de gens ſenſés avoueroient que par ce peu de mots je vous aurois répondu tout ce qu'il falloit vous répondre.

Mais puiſque l'honnêteté nous oblige de ne pas refuſer nos lumieres à notre prochain, pour le tirer d'une erreur où il eſt tombé, je veux bien deſcendre dans un plus grand détail, & ne point épargner le peu de connoiſſance que je puis avoir du Sublime pour vous tirer de l'aveuglement où vous vous êtes jetté vous-même, par trop de confiance en votre grande & hautaine érudition.

Avant que d'aller plus loin, ſouffrez, MONSIEUR, que je vous demande comment il ſe peut faire qu'un auſſi habile homme que vous, voulant écrire contre un endroit de ma préface auſſi conſidérable que l'eſt celui que vous attaquez, ne ſe ſoit pas donné la peine de lire cet endroit, auquel il ne paroît pas même que vous ayez fait aucune attention. Car ſi vous l'aviez lu, ſi vous l'aviez examiné un peu de près, me diriez-

vous, comme vous faites, pour montrer que ces paroles, DIEU DIT, &c. n'ont rien de ſublime, qu'elles ne ſont point dans le ſtyle ſublime, ſur ce qu'il n'y a point de grands mots, & qu'elles ſont énoncées avec une très-grande ſimplicité ? N'avois-je pas prévenu votre objection, en aſſurant, comme je l'aſſure dans cette même préface, que par Sublime, en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appellons le ſtyle ſublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui ſe trouve ſouvent dans les paroles les plus ſimples, & dont la ſimplicité même fait quelquefois la ſublimité ? Ce que vous avez ſi peu compris, que même à quelques pages de-là, bien loin de convenir qu'il y a du ſublime dans les paroles que Moïſe fait prononcer à Dieu au commencement de la Geneſe, vous prétendez que ſi Moïſe avoit mis là du Sublime, il auroit péché contre toutes les regles de l'art, qui veut qu'un commencement ſoit ſimple & ſans affectation. Ce qui eſt très-véritable, mais ce qui ne dit nullement qu'il ne doit point y avoir de ſublime : le ſublime n'étant point oppoſé au ſimple, & n'y ayant rien quelquefois de plus ſublime que le ſimple même, ainſi que je vous l'ai déja fait voir, & dont, ſi vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, auxquels je vous défie de répondre. Je ne les chercherai pas loin. Longin m'en fournit lui-même d'abord un admirable, dans le chapitre d'où j'ai tiré cette dixieme Réflexion. Car y traitant du Sublime qui vient de la grandeur de la penſée, après avoir établi, qu'il n'y a proprement que les grands hommes à qui il échappe de dire des choſes grandes & extraordinaires : » Voyez, par » exemple, ajoute-t-il, ce que répondit Alexandre » quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Aſie, avec » ſa fille en mariage. Pour moi, lui diſoit Parmé» nion, ſi j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. » Et moi auſſi, répliqua ce Prince, ſi j'étois Parmé» nion. « Sont-ce là de grandes paroles ? Peut-on rien

dire de plus naturel, de plus ſimple & de moins affecté que ce mot ? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour le dire ? Et cependant ne faut-il pas tomber d'accord, que toute la grandeur de l'ame d'Alexandre s'y fait voir ? Il faut à cet exemple en joindre un autre de même nature, que j'ai allégué dans la préface de ma premiere édition de Longin ; & je le vais rapporter dans les mêmes termes qu'il y eſt énoncé, afin que l'on voye mieux que je n'ai point parlé en l'air, quand j'ai dit que M. le Clerc voulant combattre ma préface, ne s'eſt pas donné la peine de la lire. Voici en effet mes paroles : Dans la tragédie d'Horace du fameux Pierre Corneille, une femme qui avoit été préſente au combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui s'étoit rétirée trop-tôt, & qui n'en avoit pas vu la fin, vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ſes fils ont été tués ; & que le troiſieme ne ſe voyant plus en état de réſiſter, s'en eſt enfui. Alors ce vieux Romain poſſédé de l'amour de ſa patrie, ſans s'amuſer à pleurer la perte de ſes deux fils morts ſi glorieuſement, ne s'afflige que de la fuite honteuſe du dernier, qui a, dit-il, par une lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace, & leur ſœur, qui étoit-là préſente, lui ayant dit : *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?* Il répond bruſquement : *Qu'il mourût.* Voilà des termes fort ſimples. Cependant il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur qu'il y a dans ces trois ſyllabes, *Qu'il mourût.* Sentiment d'autant plus ſublime qu'il eſt ſimple & naturel, & que par-là on voit que ce héros parle du fond du cœur, & dans les tranſports d'une colere vraiment Romaine. La choſe effectivement auroit perdu de ſa force, ſi, au lieu de dire, *Qu'il mourût*, il avoit dit : *Qu'il ſuivît l'exemple de ſes deux freres* ; ou, *Qu'il ſacrifiât ſa vie à l'intérêt & à la gloire de ſon pays.* Ainſi c'eſt la ſimplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. N'avois-je pas, MONSIEUR, en faiſant cette remarque, battu

en ruine votre objection, même avant que vous l'eussiez faite? & ne prouvois-je pas visiblement, que le Sublime se trouve quelquefois dans la maniere de parler la plus simple? Vous me répondrez peut-être que cet exemple est singulier, & qu'on n'en peut pas montrer beaucoup de pareils. En voici pourtant encore un que je trouve à l'ouverture du livre de la Médée du même Corneille, où cette fameuse Enchanteresse, se vantant que seule & abandonnée comme elle est de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moyen de se venger de tous ses ennemis; Nérine sa confidente lui dit:

Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite,
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi.
Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il?

A quoi Médée répond.

Moi,
Moi, dis-je, & c'est assez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du Sublime, & du Sublime le plus relevé dans ce monosyllabe, *Moi?* Qu'est-ce donc qui frappe dans ce passage, sinon la fierté audacieuse de cette Magicienne, & la confiance qu'elle a dans son art? Vous voyez, MONSIEUR, que ce n'est point le style sublime, ni par conséquent les grands mots, qui font toujours le Sublime dans le discours, & que ni Longin, ni moi ne l'avons jamais prétendu. Ce qui est si vrai par rapport à lui, qu'en son Traité du Sublime, parmi beaucoup de passages qu'il rapporte, pour montrer ce que c'est qu'il entend par Sublime, il ne s'en trouve pas plus de cinq ou six, où les grands mots fassent partie du Sublime. Au contraire, il y en a un nombre considérable, où tout est

composé de paroles & fort simples & fort ordinaires ; comme, par exemple, cet endroit de Démosthene, si estimé & si admiré de tout le monde, où cet orateur gourmande ainsi les Athéniens : » Ne voulez-vous » jamais faire autre chose qu'aller par la ville vous » demander les uns aux autres : Que dit-on de nou- » veau ? Et que peut-on vous apprendre de plus nou- » veau que ce que vous voyez ? Un homme de Macé- » doine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à » toute la Grece. Philippe est-il mort, dira l'un ? » Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé ! » que vous importe, Messieurs, qu'il vive ou qu'il » meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivrés, » vous vous ferez bien-tôt un autre Philippe. « Y a-t-il rien de plus simple, de plus naturel, & de moins enflé que ces demandes & ces interrogations ? Cependant qui est-ce qui ne sent point le Sublime ? Vous peut-être, MONSIEUR, parce que vous n'y voyez point de grands mots, ni de ces *ambitiosa ornamenta*, en quoi vous le faites consister, & en quoi il consiste si peu, qu'il n'y a rien même qui rende le discours plus froid & plus languissant, que les grands mots mis hors de leur place. Ne dites donc plus, comme vous faites en plusieurs endroits de votre dissertation, que la preuve qu'il n'y a point de Sublime dans le style de la Bible, c'est que tout y est dit sans exagération, & avec beaucoup de simplicité, puisque c'est cette simplicité même qui en fait la sublimité. Les grands mots, selon les habiles connoisseurs, font en effet si peu l'essence entiere du Sublime, qu'il y a même dans les bons écrivains des endroits sublimes, dont la grandeur vient de la petitesse énergique des paroles ; comme on le peut voir dans ce passage d'Hérodote, qui est cité par Longin : » Cléomene étant devenu » furieux, il prit un couteau dont il se hacha la » chair en petits morceaux, & s'étant ainsi déchiqueté » lui-même, il mourut. « Car on ne peut gueres assembler de mots plus bas & plus petits que ceux-ci,

» se hacher la chair en morceaux, & se déchiqueter
» soi-même. « On sent toutefois une certaine force énergique, qui marquant l'horreur de la chose qui y est énoncée, à je ne sais quoi de sublime.

Mais voilà assez d'exemples cités, pour vous montrer que le simple & le sublime dans le discours ne sont nullement opposés. Examinons maintenant les paroles qui font le sujet de notre contestation : & pour en mieux juger, considérons les jointes & liées avec celles qui les précédent. Les voici : *Au commencement*, dit Moïse, *Dieu créa le Ciel & la Terre. La Terre étoit informe & toute nue. Les ténebres couvroient la face de l'abîme, & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Peut-on rien voir, dites-vous, de plus simple que ce début ? Il est fort simple, je l'avoue, à la réserve pourtant de ces mots, *& l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux*, qui ont quelque chose de magnifique, & dont l'obscurité élégante & majestueuse, nous fait concevoir beaucoup de choses au-delà de ce qu'elles semblent dire. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Passons aux paroles suivantes, puisque ce sont celles dont il est question. Moïse ayant ainsi expliqué dans une narration également courte, simple & noble, les merveilles de la création, songe aussi-tôt à faire connoître aux hommes l'Auteur de ces merveilles. Pour cela donc, ce grand Prophete n'ignorant pas que le meilleur moyen de faire connoître les personnages qu'on introduit, c'est de les faire agir; il met d'abord Dieu en action, & le fait parler. Et que lui fait-il dire ? Une chose ordinaire peut-être ? Non ; mais ce qui s'est jamais dit de plus grand, ce qui peut se dire de plus grand, & ce qu'il n'y a jamais eu que Dieu seul qui ait pu dire : QUE LA LUMIERE SE FASSE. Puis tout-à-coup, pour montrer qu'afin qu'une chose soit faite, il suffit que Dieu veuille qu'elle se fasse; il ajoute avec une rapidité qui donne à ses paroles mêmes un ame & une vie, ET LA LUMIERE SE FIT, montrant par-là : Qu'au moment

que Dieu parle, tout s'agite, tout s'émeut, tout obéit. Vous me répondrez peut-être ce que vous me répondez dans la prétendue lettre de M. Huet : Que vous ne voyez pas ce qu'il y a de si sublime dans cette maniere de parler, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. puisqu'elle est, dites-vous, très-familiere & très-commune dans la langue hébraïque, qui la rebat à chaque bout de champ. En effet, ajoutez-vous, si je disois : » Quand » je sortis, je dis à mes gens, suivez-moi, & ils me » suivirent : Je priai mon ami de me prêter son cheval, » & il me le prêta ; « pourroit-on soutenir que j'ai dit là quelque chose de sublime ? Non, sans doute ; parce que cela seroit dit dans une occasion très-frivole, à propos de choses très-petites. Mais est-il possible, MONSIEUR, qu'avec tout le savoir que vous avez, vous soyez encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre apprenti rhétoricien, que pour bien juger du beau, du sublime, du merveilleux dans le discours, il ne faut pas simplement regarder la chose qu'on dit, mais la personne qui la dit, la maniere dont on l'a dit, & l'occasion où on la dit : enfin qu'il faut regarder, *non quid sit, sed quo loco sit*. Qui est-ce en effet qui peut nier qu'une chose dite en un endroit paroîtra basse & petite ; & que la même chose dite en un autre endroit deviendra grande, noble, sublime, & plus que sublime ? Qu'un homme, par exemple, qui montre à danser, dise à un jeune garçon qu'il instruit : Allez par-là, revenez, détournez, arrêtez : cela est très-puérile, & paroît même ridicule à raconter. Mais que le Soleil, voyant son fils Phaëton qui s'égare dans les Cieux sur un char, qu'il a eu la folle témérité de vouloir conduire, crie de loin à ce fils, à-peu-près les mêmes ou de semblables paroles, cela devient très-noble & très-sublime, comme on peut le reconnoître dans ces vers d'Euripide, rapportés par Longin :

Le pere cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;

Lui montre encor ſa route ; & du plus haut des Cieux
Le ſuit autant qu'il peut de la voix & des yeux,
Va par-là, lui dit-il : reviens : détourne : arrête.

Je pourrois vous citer encore cent autres exemples pareils, & il s'en préſente à moi de tous les côtés. Je ne ſaurois pourtant, à mon avis, vous en alléguer un plus convaincant, ni plus démonſtratif, que celui même ſur lequel nous ſommes en diſpute. En effet, qu'un maître diſe à ſon valet, » Apportez-moi mon » manteau ; « puis qu'on ajoute, » ſon valet lui ap- » porta ſon manteau : « cela eſt très-petit, je ne dis pas ſeulement en langue hébraïque, où vous prétendez que ces manieres de parler ſont ordinaires, mais encore en toute langue. Au contraire, que dans une occaſion auſſi grande qu'eſt la création du monde, Dieu diſe : QUE LA LUMIERE SE FASSE : puis qu'on ajoute, ET LA LUMIERE FUT FAITE ; cela eſt non-ſeulement ſublime, mais d'autant plus ſublime, que les termes en étant fort ſimples, & pris du langage ordinaire, ils nous font comprendre admirablement, & mieux que tous les plus grands mots, qu'il ne coûte pas plus à Dieu de faire la Lumiere, le Ciel & la Terre, qu'à un maître de dire à ſon valet, » Apportez-moi » mon manteau. « D'où vient donc que cela ne vous frappe point ? Je vais vous le dire. C'eſt que n'y voyant point de grands mots, ni d'ornemens pompeux ; & prévenu, comme vous l'êtes, que le ſtyle ſimple n'eſt point ſuſceptible de ſublime, vous croyez qu'il ne peut y avoir là de vraie ſublimité.

Mais c'eſt aſſez vous pouſſer ſur cette mépriſe, qu'il n'eſt pas poſſible à l'heure qu'il eſt que vous ne reconnoiſſiez. Venons maintenant à vos autres preuves. Car tout-à-coup retournant à la charge comme maître paſſé en l'art oratoire, pour mieux nous confondre Longin & moi, & nous accabler ſans reſſource, vous

vous mettez en devoir de nous apprendre à l'un & à l'autre ce que c'eſt que Sublime. Il y en a, dites-vous, quatre ſortes ; le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expreſſion, le Sublime des penſées, & le Sublime des choſes. Je pourrois aiſément vous embarraſſer ſur cette diviſion, & ſur les définitions qu'enſuite vous nous donnez de vos quatre Sublimes : cette diviſion & ces définitions n'étant pas ſi correctes ni ſi exactes que vous vous le figurez. Je veux bien néanmoins aujourd'hui, pour ne point perdre de tems, les admettre toutes ſans aucune reſtriction. Permettez-moi ſeulement de vous dire, qu'après celle du Sublime des choſes, vous avancez la propoſition du monde la moins ſoutenable & la plus groſſiere. Car après avoir ſuppoſé, comme vous le ſuppoſez très-ſolidement, & comme il n'y a perſonne qui n'en convienne avec vous, que les grandes choſes ſont grandes en elles-mêmes & par elles-mêmes, & qu'elles ſe font admirer indépendamment de l'art oratoire ; tout-d'un-coup prenant le change, vous ſoutenez que pour être miſes en œuvre dans un diſcours, elles n'ont beſoin d'aucun génie ni d'aucune adreſſe ; & qu'un homme, quelque ignorant & quelque groſſier qu'il ſoit, ce ſont vos termes, s'il rapporte une grande choſe ſans en rien dérober à la connoiſſance de l'auditeur, pourra avec juſtice être eſtimé éloquent & ſublime. Il eſt vrai que vous ajoutez, » non pas du Sublime dont parle ici Longin. « Je ne ſais pas ce que vous voulez dire par ces mots, que vous nous expliquerez quand il vous plaira.

Quoi qu'il en ſoit, il s'enſuit de votre raiſonnement que pour être bon Hiſtorien, (ô la belle découverte !) il ne faut point d'autre talent que celui que Démétrius Phaléréus attribue au Peintre Nicias, qui étoit de choiſir toujours de grands ſujets. Cependant ne paroît-il pas au contraire, que pour bien raconter une grande choſe, il faut beaucoup plus d'eſprit & de talent, que pour en raconter une médiocre ? En effet, MONSIEUR, de quelque bonne-foi que ſoit votre homme ignorant

& grossier, trouvera-t-il pour cela aisément des paroles dignes de son sujet ? Saura-t-il même les construire ? Je dis construire : car cela n'est pas si aisé qu'on s'imagine.

Cet homme enfin, fût-il bon grammairien, saura-t-il pour cela, racontant un fait merveilleux, jetter dans son discours toute la netteté, la délicatesse, la majesté, & ce qui est encore plus considérable, toute la simplicité nécessaire à une bonne narration ? Saura-t-il choisir les grandes circonstances ? Saura-t-il rejetter les superflues ? En décrivant le passage de la Mer rouge, ne s'amusera-t-il point, comme le poëte dont je parle dans mon Art Poëtique, à prendre le petit enfant,

Qui va, saute, & revient,
Et joyeux, à sa mere offre un caillou qu'il tient?

En un mot, saura-t-il, comme Moïse, dire tout ce qu'il faut, & ne dire que ce qu'il faut ? Je vois que cette objection vous embarrasse. Avec tout cela néanmoins, répondrez-vous, on ne me persuadera jamais que Moïse en écrivant la Bible, ait songé à tous ces agrémens & à toutes ces petites finesses de l'école ; car c'est ainsi que vous appellez toutes les grandes figures de l'art oratoire. Assurément Moïse n'y a point pensé ; mais l'Esprit divin qui l'inspiroit, y a pensé pour lui, & les y a mises en œuvre, avec d'autant plus d'art, qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art. Car on n'y remarque point de faux ornemens, & rien ne s'y sent de l'enflure & de la vaine pompe des déclamateurs, plus opposée quelquefois au vrai Sublime, que la bassesse même des mots les plus abjets : mais tout y est plein de sens, de raison & de majesté. De sorte que le livre de Moïse est en même tems le plus éloquent, le plus sublime, & le plus simple de tous les livres. Il faut convenir pourtant que ce fut cette simplicité, quoique si admirable, jointe à quelques mots un peu barbares de la Vulgate, qui dégoûterent S. Augustin,

avant sa conversion, de la lecture de ce divin livre; néanmoins depuis, l'ayant regardé de plus près, & avec des yeux plus éclairés, il fit le plus grand objet de son admiration, & sa perpétuelle lecture.

Mais c'est assez nous arrêter sur la considération de votre nouvel orateur. Reprenons le fil de notre discours, & voyons où vous en voulez venir par la supposition de vos quatre Sublimes. Au quel de ces quatre genres, dites-vous, prétend-on attribuer le Sublime que Longin a cru voir dans le passage de la Genese? Est-ce au Sublime des mots? Mais sur quoi fonder cette prétention, puisqu'il n'y a pas dans ce passage un seul grand mot? Sera-ce au Sublime de l'expression? L'expression en est très-ordinaire, & d'un usage très-commun & très-familier, sur-tout dans la langue Hébraïque, qui la répete sans cesse. Le donnera-t-on au Sublime des pensées? Mais bien loin d'y avoir là aucune sublimité de pensée, il n'y a pas même de pensée. On ne peut, concluez-vous, l'attribuer qu'au Sublime des choses, auquel Longin ne trouvera pas son compte, puisque l'art ni le discours n'ont aucune part à ce Sublime. Voilà donc, par votre belle & savante démonstration les premieres paroles de Dieu dans la Genese entiérement dépossédées du Sublime, que tous les hommes jusqu'ici avoient cru y voir; & le commencement de la Bible reconnu froid, sec & sans nulle grandeur. Regardez pourtant comme les manieres de juger sont différentes; puisque si l'on me fait les mêmes interrogations que vous vous faites à vous-même, & si l'on me demande quel genre de Sublime se trouve dans le passage dont nous disputons; je ne répondrai pas qu'il y en a un des quatre que vous rapportez, je dirai que tous les quatre y sont dans leur plus haut degré de perfection.

En effet, pour revenir à la preuve, & pour commencer par le premier genre, bien qu'il n'y ait pas dans le passage de la Genese des mots grands ni empoulés, les termes que le Prophete y emploie, quoique simples,

étant nobles, majestueux, convenables au sujet, ils ne laissent pas d'être sublimes & si sublimes, que vous n'en sauriez suppléer d'autres, que le discours n'en soit considérablement affoibli : comme si, par exemple, au lieu de ces mots, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : vous mettiez : » Le » souverain Maître de toutes les choses commanda a » la lumiere de se former ; & en même-tems ce mer» veilleux ouvrage qu'on appelle Lumiere, se trouva » formé. « Quelle petitesse ne sentira-t-on point dans ces grands mots, vis-à-vis de ceux-ci, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. A l'égard du second genre, je veux dire du Sublime du tour de l'expression ; où peut-on voir un tour d'expression plus sublime que celui de ces paroles : DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : dont la douceur majestueuse, même dans les traductions grecques, latines & françoises, frappe si agréablement l'oreille de tout homme qui a quelque délicatesse & quelque goût ? Quel effet donc ne feroient-elles point, si elles étoient prononcées dans leur langue originale, par une bouche qui les sut prononcer, & écoutées par des oreilles qui les sussent entendre ? Pour ce qui est de ce que vous avancez au sujet du Sublime des pensées, que bien loin qu'il y ait dans le passage qu'admire Longin aucune sublimité de pensée, il n'y a pas même de pensée ; il faut que votre bon sens vous ait abandonné, quand vous avez parlé de cette maniere. Quoi ? MONSIEUR, le dessein que Dieu prend immédiatement après avoir créé le Ciel & la Terre ; car c'est Dieu qui parle en cet endroit ; la pensée, dis-je, qu'il conçoit de faire la lumiere, ne vous paroît pas une pensée ? Et qu'est-ce donc que pensée, si ce n'en est là une des plus sublimes qui pouvoient, si en parlant de Dieu il est permis de se servir de ces termes, qui pouvoient, dis-je, venir à Dieu lui-même ; pensée qui est d'autant plus nécessaire, que si elle ne fut venue à Dieu, l'ouvrage de la création restoit imparfait, & la Terre de-

meuroit informe & vuide, *Terra autem erat inanis & vacua.* Confessez donc, MONSIEUR, que les trois premiers genres de votre Sublime sont excellemment renfermés dans le passage de Moïse. Pour le Sublime des choses, je ne vous en dis rien, puisque vous reconnoissez vous-même qu'il s'agit dans ce passage de la plus grande chose qui puisse être faite, & qui ait jamais été faite. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que j'ai assez exactement répondu à toutes vos objections tirées des quatre Sublimes.

N'attendez pas, MONSIEUR, que je réponde ici avec la même exactitude à tous les vagues raisonnemens & à toutes les vaines déclamations que vous me faites dans la suite de votre long discours, & principalement dans le dernier article de la lettre attribuée à M. l'Evêque d'Avranches, où vous expliquant d'une maniere embarrassée, vous donnez lieu aux lecteurs de penser, que vous êtes persuadé que Moïse & tous les Prophetes, en publiant les merveilles de Dieu, au lieu de relever sa grandeur, l'ont, ce sont vos propres termes, en quelque sorte avili & deshonoré. Tout cela faute d'avoir bien démêlé une équivoque très-grossiere, & dont, pour être parfaitement éclairci, il ne faut que se ressouvenir d'un principe avoué de tout le monde, qui est, qu'une chose sublime aux yeux des hommes, n'est pas pour cela sublime aux yeux de Dieu, devant lequel il n'y a de vraiment sublime que Dieu lui-même. Qu'ainsi toutes ces manieres figurées que les Prophetes & les écrivains sacrés emploient pour l'exalter, lorsqu'ils lui donnent un visage, des yeux, des oreilles; lorsqu'ils le font marcher, courir, s'asseoir, lorsqu'ils le représentent porté sur l'aîle des vents, lorsqu'ils lui donnent à lui-même des aîles, lorsqu'ils lui prêtent leurs expressions, leurs actions, leurs passions, & mille autres choses semblables, toutes ces choses sont fort petites devant Dieu, qui les souffre néanmoins & les agrée, parce qu'il sait bien que la foiblesse humaine ne le sauroit louer autrement.

En même-tems il faut reconnoître, que ces mêmes choſes préſentées aux yeux des hommes, avec des figures & des paroles telles que celles de Moïſe & des autres Prophetes, non-ſeulement ne ſont pas baſſes, mais encore qu'elles deviennent nobles, grandes, merveilleuſes, & dignes en quelque façon de la Majeſté divine. D'où il s'enſuit que vos réflexions ſur la petiteſſe de nos idées devant Dieu ſont ici très-mal placées, & que votre critique ſur les paroles de la Geneſe eſt fort peu raiſonnable; puiſque c'eſt de ce Sublime, préſenté aux yeux des hommes, que Longin a voulu & dû parler, lorſqu'il a dit que Moïſe a parfaitement conçu la puiſſance de Dieu au commencement de ſes Loix, & qu'il l'a exprimée dans toute ſa dignité par ces paroles, Dieu dit, &c.

Croyez-moi donc, Monsieur, ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre contre Moïſe, contre Longin, & contre toute la Terre, une cauſe auſſi odieuſe que la vôtre, & qui ne ſauroit ſe ſoutenir que par des équivoques & par de fauſſes ſubtilités. Liſez l'Ecriture ſainte avec un peu moins de confiance en vos propres lumieres, & défaites-vous de cette hauteur Calviniſte & Socinienne, qui vous fait croire qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop légérement le début d'un livre dont vous êtes obligé d'avouer vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les ſyllabes, & qu'on peut bien ne pas aſſez admirer, mais qu'on ne ſauroit trop admirer. Je ne vous en dirai pas davantage. Auſſi-bien il eſt tems de finir cette dixieme Réflexion, déja même un peu trop longue, & que je ne croyois pas devoir pouſſer ſi loin.

Avant que de la terminer néanmoins, il me ſemble que je ne dois pas laiſſer ſans réplique une objection aſſez raiſonnable, que vous me faites au commencement de votre diſſertation, & que j'ai laiſſée à part pour y répondre à la fin de mon diſcours. Vous me demandez dans cette objection, d'où vient que

dans ma traduction du passage de la Genese cité par Longin, je n'ai point exprimé ce monosyllable τί ; *Quoi ?* puisqu'il est dans le texte de Longin, où il n'y a pas seulement : DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, mais, DIEU DIT : QUOI ? QUE LA LUMIERE SE FASSE. A cela, je réponds en premier lieu, que sûrement ce monosyllabe n'est point de Moïse, & appartient entiérement à Longin, qui, pour préparer la grandeur de la chose que Dieu va exprimer, après ces paroles, DIEU DIT, se fait à soi-même cette interrogation, QUOI ? puis ajoute tout-d'un-coup, QUE LA LUMIERE SE FASSE. Je dis en second lieu, que je n'ai point exprimé ce QUOI ? parce qu'à mon avis il n'auroit point eu de grace en françois, & que non-seulement il auroit un peu gâté les paroles de l'Ecriture, mais qu'il auroit pu donner occasion à quelques Savans, comme vous, de prétendre mal-à-propos comme cela est effectivement arrivé, que Longin n'avoit pas lu le passage de la Genese dans ce qu'on appelle la Bible des Septante, mais dans quelque autre version, où le texte étoit corrompu. Je n'ai pas eu le même scrupule pour ces autres paroles, que le même Longin insere encore dans le texte, lorsquà ces termes, QUE LA LUMIERE SE FASSE, il ajoute, QUE LA TERRE SE FASSE ; LA TERRE FUT FAITE ; parce que cela ne gâte rien, & qu'il est dit par une surabondance d'admiration que tout le monde sent. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est que dans les regles, je devois avoir fait il y a long-tems cette note que je fais aujourd'hui, qui manque, je l'avoue, à ma traduction. Mais enfin la voilà faite.



RÉFLEXION XI.

Néanmoins Ariſtote & Théophraſte, afin d'excuſer l'audace de ces figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens : Pour ainſi dire : ſi j'oſe me ſervir de ces termes : pour m'expliquer plus hardiment, &c. Longin, Chap. XXVI.

Le conſeil de ces deux Philoſophes eſt excellent, mais il n'a d'uſage que dans la proſe; car ces excuſes ſont rarement ſouffertes dans la poëſie, où elles auroient quelque choſe de ſec & de languiſſant; parce que la poëſie porte ſon excuſe avec ſoi. De ſorte, qu'à mon avis, pour bien juger ſi une figure dans les vers n'eſt point trop hardie, il eſt bon de la mettre en proſe avec quelqu'un de ces adouciſſemens; puiſqu'en effet ſi, à la faveur de cet adouciſſement, elle n'a plus rien qui choque, elle ne doit point choquer dans les vers, deſtituée même de cet adouciſſement.

M. de la Motte, mon confrere à l'Académie Françoiſe, n'a donc pas raiſon en ſon Traité de l'Ode, lorſqu'il accuſe l'illuſtre M. Racine de s'être exprimé avec trop de hardieſſe dans ſa tragédie de Phedre, où le Gouverneur d'Hippolyte, faiſant la peinture du monſtre effroyable que Neptune avoit envoyé pour effrayer les chevaux de ce jeune & malheureux Prince, ſe ſert de cette hyperbole,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

puiſqu'il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tomber d'accord que cette hyperbole paſſeroit même dans la

prose, à la faveur d'un *pour ainsi dire*, ou d'un *si j'ose ainsi parler.*

D'ailleurs Longin ensuite du passage que je viens de rapporter ici, ajoute des paroles qui justifient encore mieux que tout ce que j'ai dit, le vers dont il est question. Les voici : » L'excuse, selon le sentiment » de ces célebres philosophes, est un remede infail- » lible contre les trop grandes hardiesses du discours ; & » je suis bien de leur avis. Mais je soutiens pourtant » toujours ce que j'ai déja avancé, que le remede » le plus naturel contre l'abondance & l'audace des » métaphores, c'est de ne les employer que bien à » propos, je veux dire dans le Sublime & dans les » grandes passions. « En effet, si ce que dit là Longin est vrai, M. Racine a entiérement cause gagnée : pouvoit-il employer la hardiesse de sa métaphore dans une circonstance plus considérable & plus sublime, que dans l'effroyable arrivée de ce monstre, ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné Gouverneur d'Hippolyte, qu'il représente plein d'une consternation, que, par son récit, il communique en quelque sorte aux spectateurs mêmes ; de sorte que par l'émotion qu'il leur cause, il ne les laisse pas en état de songer à le chicaner sur l'audace de sa figure. Aussi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joue la tragédie de Phedre, bien loin qu'on paroisse choqué de ce vers,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté ;

on y fait un espece d'acclamation, marque incontestable qu'il y a là du vrai Sublime, au moins si l'on doit croire ce qu'atteste Longin en plusieurs endroits, & sur-tout à la fin de son sixieme Chapitre, par ces paroles : » Car lorsqu'en un grand nombre de per- » sonnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont » aucun rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout » le monde vient à être frappé également de quelque

» endroit d'un diſcours, ce jugement & cette approba-
» tion uniforme de tant d'eſprits ſi diſcordans d'ailleurs,
» eſt une preuve certaine & indubitable, qu'il y a
» là du merveilleux & du grand. «

M. de la Motte néanmoins paroît fort éloigné de ces ſentimens, puiſqu'oubliant les acclamations que je ſuis sûr qu'il a pluſieurs fois lui-même, auſſi-bien que moi, entendu faire dans des repréſentations de Phedre, au vers qu'il attaque, il oſe avancer qu'on ne peut ſouffrir ce vers, alléguant pour une des raiſons qui empêchent qu'on ne l'approuve, la raiſon même qui le fait le plus approuver, je veux dire l'accablement de douleur où eſt Théramene, ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes. M. de la Motte nous expliquera quand il le jugera à propos, ce que veulent dire ces mots, » ſi attentif à ſa deſcription, » & ſi recherché dans ſes termes; « puiſqu'il n'y a en effet dans le vers de M. Racine aucun terme qui ne ſoit fort commun & fort uſité. Que s'il a voulu par là ſimplement accuſer d'affectation & de trop de hardieſſe la figure par laquelle Théramene donne un ſentiment de frayeur au flot même qui a jetté ſur le rivage le monſtre envoyé par Neptune, ſon objection eſt encore bien moins raiſonnable, puiſqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la poëſie, que de perſonnifier les choſes inanimées, & de leur donner du ſentiment, de la vie & des paſſions. M. de la Motte me répondra peut-être que cela eſt vrai quand c'eſt le poëte qui parle, parce qu'il eſt ſuppoſé épris de fureur, mais qu'il n'en eſt pas de même des perſonnages qu'on fait parler. J'avoue que ces perſonnages ne ſont pas d'ordinaire ſuppoſés épris de fureur: mais ils peuvent l'être d'une autre paſſion, telle qu'eſt celle de Théramene, qui ne leur fera pas dire des choſes moins fortes & moins exagérées que celles que pourroit dire un poëte en fureur. Ainſi Enée dans l'accablement de douleur où il eſt à la fin du ſecond Livre de l'Enéïde, lorſqu'il raconte la miſérable

fin de sa patrie, ne cede pas en audace d'expression à Virgile même, jusques-là que la comparant à un grand arbre que les laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, il ne se contente pas de prêter de la colere à cet arbre, mais il lui fait faire des menaces à ces laboureurs. » L'arbre indigné, dit-il, » les menace en branlant sa tête chevelue : «

Illa usque minatur ;
Et tremefacta comam concusso vertice nutat,

Je pourrois rapporter ici un nombre infini d'exemples, & dire encore mille choses de semblable force sur ce sujet : mais en voilà assez, ce me semble, pour déciller les yeux de M. de la Motte, & pour le faire ressouvenir que lorsqu'un endroit d'un discours frappe tout le monde, il ne faut pas chercher des raisons ou plutôt de vaines subtilités, pour s'empêcher d'en être frappé : mais faire si bien que nous trouvions nous-mêmes les raisons pourquoi il nous frappe. Je n'en dirai pas davantage pour cette fois. Cependant afin qu'on puisse mieux prononcer sur tout ce que j'ai avancé ici en faveur de M. Racine, je crois qu'il ne sera pas mauvais, avant que de finir cette onzieme Réflexion, de rapporter l'endroit tout entier du récit dont il s'agit. Le voici :

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage,
Le Ciel avec horreur voit ce monſtre ſauvage.
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté.
Le flot qui l'apporta recule épouvanté, &c.



RÉFLEXION XII.

Car tout ce qui est véritablement sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éleve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie, & de je ne sais quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

VOILA une très-belle description du sublime, & d'autant plus belle, qu'elle est elle-même très-sublime. Mais ce n'est qu'une description; & il ne paroît pas que Longin ait songé dans tout son Traité à en donner une définition exacte. La raison est qu'il écrivoit après Cécilius, qui, comme il le dit lui-même, avoit employé tout son livre à définir & à montrer ce que c'est que Sublime. Mais le livre de Cécilius étant perdu, je crois qu'on ne trouvera pas mauvais qu'au défaut de Longin, j'en hasarde ici une de ma façon, qui au moins en donne une imparfaite idée. Voici donc comme je crois qu'on peut le définir. » Le » Sublime est une certaine force de discours propre » à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la » grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, » ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmo- » nieux, vif & animé de l'expression; c'est-à-dire, » d'une de ces choses regardées séparément, ou ce » qui fait le parfait Sublime, de ces trois choses jointes » ensemble.

Il semble que dans les regles, je devrois donner des exemples de chacune de ces trois choses. Mais il y en a un si grand nombre de rapportés dans le Traité de Longin, & dans ma dixieme Réflexion, que je crois que je ferai mieux d'y renvoyer le lecteur, afin qu'il choisisse lui-même ceux qui lui plairont davantage. Je ne crois pas cependant que je puisse me dispenser d'en proposer quelqu'un où toutes ces trois choses se trouvent parfaitement ramassées. Car il n'y en a pas un fort grand nombre. M. Racine pourtant m'en offre un admirable dans la premiere scene de son Athalie, où Abner, l'un des principaux Officiers de la Cour de Juda, représente à Joab le Grand-Prêtre la fureur où est Athalie contre lui & contre tous les Lévites, ajoutant, qu'il ne croit pas que cette orgueilleuse Princesse differe encore long-tems à venir *attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.* A quoi ce Grand-Prêtre, sans s'émouvoir, répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

En effet, tout ce qu'il peut y avoir de Sublime paroît rassemblé dans ces quatre vers : la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, & l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par ce dernier vers : *Je crains Dieu, cher Abner, &c.* D'où je conclus que c'est avec très-

peu de fondement que les admirateurs outrés de M. Corneille veulent insinuer que M. Racine lui est beaucoup inférieur pour le Sublime ; puisque, sans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroît pas que toute cette grandeur de vertu Romaine tant vantée, que ce premier a si bien exprimée dans plusieurs de ses pieces, & qui ont fait son excessive réputation, soit au-dessus de l'intrépidité plus qu'héroïque, & de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, sage, & courageux Israélite.

Fin du second volume.



TABLE

Des Pieces contenues dans ce ſecond Tome.

OUVRAGES DIVERS.

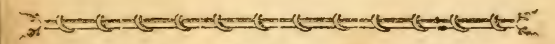
LETTRES.

TRAITÉ DU SUBLIME, *OU* DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS.

RÉFLEXIONS CRITIQUES

Sur quelques paſſages du Rhéteur Longin.

Fin de la Table du ſecond Tome.



De l'Imprimerie de P. ALEX. LE PRIEUR, rue S. Jacques, à l'Olivier.





